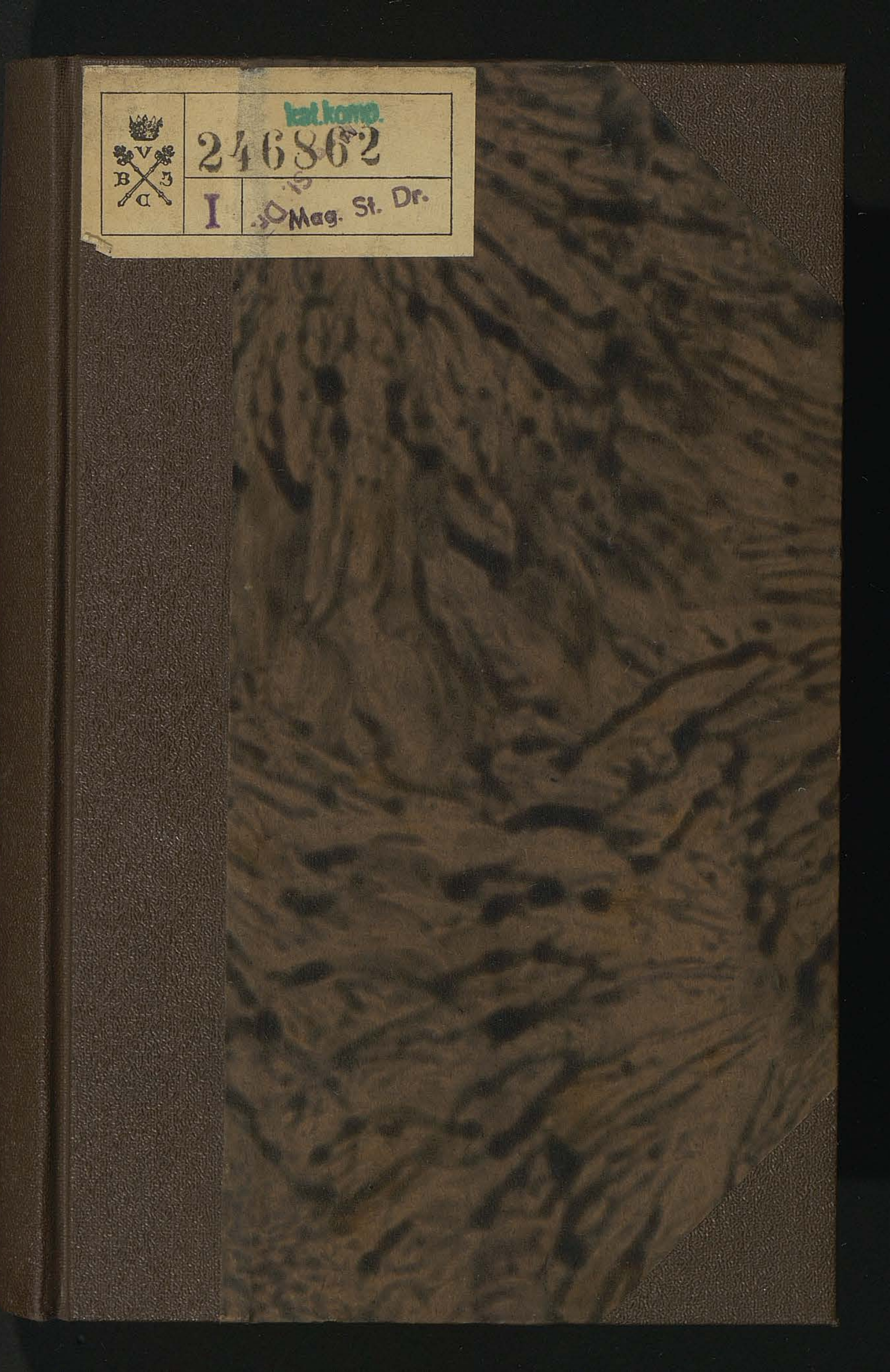
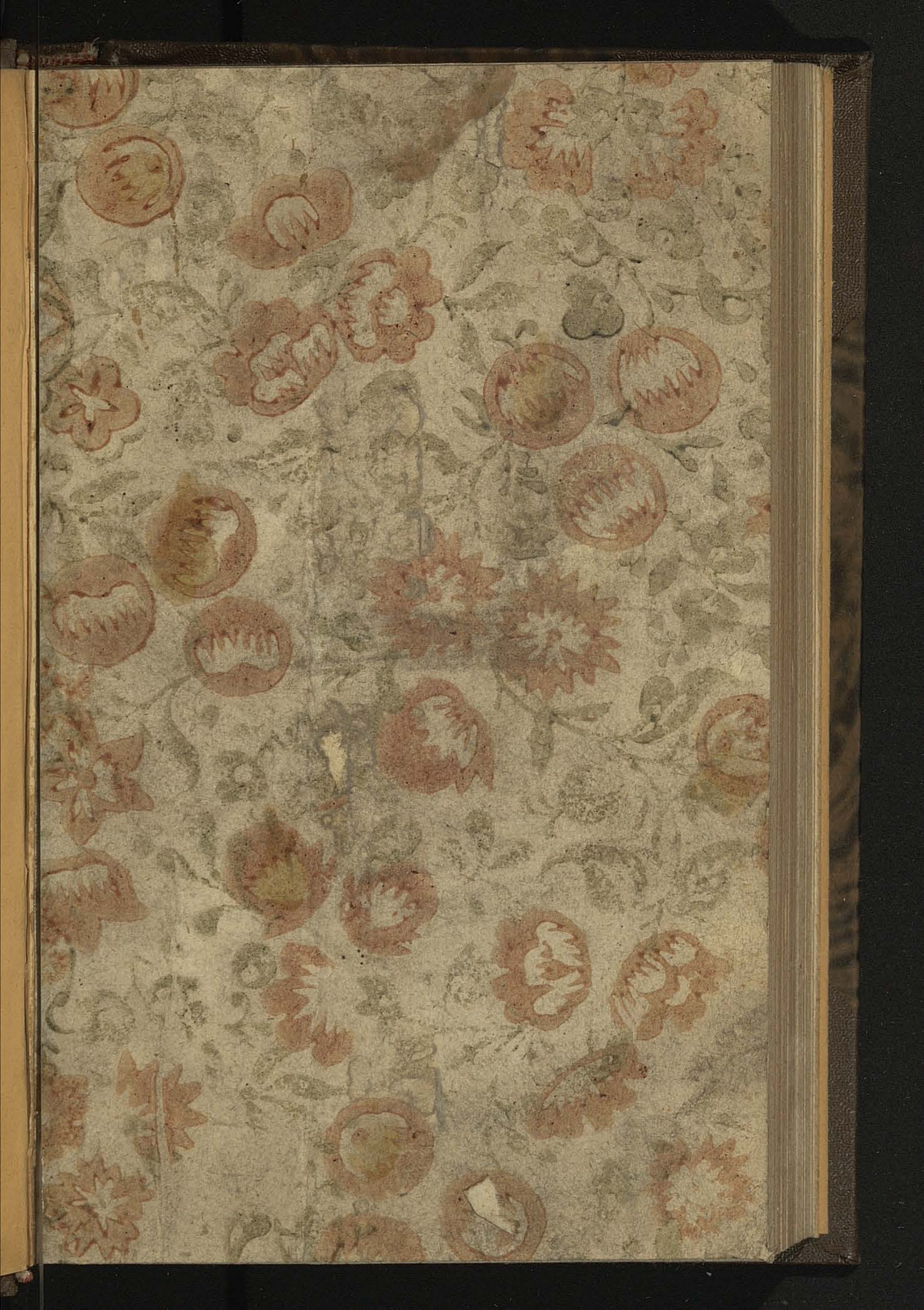


kat.komp.
246862
V
B 3
C
I
Mag. St. Dr.


V
B
C
246862
I



OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome IV. Partie II.



avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,
& ſe trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.



AVERTISSEMENT.

Nous présentons aux Lecteurs dans cette seconde Partie du quatriéme Volume le Traité intitulé: Jugement sur les anciens & principaux historiens grecs & latins, dont il nous reste quelques ouvrages. *Quoiqu'en dise Baillet dans ses Jugemens des Savans; & non óbstant le sentiment de Struve dans l'introduction in Notit: Rei liter. Cap. VIII. §. 37. ceux qui ne sont pas préoccupés trouveront, que ce livre est d'une grande utilité, sur tout aux jeunes gens, qui cherchent à avoir une connoissance détaillée des anciens historiens. Les fautes qui s'étoient glissées dans les premières éditions de nôtre Auteur sont corrigées dans la présente suivant l'exemplaire de*

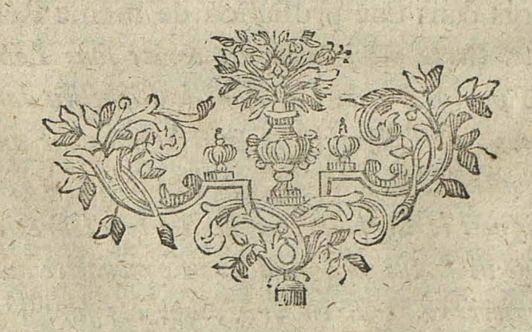
Monſ. le Vayer de Boutigny, dont nous nous ſervons.

Ainſi ce Traité ne ſauroit manquer de plaire aux vrais Savans. Nous continuons ce Volume en donnant les autres pièces hiſtoriques de nôtre Auteur, dont la première eſt une préface pour un ouvrage hiſtorique. Nous voions par pluſieurs endroits, qui ſe trouvent dans les Oeuvres de Monſ. le Vayer, qu'il avoit formé le deſſein d'écrire une hiſtoire de ſon tems. Il y a même des gens qui ſoutiennent, que nôtre Auteur avoit pris la qualité d'Hiſtoriographe du Roi. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que rien de cette hiſtoire, s'il en a compoſé, n'eſt parvenu à nous, outre la préſente préface, où l'on voit établies les principales maximes, que doit ſuivre un fidele hiſtorien; ſi bien que cette petite brochure peut ſervir d'inſtruction à tous ceux qui ſe mêlent d'écrire en ce genre.

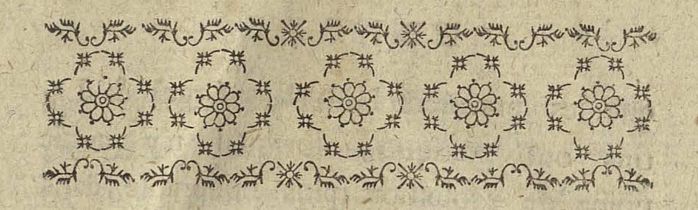
Le Diſcours qui ſuit cette préface, & qui traite de la contrarieté des humeurs entre certaines nations & ſingulièrement entre la françoiſe & l'eſpagnole, *parût au commen-*

cement ſous le nom emprunté de Fabricio Campolini. *L'Auteur par des raiſons du tems fit paſſer ſon ouvrage pour une traduction de l'Italien en François; mais les premiers Editeurs des Oeuvres de Monſ. le Vayer ont déja averti le public du véritable Auteur de cette pièce. Le ſavant Gundling a crû obſerver, que Monſ. le Vayer avoit pris beaucoup du petit livre de Dom Carlos Garcia intitulé:* Antipatia de los Franceſes y Eſpagnoles, *imprimé à Rouen en 1627. Le Lecteur judicieux pourra en juger lui-même, s'il veut confronter ces deux Ouvrages. Nous finiſſons par le Diſcours:* En quoi la pieté des François différe de celle des Eſpagnols dans une profeſſion de même Réligion. *Cette pièce avoit été écrite ſous Louïs XIII. par ordre du Cardinal de Richelieu dans un tems, où l'Eſpagne étoit extrèmement animée contre la France & où l'on tâchoit de rendre ſuſpect le Catholiciſme du Roi très Chrétien à cauſe de l'Alliance qu'il avoit contractée avec l'Angleterre. Il eſt vrai, que ces ſortes de pièces ne ſont d'aucune utilité de nos jours; le*

ſyſteme politique de l'Europe s'étant entièrement changé depuis le tems de Monſ. le Vayer; & jamais il n'y eſt arrivé de changement auſſi conſidérable que celui que nous offre l'année 1756. Tout le monde ſait, que non ſeulement la maiſon de Bourbon regne en Eſpagne, mais que même la maiſon d'Autriche s'eſt alliée avec celle de France. Cependant il eſt toûjours agréable & amuſant de lire des réflexions d'un Auteur auſſi ſavant & auſſi judicieux que le nôtre, outre que de telles pièces ſont d'un grand ſecours pour illuſtrer l'Hiſtoire du tems, où elles ont été écrites.



JUGEMENT
SUR LES ANCIENS
ET PRINCIPAUX
HISTORIENS
GRECS
ET
LATINS,
DONT IL NOUS RESTE
QUELQUES OUVRAGES.



AU
CARDINAL
MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

Si ceux dont les actions ſont la meilleure partie de l'Hiſtoire, ont le principal interêt à la conſervation de ſa dignité qui dépend plus que de toute autre choſe, de l'obſervation de ſes loix: Je ne dois pas apprehender, que Vôtre Eminence n'approuve le deſſein, que j'ai eu de les donner au public, en les tirant du bel uſage des Anciens, & de ce

que les premiers Hiſtoriens Grecs & Latins ont pratiqué, lorsqu'il n'y avoit point de profeſſion plus honorable dans le monde, que celle du ſervice des Muſes. Mais encore que je puiſſe avoir été aſſez heureux au choix de ce qui devoit vous plaire, j'ai grand ſujet de me défier d'ailleurs du défaut de mon induſtrie, & de craindre, que je n'aie pas travaillé avec tant d'art, qu'il eût été néceſſaire pour faire une piéce digne de vous être préſentée. Et néanmoins, puisque les Saints mêmes, dont nous reſpectons les Images dans nos Temples, prennent en bonne part jusqu'à la fumée des moindres cierges que nous leur offrons, & dont nous noirciſſons quelquefois leurs Figures; j'oſe me promettre, que vôtre Bonté ne dédaignera pas mon zèle, ni vôtre Génerosité naturelle l'imperfection de mon préſent. Il eſt vrai, que dans la réconnoiſſance de ma foi-

blesse j'userai de cette retenuë, que comme ceux, qui ne pouvoient autrefois mettre une couronne sur la tête de leurs Dieux, se tenoient assez satisfaits, s'ils la laissoient à leurs pieds; au lieu d'exposer mon travail aux yeux de Vôtre Eminence, je me contenterai de la supplier, qu'il puisse avoir place dans son incomparable Bibliothèque, pour y être au moins de la façon que le Corbeau & le Liévre sont mêlés au Ciel parmi les plus nobles Constellations. Ce ne sera pas pourtant assez fait de ma part, MONSEIGNEUR, quand j'aurai obtenu cette grace de vous. L'usage veut, & le public exige de moi, puisque j'honore cet Ouvrage de vôtre nom illustre, que je l'accompagne de quelques-uns des éloges qui lui sont dûs. Cependant, de quel côté me faut-il tourner pour en commencer l'Exorde? La richesse du sujet me rend pauvre d'adresse; le nombre de vos Vertus m'ébloüit;

& de même que les Chiens de chaſſe ſe confondent & ſe fourvoïent facilement, quand ils quêtent dans des lieux pleins de fleurs & de plantes, qui parfument l'air de leurs odeurs; la multitude infinie de vos actions Héroïques me fait perdre la mémoire en me troublant, & dans un déſir extrème de parler, je me ſens tarir le diſcours, pour n'en pouvoir trouver le commencement, ni me determiner au choix de ce que je dois dire. Si je conſidére la grandeur de vôtre Courage par tant d'effets ſignalés qui ſe préſentent à mon imagination, ceux de vôtre Prudence viennent à la traverſe me ſolliciter, que je leur donne mes premieres attentions. Et quand je penſe contempler les forces infatigables de vôtre Eſprit; ſa douceur & ſes charmes me font prendre le change, & m'obligent à de nouvelles réflexions. L'Italie m'appelle d'un côté, pour y admirer les Ouvrages de vôtre ad-

mirable conduite. L'Eſpagne, les Païs-Bas, & l'Allemagne, me ſont voir d'un autre les ſuccès merveilleux de vôtre Miniſtère. Et la France, qui tire ſes avantages de tout cela, veut qu'avant toute choſe je mette en conſidération le zèle, que ſans aucune obligation de naiſſance vous avés toûjours fait paroitre pour ſa Grandeur; avec une paſſion pour ſa Gloire & une inquietude pour tout ce qui la regarde, qu'elle ne ſauroit jamais aſſez reconnoitre. Me voilà donc juſtement aux termes, MONSEIGNEUR, où ſe trouva réduit un des derniers Poëtes de l'ancienne Grèce ſelon l'ordre du tems, & des premiers ſelon le mérite. Entreprenant la loüange d'un grand Prince, il proteſte qu'il n'eſt pas moins empèché qu'un Bucheron, qui entre dans une vaſte forêt, & qui ne ſait par quel arbre commencer ſon ouvrage, tant il s'en préſente à ſes yeux de toutes parts. Mais j'ai bien plus

ſujet que lui d'être confus dans une juſte défiance de mes forces. Et quand je conſidère ce qui arrive à ceux qui veulent élever des Pyramides avec de trop foibles machines, j'arrète ma témérité tout court, & je m'impoſè un ſilence plein de reſpect, qui certainement ne déplaira pas à Vôtre Eminence. A peine pourrois-je élever mon ſtyle juſqu' à une mediocre expreſſion de vos moindres Vertus: & je ſuis même contraint d'avouër, qu'à quelque extrémité que je porte mon affection, qui n'a point de bornes pour vôtre ſervice, je la trouve toûjours baſſe, & de beaucoup au deſſous de ce que vous doit,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble & très
obeïſſant ſerviteur

DE LA MOTHE LE VAYER.



AVANT-PROPOS.

JE me ſens obligé d'uſer de quelque Avant-propos pour rendre raiſon de l'ordre que j'ai tenu dans l'élection des Hiſtoriens, dont je traite. Car il ne faut point douter que beaucoup de perſonnes ne s'étonnent d'abord, de ce que je ne faîs ici nulle mention de certains auteurs fort célèbres, & qu'on met aſſez ſouvent au rang de ceux, qui ont travaillé ſur l'Hiſtoire. Plutarque, Diogene Laërce, Philoſtrate, & Eunapius, ſont de ce nombre parmi les Grecs, & Cornelius Nepos, ou Aemilius Probus entre les Latins, avec le reſte des Ecrivains de quelques vies particulières, tels qu'ont été Spartian, Lampride, & les autres qui ont compoſé ce qu'on nomme ordinairement l'Hiſtoire Auguſte. Il eſt certain, que la plûpart d'entr'eux ont merveilleuſement illuſtré celle du tems, dont ils écrivent, & que la lecture de leurs Livres, puiſque nous n'avons pas mieux pour ce regard, ne ſauroit être négligée ſans un très grand deſavantage. Mais parce qu'aucun d'eux n'a compoſé un juſte corps Hiſtorique, qui ſoit venu jusqu'à

nous, s'il est vrai, que les Chroniques de Cornelius Nepos sont entièrement perduës; mon dessein ne vouloit pas que je les comprisse tous dans ce Livre, où je ne considère que ceux, qui nous ont laissé des Histoires plus universelles, & dont on peut tirer les loix d'un si important métier qu'étoit le leur. En effet, une vraie & legitime Histoire embrasse bien plus que la simple narration d'une vie de qui que ce soit, & l'on verra au lieu où j'eusse dû placer ces Ecrivains Latins de l'Histoire Auguste, que j'ai eu sujet de les laisser pour ne m'y pas arrêter inutilement. Tout ce gros Volume que nous avons d'eux, est plûtôt un cadavre froid & sans esprit, qu'un corps Historique animé, comme il doit être. Le jugement de tous les Savans est conforme à celui d'un Auteur, qui les nomme dans sa Préface. Historiæ dehonestamenta. *Et l'on peut dire, qu'il n'y a rien à profiter dans leur lecture, pour ce qui regarde les regles de l Histoire, qu'à contre sens, de même qu'au son des mauvais joüeurs de flûtes, qu'Ismenias faisoit entendre à ses disciples, afin qu'ils évitassent les fautes qu'ils y remarqueroient. Que si l'on prétend, que je devois donc m'être abstenu de parler de Suetone & de Quinte Curce, qui n'ont écrit que des Vies non plus que les précédens; il est aisé de faire voir par la disparité de leurs travaux, que j'ai eu raison d'en user autrement,*

trement, & de leur donner la place, qu'ils tiennent dans cet Ouvrage. Car pour le regard du dernier, je ne l'ai pas tant consideré comme un Ecrivain de la vie d'Alexandre le Grand, que comme un Historien de ce grand changement & transport de l'Empire des Perses en celui des Macedoniens. Et pour ce qui touche Suetone, la suite qu'il nous a laissée du regne de douze Empereurs, durant l'espace de plus d'un siécle, le distingue tellement de ceux qui n'ont publié que des Vies separées, & sans liaison des unes aux autres, qu'il a reçû sans contredit de tout le monde le nom d'excellent Historien.

Il ne faut pas croire aussi, que tous ceux qui ont donné le titre d'Histoire à leurs compositions, méritent pour cela d'être nommés Historiens. Pline, qui a écrit l'Histoire Naturelle, ne sauroit être pris pour tel qu'improprement, ni Aristote ou Elien non plus, quoiqu'ils aient fait celle des animaux. Et si nous étendions le mot d'Historien jusqu'où il peut aller, Lucain, Silius Italicus, & assez d'autres Poëtes se le pourroient attribuer, à cause des sujets qu'ils traitent, & de la matiere de leurs Poëmes; ce qui ne nous oblige pas néanmoins d'y faire la moindre réflexion. Car il se trouve si peu de rapport au fond entre l'Histoire & la Poësie, que comme l'une ne se peut passer de la Fable, l'autre n'est considérable que

par la Vérité, & tient pour ſon ennemi mortel le menſonge. Il n'y auroit donc point d'apparence de confondre des choſes ſi diſſemblables, & qui n'ont presque rien de commun hors l'équivoque du nom.

Qu'on ne trouve pas étrange de voir le nombre des Hiſtoriens Grecs, que j'examine, plus grand que celui des Latins. Cela doit être imputé ou à l'injure du tems, qui a eu plus de pouvoir ſur ceux-ci, pour nous les faire perdre, que ſur les premiers; ou à la différence du Génie des Nations, qui a donné cet avantage à la Grecque, qu'encore que l'Empire Romain ſoit poſterieur à celui des Grecs, les Latins pourtant n'ont pas été ſi curieux de bien écrire l'Hiſtoire que ces mêmes Grecs. Car nous avons trouvé de leurs Hiſtoriens dignes de très grande conſidération jusques ſous l'Empereur Iuſtinien, au lieu que ceux, qui ont écrit en Latin avec réputation ne paſſent pas le ſiécle des Antonins, où tous les Critiques mettent d'un commun accord la vieilleſſe de l'Hiſtoire Latine. J'ai été contraint pour la faire deſcendre un peu plus bas, de placer après Juſtin cet Ammien Marcellin, qui tout Grec qu'il étoit, écrivit la ſienne en Latin, du tems de Julien, Jovien, Valentinien & Valens, où finit ſa narration. Il eſt vrai, que ſi je ne m'étois déterminé aux ſeuls Hiſtoriens de la premiere Claſſe, j'aurois pû égaler

le nombre des Latins à celui des Grecs, & prolonger l'Histoire écrite en Langage Romain, jusqu'au tems de Justinien, par le moien de Jornandes & de Cassiodore; aussi bien que nous y avons mené celle qui parle Grec, à l'aide de Procope & d'Agathias. Mais dans le dessein que j'avois, de tirer les préceptes nécessaires pour la bien écrire, des réflexions que nous ferions sur ceux des anciens, qui l'ont cultivée avec le plus d'adresse & de réputation, je me suis contenté d'examiner les principaux sans m'arrêter aux moindres; imitant en quelque façon les Pirates, qui laissent souvent passer les vaisseaux legers & de peu de port, pour se prendre aux plus chargés où il y a davantage à gagner.

Après avoir assez il me semble justifié mon procedé, il est raisonnable qu'en suite je reconnoisse ici la grande assistance que j'ai reçûë de diverses personnes, qui ont favorisé mon entreprise. Messieurs du Puy sont les premiers, qui m'y ont porté, & qui selon leur bonté naturelle, que tant d'hommes d'étude éprouvent tous les jours, m'ont secouru des Livres de trois grandes Bibliothéques, celle du Roi, celle de Monsieur de Thou, & la leur propre. Certes la premiere ne pouvoit jamais tomber en meilleure main, & quoi qu'elle soit de la considération que chacun sait, elle reçoit aujourd'hui son plus grand ornement

de l'ordre judicieux qu'ils y mettent, & de leur présence qui l'anime. Or ils ne se sont pas contentés de m'aider de tout ce que j'ai pû desirer d'eux de ce côté-là; ils m'ont servi de guide dans le chemin que je devois tenir; & comme on dit de Socrate, qu'il faisoit l'office de Sage-femme aux accouchemens spirituels des plus grands personnages qu'eût la Gréce, je serois méconnoissant, si je n'avoüois, que leurs doctes conferences m'ont fait produire tout ce que cet ouvrage peut avoir de bon, s'il m'est permis d'user par leur seule considération d'un terme si hardi. Cette comparaison, & la retenüe dont ils ont usé jusqu'ici, à ne vouloir rien publier sous leur nom de ce qui ne verra jamais le jour qu'avec une approbation universelle, me font souvenir de la
Ep. 25. l. 7. *pensée, dont s'explique Pline le Jeune au sujet d'un de ses amis. Il dit que ceux, qui remplis de savoir & de mérite, se tiennent néanmoins dans le silence, témoignent plus de force d'esprit que beaucoup d'autres, qui ne sauroient s'empêcher de publier ce qu'ils savent, & de mettre en évidence tout ce qu'ils ont de naturel ou d'acquis;* illi qui tacent hoc amplius præstant, quod maximum opus silentio reverentur. *J'ai aussi reçû de grands secours de la Bibliothéque de Monseigneur le Cardinal Mazarin, par l'entremise de son savant Bibliothécaire Monsieur*

Naudé, qui a voulu ajoûter aux effets de ſon humanité ordinaire, ceux d'une ancienne & très parfaite amitié. Pour le regard de quelques Auteurs, qui m'ont devancé par leurs compoſitions imprimées ſur le même thème que j'ai pris, on ne pourra pas m'accuſer d'ingratitude en leur endroit. J'ai nommé Sigonius, Voſſius, & Balthaſar Boniface, qui ont écrit & jugé avant moi des Hiſtoriens Grecs & Latins; & ſi j'ai dit quelque choſe après eux, comme il ne ſe pouvoit faire autrement, ce n'a pas été en Voleur ou en Plagiaire, ni ſans ajoûter du mien, ce qu'un Lecteur équitable pouvoit attendre d'un Traité poſterieur à tant d'autres, mais qui a du moins cet avantage d'être le premier de cette nature, que je ſache qu'on ait vû en François.

Au ſurplus je connois bien que mon travail n'eſt pas de ceux, qui peuvent plaire à beaucoup de monde. Ce nombre infini de perſonnes, qui préférent les contes fabuleux aux narrations véritables, & l'Hiſtoire des Romans à toute celle des Romains, ne trouveront pas ici de quoi ſe contenter. J'y examine les belles manieres dont les Anciens ont uſé, pour nous apprendre fidelement & avec ſatisfaction ce qui s'eſt paſſé dans le monde digne de la mémoire des hommes. Mes ſentimens y ſont expliqués de telle ſorte, que ſans donner un jugement précis, ni qui vien-

ne absolument de moi, je laisse, exemt de toute partialité, la liberté à chacun de contredire les opinions que je rapporte. Car je n'ignore pas, qu'encore qu'assez de gens qui ont la vuë courte, déferent librement à ceux, qui l'ont meilleure qu'eux, il y en a fort peu, qui se rapportent aux autres en ce qui touche les opérations de l'esprit, où tout le monde pense être clair-voyant, & où personne ne veut reconnoître de superieur. Qu'on ne prenne donc pas pour des résolutions, ce que je n'expose ici que comme des doutes appuiés de quelque vrai-semblance. Mes amis savent, pourquoi je me suis amusé à les mettre par écrit. En tout cas, ce m'a été un honnête divertissement. Et s'il est vrai, comme l'assure Clement Alexandrin, que nos ames soient de la nature des puits, dont il faut toûjours tirer quelque chose pour rendre leurs eaux plus saines & plus pures; je ne me repens pas d'une peine, qui m'a été si profitable, & qui pour le moins a empêché ma partie superieure de se corrompre faute d'exercice. Pour conclusion j'userois volontiers en faveur de cet écrit de la même priere à Dieu, qu'Apollonius fit au Soleil, lorsqu'il entreprit ces longs voiages que Philostrate nous décrit sur la foi de Damis. S'adressant à ce grand Astre, qu'il tenoit pour le Dieu visible de la Nature, il lui demanda la grace de pouvoir rencontrer par

Lib. 1. Strom.

le Monde les plus honnêtes hommes qu'il y eût. Si mon livre étoit ſi heureux, que de n'avoir affaire qu'à ceux-là, ce ne lui ſeroit pas un petit avantage. Que ſi les Deſtinées en ont autrement ordonné, il faut ſouffrir patiemment ce qui ne peut être évité par ceux, qui donnent quelque choſe au public.



TABLE

DES HISTORIENS GRECS.

DES HISTORIENS LATINS.



DES HISTORIENS GRECS.

HERODOTE.

ENCORE qu'il y ait eu plusieurs Historiens Grecs, qui ont précedé Hérodote, c'est le plus ancien néanmoins dont les ouvrages soient venus jusqu'à nous. Car bien qu'on sache que Pherecydes, Dénis Milésien, Hécatée, Xanthus Lydien, Charon de Lampsaque, Hellanicus, & quelques autres avoient écrit des Histoires avant lui; la sienne néanmoins est la plus ancienne qui nous reste, parce que celles des autres sont perduës il y a si long tems, que Ciceron a reconnu dès le sien Hérodote pour le pere de l'Histoire, comme il l'a nommé ailleurs à cause de son excellence le Prince des Historiens.

1. de leg. & 2. de Orat.

On ne compte pas moins de vint & un Siécles du ſien jusqu'au nôtre, puisqu'il vivoit quelques quatre cens cinquante ans avant la Nativité de nôtre Seigneur. Hellanicus & Thucydide ſont du même tems, & ſi peu différens d'âge, qu'on peut voir dans Aulu Gelle qu'Hellanicus n'avoit que douze ans de plus qu'Hérodote, & Thucydide que treize moins que lui. Suidas, Photius, & Marcellin rapportent une circonſtance, qui juſtifie bien cela, à l'égard des deux derniers. Ils diſent qu'Hérodote recitant ſon Hiſtoire dans cette grande aſſemblée Olympique de toute la Gréce, Thucydide, qui n'étoit encore que fort jeune homme, ne pût s'empêcher de pleurer; ce qui obligea Hérodote d'uſer de ce compliment envers le pere de Thucydide, qu'il l'eſtimoit très heureux d'avoir un fils qui témoignoit de ſi bonne heure tant d'affection pour les ouvrages de Muſes.

Noct. Att. l. 15. cap. 25.

Ce n'eſt pas que je veuïlle dire qu'Hérodote eût déjà donné lui-même le nom de ces filles du Parnaſſe aux neuf livres de ſa compoſition. L'opinion la plus probable, & que Lucien ſemble appuier, porte, qu'ils l'ont reçû de la bouche des ſavans, plûtôt que de celle de leur Auteur. Et certes il y a eu beaucoup d'autres écrits, qu'on a honorés

L. de ſcr. hiſt.

de la même inſcription, qui ne le méritoient pas comme ceux ci. Dion le Rhétoricien fit neuf livres, qui furent nommés les neuf Muſes, ſelon que nous l'apprenons de Diogéne Laërce. Et le même nous aſſure, que ces productions d'eſprit ſi obſcures d'Héraclite, où Socrate ne faiſoit pas difficulté d'avouër qu'il n'entendoit presque rien, reçûrent néanmoins ce titre glorieux dont nous parlons, & furent auſſi appellées les Muſes. Nous liſons encore dans la Bibliotheque de Photius, qu'un certain Cephaleon avoit compoſé un Epitome d'Hiſtoire depuis Ninus juſqu'à Alexandre le Grand, en neuf Sections, partagées entre les neuf doctes Sœurs, quoique d'un ordre différent de celui, que leur donne Hérodote. Cet Aurelius Opilius que cite quelque part Aulu Gelle, & qui devint de Philoſophe Rhéteur, & de Rhéteur Grammairien, tant il alloit dégénerant, ne feignit point d'en uſer de la même ſorte daus un ouvrage qui étoit de neuf livres auſſi bien que les précedens. Et perſonne n'ignore, que comme les trois oraiſons du Competiteur de Demoſthene eûrent le nom des Graces, ſes neuf Epitres reçûrent celui des Muſes pour le plus illuſtre qu'on leur pouvoit impoſer.

In Bion. & Herac.

Noct. Att. l. 1. cap. 25. Suet. de ill. Gram. cap. 6. Photius ſect. 61. de Æſch.

Il s'eſt trouvé néanmoins des perſonnes,

qui ont pris de là ſujet de décrier le travail d'Hérodote, l'accuſant d'être trop amateur de la Fable, & d'avoir fait une Hiſtoire ſi Poëtique en faveur des compagnes d'Apollon, que la vérité n'y eſt ſouvent pas reconnoiſſable. Ceux de ce parti reprochent à Hérodote tout ce qu'il a écrit d'étrange, & dont on a le plus douté. Ils veulent que ces mots du Satyrique Latin, qui taxent de menſonge l'Hiſtoire Grecque,

Iuven. ſat. 10.

- - - *& quicquid Græcia mendax*
Audet in hiſtoria,

avec ce qui ſuit, n'aient été mis que pour lui. Et Caſaubon même a crû, que les contes d'Herodote avoient fait inventer à ſes calomniateurs nôtre verbe *radoter*, prenant pour une étymologie, ce qui n'eſt vrai-ſemblablement qu'une ſimple alluſion.

Mais s'il a eu des accuſateurs, il n'a pas manqué de perſonnes, qui ont pris ſa défenſe. Alde Manuce, Joachim Camerarius, & Henri Etienne ont écrit des Apologies pour lui. Et il ſemble que les voiages de long cours, tant du côté du Nord, que de celui du Sud & des Indes Orientales, n'aient été faits en nos jours qu'en ſa faveur, & pour nous faire voir, qu'une infinité de choſes, qu'il a écrites au rapport d'autrui, & dont il

a même proteſté qu'il doutoit bien fort, ne laiſſent pas d'être très véritables. En effet, il declare dans ſa Melpoméne, au ſujet de ces Pheniciens que le Roi Necus fit embarquer dans la mer Rouge, & qui retournèrent en Egypte après plus de deux ans par les Colonnes d'Hercule; qu'encore qu'ils aſſuraſſent avoir eu en quelques côtes d'Afrique le Soleil en leur main droite, il ne lui eſt pas poſſible néanmoins de le croire. Si eſt-ce qu'ils ne pouvoient revenir de la mer Erythrée dans la Mediterranée, comme ils firent, ſans doubler le Cap à préſent nommé de bonne Eſperance, & ſans avoir eu en ce lieu là le Soleil à la droite, & leur ombre à la gauche, puiſqu'ils étoient au delà du Tropique du Capricorne, ſelon que tout le monde le connoit aujourd'hui. Dans le livre ſuivant de Terpſichore il dément ceux de Thrace, qui diſoient, qu'au delà du fleuve Iſter le païs étoit plein d'abeilles, par cette foible raiſon, que les mouches à miel ne peuvent pas vivre aux lieux ſi froids que devoient être ceux-là. Cependant perſonne n'ignore en nos jours que la Moſcovie n'en ſoit ſi pleine, qu'elles peuplent ſouvent ſes forêts, où ces petits animaux travaillent quelquefois pour la nourriture des Ours d'énorme grandeur qui les ha-

In Euterp. bitent. Il a héſité à croire avec la même crainte de ſe méprendre, que l'Isle de Chemnis fût flottante dans un lac d'Egypte; ſur ce mauvais fondement qu'il ne l'avoit pas vû ſe remuer, & que l'apparence n'étoit pas qu'une Isle pût aller ſur l'eau. Sans parler pourtant de ces fabuleuſes Symplegades, ou Cyanées, l'un & l'autre Pline, Denis d'Halicarnaſſe, Theophraſte, & Seneque, témoignent qu'il s'en trouve en pluſieurs endroits, & même d'en avoir conſidéré quelques unes dans leur agitation. Celles qui ſont auprès de Saint Omer reçûrent l'Archiduc Albert & l'Infante d'Eſpagne ſa femme, qui voulurent même y prendre un de leurs repas. Et les Ecoſſois ne s'étonnent pas d'en voir une de cette nature, & qui a de très bons paturages dans leur lac de Loumond. Bref, leur exiſtence eſt ſi certaine, que les Juriſconſultes Paulus & Labeo ont diſputé de la proprieté de leur fonds, le premier étant d'avis, qu'elles n'appartiennent à perſonne. Et qui n'eût pris pour une fable ce que le même Hérodote rapporte ailleurs, de certaines femmes de Thrace qui conteſtent entre elles, après la mort de leur mari, à qui aura l'honneur de ſe faire tuer ſur ſa foſſe, & d'être inhumées avec lui? ſi les Rélations des Portugais ne nous euſſent

L. pen. parag. 2. dig. de acq. rer. dom.

Initio Terpſic.

ſait voir, que c'eſt une coutume qui ſe pratique dans toute la côte des Malabares, & presque par tout le Levant; où les femmes ſe jettent d'elles mêmes & à l'envi dans le bucher ardent de leurs maris.

Or comme nous pouvons remarquer par ces exemples, qu'Hérodote n'a quaſi jamais voulu débiter pour certaines les choſes dont il n'avoit pas une parfaite connoiſſance, encore qu'elles ſe ſoient trouvées véritables long tems après le Siécle où il vivoit: Auſſi faut-il obſerver qu'il a été très ſoigneux de condanner ce qu'il jugeoit manifeſtement faux, parce qu'il étoit contre le cours ordinaire de la Nature. Ainſi s'eſt-il moqué dans ſa Thalie de ces prétendus Arimaspes, qui n'avoient qu'un œil, & qui déroboient l'or des Gryphons vers le Septentrion de nôtre Europe. Dans Melpomene qui ſuit, il ne debite pas plus favorablement le conte des hommes Aigipodes ou Chevrepieds; ni ce qu'il avoit lû des Hyperborées, qui dorment ſix mois de l'année, encore que cela regarde vrai-ſemblablement les longues nuits des peuples, qui vivent ſous le cercle Arctique, & qui paſſent certainement près de la moitié de l'an ſans voir le Soleil, lorsqu'ils ſont fort proches du Pole. S'il parle un peu après de cet

Abaris, qui courût toute la terre ſans manger, & avec une fleche qui lui ſervoit de Pegaſe, c'eſt comme d'une fable qui étoit très célèbre de ſon tems. Et dans le même livre il proteſte contre la créance commune qu'il y eût des hommes voiſins des Scythes, qui ſe fiſſent Loups une fois tous les ans, & repriſſent après quelques jours leur forme humaine; d'où ſont apparemment venus les Loups-garoux dont nous faiſons tant de peur aux petits enfans. On ne peut donc pas dire qu'il ait indifféremment mêlé la vérité avec le menſonge ſans les diſtinguer; ni qu'il ait été menteur, encore que ſouvent il ait recité les menſonges des autres, à quoi les plus exactes loix de l'Hiſtoire ne s'oppoſent pas. Certes, au contraire ces mêmes loix nous obligent à rapporter les bruits qui ont couru, & les opinions différentes des hommes, comme il la ſçû fort bien obſerver dans ſa Polymnie au ſujet des Argiens, par un avis qu'il veut qui ſerve à toute ſa compoſition.

Ajoutés à cela qu'Herodote aiant été très réligieux dans le culte divin, dont il faiſoit profeſſion, ſi l'on peut parler de la ſorte d'un Payen, il n'y a guéres d'apparence qu'il eût voulu charger ſa conſcience d'un crime tel que le menſonge, à l'égard d'un Hiſtorien.

En effet, il reſpectoit ſi fort les choſes qu'il croioit divines, tout idolatre qu'il étoit, que jamais il n'a voulu reveler le ſecret des myſteres que la Réligion de ſon tems defendoit de publier, encore que l'occaſion s'en ſoit préſentée en beaucoup de lieux de ſon Ouvrage. Et l'on peut voir dans ſon Uranie, comme il accommode tous les ſuccés du combat naval, où Thémiſtocle défit l'armée de Xerxes, aux Oracles qui avoient précedé, & dont il veut que chaque prédiction ait été ponctuellement accomplie. Un homme ſi ami des autels, doit-il être ſoupçonné d'avoir trahi la vérité en faveur de l'impoſture dont nous parlons? qui n'étoit pas moins infame, ni moins deteſtée de ſon temps que du nôtre.

Et néanmoins, quoiqu'on puiſſe le defendre de cette façon, & bien que je croie qu'il ait été ſouvent calomnié par ceux que l'ignorance ou l'envie ont animés contre lui, je vois deux hommes de ſi grande autorité, qui l'ont accuſé, (ſans parler de cet Harpocration qui fit un livre exprès pour le diffamer) que j'ai de la peine à prononcer nettement en faveur de ſon innocence.

Plutarque eſt le premier, qui a témoigné un merveilleux reſſentiment de voir la Bœotie ſa patrie ſi mal traitée, ce lui ſemble, par

Hérodote; & ceux de Thèbes chargés d'une infamie du tout insupportable au sujet de la guerre des Perses. C'est le motif qu'il dit l'avoir porté à composer cet opuscule de la malignité d'Hérodote, où il lui impute d'avoir malicieusement taxé l'honneur non seulement des Thebains & des Corinthiens, mais presque de tous les Grecs, pour obliger les Mèdes, & afin de relever davantage la gloire de son païs en la personne d'Artemise Reine d'Halicarnasse, dont il exaggère de telle sorte les faits héroïques à la bataille de Salamine, que cette femme seule fait la plus grande partie de sa narration. Plutarque avouë bien, qu'elle est des mieux écrites, & des plus charmantes qu'on puisse lire. Mais il dit, que sous cette douceur agréable, Hérodote fait avaler le poison de sa médisance, & il compare cette malignité, dont il le charge, à une Cantharide couverte de roses. Quelques uns répondent, que l'invective de Plutarque est accompagnée de tant de chaleur, & paroit si pleine d'animosité, qu'il semble avoir lui même toute la malignité, dont il tâche de noircir son adversaire. Mais j'ai en trop grande vénération ce digne Précepteur de Trajan, pour demeurer pleinement satisfait d'une telle réponse; & il est difficile de voir comme

Hérodote parle de Thémiſtocle, particulierement dans ſon Uranie, où il le taxe de rapines, & d'intelligences avec les Perſes, ſans prendre au moins quelque ſoupçon de ce que Plutarque donne pour très aſſuré.

Le ſecond Auteur de très grande importance que je produirai contre Hérodote, ſera Dion Chryſoſtome, qui pour n'avoir pas été particulierement Précepteur d'un Empereur, ne mérite peut être pas moins de reſpect que Plutarque, puiſqu'outre qu'il étoit vrai-ſemblablement auſſi avant que lui dans l'affection de Trajan, aux côtés duquel Suidas témoigne qu'on l'a vû ſouvent en caroſſe, il a paſſé ſa vie dans l'inſtruction de tout le genre humain, ſe promenant par le monde, où il prononçoit au milieu des plus grandes aſſemblées ces belles Oraiſons, que nous avons de lui, pour éloigner les hommes du vice, & leur imprimer jusqu'au cœur, s'il pouvoit, un amour violent de la Vertu. Or nous voions dans ſa trente ſeptiéme Oraiſon, qu'il fait venir Hérodote trouver les Corinthiens, pour recevoir d'eux quelque recompenſe des Hiſtoires Grecques qu'il avoit compoſées, & où ils étoient extrèmement intereſſés. Il ne les avoit pas encore, dit Dion, falſifiées; & parce que ceux de Corinthe témoignèrent,

qu'ils ne vouloient pas acheter de l'honneur à prix d'argent, il changea, comme chacun ſait, la narration de ce qui s'étoit paſſé au combat naval de Salamine, impoſant au Général des Corinthiens Adimantus, qu'il avoit fui dès le commencement de la bataille, & trahi par ce moien la cauſe commune de toute la Gréce. Dion ajoute un peu après, qu'il ſeroit bien faché de déferer à ce qu'Hérodote nous a laiſſé par écrit là deſſus, aiant les épitaphes publics, & les inſcriptions des ſepulchres érigés du conſentement de tous les Grecs dans l'Isle de Salamine, qui portent témoignage contre lui. Il rapporte en ſuite une partie des mêmes Epigrammes du Poëte Simonides, dont Plutarque s'eſt ſervi pour convaincre Hérodote de malignité; & l'autorité de ſa profeſſion philoſophique, jointe à tant de monumens, qui ſemblent irreprochables, peuvent bien aujourd'hui partager nos eſprits ſur un différent, que ceux des anciens n'ont jamais pû décider.

Quoiqu'il en ſoit, après la perte que nous avons faite de tant d'autres Hiſtoires, il eſt certain que l'antiquité ne nous a rien laiſſé ni de plus inſtructif, ni de plus charmant, que les neuf Muſes d'Hérodote. Elles contiennent, ſelon que Denis d'Halicarnaſſe l'a fort

bien ſupputé, ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable dans le Monde, pendant deux cens quarante ans, à commencer de l'Empire de Cyrus, premier Roi de Perſe, jusqu'à Xerxes, du tems duquel nôtre Hiſtorien vivoit, comme Photius & Diodore Sicilien le témoignent. Mais ce dernier s'eſt trompé, quand il a dit, que l'Hiſtoire d'Hérodote s'étendoit depuis la priſe de Troye par les Grecs, jusqu'au regne de Xerxes, ce qui enveloperoit une eſpace de plus de ſept cens ans. L'erreur de Diodore vient de ce qu'Hérodote parle un peu dans ſa Préface du tems fabuleux, & de ce qu'on diſoit incertainement de ſon vivant des reliques de Troye. Mais il n'y a point d'apparence de faire réflexion ſur ſi peu de choſe, & qui n'eſt pas proprement de ſon Hiſtoire.

Son ſtyle ou genre d'oraiſon eſt plûtôt doux, étendu, clair & facile, qu'élevé, concis & preſſant, comme celui de Thucydide. Denis d'Halicarnaſſe qui a fait la comparaiſon de ces deux Hiſtoriens, met presque toûjours l'avantage du côté d'Hérodote. Son dialecte, qui eſt une façon de parler particuliere à chaque païs où l'on uſoit de la langue Grecque, eſt tout à fait Jonique. Et il ſe trouve tant de rapport ſur tout cela entre lui & Homère, que le Sophiſte Longin aſſure

dans ſon traité de l'oraiſon ſublime, qu'il n'y a qu'Hérodote ſeul, qui ait parfaitement imité ce Prince des Poëtes, & qui ſoit, pour uſer de ſon terme ὁ μηρικώτατος. Auſſi a-t-on accoutumé de donner pour précepte à ceux qui veulent profiter dans la lecture d'Homère, de faire celle d'Hérodote auparavant, afin que la Proſe du dernier prépare un accès facile à la Poëſie de l'autre, par le moien de cette grande reſſemblance qui eſt entre eux. Ce fut dans Samos qu'Hérodote ſe forma au dialecte Jonique, & où il compoſa ſon Hiſtoire, avant que de ſe retirer avec une colonie d'Athéniens dans Thuries, une des villes de cette partie d'Italie, qu'on nommoit alors la grande Grece. Car l'opinion de Suidas, conforme à ce que nous diſons, eſt plus ſuivie que celle de Pline, qui veut qu'Hérodote ait choiſi le tems & le lieu de ce banniſſement volontaire pour travailler à un ſi grand ouvrage. C'eſt un ſentiment qui peut être convaincu de faux puiſqu'il avoit recité ſes Muſes long tems avant cette retraite, comme on le peut voir dans les Chroniques d'Euſebe. En effet, il étoit né dans Halicarnaſſe, ville de cette Doride, qui fait une des Provinces de l'Aſie mineure. Et parce que ſon illuſtre naiſſance l'avoit engagé dans l'expulſion du

Nat. hiſt. lib.12. c. 4.

Tyran de sa ville, il se retira, comme nous venons de le dire, dans celle de Thuries, où il mourut selon l'opinion de plusieurs; s'en étant trouvé même, au rapport de Plutarque, qui lui ont donné pour patrie ce propre lieu de sa sépulture.

Tout le monde n'est pas d'accord, que le livre de la vie d'Homère, qui suit la neufiéme Muse, soit d'Hérodote. Quelqu'en soit l'Auteur, il est fort ancien, & rend ridicule le travail de ceux, qui se peinent encore aujourd'hui à dire quelque chose de plus certain & de plus considérable qu'il n'a fait, touchant la patrie d'Homère. Mais cela ne touche pas son Histoire, qui s'est heureusement conservée, nonobstant l'Epitome d'un certain Theopompe dont parle Suidas. Car on accuse Justin, tout grand Auteur qu'il est, d'avoir causé la perte de Trogus Pompeius, & l'on impute à Florus de même celle d'une partie des œuvres de Tite Live, par les reductions en petit que l'un & l'autre ont faites de ces grands ouvrages, qui se fussent vrai-semblablement conservés sans leurs abbréviateurs. (*)

(*) Il ne sera pas hors de propos de donner ici un détail abregé du sujet de chacun des neuf livres de nôtre Historien pour mieux éclaircir l'ordre qu'il a suivi dans son Histoire.

Le 1er contient les traits de l'hiſtoire du Roiaume de Lydie depuis Gigès jusqu'à Creſus, de la minorité de Cyrus, & des Republiques d'Athènes & de Lacèdémone.

Dans le 2. on trouve une deſcription de l'Egypte, avec la ſuite de ſes Rois.

Le 3. donne l'hiſtoire de Cambyſes, & l'élection de Darius Hiſtaspes.

Dans le 4. il décrit la malheureuſe expedition de Darius en Scythie.

Le 5. contient les affaires d'Athènes, de Lacedemone & de Corinthe, au tems de Darius Hiſtaspes.

Dans le 6. on voit l'origine des Rois de Lacedemone, les guerres de Darius contre les Grecs, & la bataille de Marathon.

Le 7. rapporte l'expedition de Xerxes dans la Grece, & la bataille des Thermopiles.

Le 8. traite de la bataille de Salamine.

Le 9. rapporte la bataille de Platée, enſuite de laquelle les Perſes furent chaſſés de la Grèce.



THUCYDIDE.

COMME cette ſorte de Fonteniers, ou de ramaſſeurs d'eau, que les Latins nomment *Aquileges*, prennent à bon augure, s'ils voient ſortir le matin des fumées de certaines terres, parce que c'eſt un des ſignes qui leur font eſperer d'y trouver quelque bonne & abondante ſource: Ceux auſſi, qui ont le plus de connoiſſance de la nature de nos ames, ſe réjouiſſent d'y remarquer dès leur plus tendre jeuneſſe de violens deſirs d'apprendre, & de certains transports pleins d'ardeur pour les ſciences, d'où ils tirent des conjectures presque aſſurées du mérite des eſprits, & de leur excellence future. C'eſt ſur quoi fut fondée la prédiction d'Hérodote, dont nous avons parlé au Chapitre précédent, quand il vit Thucydide émû jusqu'à pleurer, par la lecture qu'il lui entendit faire de ces belles Muſes dans une des plus célébres aſſemblées de la Grece. Le plus ancien apperçût la grandeur du Génie de l'autre par ſes larmes; & comme l'épine pique en naiſſant, il jugea que l'émotion extraordinaire de ce jeune homme, venant d'un ſi beau ſujet, produiroit un jour quelque choſe de mémorable, &

ſeroit ſuivie des veilles & des inquietudes qui donnent immortalité.

L'Hiſtoire de Thucydide devoit comprendre toute la guerre nommée Peloponeſiaque, qui fut durant vint ſept ans entre les deux premieres Républiques de la Grece, l'Athénienne, & celle de Sparte: Mais parce qu'il mourut étant exilé en Thrace, comme il écrivoit encore les ſuccés de la vint & uniéme année, il a laiſſé ſon Ouvrage imparfait des ſix dernieres, que Théopompe ſuppléa depuis, & que Xénophon a miſes auſſi au devant de ſes Hiſtoires Grecques, qu'il commence juſtement où Thucydide avoit fini. Il s'eſt trouvé même des Critiques, qui n'ont pas crû, que ſon huitiéme Livre ſelon la diviſion ordinaire, fut parti de ſa main. Les uns l'ont attribué à ſa fille, les autres à Xenophon, ou à Théopompe. Mais la meilleure partie a jugé, qu'il étoit de Thucydide, qui n'avoit pas eu le loiſir de le polir comme les précédens, & que la maladie avoit empèché d'agir ſelon la portée ordinaire de ſon eſprit. Il fut long tems à faire l'amas des matériaux neceſſaires à un ſi grand Ouvrage. Et l'on dit même, que comme il étoit d'illuſtre & roiale naiſſance, aiant de plus épouſé une femme très riche, il emploia des ſommes conſi-

derables à recouvrer des mémoires utiles à ſon deſſein, non ſeulement du côté des Atheniens, mais encore de celui des Lacédémoniens, afin de s'éclaircir mieux de la vérité, par ce qu'il apprendroit des uns & des autres.

Pour ſon Dialecte, il eſt pur Attique, & Photius porte ce jugement, que comme Hérodote doit ſervir de regle à ceux, qui veulent ſe perfectionner au ſtyle Jonique, Thucydide eſt le plus excellent exemplaire, qu'on ſe puiſſe propoſer d'un langage, qui n'a rien que d'Athenien. On lui reproche néanmoins d'avoir trop affecté de faire revivre des mots anciens, qui n'étoient déjà plus de ſon tems en uſage, & de s'être d'ailleurs quelquefois diſpenſé d'en compoſer de nouveaux, ce qui a beaucoup contribué, avec la longueur de ſes periodes, à le rendre ſouvent ſi obſcur, que ceux mêmes de ſon tems ſe plaignoient de ce que ſouvent il n'étoit pas poſſible de l'entendre. A la vérité, ce Marcellinus qui nous a décrit ſa vie, l'a voulu defendre à cet égard, comme s'il avoit affecté l'obſcurité, & s'étoit rendu exprès peu intelligible, afin de n'être lû que des Savans, & de ne tomber pas dans le mépris du peuple, qui n'eſtime d'ordinaire, que ce qu'il ne peut comprendre. Mais ce qui ſeroit peut-être recevable pour excuſer

les difficultés d'une Satyre, ou les ſens cachés d'un Philoſophe, qui couvre ſes myſteres, dont il croit que la connoiſſance ſeroit préjudiciable à beaucoup de perſonnes, ne peut pas ſervir de légitime excuſe à un Hiſtorien, qui n'écrit que pour être entendu d'un chacun, & qui doit inſtruire ſes Lecteurs de quelque condition qu'ils ſoient, avec des narrations claires & faciles, s'il ne veut renoncer à la premiere fin qu'il doit s'être propoſée. Tant y a que nonobſtant ce defaut, tout le monde lui accorde unanimement le genre ſublime d'oraiſon, & pas un des Anciens ne lui refuſe la gloire d'avoir ſecondé Pindare dans la grandeur & majeſté de l'expreſſion.

Il a de plus cet avantage de s'être aviſé le premier d'animer l'Hiſtoire, qui n'étoit auparavant qu'un corps languiſſant & ſans ame, ſelon la penſée d'un Ancien par le moien des harangues directes, dont il s'eſt ſervi dans tous les trois genres d'oraiſon, le demonſtratif, le déliberatif, & le judiciel. Car nous voions bien, qu'Hérodote avoit déjà tenté la même choſe, mais il s'eſt contenté d'uſer de quelques harangues obliques, & presque toûjours imparfaites, n'étant jamais paſſé jusqu'où Thucydide eſt allé, qui n'a rien laiſſé en cela aux plus grands Orateurs, dont ils

ſe puiſſent prévaloir ſur lui. Auſſi dit-on que Demoſthène voulut prendre la peine de tranſcrire jusqu'à huit fois toute l'Hiſtoire de Thucydide.

Jl n'en a pas été de même pour ce qui touche l'élection du ſujet, que l'un & l'autre ont traité, où Denys d'Halicarnaſſe remarque fort bien qu'Hérodote a de grands avantages ſur Thucydide. Car l'étenduë de la matiere, que traite le premier, eſt & beaucoup plus diffuſe & incomparablement plus agréable que celle de l'autre. Hérodote a pour but, de rapporter tout ce que les Grecs & les Barbares avoient executé de plus mémorable durant l'eſpace de deux à trois cens ans, ce qui comprend tant de belles actions, ſi diverſes & ſi dignes d'être ſçûës, que la narration n'en peut être que très plaiſante. Thucydide au contraire, s'eſt renfermé d'abord dans le tems des vint ſept années ſeulement qu'a duré la guerre Peloponeſiaque, qui eſt un eſpace non ſeulement très étroit, mais encore le plus calamiteux qu'il pouvoit choiſir dans toute l'Hiſtoire Grecque, qui comprend peu d'actions conſidérables, & dont le ſouvenir ne pouvoit être que très ennuieux à ceux de ſon païs.

Denys d'Hali-carn.

Denis d'Halicarnaſſe trouve encore beau-

coup à redire ſur l'ordre que tient Thucydide dans la diſtribution des matieres qu'il traite, s'étant aſſujetti à repréſenter par demies années tout ce qui étoit avenu en divers lieux, ſans mêler les ſuccès de l'Hiver avec ceux de l'Eté, de façon, qu'il eſt contraint de laiſſer les choſes imparfaites, pour paſſer à d'autres, qui font perdre la mémoire des premieres, quand il en veut reprendre le fil à la demi-année ſuivante. En effet, il n'y a rien qui peine plus l'eſprit, que cette interruption, & il ne fait jamais bien ſon profit d'une narration Hiſtorique, qui n'acheve les choſes, dont elle traite, qu'après avoir brouïllé une infinite d'actions les unes dans les autres. Cela n'eſt bon que pour des Romans, qui uſent expreſſément de cet artifice, afin de rendre le menſonge de leur Fable moins reconnoiſſable. Pour la vérité, elle aime à ſe faire voir tout d'un coup & toute entiere; ce qu'Herodote a ſçû incomparablement mieux pratiquer que perſonne. Il ne quitte jamais un évenement ſans l'avoir repréſenté dans toute ſon étenduë; & lorsqu'il a de tout point contenté la curioſité de ſon Lecteur, il ſe ſert de paſſages à d'autres ſuccès, ou, comme parlent les Rhéteurs, de tranſitions ſi juſtes & ſi à propos, que l'eſprit s'y porte non ſeulement

ſans reſiſtance, mais même avec plaiſir & transport.

Pour contrepéſer ces défauts, on donne la gloire à Thucydide de n'avoir point mêlé de fables parmi ſes narrations véritables. S'il eſt contraint de dire un mot de Térée & de Procné dans ſon ſecond livre, ou ſi en décrivant la Sicile au commencement du ſixiéme, il ſe ſent obligé de parler des Cyclopes & des Leſtrigons, c'eſt ſi legerement, que les chiens d'Egypte ne touchent pas en ſi grand hâte l'eau du Nil, dont ils craignent les Crocodiles, que cet Hiſtorien paſſe promptement pardeſſus une circonſtance fabuleuſe, par apprehenſion de donner la moindre entrée au menſonge dans ſon ouvrage. Et néanmoins il n'a pû éviter le reproche de n'avoir pas toûjours dit la vérité, puiſque Joſephe aſſure qu'on le taxoit de l'avoir falſifiée en pluſieurs endroits. Ce n'eſt pourtant qu'après avoir accuſé tous les Grecs d'impoſture, que Joſephe charge Thucydide de la ſorte. Et ſi l'on prend garde à l'éloge, qu'il lui donne en ſuite, d'avoir été le plus exact & le plus ſcrupuleux de ſon païs à compoſer une Hiſtoire, l'on verra bien que c'eſt un Juif qui a pris à tâche de décréditer toute celle des Paiens, & qui dans ce deſſein eût crû faire une grande

Liv. 1. contre Apion.

faute, s'il eût épargné quelque Hiſtorien d'entre eux, & s'il n'eût traité Thucydide, comme les autres. J'ajoûterai ici, que Thucydide ne s'eſt pas contenté de coucher dans ſon Hiſtoire toute ſorte d'Oraiſons, ſelon nôtre obſervation précedente. Il a pris la liberté d'y inſérer des Dialogues, & celui d'entre les Athéniens & les Méliens, qui contient une grande partie du cinquiéme Livre juſqu'à ſa fin, eſt tel, que je ſerois bien fâché de le propoſer à perſonne, comme un exemple à imiter. Ceux qui ont à contre-cœur les Digreſſions, ne trouvent pas auſſi leur compte dans cet Auteur, qui en a de trés belles, comme celles entre autres de la conſpiration d'Harmodius & d'Ariſtogiton dans le ſixiéme Livre, qui peut juſtifier beaucoup d'autres excurſions ou ſaillies ſemblables, qu'on cenſure quelquefois trop legèrement.

XENOPHON.

Ce n'eſt pas de l'Hiſtoire ſeule que Xenophon tient la gloire, dont il eſt en poſſeſſion depuis tant de ſiécles. La Philoſophie & les armes y ont contribué à l'envi. Et je penſe que ces trois parties nous peu-

vent permettre de lui donner le nom de Triſmegiſte, (*a*) auſſi bien qu'à cet Hermes d'Egypte, puisqu'il eſt univerſellement reconnu pour très grand Philoſophe, très grand Capitaine, & très grand Hiſtorien. Il a communes avec Céſar les deux dernieres qualités; & ceux là ne ſe trompent pas, qui trouvent dans leur ſtile une troiſiéme reſſemblance, la pureté, l'élégance & le douceur, étant naturelles à l'un comme à l'autre. Ils ont tous deux une agréable façon de s'exprimer, ſans art & ſans affectation, quoique nulle ſorte d'art ni d'affectation ne la puiſſe égaler. Mais le ſurnom d'Abeille, & de Muſe Athénienne, dont tous les anciens ont honoré Xenophon, n'eſt pas ſeulement un témoignage de la beauté de ſon langage, & de cette douceur de miel, qu'il ſemble que les graces y aient voulu répandre de leurs propres mains, pour en parler comme Quintilien: C'eſt encore une marque particuliere de ſon Dialecte Attique, où il a été excellent, que Diogene Laërce écrivant ſa vie, ne rend point d'autre raiſon de la mauvaiſe intelligence, qui étoit entre Platon & lui, que

(*a*) Ter Maximus. Hermes fut ainſi nommé parce qu'il étoit Roi, Prêtre & Philoſophe.

celle de la jalousie; qui se mit entre eux là dessus. Si est-ce que quand Marcellin attribuë à Thucydide dans son Eloge le genre sublime d'Oraison, il ne laisse que le plus bas à Xenophon, plaçant Herodote entre deux. Et lorsque Denis d'Halicarnasse remarque, comme Xenophon a souvent imité Herodote, il ajoûte, que le premier est toûjours demeuré inferieur de beaucoup à l'autre.

Quoiqu'il en soit, c'est une chose fort considérable, que Xenophon ait été le premier des Philosophes, qui se soit appliqué à composer une Histoire. La sienne, pour ce qui concerne les affaires des Grecs, est de quarante-huit années, & commence où Thucydide avoit fini, faisant voir d'abord Alcibiade de retour parmi les siens, que Thucydide avoit laissé dans son dernier livre méditant cette retraite. Or ce n'est pas une petite gloire à Xenophon, ni une preuve de probité ordinaire, d'avoir franchement donné au public l'ouvrage de Thucydide, qu'on tombe d'accord, qu'il pouvoit supprimer, ou même se l'approprier, s'il eût voulu être plagiaire, (puisque nous n'avons point d'autre mot propre pour exprimer ce vice infame) & s'attribuer les travaux d'autrui, comme beaucoup d'autres ont fait, & font encore tous les jours.

Diog. Laërt.

Outre la continuation de l'Hiſtoire commencée par Thucydide, Xenophon nous a laiſſé celle de l'entrepriſe du jeune Cyrus contre ſon frere Artaxerxes, & de cette mémorable retraite de dix mille Grecs des extrémités de la Perſe jusques chés eux, dont il eût presque tout l'honneur, tant pour ce qui touchoit le conſeil & la bonne conduite, que pour ce qui concernoit le commandement.

Quant à ce qu'il a écrit de l'Inſtitution de Cyrus l'ainé, (*a*) ce n'eſt pas un ouvrage Hiſtorique, mais purement moral, où il nous a dépeint la figure d'un grand Prince, ſans s'être ſoucié des véritables évenemens, hors deux ou trois tels que la priſe de Babylone & la captivité de Crœſus. Tout le reſte eſt inventé, & n'a rien que l'agrément de la Fable, comme Hermogène l'a fort bien obſervé au ſujet de la mort de Panthée, qui ſe tuë avec trois Eunuches ſur le corps de ſon mari Abradate, dans le ſeptiéme Livre de l'Inſtitution de Cyrus.

Cependant toutes ces compoſitions de Xenophon, dont nous venons de parler, ſont telles, qu'avec ce qu'elles peuvent ſervir de

(*a*) Cyrus ille à Xenophonte non ad Hiſtoriæ fidem ſcriptus eſt, ſed ad effigiem juſti Imperii. Cic.

regle aux premiers hommes d'Etat dans toute l'étenduë de la Politique, ſelon le beau jugement qu'en fait Dion Chryſoſtome; elles ſont encore capables de former de grands Capitaines, & de donner au monde des Généraux d'armée. Nous en avons deux notables exemples parmi les Romains. Car n'ont-ils pas avoüé eux mêmes, que leur Scipion, ſurnommé l'Africain, avoit presque toûjours entre ſes mains les œuvres de Xenophon? Et que rien ne rendit Lucullus capable de s'oppoſer à ce rédoutable ennemi le Roi Mithridate, que la lecture de ce même Auteur? dont Lucullus fit un tel profit, étant ſur mer, lui, qui n'avoit auparavant que fort peu de connoiſſance du mêtier de la guerre, qu'il en ſçût aſſés après cela pour remporter les célébres victoires, que chacun ſait, & rendre tributaires les plus conſidérables Provinces de l'Aſie.

Orat. 38.

Cicer. 2. Tuſc. qu.

Xenophon a écrit ſur pluſieurs autres ſujets, & il ſemble qu'en beaucoup il y ait eu bien de l'émulation entre lui & Platon. Car l'un & l'autre ont compoſé une défenſe de Socrate, un Convive, & aſſés d'autres Traités de Morale & de Politique, ſelon l'obſervation de Diogene dans la vie de Platon, ſans s'être jamais nommés avec éloge réciproque-

ment, quelque occaſion qui s'en ſoit préſentée, parmi tant de converſations, qu'ils ſont voir de leur Précepteur commun avec ſes Diſciples. On veut même que Xenophon n'ait repréſenté avec de ſi vives couleurs les defauts d'un certain Menon Theſſalien, ſur la fin de ſon ſecond livre de l'Expedition de Cyrus, qu'à cauſe de l'amitié dont ce Menon étoit lié avec Platon. Mais à l'égard de cet autre livre des Equivoques, imprimé depuis un ſiécle, ſous le nom de Xenophon, il le faut tenir pour une des impoſtures d'Annius de Viterbe, qui l'a commenté avec celui de Béroſe, & une douzaine d'autres encore, dont il a fait le texte & la gloſe. C'eſt ainſi qu'on voulut autrefois débiter l'Hiſtoire du ſiége de Troye, ſous le nom d'un Dictys de Crète compagnon d'Idomenée, & d'un Dares de Phrygie, dont on a même falſifié le Traducteur. Car jamais Cornelius Nepos ne ſongea à faire cet ouvrage, qui n'a rien de la pureté, ni de l'élegance qu'on remarque dans ſes vies des Capitaines Grecs, ou dans celle d'Atticus. A parler franchement, ce ſont des ſuppoſitions honteuſes, & qui ne ſauroient être trop deteſtées par ceux, qui aiment la vérité. Et néanmoins c'eſt une choſe merveilleuſe, qu'il ſe trouve des perſonnes ſi por-

Morale.

tées d'affection pour la fable & le mensonge, qu'elles se repaissent de telles bagatelles, bâtissent sur ces beaux fondemens, & donnent par ce moien l'envie & le courage à d'autres d'user de pareilles supercheries. Nous avons vû depuis peu l'Itineraire d'Alexandre Geraldin Evêque de Saint Dominique, qui trouve par toute l'Ethiopie deçà & delà la Ligne des inscriptions Romaines, & des antiquités de telle considération, que toutes celles du reste de la terre seroient à mépriser, si la moindre des siennes étoit véritable. L'importance est, que jamais personne ne les a vûës avant ni après lui, & qu'il n'y a point d'Ecolier si neuf dans cette sorte de lecture, qui ne s'apperçoive aussi-tôt de la fausseté de ses remarques, tant elles ont peu de vrai-semblance. N'est-ce pas une grande impertinence, de dresser des colomnes qui témoignent la conquête & le pouvoir absolu des Romains, en des lieux où jamais apparemment aucun d'eux ne mit le pied, & contre tout ce que nous avons dans leurs propres Histoires ? Il faut faire le même jugement de ces antiquités Hetrusques ou de Toscane, qu'un certain Inghiramius nous a présentées encore plus recemment. Certes, il y a trop d'effronterie à vouloir en imposer de la sorte. Et il devroit y avoir

des peines établies, ce me ſemble, contre ceux, qui oſent expoſer au public des alimens ſpirituels ſi corrompus & ſi mortels que ceux là; puisqu'il n'y a point de poiſon qui opere avec tant d'effort & de mauvais effet ſur le corps, que l'erreur & l'impoſture (lorsqu'on les débite pour des vérités) agiſſent puiſſamment ſur nos ames, qui en ſont auſſi-tôt infectées.

Un Auteur du dernier ſiécle accuſe Xenophon d'avoir aimé avec tant de paſſion le Roi Ageſilaüs, que non ſeulement dans ſon Livre de la Roiauté, mais dans ſes Hiſtoires mêmes il fait des jugemens témeraires en ſa faveur, & relève ſes victoires beaucoup plus, que les loix de l'Hiſtoire ne le permettent. C'eſt le caprice d'un Italien, que peu de perſonnes approuveront, puisqu'il choque les ſentimens de toute l'Antiquité, qui n'a jamais parlé ſi deſavantageuſement de Xenophon. (*a*) *Speron Speroni dial. di Senoph.*

Pour ce qui concerne ſon ſtyle, on peut voir ce qu'en écrit Hermogène, qui ne le recommande de rien tant que d'une certaine

---

(*a*) Ciceron lorsqu'il parle de cet éloge ne taxe point Xenophon d'une telle incongruité.

douceur, & naïveté ou ſimplicité comme il la nomme, dont ce Rhéteur fait un des principaux ornemens de l'Oraiſon. Auſſi préfere-t-il de beaucoup Xenophon à Platon à cet égard. (*b*)

(*b*) Xenophon étoit né à Athènes. Son pere ſe nommoit Grillus. Jl vivoit environ quatre cens ans avant la naiſſance de J. C.



POLYBE.

Si Xenophon a été le premier des Philoſophes, qui ſe ſont plûs à nous écrire des Hiſtoires, Polybe a cet avantage d'être celui d'entre eux, qui nous a donné la plus conſidérable de toutes, & qui a le plus évidemment fait voir que l'Hiſtoire eſt comme la Métropolitaine de toute la Philoſophie, pour uſer des termes dont s'eſt ſervi un autre Hiſtorien, duquel nous parlerons au Chapitre ſuivant. Nous reconnoîtrons bien mieux ce que je dis de Polybe, ſi tout le corps de ſon Ouvrage nous étoit demeuré, dont il ne nous reſte que la moindre partie, puiſque de quarante livres dont il étoit compoſé, nous n'en avons plus d'entiers que les cinq premiers,

Diod. Sic. initio lib. 1.

premiers, avec l'Epitome des douze ſuivans, qui va jusqu'au commencement du dix-huitiéme. Pluſieurs croient, que cet Epitome eſt de la façon du grand ami de la liberté Romaine Marcus Brutus, parce qu'on ſait, que n'aiant point de lecture ſi agréable que celle de Polybe, lui, qui étoit difficile jusqu'à ce point, que celle de Ciceron ne le ſatisfaiſoit pas, il prit plaiſir à reduire en abregé l'Hiſtoire du premier, y trouvant outre l'inſtruction, qu'il y cherchoit, la conſolation, dont il avoit beſoin dans les derniers tems de ſa vie qui furent ſi calamiteux.

Le ſujet de cette Hiſtoire comprenoit tout ce qui s'étoit paſſé de plus conſidérable dans le monde, depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique, jusqu'à la fin de celle, qui termina tous les différens des Romains avec les Rois de Macedoine, par la ruïne entiere de leur Monarchie. Cela envelope un eſpace de cinquante trois années, dont Polybe faiſoit voir tous les évenemens dans les derniers trente huit livres; parce que les deux premiers ne ſont pas tant du corps de ſon Hiſtoire, qu'ils lui ſervent de préparatif, dans une narration ſommaire de la priſe de Rome par les Gaulois, ſous la conduite de Brennus, & de ce qui ſuivit jusqu'à la

premiere année de la ſeconde guerre contre les Carthaginois. Or quoique les affaires de l'Empire Romain fuſſent beaucoup plus exactement traitées par Polybe que par les autres, dautant que ſon but principal étoit de ne rien omettre de ce qui pouvoit ſervir à nous donner une parfaite connoiſſance de celles-là ; ſi eſt-ce qu'il avoit repréſenté de telle ſorte tout ce qui concernoit le reſte des Puiſſances de la terre, qu'on voioit décrits en même tems dans ſon ouvrage les interêts des Rois de Syrie, d'Egypte, de Macedoine, du Pont, de Cappadoce, & de la Perſe, avec ceux de toutes ces différentes Dynaſties qui étoient alors en Grèce. Ce fut pourquoi il donna à ſon Hiſtoire le nom de Catholique, ou d'Univerſelle, comme à celle qui nous apprenoit les deſtinées de tous les peuples de la terre, n'y en aiant presque point de ce tems-là, qui n'euſſent quelque choſe à démêler avec les Romains.

Il reçût en naiſſant de grands dons de Nature qui favoriſèrent ſon entrepriſe. Et ce coup de Fortune, qui le fit venir à Rome, ne lui fut pas peu avantageux, puiſqu'il lui doit, outre ſes plus belles connoiſſances, l'importante amitié qu'il contracta avec Scipion & Lélius, qui ont tant contribué à faire valoir

ſon Hiſtoire. Mais la peine, qu'il ſe donna pour acquerir tout ce qui pouvoit le rendre capable de la bien écrire, & de travailler pour l'éternité, me ſemble très digne de conſidération. Il crût que pour être bon Hiſtorien, il faloit avoir vû la meilleure partie des choſes, qu'on rapportoit, ſelon l'étymologie du nom que les Grecs ont donné à cette profeſſion. Il ſavoit les fautes, que l'ignorance des lieux fit commettre à Timée, puisqu'il lui a reproché dans ſon douziéme livre, que pour s'être fié au rapport d'autrui, & n'avoir pas voiagé, on le pouvoit convaincre d'un nombre infini d'erreurs. Et poſſible que comme il avoit appris la langue latine avec grand ſoin, il ſe ſouvenoit du mot que Plaute, qui vivoit un ſiécle devant le ſien, fait dire par Meſſenion à Ménechme, qu'à moins que d'être dans le deſſein d'écrire une Hiſtoire, il lui ſembloit qu'ils avoient aſſés couru le Monde.

A. Gellius noct. Att. l. 5. c. 18.

- - - *Quin nos hinc domum*
Redimus, niſi ſi hiſtoriam ſcripturi ſumus.

Tant on tenoit pour conſtant de ce tems-là, que les voiages étoient néceſſaires à un Hiſtorien, qui ne peut faire aucune deſcription à propos, ni s'aſſûrer de ce que portent ſes mémoires, de quelque lieu qu'il les tienne,

s'il ne les a rectifiés par sa propre vuë, en considérant lui même les païs, dont il a dessein de traiter. Il voulut donc prendre une exacte connoissance de beaucoup d'endroits, tant de l'Europe que de l'Asie & de l'Afrique, où il se transporta exprès, afin de se rendre certain de ce qu'il en devoit écrire. Et il se servit même de l'autorité de Scipion, pour avoir des vaisseaux propres à faire voile sur l'Ocean Atlantique, jugeant que ce qu'il y remarqueroit, pouvoit être utile à son entreprise. C'est une chose certaine qu'il traversa les Alpes & une partie des Gaules, dans le desir qu'il avoit de bien représenter le passage d'Annibal en Italie. Et que de crainte d'omettre la moindre circonstance des actions du même Scipion, il fut par toute l'Espagne, & s'arrêta particulièrement dans Carthage la neuve, dont il étudia très soigneusement la situation.

Ce que nous venons de dire du célébre destructeur de la vieille Carthage Scipion Emilien, petit fils par adoption de Scipion l'Africain, qui défit Annibal après l'avoir contraint de quiter l'Italie, m'oblige à rapporter ce que Polybe a laissé lui même par écrit de l'étroite amitié qui étoit entre le premier & lui. J'en tirerai le discours d'un

fragment de ſon trente-uniéme livre, pris des Recueils de Conſtantin Porphyrogenete ſous le titre du vice & de la vertu. Il nous apprend donc en ce lieu là, que cette affection réciproque n'eût point d'autre principe, que le plaiſir qu'ils prenoient enſemble à parler de livres, & à ſe les communiquer l'un à l'autre. Cela fut cauſe que Scipion emploia tout ſon crédit & celui de ſon frere Fabius, à obtenir pour Polybe le ſejour de Rome, lorsqu'on diſtribuoit par toutes les autres villes d'Italie les autres Grecs, qu'on avoit fait venir, auſſi bien que lui, afin d'y demeurer comme ôtages. Un jour qu'ils avoient dîné tous trois enſemble, Scipion ſe trouvant ſeul l'aprèsdinée avec Polybe, ſe plaignit à lui en rougiſſant un peu, de ce qu'à table il adréſſoit toûjours la parole à ſon frere. C'eſt peut être, ajoûta-t-il, que me voiant moins actif que lui, & dans le mépris du Barreau, ne me plaiſant pas à la plaidoirie où s'occupent les autres jeunes hommes de cette ville, vous faites un mauvais jugement de moi, auſſi bien que beaucoup d'autres; ce qui ne me donne pas peu de déplaiſir. Polybe reconnut auſſitôt la jalouſie loüable de Scipion qui n'avoit pas encore dix huit ans accomplis, & l'aſſûrant de la grande

eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne, très digne de porter tant de beaux noms, que ſes prédeceſſeurs lui avoient laiſſé, il s'excuſa à l'égard de Fabius ſur ce qu'étant l'ainé, la civilité vouloit ſouvent qu'on parlât directement à lui, ce qu'il le prioit de ne prendre pas en ſi mauvaiſe part. Depuis ce petit éclairciſſement, qui fut ſuivi d'une mutuelle proteſtation de bien-veillance, Scipion ne reçût jamais perſonne, Lelius excepté, dans une familiarité ſi étroite, ni ſi cordiale, qu'il l'avoit avec Polybe.

Or j'ai crû les circonſtances de cet entretien entre deux ſi grands perſonnages dautant plus conſidérables, qu'outre ce qu'elles nous découvrent de leur Génie, qui paroit toûjours plus dans l'entretien privé, que dans ce que leurs ſemblables font de plus ſerieux, elles me peuvent ſervir pour refuter l'impertinence d'un Ecrivain moderne, qui a eu l'effronterie de dire mille injures contre Polybe. C'eſt un certain Sebaſtian Maccius, lequel dans une declamation qu'il fait en traitant de l'Hiſtoire & parlant contre les digreſſions, prend ſujet de condanner celles de Salluſte & de Polybe, n'aiant point de honte de nommer l'un & l'autre des faquins, & des gens venus de la lie du peuple. Il ajoûte

pour diffamer particuliérement le dernier, que c'étoit un franc Pédant, qui avoit été donné à Scipion pour le ſervir en qualité de Pédagogue. Certes, il y a trop d'impudence en tout cela, jointe à une très profonde ignorance, pour demeurer ici ſans repartie à l'égard de Polybe; nous reſervant à parler tantôt de Salluſte, quand nous traiterons des Hiſtoriens Latins. Tout le monde ſait, que Polybe étoit de Megalopolis ville d'Arcadie, & qu'il eût pour pere ce Lycortas qui fut Chef des Achaïens, c'eſt à dire de la plus puiſſante République, qui fût pour lors dans toute la Grèce. Ce grand Etat les envoia tous deux avec la qualité d'Ambaſſadeurs vers le Roi Ptolomée, ſurnommé Epiphane; & le fils reçût encore depuis le même honneur, quand il fut deputé pour aller trouver le Conſul Romain, qui faiſoit la guerre au Roi Perſée dans la Teſſalie. Sa naiſſance étoit donc très illuſtre, contre ce qu'a dit Maccius, & il n'y a guéres d'apparence qu'un homme exercé dans les affaires d'Etat, & accoutumé comme Polybe aux grands emplois, ne ſe fut approché de Scipion, que pour lui faire répéter quelque leçon de Grammaire. Auſſi n'y a-t-il eû que ce calomniateur, qui ſe le ſoit imaginé de la ſorte. Tous les An-

ciens, qui ont parlé de Polybe, l'ont toûjours fait avec de grands éloges, & presque tous n'estiment de rien tant Scipion, que d'avoir sçû faire choix d'un si fidèle conseiller, & de l'avoir mené avec soi dans toutes ses expéditions militaires. Si est-ce que Caton reprocha autrefois à un Consul Romain d'avoir eu un Poëte parmi ceux de sa suite, lorsqu'il alloit visiter une Province hors d'Italie. Je ne veux pas dire qu'il n'y eût en cela un peu trop de la sévérité philosophique, dont le vieux Caton faisoit profession, encore qu'on ait dit de lui, qu'il s'en relâchoit assés souvent dans les passe tems de la bonne chere: Mais tant y a qu'on ne trouva jamais à redire au choix que fit Scipion de la personne de Polybe pour l'accompagner, parce qu'il ne fut aussi jamais considéré, ni comme Poëte, ni comme simple Grammairien. Le même Fragment, que nous avons cité dans la section précédente, est fort exprès pour nous assûrer de ce que nous maintenons. En suite des termes dont Polybe se servit à dessein de contenter Scipion, il lui ajoûta, que son frere Fabius ni lui n'auroient jamais faute de Précepteurs en ce qui regardoit les belles lettres, & ce qu'on nommoit proprement Disciplines, vû le grand nombre d'hommes savans,

Cic. l. 1. Tusc. qu.

qui venoient tous les jours dans Rome de toutes les parties de la Grèce. Mais qu'il s'osoit promettre, que personne n'égaleroit ni son zèle, ni son industrie à lui donner les sentimens dignes de sa naissance, & de ce qu'on attendoit d'un successeur des Scipions & des Emiliens. Depuis cette conférence, dit le même texte, Polybe demeura presque toûjours inséparablement attaché aux côtés de Scipion, qui lui communiquoit les plus importantes affaires, & se prévaloit de ses conseils dans toutes les occurrences des grands emplois qu'il avoit. Cependant, il se trouve des personnes assés insolentes pour traiter cet illustre Historien en homme de néant, lui, qui fut honoré d'inscriptions & de statuës par ceux de son païs, comme on peut voir dans Pausanias, pour reconnoitre *In Arcad.* avec ses bienfaits l'estime qu'ils faisoient de son rare mérite.

Il y auroit peut-être plus d'apparence de lui imputer, comme quelques-uns ont fait, de n'avoir été assés réligieux. Car quoiqu'il parle en plusieurs lieux fort avantageusement du culte des Dieux, comme quand il met toute la gloire de son païs d'Arcadie au grand soin qu'on y avoit du service des autels, & lorsqu'il déteste ailleurs la fureur des

guerres, qui causent la destruction des temples, dont il fait un crime très capital: Si est-ce qu'il prononce si formellement dans un autre endroit contre la Divinité, & tout ce qui étoit tenu pour constant de son tems des peines de l'Enfer, qu'on voit manifestement qu'il ne croioit rien de tout cela. C'est sur la fin de son sixiéme livre, où il observe que la superstition, qui étoit reputée vicieuse parmi toutes les autres nations, passoit pour une vertu entre les Romains. Si l'on pouvoit, dit-il, former une République, qui ne fût composée que d'hommes sages & vertueux, il faut avoüer que toutes ces opinions fabuleuses des Dieux & des Enfers, seroient tout-à-fait superfluës. *Mais puisqu'il n'y a point* d'Etats dont le peuple ne soit, tel que nous le voions, sujet à toute sorte de déreglement & de méchantes actions, il faut se servir pour le reprimer des craintes imaginaires qu'imprime nôtre Religion, & des terreurs paniques de l'autre monde, que les anciens ont si prudemment introduites pour cela, qu'elles ne peuvent être contredites aujourd'hui que par des personnes téméraires, ou qui ne sont pas dans le bon usage de la raison. En verité, quoi que veüillent dire ceux qui defendent Polybe en tout & par tout comme a fait

Casaubon, ils ne le feront jamais passer dans un texte si formel pour homme fort attaché à la religion de son tems. Et je trouve, qu'ils feroient beaucoup mieux pour lui, d'en parler comme d'un esprit éclairé du Ciel parmi les tenebres du Paganisme, & qui ne croiant qu'un seul principe, ou un seul Dieu, se mocquoit de tous ceux que l'Idolatrie d'alors faisoit adorer, aussi bien que de ces champs Elisées, de ces Cerberes & de ces Rhadamantes, qu'elle représentoit à ses sectateurs. C'est par là, il me semble, qu'on le peut décharger plus à propos, si faire se peut, du crime d'impieté, en le mettant au rang d'Heraclite & de Socrate, que S. Justin soûtient avoir été Chrétiens long-tems avant le Christianisme; ce que nous avons interpreté fort au long dans nôtre traité de la vertu des Paiens.

Outre les quarante livres de son Histoire universelle, il est à croire par une des lettres que Ciceron écrit à Lucceius, qu'il avoit fait *Lib. 5. ep.* un ouvrage à part de la guerre de Numance. Son grand âge lui donna la commodité d'écrire beaucoup, puisque nous apprenons de Lucien, qu'il passa la grande année climacte- *In Macr.* rique & ne mourut que dans la quatre vint deuxiéme. Il avouë lui-même, que les avis

de Lelius, qu'il interrogeoit ſouvent dans leurs conférences ordinaires, & les mémoires que ce grand perſonnage lui fourniſſoit, lui furent extrémement avantageux. Mais quant à ſon genre d'écrire, tous les anciens tombent d'accord qu'on ne le peut pas nommer éloquent. Dénis d'Halicarnaſſe, le plus facheux & auſtere critique d'entre eux, le nomme mal poli, & lui reproche ſa négligence aux choix des dictions, & en la ſtructure ou compoſition de ſes périodes. Son excellence néanmoins eſt telle en tout le reſte, qu'on doit penſer qu'il a négligé les paroles comme de peu d'importance, pour s'attacher entierement aux choſes plus ſérieuſes. Auſſi n'y a-t-il perſonne, qui n'ait trouvé bien étrange, que Tite-Live ſe ſoit contenté de lui donner, pour tout éloge, la qualité *d'Ecrivain, qui n'étoit pas à mépriſer*, vû qu'on voit de ſes livres entiers tranſcrits de mot à mot dans les Décades du premier. Certes, nous n'avons point d'Hiſtorien, où l'on puiſſe plus apprendre en matiere de gouvernement & de prudence civile, que dans Polybe. Il ne ſe contente pas d'une ſimple narration, il émeut pathétiquement, & n'inſtruit pas moins en Philoſophe, qu'en Hiſtorien. Patrice eſt injuſte de le reprendre là deſſus; ſans conſide-

rer l'affinité qu'on a toûjours mise entre l'Histoire & la Philosophie, qui est telle, qu'on a souvent nommé celle-là, par forme de definition, *une Philosophie remplie d'exemples.* Peut-être qu'un simple Auteur de Commentaires seroit à condanner de faire trop le Philosophe, & de s'étendre si avant ; ce qu'on ne peut pas dire de celui, qui entreprend d'écrire une juste Histoire. Nous apprenons de Suidas qu'un certain Scylax, qu'il confond avec le Mathématicien, fit une invective contre Polybe qui n'étoit peut-être pas plus raisonnable, que la censure du Patrice. Je me moque aussi de ceux, qui ne peuvent souffrir, qu'il ait nommé Pelore un de ces Caps ou Promontoires de Sicile, long-tems avant qu'on lui eût imposé ce nom. Car traitant de la premiere guerre Punique, il appelle ainsi le lieu, où fut enterré cet innocent Pilote qu'Annibal tua long-tems depuis si mal à propos, & qui donna son nom de Pelore au Promontoire, dit aujourd'hui *capo di Faro;* si tant est, que cette étymologie, que combat le docte Cluverius, soit recevable. Quoi qu'il en soit, c'est une façon de parler que les Lettres saintes & humaines tolèrent, & pratiquent, lorsqu'elle est necessaire pour se faire mieux entendre. Il est bien plus blâmable,

Sic. ant. l. 1. c. 6.

ſi contre la vérité de l'Hiſtoire il a flatté ſon Scipion, jusqu'à lui faire exercer ce mémorable exemple de continence à l'endroit de la belle captive Eſpagnole, dont néanmoins il ait été ſi épris, qu'il ne ſe ſoit jamais pû reſoudre à la rendre. Valerius Antias eſt celui qui le charge de ce crime dans Aulu-Gelle: ce que je trouve d'autant plus étrange, que Polybe a comparé l'Hiſtoire, qui n'a pas la vérité pour guide, à un animal, auquel on auroit crevé les yeux, & qu'il a même voulu rendre après Timée la vérité auſſi eſſentielle à l'Hiſtoire, que la rectitude à la regle; en quoi l'on peut le contredire avec raiſon, comme il me ſouvient de l'avoir fait dans un autre ouvrage que celui ci. Cette grande affection qu'il avoit pour Scipion me fait ſouvenir du conſeil excellent qu'il lui donna, de ne retourner jamais chés ſoi autant de fois qu'il en ſortiroit, qu'il n'eût auparavant tâché de gagner l'amitié de quelqu'un, en l'obligeant par tous les moiens qui lui ſeroient poſſibles. Quoique ce fût un avis fort utile à celui qui le recevoit, je le trouve encore plus conſidérable par la grande humanité, qui paroit en celui qui le donne. Au ſurplus, nous ſommes redevables au Pape Nicolas V. ce grand ami des Muſes, & ce re-

Lib. 6. noct. Att. c. 8.

Lib. 1. hiſt.

Tr. de l'Hiſt. ſur Sand.

ſtaurateur des lettres au tems, que les Turcs envahirent Conſtantinople, de la premiere publication des œuvres de Polybe, bien qu'elles aient été augmentées de beaucoup dans les dernieres éditions.



DIODORE SICILIEN.

Le plus exact de tous les Géographes modernes Cluverius, nous apprend, que cet *Agyrium*, dont parle Diodore Sicilien, comme du lieu de ſa naiſſance, s'appelle aujourd'hui *San Filippo d'Agyrone*. C'eſt un grand honneur à cette petite place d'avoir donné à ſon Isle un tel perſonnage, ſans qui l'on n'auroit aucune connoiſſance de ſon antiquité, ni d'une infinité de choſes, qui la rendent très conſidérable. Il dit dès le commencement, qui tient lieu de Préface à ſon Hiſtoire, qu'il n'a pas emploié moins de trente ans à l'écrire dans la ville capitale du Monde, d'où il tiroit des connoiſſances, qu'il n'eût jamais pû prendre ailleurs, avoüant, que la grandeur de l'Empire Romain avoit extrémement favoriſé ſon deſſein. Et néanmoins il ne laiſſa pas d'aller lui même par la plus grande partie des Provinces de l'Europe

& de l'Asie, où il courut beaucoup de perils & endura d'extrèmes fatigues, afin de ne commettre pas les fautes, qu'il avoit remarquées, dit-il, en ceux, qui s'étoient mêlés de parler des lieux, où ils n'avoient jamais été. Il ne paroit point en cet endroit-là qu'il eût vû l'Afrique, & néanmoins nous lisons dans la seconde Section de son premier livre, qu'il voiagea en Egypte du regne de ce Ptolomée, qu'on distingue des autres par le surnom du nouveau Bacchus ou Dionysius, & qui fut le premier mari de sa sœur Cleopatre. Surquoi l'on se peut souvenir que la meilleure partie de l'Egypte étoit autrefois de l'Asie, lorsque les Géographes la séparoient de l'Afrique, plûtôt par le Nil que par la Mer Rouge.

Ce n'est pas sans sujet que Diodore a donné le nom à son ouvrage de Bibliotheque Historique, puisqu'étant entiere nous y voions reüni en un, selon l'ordre des tems, tout ce que les autres Historiens ont écrit séparément. Car il avoit compris en quarante livres, dont il ne nous en reste que quinze, ce qui s'étoit passé de plus remarquable dans le monde, pendant l'espace d'onze cens trente-huit ans; sans compter ce que comprenoient ses six premiers livres du tems fabuleux,

buleux, c'eſt à dire, de tout ce qui avoit précedé la guerre de Troye. Son Hiſtoire eſt donc vraiement œcumenique ou univerſelle, dont nous devons d'autant plus regretter ce qui nous manque, qu'après la perte de Béroſe, de Théopompe, d'Ephore, de Philiſte, de Calliſthène, de Timée, & de tels autres grands Auteurs, la lecture de Diodore ſeul reparoit en quelque façon nôtre dommage, aiant compilé & digeré tous leurs travaux dans ſa Bibliothéque. Des ſix premiers livres, dont nous venons de parler, le dernier ne ſe trouve plus, quoique Raphaël Volaterran & quelques autres, le citent quelquefois comme ſi nous l'avions encore. Si l'on y prend garde, l'on trouvera qu'ils datent mal, & que ce qu'ils rapportent pour être du ſixiéme, eſt dans le précedent, que Diodore nomme l'Inſulaire, & qui eſt le cinquiéme ſeulement. L'erreur vient de la premiere impreſſion, qui fut toute Latine, & où Pogge Florentin Auteur de la Traduction, que le Pape Nicolas Cinquiéme lui avoit demandée, fit deux livres du premier, à cauſe que Diodore l'a diviſé en deux Sections différentes. Par ce moien le ſecond devint le troiſiéme, & conſécutivement celui qui n'étoit que le cinquiéme a été pris pour le ſuivant; comme ſi

nous n'avions rien perdu des antiquités fabuleuſes de la Grèce, contenuës dans le quatriéme, cinquiéme & ſixiéme livre, non plus que de celles des Barbares, qui nous reſtent entieres dans le premier, ſecond & troiſiéme des livres, dont nous parlons.

Le ſurplus de la Bibliothéque de Diodore a deux parties, qui ſe reglent par deux Epoques aſſés connuës. La premiere s'étend depuis la deſtruction de Troye jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, pour l'intelligence de laquelle, & de tout ce qui étoit arrivé dans le monde durant ce tems-là, il emploie onze livres entiers, qui ſont ceux, qui ſuivent le ſixiéme jusqu'au commencement du dix-huitiéme. De ce nombre les quatre premiers ſont perdus, & nous n'avons que les ſept autres. La ſeconde Epoque ſe prend du tems où finit la premiere, jusqu'à celui des conquêtes de Jules Céſar dans les Gaules, lorsqu'il donna l'Angleterre & l'Ocean Britannique pour borne du côté du Nord à l'Empire Romain. Vint trois livres nous expliquoient les ſuccès merveilleux de tout cet intervalle, mais il ne nous en reſte plus que le dix-huitiéme, le dix-neuviéme & le vintiéme, les autres qui venoient après jusqu'au quarantiéme ne paroiſſant plus. L'on en a

ſeulement quelques petits Fragmens, pris d'Euſebe, de Photius, & de quelques-uns encore, qui ſe ſont ſervis du texte de Diodore dans leurs ouvrages. Seroit-il bien poſſible, que cet excellent Auteur ſe trouvât entier dans quelque coin de la Sicile? comme Henri Etienne aſſure qu'on l'avoit mandé à Lazare Baif, qui lui fit voir les lettres qu'il en avoit reçuës. J'avouë que j'irois volontiers jusqu'au bout du monde, pour parler de la ſorte, ſi j'y croiois trouver un ſi grand thréſor, & que j'envie à ceux, qui viendront après nous, cette importante découverte, ſi tant eſt qu'elle ſe faſſe un jour, lorsque nous ne ſerons plus, & qu'au lieu de quinze livres ſeulement dont nous jouïſſons, ils poſſedent les quarante tout entiers.

Puisque Diodore parle de Jules Céſar, ce qu'il fait en plus d'un lieu, & toûjours avec attribution de quelque Divinité à la façon des Paiens, il ne peut pas être plus ancien que lui. Mais quand Euſebe dit dans ſes Chroniques, que Diodore Sicilien a vécû ſous cet Empereur, il ſemble qu'il limite la vie du premier au tems de la domination de l'autre. Si eſt-ce que Suidas lui prolonge les jours jusques ſous Auguſte, & Scaliger obſerve fort bien dans ſes animadverſions ſur Euſebe,

qu'il ſaut que Diodore ait vécû un fort grand âge, & qu'il ſoit venu pour le moins juſqu'à la moitié du regne d'Auguſte, vû qu'il fait mention au ſujet des Olympiades, de l'année Biſſextile des Romains, qui eſt un nom dont on ne s'étoit point ſervi avant la Correction des Faſtes & du Calendrier, que fit Octave Auguſte, pour rendre plus parfait le travail de ſon prédeceſſeur. Nous avons à préſent dans la derniere impreſſion de Diodore, un Fragment de ſon trente-ſeptiéme livre, qui mettroit tout cela hors de difficulté, s'il étoit véritable. Car l'on y voit la mort de Céſar vengée par le Triumvirat ſur Brutus & Caſſius, avec la chûte d'Antoine, & l'établiſſement d'Auguſte dans l'Empire pour toute ſa vie. Cela voudroit dire que Diodore auroit vécû encore plus qu'Auguſte. Mais ce même recueil qui eſt un peu plus ample dans Photius, montre par ceux qu'il nomme Illuſtres, d'un titre inconnu au ſiécle de Diodore, qu'un autre que lui en eſt l'Auteur, ou que ſon texte a reçû des additions de quelqu'un, qui vivoit long tems depuis lui, d'où par conſequent nous ne pouvons rien conclure de certain.

Ad annum 1567.

Le ſiécle de ces deux Empereurs Céſar & Auguſte eſt bien celui de la belle Latinité,

comme tous ceux, qui s'y connoiſſent, en demeurent d'accord. Mais il n'en eſt pas de même pour ce qui touche le bel emploi de la langue Grecque, parce que de leur tems l'éloquence d'Athènes étoit déjà paſſée à Rome; & cette faculté qui ſe plait au commandement avoit quitté les vaincus, pour ſuivre la Fortune, en prenant l'habit & le langage des victorieux. Ce n'eſt donc pas merveille, que Diodore n'aille pas du pair, à cet égard, avec Herodote, Thucydide, ni Xenophon, lui qui n'étoit que Sicilien, & qui d'ailleurs avoit le deſavantage d'écrire en une ſaiſon, telle que nous venons de dire. Photius néanmoins ne laiſſe pas de louer ſon ſtyle comme fort clair, non affecté & très approprié à ſon ſujet, qui eſt l'Hiſtoire. Il n'eſt, ajoûte-t-il, ni trop Attique, ni trop dans la recherche des mots anciens. Son genre d'écrire eſt celui, qu'on nomme médiocre, entre le plus élevé, & l'autre que l'Ecôle appelle humble & rampant, à cauſe de ſa baſſeſſe que fuit toûjours Diodore. Certes, il y a bien plus d'apparence d'en croire ce ſavant Patriarche de Conſtantinople, qui étoit très exact Critique en ſa langue, que Jean Bodin, qui dans une beaucoup moindre connoiſſance de la même langue, oſe faire un jugement tout contraire,

Math. hiſt. c. 5.

& reprendre la diction, avec la façon d'écrire de Diodore, comme si un étranger pouvoit prononcer aujourd'hui quelque chose de considérable là dessus, après ce qu'en ont dit les anciens, & contre le sentiment de ceux, qui ont eu la langue Grecque pour maternelle.

5. de trad. disc. Il ne faut pas faire plus d'état de l'invective, dont use Loüis Vives Espagnol contre Diodore, que de celle de Bodin François. Celui-ci s'est pris jusqu'à l'expression, & aux paroles; l'autre attaque le corps de son Histoire, & les choses dont est composée sa narration. Si nous en croions Vives, il n'y a rien de plus vain, que la Bibliothéque Historique de nôtre Sicilien; & Pline a eu grand tort de dire dans sa Préface, que Diodore est le premier des Grecs, qui a parlé serieusement, & qui s'est abstenu d'écrire des bagatelles. Je sai bien que l'autorité de cet accusateur n'est pas petite, aiant été très savant, eu égard à son siécle, & l'un des ornemens de son païs. Je n'ignore pas non plus que d'autres que lui, comme Pighius & Sigonius, se sont plaints des fautes que Diodore a commises dans la Chronologie, pour avoir suivi de mauvais Fastes. Et je considére assés que Vives aiant commenté les livres de Saint Au-

gustin de la Cité de Dieu, il y avoit remar- *Lib. 18. cap. 40.*
qué de quelle sorte ce grand Docteur de l'Eglise s'est moqué des Egyptiens, qui disoient avoir dans leurs Livres des mémoires de cent mille ans, à quoi le texte de Diodore ne re- *Lib. 2.*
pugne pas. Il passe même ce terme, lorsqu'il rapporte la grande connoissance des choses du Ciel qu'avoient acquise les Chaldéens, qui se vantoient d'en avoir des observations de quatre cens soixante & douze mille ans avant le tems des conquêtes, que fit Alexandre le Grand dans l'Asie. Il avoit déjà *Lib. 1.*
dit, que les Egyptiens comptoient les uns dix, les autres vint trois mille années depuis Isis & Osiris, jusqu'au même Alexandre: Et que leurs premiers Rois, qui étoient Dieux, n'en regnèrent pas moins chacun de douze cens. C'est sans doute ce que n'a pû souffrir Vives, & ce qui l'a porté à déclamer si hautement contre Diodore, qu'il veut n'avoir été loüé de Pline, qu'à cause du titre de son Histoire, qui n'est pas empoulé ni ridicule, comme celui que mettoient ordinairement les autres Grecs au devant de leurs ouvrages.

Or quoique ce soit là le sujet sur lequel Pline a prononcé ce bel éloge de Diodore, *primus apud Græcos desiit nugari Diodorus*, si est-ce qu'on l'a toûjours favorablement éten-

du ſur toute ſa Bibliothéque, & c'eſt une pure injuſtice de vouloir, comme Vives, qu'il n'y ait rien de plus vain, ni de moins ſolide que ſon Hiſtoire. Déjà quant aux Ephémérides des Egyptiens, & aux ſupputations Aſtronomiques de ceux de Chaldée, elles n'y ſont rapportées, que pour faire voir ce qui étoit de la créance commune de ces peuples, ſans témoigner, qu'il y défère aucunement. Tant s'en faut, il dit expreſſément dans ſon ſecond livre, qu'il lui eſt impoſſible d'acquieſcer à ce que le College des Chaldéens avoit determiné du long eſpace de tems, qui avoit précedé les victoires d'Alexandre, ſelon que nous venons de le faire voir. Pour ce qui concerne les fables, & cette excellente Mythologie que contiennent les cinq premiers livres de Diodore, je ſuis ſi fort éloigné de les condanner, qu'à mon avis, nous n'avons rien de plus précieux dans tout ce qui nous reſte de l'Antiquité. En effet, outre qu'on peut conter des fables ſerieuſement, & qu'il faudroit rejetter le Timée de Platon, avec aſſés d'autres ouvrages de très grande conſidération, ſi elles étoient abſolument inutiles ; nous pouvons dire de celles-ci, qu'elles nous apprennent toute la Théologie des Idolatres. Et s'il étoit permis de donner un

nom très ſaint à une choſe profane, j'oſerois nommer les cinq livres dont nous parlons, la Bible du Paganisme. Ils nous inſtruiſent d'abord de ce qu'ont crû les Gentils de l'Eternité, & de la création du Monde. La naiſſance des premiers hommes s'y voit décrite en ſuite ſelon les pures lumieres naturelles. Et ils nous repréſentent ſi bien toute la Théogonie des Egyptiens d'où celle des Grecs tiroit ſon origine, que nous ignorerions ſans Diodore ce que cette ſorte de connoiſſance a de plus curieux. Il n'eſt pas néanmoins le premier des Infidèles, qui a commencé ſon Hiſtoire par l'origine de toutes choſes, auſſi bien que Moïſe par la création du Monde. Lui même nous apprend au cinquiéme livre de ſa Bibliothéque, qu'Anaximène de Lampſaque avoit écrit non pas le premier, comme quelques-uns ont mal traduit, mais la premiere Hiſtoire de la Grèce, parce qu'il la prenoit dès la naiſſance des Dieux, & l'enfance du genre humain, afin de parler comme lui, la continuant jusqu'au célébre combat de Mantinée, & à la mort glorieuſe d'Epaminondas. Quoiqu'il en ſoit, puisque nôtre mauvaiſe deſtinée n'a pas voulu, que les travaux des autres ſoient venus jusqu'à nous; je crois qu'on ne ſauroit aujourd'hui trop eſti-

mer ceux de Diodore, qu'elle ne nous a pas enviés, ni trop fortement rejetter l'inique cenſure de Vives, & de ſes ſemblables.

Auſſi ne ferons nous rien en cela que ſuivre le ſentiment de tous les hommes de lettres, non ſeulement Ethniques, mais même Chrêtiens & Fideles. Juſtin Martyr appelle Diodore en divers lieux le plus célébre & le plus eſtimé de tous les Hiſtoriens Grecs. Il prouve par ſes textes l'excellence & l'antiquité du grand Legislateur des Hébreux. Et lorsqu'il veut faire voir, qu'Homere avoit appris en Egypte ce qu'il a mis de plus beau dans ſes Poëſies, il ſe ſert encore de l'autorité de Diodore, qu'il ne nomme point ſans éloge. Euſebe l'encherit pardeſſus Juſtin Martyr, ſoit en titres d'honneur, ſoit en citations de paſſages tirés de Diodore, dont il remplit tous les livres de la préparation Evangelique. S'il veut traiter de la naiſſance du Monde, de ce que les anciens ont crû du Soleil & de la Lune, de la coûtume qu'avoient les Carthaginois d'immoler les hommes, & d'une infinité d'autres ſujets, qui tombent dans ſon principal deſſein, c'eſt toûjours en alleguant Diodore. Sur tout, quand il examine la Théologie des Egyptiens dans ſon ſecond livre, que ne dit-il point à la gloire de

Paræn. ad Gr.

ce Payen? Il le nomme très illuſtre Ecrivain, très exact en ſes narrations, qui eſt dans l'eſtime de tous les hommes ſavans à cauſe de ſa profonde doctrine, & tel en ſomme, qu'il n'y a point de Grecs qui ne le veuïllent lire par une commune approbation & préférence au reſte de leurs Auteurs. Mais lorſqu'il inſiſte dans ſon dixiéme livre du même ouvrage, ſur ce que la Grèce avoit reçû des mains de ceux, qu'elle appelloit Barbares, & particuliérement de celle des Juifs, toutes ces Sciences ou diſciplines dont elle faiſoit tant de cas, c'eſt où je trouve qu'il lui attribuë le plus d'honneur. Après s'être ſervi des témoignages de Saint Clement, de Porphyre, de Platon, de Démocrite, d'Héraclite, de Joſephe, & de ſemblables Auteurs de la premiere claſſe, il finit ſa preuve par un texte, qu'il rapporte du premier livre de cette incomparable Bibliothéque, dont nous traitons, afin, dit-il, que l'autorité de Diodore ſoit comme le ſceau de toute ma démonſtration. En vérité, c'eſt lui donner un merveilleux avantage, de le citer & de le mettre expreſſément après les autres, pour faire voir combien on l'eſtime; de même que les Architectes placent la derniere de toutes cette pierre qu'on nomme la clef de la voûte, & qui ne ſert

pas moins à la ſolidité qu'à l'ornement de tout l'édifice.

Voilà ce que j'ai voulu ajoûter aux ſuffrages de Pline & de Photius en faveur de nôtre Hiſtorien, de peur que les mauvais termes dont Bodin & Vives ſe ſont ſervis contre lui, ne lui fuſſent préjudiciables. Si j'avois à le blâmer, ce ſeroit bien plûtôt de la grande ſuperſtition qu'il fait paroitre dans tous ſes écrits, auſſi bien que Tite-Live parmi les Latins, que d'avoir eu la diction mauvaiſe, ou d'avoir mal traité ſon ſujet, comme ces fâcheux Critiques l'en accuſent, n'y aiant nulle apparence de vouloir préjudicier à ſa réputation par ce côté-là.

DENYS D'HALICARNASSE.

QUAND Denys d'Halicarnaſſe n'auroit point dit lui-même dès le commencement de ſon Hiſtoire, qu'il vivoit du tems de l'Empereur Auguſte, Strabon nous l'apprendroit dans le quatorziéme livre de ſa Géographie, où parlant de la ville d'Halicarnaſſe, il obſerve qu'elle a donné au monde deux grands perſonnages, Herodote, & de nôtre tems (dit-il) Denys l'Hiſtoriographe. De

ſorte que puiſque Strabon témoigne dans ce même ouvrage, qu'il y travailloit ſous Auguſte & Tibere, nous ſommes certains, que Denys d'Halicarnaſſe étoit auſſi du même ſiécle, qui eſt, comme chacun ſait, l'un de ceux, qui ont le plus favoriſé les Muſes.

Suidas nomme entre pluſieurs Ecrivains, qui ont porté le nom de Denys, un autre que celui dont nous parlons, qui étoit d'Halicarnaſſe comme lui, & de ſa poſterité, aiant paru ſous l'Empereur Adrien, avec le ſurnom de Muſicien, parce qu'encore qu'il fût Orateur, ſon principal talent étoit dans la Muſique, dont il fit pluſieurs livres, & entre autres un, où il interpretoit tous les endroits de la République de Platon, qui ne ſauroient être bien entendus ſans une connoiſſance particuliere de cet art. Ce qui me fait dire que cet autre Denys étoit descendu du premier, c'eſt que le même Suidas fait venir de Denys l'Hiſtorien un Denys, qu'il appelle l'Atticiſte, qui vivoit ſous Adrien, & qui avoit fait un Lexicon des dictions Attiques, comme on peut voir dans la cent cinquante-deuxiéme Section de Photius. Or je me perſuade facilement que cet Atticiſte & ce Muſicien ne ſont qu'une même perſonne, puiſqu'on met l'un & l'autre ſous un même Empereur.

Pour nôtre Hiſtorien, il vint à Rome un peu après qu'Auguſte eût heureuſement terminé les guerres civiles, & il y ſejourna vint-deux ans entiers, apprenant la langue Latine, & faiſant proviſion des choſes néceſſaires au deſſein qu'il avoit, d'écrire l'Hiſtoire.

Il lût pour cela tous les livres qu'on nomme Commentaires & Annales, faits par ceux d'entre les Romains, qui avoient écrit avec quelque réputation de ce qui concernoit leur Etat, comme le vieux Caton, Fabius Maximus, Valérius Antias, Licinius Macer, & quelques autres. Mais il reconnoit, que la converſation des honnêtes gens de cette capitale du Monde, & les conférences qu'il y eût avec une infinité d'hommes ſavans, ne lui ſervirent pas moins, que toutes les autres diligences qu'il pût faire. Ce fut pour compoſer ſes vint livres d'antiquités Romaines, dont il ne nous reſte plus que les onze premiers, qui finiſſent au tems, que les Conſuls reprirent la principale autorité dans la République, après le gouvernement des dix perſonnes, qu'on nommoit *Decemviros;* ce qui arriva trois cens douze ans depuis la fondation de Rome. L'ouvrage entier comprenoit bien davantage. Car il alloit depuis la priſe de Troye, à travers le tems fabuleux &

l'historique, jusqu'au commencement de la premiere guerre Punique achevant par où Polybe entame son Histoire, près de deux cens ans plus tard, que ce que nous disions tout à cette heure.

Surquoi il faut remarquer l'erreur de Sigismond Gelénius, qui s'est imaginé que jamais Denys d'Halicarnasse, qu'il a très bien traduit, n'avoit achevé son travail, & que la mort l'empêcha de faire plus d'onze livres, des vint qu'il s'étoit proposé de donner au public. Cependant, *cet Etienne*, Auteur Grec, qui a écrit des Villes, cite le seiziéme & le vintiéme livre des Antiquités Romaines de nôtre Denys; & Photius dit dans sa Bibliothéque, qu'il a fait lecture de tous les vint livres, donnant au dernier le même terme, ou la même fin, que nous venons de lui assigner.

Ce docte Patriarche nous assure aussi, avoir vû l'abregé, ou *Synopsis*, que Denys fit de sa propre Histoire, qu'il reduisit en cinq livres avec beaucoup d'élégance, mais fort peu d'agrément pourtant, à cause du retranchement de tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire. La perte de l'Epitome seroit moins sensible, si nous avions entiere la premiere composition. Elle a reçû tant d'ap-

probation, ſur tout à l'égard de la ſupputation des tems, & de ce qui touche la Chronologie, que tous les Critiques préférent en cela Denys d'Halicarnaſſe à Tite Live. Et Scaliger avouë dans ſes remarques ſur Euſebe, qu'il ne nous reſte point d'Auteur, qui ait ſi bien gardé l'ordre des années que celui là.

Pour ſon ſtyle, Photius le conſidére comme extraordinaire & nouveau, mais accompagné d'une ſimplicité, qui le rend agréable; & il ajoute, que l'élegance de ſon diſcours, ou oraiſon, corrige & adoucit quelque rudeſſe qui ſe trouve quelquefois dans ſa diction. Il le louë fort auſſi d'avoir ſû uſer de beaucoup de digreſſions, qui retiennent & recréent l'éſprit des lecteurs, lorsque l'égalité d'une narration Hiſtorique commence à leur être ennuieuſe & à les laſſer.

Et certes il n'eſt pas imaginable, qu'un homme de la réputation, qu'avoit acquiſe Denys d'Halicarnaſſe dans les bonnes lettres, pût rien produire, qui fût très poli & digne de ſon nom. Nous avons ſes compoſitions de Rhétorique & de la plus fine Critique, qui le mettent au premier rang de ceüx, qui ſe ſont plûs à cette ſorte d'étude. Et quand il n'y auroit que la priére qui lui fut faite par le

grand

grand Pompée, de lui donner ſon jugement des premiers Hiſtoriens Grecs, d'Herodote ſur tout, & de Xenophon; elle montre aſſés l'eſtime où il vivoit de ſon tems, & de quelle autorité il étoit dans Rome parmi les ſavans, puisque Pompée le choiſit entre tant d'autres pour être inſtruit là-deſſus.

S'il y a quelque choſe où l'on puiſſe trouver à redire, ſoit dans cette lettre, ſoit dans d'autres, qu'il addreſſe à Ammée, & à Tubero, ſur la même matiere, c'eſt d'avoir été trop exact & trop auſtere, donnant des loix à l'éloquence ſi pleines de ſévérité, qu'elles lui enlevent une de ſes plus belles parties, qui eſt la généreuſe liberté, dont elle a toûjours fait profeſſion. En effet il met ſouvent ce bel art tellement à l'étroit, qu'il en ôte presque toute la réalité, & le réduit à la ſimple idée, ſans eſperance de pouvoir être pratiquée par perſonne à l'avenir, comme on peut dire, que dans la rigueur de ſes maximes il n'y eût jamais de parfait Hiſtorien, ni de véritable Orateur. Qu'on étudie ſes préceptes de Rhétorique ſur tous les genres d'oraiſon, ſes charactères des anciens, où il montre ce qu'on doit imiter d'eux, ou ce qu'on en doit éviter, avec ſon autre traité, fait pour apprendre à exa-

miner leurs écrits; l'on ſera contraint d'avoüer ce que je dis, & d'admirer le chagrin d'un Critique qui trouvoit des defauts dans le ſtyle de Platon. Ce fut un des ſujets de la lettre que Pompée, prenant le parti de ce Philoſophe, lui écrivit. Et nous voions par la réponſe de Denys, qu'encore que, pour contenter Pompée, il ſe diſe admirateur de Platon, il ne laiſſe pas de lui préférer Démoſthène, proteſtant, que ce n'eſt que pour donner tout l'avantage à celui-ci, qu'il a exercé ſa cenſure contre le premier. Je m'aſſure pourtant qu'en une autre occaſion il n'eût pas épargné ſon Démoſthène non plus que les autres, tant il avoit d'inclination à reprendre, parce qu'après avoir conçû les choſes dans la plus haute perfection, il ne trouvoit rien en ſuite, qui n'en fût fort éloigné, & qui ne lui déplût par conſequent.

Mais puiſque nôtre intention n'eſt pas de le conſidérer tant ici comme Orateur, que comme Hiſtorien, contentons nous de faire quelques obſervations ſur ſes Antiquités Romaines, pour reconnoitre les ſentimens, qu'il avoit, touchant les principales maximes de l'Hiſtoire.

Nous avons déjà vû, qu'il n'étoit pas ennemi des digreſſions, quand nous avons dit,

que Photius tiroit un des plus grands ſujets de le louër, de ce qu'il s'en étoit ſi bien ſervi. Et celle qu'il fait dans ſon ſeptiéme livre, pour décrire tout le cours de la Tyrannie d'Ariſtodème, ſurnommé le Mol, montre bien, qu'il les croioit l'un des ornemens de l'Hiſtoire. Les longues harangues de Tullus Hoſtilius, & de Metius Suffetius du troiſiéme livre, avec d'autres de Servius Tullius, qui ſont au quatriéme, font aſſés voir auſſi, qu'il ne condannoit pas, comme quelques-uns ont voulu faire, toute ſorte d'oraiſons directes, quoiqu'il ait ailleurs blâmé les mauvaiſes. Il ne lui ſuffit pas de loüer dans le cinquiéme P. Valerius Publicola, il prend occaſion ſur lui de préſcrire aux Hiſtoriens, qu'ils ne ſe contentent pas de repréſenter les belles & éclatantes actions des hommes illuſtres, ſans faire voir leurs vertus particulieres & domeſtiques, accompagnées des éloges, qu'elles méritent; ce qui eſt directement contraire à l'opinion de ceux, qui veulent qu'on s'en abſtienne, & de tout ce qui peut exciter les paſſions, afin de n'entreprendre pas ſur le métier des Orateurs. C'eſt dans le même Livre, qu'au ſujet de la conjuration des Tarquins, découverte & ſévérement punie par le Conſul Sulpitius, il donne cet au-

tre important précepte à ceux qui écrivent l'Hiſtoire, de ne mettre pas ſimplement dans leur narration l'évenement des choſes, mais de les repréſenter toûjours conjointement avec leurs cauſes, & les moiens qui ont été tenus pour les faire reüſſir, ſans oublier les moindres circonſtances, jusqu'à pénétrer, ſi faire ſe peut, dans les conſeils des premiers auteurs, & de ceux, qui ont eu le plus de part à l'exécution. Ajoûtons qu'encore que Denys d'Halicarnaſſe ait repris Théopompe, d'avoir emploié mal à propos quelques comparaiſons, il ne les juge pas néanmoins toutes vicieuſes, s'en ſervant quelquefois, & de ces paralléles ou rapports d'actions, que tant de
Lib. 4. perſonnes ne peuvent ſouffrir. Ainſi ſur ce que fit Tarquin, quand pour toute réponſe au ſerviteur de ſon fils, il abatit en ſa préſence la tête de quelques pavots qui l'avoient beaucoup plus haute que les autres; il ne manque pas de remarquer comme Thraſybule avoit déjà pratiqué la même choſe à l'endroit de Periandre, arrachant devant ſon courier les épics de bled, qui avoient quelque éminence
Lib. 5. pardeſſus le reſte de la moiſſon. Et lorsqu'il traite de la création, & du pouvoir abſolu des Dictateurs Romains, il ne manque pas d'obſerver, que ce fut vrai-ſemblablement à l'i-

mitation des Grecs, qu'on s'avisa de faire ce Magistrat dans Rome; puisque ceux de Mitylene avoient autrefois élevé Pittaque à une dignité semblable, & terminée à un certain tems seulement, contre quelques bannis de leur Etat qui étoient compagnons du Poëte Alcée.

Or comme tous ces sentimens, que nous avons examinés ailleurs plus amplement qu'ici, me semblent fort recevables; il faut au contraire prendre bien garde à beaucoup de contes qu'il débite quelquefois avec trop de certitude, & trop d'apparence d'y déférer. Il fait que sur la parole de l'Augure Navius Lib. 3.
Actius, un rasoir trenche en deux sa pierre affiloire. Il représente Castor & Pollux, qui Lib. 6.
combattent pour le parti Romain contre les Latins. Les fleuves Vulturne & Glanis re- Lib. 7.
montent vers leur source en faveur des habitans de Cumes. Et une Statuë de la Fortune Lib. 8.
prononce par deux fois ces mêmes mots, *rite me matronæ dedicastis*, selon le texte des An- Lib. 5.
nales qu'il pense être obligé de rapporter, & avec raison, pourvû qu'il eût laissé quelque marque de n'en rien croire, comme il eût fait peut-être s'il lui eût été permis. Mais je ne vois rien dans toute l'Histoire Romaine de plus mal rapporté que l'action de Cloélie,

telle qu'il la repréſente. Il veut que cette fille Romaine, qui avoit été donnée en ôtage avec pluſieurs autres au Roi Porſene, ſe ſoit retirée, & toutes ſes compagnes à ſon imitation, du camp Toſcan dans la ville de Rome, en paſſant le Tibre à la nage où elles avoient demandé à ſe baigner. Comme s'il étoit poſſible de s'imaginer, que des filles craintives, & qui n'apprenoient point à nager, euſſent ſeulement oſé regarder une telle riviere pour la traverſer, en ſe jettant dedans comme des déſeſperées, ſans aucune néceſſité, vû que la paix étoit preſque concluë. Car quoique Plutarque décrive ce lieu dans la vie de Publicola comme fort agréable & commode pour ſe baigner, il avouë pourtant que la riviere y étoit très rapide & très profonde pour
D.c.1.l.2. ceux, qui la vouloient paſſer. Je ſai bien que Tite Live n'eſt pas plus vrai-ſemblable, quand il fait le même conte; Et que Plutarque doute ſeulement de Cloëlie, que pluſieurs diſoient avoir ſeule paſſé le Tibre à cheval, donnant courage aux autres de ſon ſexe, qui le traverſoient à la nage. J'oſe dire néanmoins, que la rélation de Valere-Maxime a beaucoup plus d'apparence de vérité, que celle de tous les autres, encore qu'il fût moins obligé qu'eux à la ſuivre rigoureuſe-

ment, puisqu'il n'étoit pas Hiſtorien, & que ſon ſujet ne l'engageoit qu'à enrichir, & s'il faut ainſi dire, enluminer de belles couleurs les actions mémorables comme celle-ci. Il ſe contente pourtant de repréſenter cette Cloëlie, qui dans la faveur d'une nuit obſcure ſe ſauve du camp des ennemis, montée ſur un cheval, qui la porta de l'autre côté du Tibre vers les ſiens. Et certes la ſtatuë *Equeſtre*, qui lui fut dreſſée, & dont ils parlent tous, les forçoit presque à être de ce ſentiment, s'ils n'euſſent mieux aimé ſuivre le plus populaire, & celui qui rendoit leur narration plus agréable, parce qu'elle tenoit davantage de l'extraordinaire & du merveilleux; en quoi l'on ne ſauroit dire combien pèchent la plûpart des Hiſtoriens.

Je ne veux pas oublier, pour corollaire à tout ce que deſſus, comme du conſentement d'autant qu'il y a d'hommes ſavans, Denys d'Halicarnaſſe explique beaucoup mieux les antiquités Romaines, non ſeulement pour le tems dont nous avons déjà parlé, mais encore pour les matiéres, qu'aucun des Hiſtoriens Latins n'a fait. Car tant s'en faut que ſa condition d'étranger lui ait été préjudiciable, qu'il s'eſt efforcé là deſſus d'obſerver pour ſon inſtruction une infinité de choſes très curieuſes

de l'Etat des Romains, qu'on lit dans ſes Livres & que nous n'apprenons point dans leurs propres Auteurs ; ſoit à cauſe qu'ils ont negligé d'écrire ce qu'ils croioient, que tout le monde ſavoit auſſi bien qu'eux, ſoit parce que ce Grec s'eſt rendu plus curieux & plus diligent, qu'ils n'ont été, à rechercher tout ce qui pouvoit ſervir à la connoiſſance de leurs affaires. Cependant ce lui eſt une grande gloire de les avoir tous paſſés, en des choſes où il ſembloit, qu'ils dûſſent avoir de ſi grands avantages ſur lui.

JOSEPHE.

Aulus Albinus. L'ON s'eſt autrefois moqué d'un Conſul Romain, qui s'étoit mêlé d'écrire une Hiſtoire en Grec, s'excuſant dans la Préface de ce qu'on pouvoit rencontrer de moins pur dans ſon élocution, à cauſe de ſa naiſſance dans l'Italie où l'on ne parloit que Latin. Et Caton dit de fort bonne grace en liſant cela, que cet Auteur étoit bien ridicule, d'avoir mieux aimé demander pardon d'une faute, que de l'éviter, vû que rien ne l'obligeoit à la faire, & que le pèché n'étoit pas encore commis lorsqu'il prioit qu'on lui fit grace. Plu-

Maluiſti culpam deprecari, quàm culpa vacare. *A. Gell. l. 11. c. 8. In Cat.*

tarque tourne cela d'une autre façon, & veut que Caton ait prononcé, qu'il jugeoit ce Consul fort digne d'excuse, pourvû qu'il fit voir comme il avoit été contraint d'écrire en Grec par un Arrêt des Amphictyons. Or cette ingénieuse raillerie, qui signifie, qu'une excuse est toûjours déraisonnable, quand elle n'est pas nécessaire, ne sauroit avoir lieu à l'égard de Josephe; parce qu'encore que comme Juif il fut aussi étranger dans la Langue Grecque, que celui de qui nous venons de parler; il étoit obligé de s'en servir, ou de la Latine, s'il vouloit être entendu des Grecs & des Romains, pour qui principalement il declare dans son Prologue de la guerre Judaïque, qu'il mettoit la main à la plume. Car personne n'ignore combien ces Peuples étoient peu curieux du langage Hebreu; & nous savons, que quand ce grand Capitaine Hannibal voulût se délasser à coucher sur le papier les gestes de Cn. Manlius Volso dans l'Asie, il le fit non pas en langue Punique ou Carthaginoise, qui étoit un Dialecte de l'Hébraïque, mais en Grec, qu'il avoit appris de l'Historien Sosile de Lacédémone son Précepteur, afin que son travail eût quelque cours parmi le monde. Dans le même dessein, Josephe n'aiant pas vrai-semblablement assés de connoissance du

Æmil. Prob. in Hann.

Latin, ſe vit obligé d'écrire en Grec, qui lui étoit bien plus familier, à cauſe de ſon uſage par la plus grande partie de la Syrie. Ajoutons, que dans une égale poſſeſſion de ces deux Langues, il auroit dû préférer, comme il a fait, la derniere, qui étoit alors maitreſſe de toutes les Sciences, & dont on faiſoit tant de cas à Rome même pour cela, qu'il s'eſt trouvé de ſes Citoyens, qui ont mieux aimé s'expliquer en Grec qu'en Latin dans leurs Livres. Tel fut, bien-tôt après Joſephe, ſous les Empereurs Nerva, Trajan, & Hadrien, cet Elien qui a écrit l'Hiſtoire qu'il nomme diverſe, avec celle des animaux, & aſſés d'autres traités. Il étoit natif de Préneſte, & comme tel reputé Romain, aiant compoſé ſes ouvrages d'une ſi belle expreſſion en Grec, que Philoſtrate dit de lui, après l'avoir couché entre ſes Sophiſtes, qu'il n'a pas moins Attiquement parlé, que les hommes les plus méditerranées du terroir Attique, pour uſer de ſes propres termes. Quant à Joſephe, ſon ſtyle eſt fort clair, ſi nous en croions Photius, & dans une grande pureté, il réunit le poids des raiſons, & la force des ſentences, avec l'élegance du discours. Il eſt, ajoute ce Pere, agréable & perſuaſif, avec une extrème adreſſe tant à émouvoir les paſ-

ſions, qu'à les adoucir, lorsqu'il le juge à propos. Certes ce ne lui eſt pas un petit honneur d'avoir ſi bien réüſſi dans une langue étrangere, qu'on lui donne de tels éloges. Mais il ne faut pas oublier qu'outre ce qu'il a merité de ce côté-là, Euſebe veut, qu'il ait donné ſes livres, tant des guerres que des Antiquités Judaïques, en Hébreu auſſi bien qu'en Grec, afin d'être utile à plus de monde. *Hiſt. Eccleſ. lib. 3. cap. 9.*

Sa naiſſance fut très illuſtre, tant du côté de ſon pere, qui venoit des premiers Sacrificateurs de Hieruſalem, que de celui de ſa mere qui étoit du ſang Royal des Aſamonéens ou Machabées. Il vint au monde du tems de Caligula, & il y étoit encore ſous Domitien, de façon qu'il a vécu durant le regne de neuf Empereurs pour le moins. A l'âge de vint ſix ans il fit le voiage d'Italie en faveur de quelques Eccleſiaſtiques de ſa Nation, que le Gouverneur de Judée nommé Felix avoit envoiés priſonniers à Rome. Un Comédien Juif (*a*) que Néron aimoit, lui donna du ſupport en Cour, & lui fit même connoitre l'Imperatrice Poppée de qui il reçût quelques bien-faits, de ſorte, qu'aiant eu une très heu-

(*a*) nommé Aliturus. Voſſius de hiſt. græc. lib. 1. c. 8.

reuſe iſſuë de ſon affaire, il s'en retourna content en Paleſtine. Les factions qui étoient alors dans la Terre Sainte le firent élire Capitaine des Galiléens, charge qu'il exerça très dignement jusqu'à la priſe de Jotapata, où il ſe vit réduit à ſe jetter dans ce puits qui avoit déja ſervi de retraite à quarante des ſiens, pour y ſouffrir durant trois jours des extrémités merveilleuſes, demeurant enfin priſonnier des Romains. Ce fut en ce tems là qu'étant captif il prédit à Veſpaſien ſon exaltation à l'Empire, & qu'il le délivreroit bien-tôt de ſes liens, comme Suetone le rapporte dans *Cap. 5.* la vie de cet Empereur, & comme Joſephe l'écrit lui même dans le troiſiéme livre de la guerre Judaïque chapitre quatorziéme. Il fait voir auſſi ſa délivrance & la rupture de ſes fers dans le cinquiéme livre de cet ouvrage au Chapitre douziéme, après que Veſpaſien eût reconnu par le ſuccès la vérité de ſes prédictions. Elles méritent bien qu'on obſerve ce que les Hiſtoriens profanes, tels que Tacite & Suetone, on dit de conforme. Ils aſſurent que toutes les Provinces d'Orient étoient pour lors dans une ferme opinion, que ceux à qui les Deſtinées & les livres ſacrés avoient promis l'Empire du Monde, devoient ſortir en ce tems-là de la Judée. Les Juifs

Lib. 5. hiſt. In Veſp. c. 4.

& Joſephe entre autres interprétoient ce qui regardoit le vrai Meſſie, de Veſpaſien & de ſon fils Titus, à cauſe des victoires qu'ils venoient d'obtenir ſur eux, & de l'immenſe étenduë de la domination Romaine. Tant y a qu'en ſuite de ſa délivrance il fut ſpectateur de la priſe de Hieruſalem par le même Titus, & compoſa depuis comme témoin oculaire, les ſept livres de la guerre Judaïque, dont il lui fit, & à Veſpaſien qui vivoit encore, un préſent ſi agréable, que Titus voulût qu'on les mit ſouſcrits & approuvés de ſa main dans la Bibliothéque publique. Joſephe ajoute dans ſa propre vie, qu'il nous a lui même donnée par écrit, que le Roi Agrippa lui avoit témoigné par une *infinité* de lettres, qu'il le tenoit pour le plus véridique Auteur de tous ceux, qui s'étoient mêlés de traiter des affaires de leur païs. Etant repaſſé à Rome avec Veſpaſien, il y vécût ſous ſa protection & de ſes deux fils, aiant été gratifié de leurs penſions, du droit de Bourgeoiſie Romaine, & de beaucoup d'autres bien-faits, qui lui donnerent le moien d'achever paiſiblement ſous Domitien, ſes vint livres des Antiquités Judaïques, priſes depuis la création du Monde, & conduites jusqu'à la douziéme année de l'Empire de Néron.

Ses deux livres contre Apion Alexandrin, ſont faits en faveur des Juifs, que ce même Apion ſurnommé le Grammairien avoit diffamés autant qu'il avoit pû, dans un ouvrage qu'il publia, étant député à Rome, au deſavantage de Philon & de ceux de ſa Nation. Mais le diſcours de l'Empire de la Raiſon, ou du Martyre des Machabées, eſt la plus éloquente de toutes les piéces qui ſont parties de la main de Joſephe. Et pour le traité de ſa vie, il le compoſa à l'imitation de pluſieurs grands hommes, qui avoient fait la même choſe avant lui, & qui ont encore été imités par beaucoup d'autres depuis. Car pour ne rien dire de Moïſe, qui ſeul rempli de l'Eſprit de Dieu a écrit non ſeulement ſa vie, mais même ſa mort; ne ſavons-nous pas qu'un peu avant Joſephe, les Empereurs Auguſte, Tibere & Claude, s'étoient plûs à laiſſer le plan de leur vie à la poſterité tracé de leurs propres mains? Agrippine mere de Néron, n'en fit pas moins au rapport de Tacite. Et des particuliers, tels que Sylla, Varron, Rutilius Rufus, Æmilius Scaurus, & Nicolas Damascène, avoient déjà pratiqué le même genre de compoſition. S'il faut parler des autres, qui s'y ſont auſſi exercés depuis Joſephe, nous nommerons en premier lieu les

Empereurs Hadrien, Marc Antonin & Severe; ſecondement, pour nous approcher davantage de ces derniers tems, Jacques Roi d'Arragon, Maximilien Premier, l'Abbé Trithème, Cardan, & Auguſte de Thou, qui tous nous ont donné des livres de leurs propres vies.

Mais le différend n'eſt pas petit aujourd'hui entre les hommes de ſavoir, touchant le crédit, que doit avoir parmi nous l'Hiſtoire de Joſephe. Car ſi nous nous en rapportions à Maldonat, Melchior Canus, Pererius, Salmeron, Baronius, Salian & quelques autres, il ne faudroit faire nul état de tous ſes travaux, qu'ils diffament, comme pleins d'anachronismes dans la ſupputation des tems, & de menſonges dans la narration des choſes qu'il traite. Baronius entre les autres le reprend avec une merveilleuſe ſéverité dans ſa Préface qu'il nomme Apparat, & en une infinité d'autres lieux encore de ſes Annales, jusqu'à lui imputer de n'avoir pas ſçû bien dire au juſte quel âge il avoit, & de s'y être trompé de ſix ans entiers. Que ſi d'un autre côté nous déférons à ſes Partiſans, tels que Scaliger & Calviſius, qui mettent Juſtin Martyr, Euſebe, Saint Jerôme, Suidas, & aſſés d'autres anciens de leur parti, nous ſerons obligés de le placer

Ad ann. Chr. 58. cap. 158.

au rang des meilleurs Hiſtoriens, qui nous reſtent. Et véritablement quand je conſidére avec quelle recommandation Saint Juſtin a parlé de Joſephe, j'ai de la peine à le condanner auſſi abſolument que pluſieurs le font. Il le nomme pluſieurs fois un très ſage Hiſtoriographe, & le joignant avec Philon, il dit, que ce ſont deux perſonnages dignes de grand reſpect. Pour Euſebe, il re-
Lib. 3. c. 9. marque dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, comme Joſephe avoit été honoré d'une Statuë à Rome, ce que nous avons déjà obſervé, le nommant un Auteur très véritable, & qui mérite, qu'on ajoûte foi à ce qu'il dit. Les livres de la Préparation Evangelique du même Euſebe ſont pleins de paſſages de Joſephe ; & dans le troiſiéme de ſa Démonſtration auſſi Evangelique il rapporte cet endroit des Antiquités Judaïques, qui fait une ſi expreſſe mention de Jeſus Chriſt. Quant à S. Jerôme après avoir mis Joſephe entre les Ecrivains Eccleſiaſtiques, il confirme les faveurs qu'il reçût de Veſpaſien & de Titus, avec l'honneur qu'on lui fit, de mettre ſes livres dans la Bibliothéque publique, & de lui ériger une Statuë dans Rome. Il cite auſſi ſon témoignage de Jeſus Chriſt dont nous venons
Ep. 22. de parler. Et dans une de ſes Epitres il n'a point

point feint de le nommer le Tite Live des Grecs, par un éloge, qui montre bien la grande estime qu'il faisoit de son Histoire. A l'égard de Suidas, il répete presque toutes les mêmes choses, qu'il avoit pû voir dans Justin, dans Eusebe, & dans Saint Jerôme; & il lui donne particulierement cette qualité d'amateur de la vérité, qui est merveilleusement considérable sur le sujet où nous sommes. Certes, je ne m'étonne pas, qu'il se trouve après cela des personnes, qui prennent l'affirmative pour Josephe contre ceux, qui l'ont voulu tout-à-fait décréditer. Scaliger néanmoins a passé un peu trop avant, lorsqu'il l'a nommé dans l'avant-propos sur le livre de la Correction des Tems, tantôt le plus diligent, & le plus ami de la vérité de tous les Ecrivains, *diligentissimum, καὶ φιλαληθέστατον omnium Scriptorum*, encherissant ainsi sur Suidas par un superlatif; tantôt le plus véritable & le plus réligieux de tous les Auteurs, *omnium Scriptorum veracissimum & religiosissimum.* Il ajoûte à cela que la probité & l'érudition de Josephe se faisant reconnoitre par tout, il ne fera pas difficulté de soutenir hardiment, que non seulement en ce qui touche les affaires des Juifs, mais même en toutes les autres, il est plus à propos & plus sûr de s'en rapporter

à cet Hébreu, qu'à tout le reſte des Auteurs Grecs & Latins. Je ne voudrois pas cautionner un avis ſi extrème. Je penſe pourtant, qu'on peut dire ſans hazard & ſans méconte, que hors ce qui peut être contraire dans Joſephe au Texte ſacré du vieux & du nouveau Teſtament, c'eſt pour le ſurplus un Hiſtorien de grande autorité, & qui mérite, qu'on lui défère beaucoup, ſur tout en ce qu'il raporte des choſes de ſon tems, dont il parle comme témoin oculaire. Car nous devons, il me ſemble, interpréter principalement par là ce que tant de Chrétiens ont ſouvent prononcé à ſa recommandation.

Or quoique le paſſage de Joſephe touchant Jeſus Chriſt & le Chriſtianisme naiſſant, ait été cité, comme nous venons de voir, dès le tems d'Euſebe, & par de grands hommes depuis, il ne laiſſe pas d'être ſuſpect à beaucoup d'autres, qui le croient ſuppoſé, & inſeré dans le texte de Joſephe par une de ces fraudes pieuſes, dont ils croient, qu'on s'eſt quelquefois ſervi en faveur de la Réligion. Baronius, qui n'eſt pas de leur avis, dit qu'on trouvera cet endroit rayé dans un manuſcrit Hébraïque des Juifs de Rome, qu'il ne donne pas pour être du propre langage de Joſephe, comme il eût pû être ſelon Euſebe, mais ſeu-

Ad ann. 34. c. 226.

lement pour une Traduction du Grec en Hébreu. Cela justifie plûtôt l'antiquité du passage, & l'animosité des Juifs contre nôtre croiance, qu'il ne décide pleinement la question. Et bien que le même Cardinal s'efforce de montrer ailleurs ce qui a pû porter humainement Josephe à rendre un si glorieux témoignage de nôtre Sauveur, outre l'impulsion divine, qui l'a peut-être contraint d'en user ainsi; il reconnoit néanmoins, que ce passage, tel que nous l'avons à présent, est incorrect, & que celui du tems de Saint Jerôme paroissoit plus vrai-semblable, où Josephe ne dit pas que Jesus étoit le Christ attendu, *Christus hic erat*, mais seulement qu'on croioit qu'il le fût, *& credebatur esse Christus*. Il y a dequoi s'étonner, que Photius ne se soit jamais souvenu d'un texte si notable dans trois différentes Sections, où il examine cet Auteur. Le principal est que nous ne sommes plus aux siécles, où l'autorité de Josephe étoit importante à l'établissement de l'Eglise. Ceux néanmoins, qui s'en voudront prévaloir en ceci, soit contre les Juifs, ou autrement, le peuvent bien faire après tant de Peres, dont il est toûjours permis de suivre les sentimens.

Ad ann. 96. cap. 1.

Sect. 47. 76. & 238.

Mais il faut bien prendre garde de plus

près aux omissions de Josephe, qui vont à la suppression de beaucoup de vérités Evangeliques. Car encore qu'il n'ait rien écrit de la venue des Mages dans la Judée, non plus que du massacre des Innocens, dont parle Saint Matthieu, ce n'est pas à dire qu'on doive tant soit peu douter de ce que nous en apprenons dans l'Histoire des Evangiles. En vérité, c'est une chose étrange, que Josephe, qui ne pardonne rien à Hérode, qui s'est bien souvenu de tant de jeunes hommes, que ce Tyran fit égorger ou brûler avec leurs Précepteurs, pour avoir abatu l'Aigle Romaine de la porte du Temple de Hiérusalem, & qui nous a si expressément fait voir tous les autres crimes du même homme, notamment dans cette harangue des Juifs prononcée à Rome contre sa mémoire, en présence de l'Empereur; que ce Josephe, dis-je, n'ait pas dit le moindre mot d'une action si cruelle, si odieuse, & de si grand éclat, que dût l'être celle du massacre de tant de pauvres enfans, par l'ordonnance du même Hérode. Mais son oubli, ou sa malice Judaïque, s'il s'en est tû à dessein, ne peuvent pas préjudicier à la vérité, ni être alleguées contre l'autorité de nos textes sacrés, & celle même d'un Payen tel que Macrobe, qui est expresse

Cap. 2.

Lib. 1. de bello Iud. cap. 21.

Ib. lib. 2. cap. 4.

pour cela dans le ſecond livre de ſes Saturnales, où il rapporte le mot d'Auguſte, Qu'il valoit mieux être l'un des pourceaux d'Herode, que l'un de ſes enfans. Joſephe a écrit auſſi beaucoup de choſes dans ſes Antiquités tout autrement, que Moïſe n'a fait, en quoi il ne peut pas être ſuivi ſans impieté. Pour le ſurplus, on ne ſauroit nier, qu'il ne nous ait appris mille belles curioſités de l'Hiſtoire de ſon païs, que nous ignorerions ſans lui, qui nous les a fort bien repréſentées, encore que, comme on l'a obſervé, il ne ſoit pas toujours d'accord avec ſon Compatriote Philon.

Ce qui nous doit recommander bien fort l'Hiſtoire de Joſephe, c'eſt qu'outre l'avantage de ſon extraction pour la connoiſſance des choſes, puiſque la ſcience & le Sacerdoce étoient dans une étroite union parmi les Juifs, il fut ſi bien inſtruit aux bonnes lettres dès ſa plus tendre jeuneſſe, qu'à l'âge de quatorze ans, comme il dit, les Pontifes & les premiers hommes de Hiéruſalem le conſultoient ſur les plus grandes difficultés de la Loi. A ſeize ans il ſe mit à étudier ce qui étoit particulier à chacune des trois Sectes, qui avoient cours dans ſon païs, la Phariſienne, celle des Saducéens, & l'autre qu'ils ap-

pelloient des Eſſeniens. Et pour mieux reconnoitre cette derniere, qui faiſoit profeſſion d'auſterité & de ſolitude, il fut trouver au deſert un Banus, que nous pouvons nommer Hermite, vû ſa façon de vivre de fruits & d'herbages, ne ſe couvrant que de feüilles, ou d'écorces d'arbres, & ſe lavant de nuit & de jour le corps dans des eaux froides contre les tentations de la chair. Joſephe paſſa trois ans auprès de cet Anachorette, au bout deſquels il reprit le train de la vie civile, & fit profeſſion publique de ſuivre la Secte des Phariſiens, qu'il ſoûtient être fort ſemblable à la Stoïque, dont les Grecs & les Latins ont fait tant de cas. C'eſt une choſe certaine, qu'il n'y avoit que les Phariſiens, qui fiſſent profeſſion de la Politique, & qui euſſent part au gouvernement de l'Etat ; de ſorte, que ſi un Saducéen étoit contraint d'exercer quelque Magiſtrature, ce qu'il faiſoit toûjours très mal volontiers, le peuple l'obligeoit de déferer au ſentiment des Phariſiens, & de ſe conduire par leurs maximes, comme on peut voir dans Joſephe même, où il traite de ces trois Sectes, dont nous venons de parler, & d'une quatriéme qui étoit un raffinement du Phariſianisme. Tant y a que ſelon les principes de ſa Secte, il accepta les premiers em-

Lib. 18. Antiq. Iud. c. 2.

plois ſoit de paix ſoit de guerre parmi les Juifs ; ce qui donne une merveilleuſe autorité à ſon Hiſtoire, comme étant ordinairement des choſes, qu'il a vuës lui-même, & des actions où ſouvent il a eu la meilleure part.

Il ſe faut bien garder de confondre, comme a fait Munſter, le faux Joſephe ſurnommé Gorionide (qui a fait auſſi, ou plûtôt falſifié, une Hiſtoire de la guerre Judaïque) avec celui de qui nous traitons ici. Quand ce Pſeudo-Joſephe a mis dans ſon troiſiéme livre des Gots en Eſpagne, & fait occuper dans le cinquiéme les Gaules par des François; il a ſuffiſamment declaré ſon impertinence, d'avoir voulu en diſant cela, paſſer pour le vrai Joſephe, du tems duquel il n'y avoit ni Gots en Eſpagne, ni François en nos Gaules. Il eſt rempli de repugnances ſemblables, qui ne peuvent être ſupportées, que par la crédulité des Juifs de ces derniers ſiécles, qu'on ne voit ingenieux qu'à ſe tromper eux mêmes. Scaliger prend celui-ci pour un François circoncis, qui n'eſt pas un fort ancien Auteur, ou du moins qui a écrit depuis le ſixiéme ſiécle de nôtre ſalut. L'invective dont j'ai déja uſé dans le Chapitre de Xenophon contre de tels impoſteurs, m'empéchera de déclamer ici davantage contre eux.

ARRIEN.

Du tems de l'Empereur Adrien, & des deux Antonins le Pieux & le Philoſophe qui lui ſuccedèrent, un auditeur d'Epictete nommé Arrien ſe mit à écrire l'Hiſtoire. Il eſt difficile de dire, ſi elle a précedé ou ſuivi les quatre Livres qu'il nous a donnés des Propos de ſon Maitre, avec ſon Enchiridion, que Simplicius, qui l'a commenté, nous aſſure, dès le premier Chapitre, être de la main d'Arrien. Car comme on pourroit penſer d'une part que ſelon le cours ordinaire & naturel, il ſe ſeroit porté aux contemplations Philoſophiques ſur l'arriere ſaiſon de ſa vie : d'un autre côté auſſi nous voions dans la Préface de ces mêmes Propos, dont nous venons de parler, qu'il les avoit écrits tels ſimplement qu'Epictete les prononçoit, les recueillant de ſa bouche, lorsqu'il étoit encore disciple de ce grand homme. Il ſe plaint même de ce que contre ſon intention, & ſans qu'il le ſçût, on les avoit publiés; ce qui nous oblige apparemment à les prendre pour un ouvrage de ſa jeuneſſe, lequel Photius dit avoir été autrefois de douze Livres, ſans les huit de *Diſſertations* auſſi Philoſophiques, dont il fait men-

tion, & dont il ne nous reſte rien. Pour ce qui eſt des compoſitions Hiſtoriques d'Arrien, encore que nous en aions perdu une grande partie, il nous en eſt aſſés demeuré pour l'eſtimer beaucoup ; & les ſept Livres des conquêtes d'Alexandre le Grand, avec le huitiéme, qui traite de l'Inde en particulier, ſuffiſent pour lui donner rang entre les premiers Hiſtoriens.

Je ne parle point ici de la deſcription qu'il nous a auſſi laiſſée du Pont Euxin, & de toutes les terres qui l'environnent; non plus que de celle de la Mer Erythrée, qui comprend une partie des côtes de l'Ocean Indique, avec le Golphe Perſique, & celui de la Mer Rouge; parce que ce ſont des piéces de Géographie plûtôt que d'Hiſtoire : & ſi nous n'avions que cela de lui je me ſerois abſtenu de le nommer, auſſi bien que je me ſuis tû de Strabon, pour me tenir dans la ſeule conſidération de ceux, qui ont entrepris de juſtes corps d'Hiſtoire. J'obſerverai ſeulement après le curieux Rhamuſio, que beaucoup de perſonnes ont voulu diſtinguer nôtre Arrien qui décrit dans ſon huitiéme Livre le voiage de Nearche, Admiral d'Alexandre, depuis le fleuve Indus jusqu'au Golphe Perſique, de celui qui eſt Auteur du Periple, ou

de la description des côtes de la Mer Erythrée. La différence du style où ils se fondent me semble bien legere pour établir assés fortement leur opinion, vû même qu'on tombe d'accord, que l'un & l'autre Arrien, s'il en faut mettre deux, étoient d'un même tems, qui est celui d'Antonius, & du Prince des Géographes Claude Ptolomée Alexandrin. Mais ce qu'ajoûte Rhamusio est de grande considération, qu'encore qu'Arrien ait souvent suivi Marinus Tyrius, que Ptolomée reprend perpetuellement, il n'a pas laissé de nous donner beaucoup plus au juste la situation de plusieurs endroits des Indes Orientales, que n'a fait Ptolomée, comme les Rélations modernes des Portugais nous l'ont appris avec certitude.

Quoiqu'il en soit, le rare mérite d'Arrien le rendit si recommandable aux Empereurs de son tems, qu'ils l'élevèrent jusqu'à la dignité du Consulat. Il étoit de Nicomedie ville de Bithynie, où il fit ses études, & devint Sacrificateur de Céres & de Proserpine, selon que lui-même le rapportoit dans ses huit Livres Bithyniques, dont parle Photius, qui commençoient l'Histoire de son païs par le tems fabuleux, & la continuoient jusqu'à la mort du dernier Roi Nicomède qui laissa

les Romains héritiers de ſa Couronne. Ce fut, à ce qu'il dit, par impulſion divine qu'il entreprit cette autre Hiſtoire des Geſtes d'Alexandre le Grand, ſous le même titre de ἀναϐάσεως ou d'expédition, & avec le même nombre de ſept Livres, dont Xenophon s'étoit ſervi pour décrire les conquêtes de Cyrus. Auſſi a-t-on obſervé qu'il s'eſt tellement plû à ſuivre cet Ancien, que pour l'avoir parfaitement imité tant au ſtyle qu'en pluſieurs autres choſes, on lui donna communément le nom de jeune ou de ſecond Xenophon. Il declare dans ſa Préface, qu'il écrit ſous la foi d'Ariſtobule, & de Ptolomée, qui accompagnèrent Alexandre dans toutes ſes entrepriſes, & qui étoient d'autant plus croiables, qu'outre la qualité Roiale du dernier, ils ne donnèrent tous deux leurs rélations au public, que depuis la mort d'Alexandre, & ſans y être obligés que par la ſeule envie de faire ſavoir la vérité. Si eſt-ce qu'Arrien avouë au ſujet de la mort du Philoſophe Calliſthène, qu'elle a été diverſement rapportée par ces deux Auteurs, bien qu'ils ſe fuſſent trouvés tous deux aux côtés d'Alexandre, lorsqu'on inſtruiſoit le procés de ce pauvre homme. Ariſtobule diſoit qu'on le mena les fers aux pieds à la ſuite du camp, jusqu'à ce qu'il mou-

rut de maladie. Et Ptolomée aſſuroit, qu'après avoit été mis à la torture, il fut étranglé, pour s'être trouvé mal-heureuſement enveloppé dans la conjuration d'Hermolaüs. Tant il eſt difficile de ſavoir au juſte le vrai des choſes; & tant il eſt certain qu'une même action eſt presque toûjours differemment recitée par ceux, qui l'ont vuë, à cauſe des divers reſpects & interêts dont fort peu de perſonnes ſe peuvent dire exemtes. Cela n'empêche pas qu'à parler en général, & nonobſtant ces defauts particuliers qu'Arrien ne pouvoit pas corriger, ſon Hiſtoire ne ſoit d'autant plus à priſer, que celles d'Ariſtobule & de Ptolomée ne ſe trouvent plus. Ajoutés à cela, qu'il ſe rencontre beaucoup d'endroits dans Quinte-Curce, qui ont beſoin d'être reparés par le texte d'Arrien. Car quand le premier dit dans ſon ſixiéme livre, qu'Alexandre partit de chés les Bataves, il n'y a point de doute, qu'il ne faille mettre comme dans Arrien, qu'il ſortit d'Ecbatane. Et tous les voiages des Indes Orientales faits depuis cent cinquante ans, montrent que celui-ci a mieux parlé en repréſentant les maiſons ou cabanes de quelques Ichthyophages, bâties d'oſſemens de Baleine & d'arètes de poiſ-

Lib. 9. ſon, que Quinte-Curce qui ſe contente de

nommer ces materiaux dont elles étoient construites des conques ou coquilles, & des excrémens de la Mer, *conchas, & purgamenta maris*. J'avouë qu'il se trouve aussi quelquefois des lieux d'Arrien, que cet autre Historien éclaircit merveilleusement. Et je ne voudrois pas determiner, lequel des deux a le mieux rencontré au nom du Médecin d'Alexandre, qu'Arrien appelle Critodème, & Quinte-Curce, Critobule, Plutarque ne s'étant point déclaré là dessus. Il est vrai que quand Pline recommande l'excellence du Médecin, qui tira la fléche de l'œil du pere d'Alexandre, sans lui rendre le visage difforme, le nommant Critobule, il donne un grand sujet de croire, que le fils se servit encore du même Médecin, & par consequent que Quinte Curce ne s'est pas mépris au nom qu'il lui attribuë.

Au surplus, c'est l'opinion de Photius, qu'Arrien ne cede à pas un de ceux, qu'on met au rang des meilleurs Historiens. Sa narration est toûjours agréable, parce qu'il est bref & intelligible tout ensemble. Et jamais il n'ennuye par des digressions importunes, ni par des parenthèses, qui obscurcissent son discours. A peine trouverés-vous dans toute son Histoire un évenement mira-

culeux, qui vous la puiſſe rendre ſuſpecte, ſi vous en exceptés quelques prédictions d'Ariſtandre, avec le conte de ces deux fontaines nouvelles, d'eau, & d'huile, qui parurent auprès du fleuve d'Oxus, auſſi-tôt qu'Alexandre s'y fut campé. Le modele, que nous avons déjà dit qu'Arrien s'étoit propoſé, ne lui permet pas de s'élever juſqu'au genre ſublime d'oraiſon, puiſque l'éloquence de Xénophon n'eſt pas de cet ordre là. Mais il ne laiſſe pas d'uſer de ſi belles figures, qu'en retenant toute la clarté de celui, qu'il imite, ſon ſtyle n'a rien de bas ni de rampant. Il ſe ſert à propos tantôt des harangues obliques, tantôt des directes; & couche même tout au long dans ſon ſecond livre la lettre impérieuſe d'Alexandre à Darius. *Lib. 4.* L'oraiſon de Calliſthène contre Anaxarche, qui vouloit faire adorer Alexandre, eſt des plus conſidérables entre les directes; avec deux autres du même Prince à ſes ſoldats qui commençoient à ſe mutiner, une fois dans l'Inde, & l'autre *Lib. 5. & 7.* ſur les bords du Tigre. Celles, qu'il leur fit avant les batailles données aux portes Amaniques, & dans la plaine d'Arbelle ou de Gaugamele, ſont ſeulement obliques, & beaucoup plus conciſes comme le lieu le réqueroit. Enfin pour reprendre le favorable ju-

gement, que fait Photius de l'Hiſtoire d'Arrien, il tient pour aſſuré, que quiconque la conférera avec les plus anciennes, que tout le monde eſtime ſi fort, trouvera, qu'il y en a beaucoup d'entre elles, qui n'approchent nullement de ſa valeur.

Cela ne m'empèchera pas pourtant de remarquer un endroit que je ſouhaiterois qui n'y fût pas, & que je tiens pour une tache, qui feroit tort à tout le corps de l'Ouvrage, ſi nous n'étions obligés de le regarder avec la même indulgence, dont nous avons ſouvent beſoin, qu'on conſidére ce qui vient de nous. C'eſt ſur le milieu de ſon premier livre, où il declare, que la grandeur & le nombre des belles actions d'Alexandre, lui ont fait entreprendre ſon Hiſtoire, par la connoiſſance qu'il a d'être capable de s'en bien acquiter. Il ajoûte, que ſans y mettre ſon nom, qui n'eſt pas obſcur parmi les hommes, & ſans dire ni ſa patrie, ni ſon extraction, ni ſa qualité, il lui ſuffit d'avertir en général, qu'il a dequoi prendre avantage en tout cela. Pour concluſion, il ne feint point de prononcer, qu'aiant aimé les lettres dès ſa plus tendre jeuneſſe, comme Alexandre a mérité le premier rang entre ceux, qui ont commandé les armées, on ne lui peut refuſer ſans injuſtice

un lieu auſſi avantageux parmi les gens qui ſe mêlent d'écrire. A ne rien diſſimuler voilà des penſées ſi pleines de vanité, qu'il faut toute la patience d'un Lecteur bien moderé pour les ſouffrir, & pour ne ſe rebuter pas là deſſus. Elles me font ſouvenir de l'impertinence d'un autre Grec, qui vivoit du même tems qu'Arrien, puisque nous apprenons de
Sect. 131. Photius, qu'il dédioit la compoſition, dont je veux parler, à l'Empereur Marc Antonin. Afin de gagner créance, & de ſe préparer une favorable attention, il promettoit d'abord, que ſon ſtyle ne ſeroit pas moindre que les geſtes d'Alexandre le Grand, qui étoient le ſujet de ſon Livre: Et néanmoins il n'y avoit rien de plus froid que ſes narrations, ni de plus imbecille que la façon, dont il s'exprimoit, par le témoignage du même Patriarche. Il eſt aiſé de juger, que l'ambition de cet homme n'étoit guéres différente dans ſon principe de celle d'Arrien, quoique la ſuite ait rendu le premier beaucoup plus ridicule, à cauſe qu'il ne fit rien qui répondit à ſes promeſſes, là où Arrien nous a laiſſé pour gage de ſa parole un des plus beaux ouvrages de l'Antiquité. Cela n'empèche pas pourtant, que nous ne remarquions la faute, que tous ceux, qui l'imiteront au reſte, doivent ſoigneu-

ſement

ſement éviter, n'y aiant choſe au monde plus inſupportable, que la louange de ſoi même, qui attire la haine & le mépris d'un chacun, au lieu de l'eſtime, qu'on s'étoit propoſée, & de la réputation, qu'on vouloit acquerir comme de haute lutte.

Outre les ſept Livres, dont nous venons de parler de l'expédition d'Alexandre le Grand, & le huitiéme qui eſt de l'Inde Orientale, telle qu'elle étoit connuë de ce tems-là, Arrien écrivit l'Hiſtoire de ce qui ſe paſſa après la mort de ce Prince invincible entre ſes Capitaines, qui ne ſe pûrent jamais accorder au partage de leurs conquêtes. Ce travail étoit diviſé en dix livres, deſquels il ne nous reſte que l'Abregé, que Photius nous en a donné dans ſa Bibliothéque. Nous avons ſemblablement perdu ſes Bithyniques, dont j'ai déja dit un mot, & où il citoit lui même deux autres livres de ſa façon, le premier de ce que Timoleon Corinthien avoit fait de conſidérable dans la Sicile, & le ſecond des moiens, que tint Dion de Syracuſe pour délivrer la ville du même nom & toute la Sicile de l'oppreſſion du ſecond Denys, qui la tiranniſoit. Le malheur n'a pas été moindre à l'égard d'un autre ouvrage de dix ſept livres, que Stephanus cite plus d'une fois dans ſes

villes, & qui concernoit les Parthes, leur origine des Scythes, & leurs guerres avec les Romains du tems de Trajan. Photius dit encore, qu'il avoit fait une Hiſtoire Alanique, ce qui ſe rapporte à ce que nous liſons dans Dion Caſſius d'un Arrien, qui gouvernoit la Cappadoce ſous l'Empereur Adrien, & qui mit à la raiſon les Alains & les Maſſagetes, y aiant grande apparence, que c'eſt de nôtre Arrien, qu'il veut parler. Il ne faut point douter non plus, que ce ne ſoit le même, à qui Pline le Jeune adreſſe ſept de ſes Epitres, & que leur amitié ne vint du Proconſulat, que Pline avoit exercé dans la Province du Pont & dans la Bithynie, qu'Arrien reconnoiſſoit pour le païs de ſa naiſſance. Que ſi nous lui attribuons encore, comme quelques-uns font, ce que les Juriſconſultes Ulpien & Paulus décident par l'autorité d'un de ſon nom, ce ſera ajoûter la Juriſprudence aux autres connoiſſances de la Géographie, de l'Hiſtoire, & de la Philoſophie, que nous lui avons déja accordées. Mais l'un des plus grands éloges qu'on lui puiſſe donner, c'eſt ſans doute celui, qu'il a reçu de Lucien, quand il s'excuſe de la peine, qu'il a voulu prendre à mettre par écrit la vie de ſon faux Prophete Alexandre. Que perſonne ne m'accuſe, dit-il, de m'être oc-

Lib. 43. dig. tit. 3. leg. 1. par. 4. & lib. 44. dig. tit. 7. leg. 47.

In Pſeud.

cupé sur un trop petit sujet, puisqu'Arrien, ce digne disciple d'Epictete, qui est l'un des premiers hommes d'entre les Romains, & qui avoit passé tout son âge parmi les Muses, n'a pas fait difficulté d'écrire la vie du larron Tiliborus. Il est constant qu'il y a eu plusieurs Arriens sans celui de qui nous parlons. Car Jules Capitolin se sert du témoignage d'un Historien Grec nommé Arrien, pour prouver, qu'il y a eu trois Gordiens, contre l'opinion de ceux, qui n'en mettoient que deux, ce qui ne peut pas convenir à nôtre Arrien, qui vivoit un siécle avant celui des Gordiens. Et Suetone parle d'un Poëte qui portoit le même nom d'Arrien, mais qui étoit plus ancien que les précédens, puisque Tibere tachoit de l'imiter dans ses Poësies Grecques. C'est vraisemblablement celui que cite Suidas pour Auteur d'une Alexandriade, qui étoit un Poëme Héroïque, divisé en vint-quatre livres, & fait à l'honneur d'Alexandre le Grand.

In Gord.

In Tiber. art. 70.

APPIEN.

ENTRE ceux, qui ont travaillé sur l'Histoire Romaine, Appien est d'autant plus considérable, qu'outre l'Eloge que lui donne

Photius, de l'avoir écrite auſſi véritablement, qu'elle pouvoit l'être, il n'y a que lui ſeul, qui nous l'ait donnée particuliere, ſelon les Provinces & les Regions différentes. Ce n'eſt pas pour dire qu'il ſoit en cela préférable aux autres Hiſtoriens. Tant s'en faut, nous voions que les premiers d'entre eux ont toujours ſuivi l'ordre des tems, & fait voir d'année en année ce qui s'eſt paſſé en des lieux totalement éloignés les uns des autres. Mais encore qu'Appien ſemble s'être aſſujetti à un ordre contraire à la Nature, & que perſonne des anciens n'a voulu obſerver que lui, ſi faut-il avoüer, que ce même ordre eſt très propre à repréſenter chaque choſe à part, & à mettre comme devant les yeux tout ce qui s'eſt paſſé dans un païs, n'y aiant point de methode, qui contente & inſtruiſe mieux l'eſprit à cet égard que la ſienne. Quoiqu'il en ſoit, nous apprenons de Suidas, qu'on nommoit autrefois l'Hiſtoire d'Appien Baſilique ou Roiale, par un titre fort glorieux, ſi ce n'eſt qu'il ſe rapporte particulierement au premier de ſes livres, qui contenoit outre les deſcendans d'Enée juſqu'à la fondation de Rome, le gouvernement de ſes ſept Rois; comme on le peut conjecturer par le texte de Photius. En vérité, l'Epitome de Florus

eſt auſſi compoſé de guerres & d'affaires ſeparées les unes des autres. Mais ce n'eſt pas pourtant à la façon d'Appien; qui repréſente chaque choſe en ſon entier, de quelque durée qu'elle ait été; là où Florus les brouïlle les unes dans les autres, & met, par exemple, entre la premiere, la ſeconde & la troiſiéme guerre Punique, toutes celles que les Romains eûrent avec les Gaulois, les Liguriens, les Macedoniens, & aſſés d'autres peuples, qu'ils attaquèrent dans l'intervalle des deux trêves, qui intervinrent entre les Carthaginois & eux.

Or le jugement favorable de Photius n'a pas empèché Bodin d'accuſer Appien de quelques fauſſetés Hiſtoriques, ou plûtôt de quelques defauts, tantôt de mémoire, & tantôt de jugement. Car quand ce rigide cenſeur ſoutient, que jamais les Romains ne ſe ſontj prêté leurs femmes l'un à l'autre à la mode des Parthes & des Lacédémoniens, c'eſt tout au plus réprocher à nôtre Hiſtorien, d'avoir été trop crédule, puiſque Plutarque avoit déjà écrit la même choſe, & aſſuré que Caton envoia librement à l'Orateur Hortenſe ſa Martia pour en tirer lignée; à quoi la loi de Romulus, ou celle dont parle Aulu Gelle contre les adultéres, ne repugne pas, comme Bo-

Meth. hiſt. cap. 4.

In vita Cat. V.

din ſe l'eſt imaginé. Mais lorſqu'il lui impute, d'avoir fait dire à Céſar au ſecond livre des guerres civiles, des paroles, qui ne furent jamais proférées que par Pompée dans la menace dont il uſa au Senat, en mettant la main ſur la garde de ſon épée: Que s'il ne lui accordoit ce qu'il demandoit, cette même épée le lui donneroit; cela ſe peut aiſément excuſer ſur un ſimple manquement de mémoire, auquel tous les hommes ſont ſujets; auſſi bien que de s'être mécompté, en prenant Calphurnia pour Pompeia femme de Céſar, débauchée par Clodius dans le Temple, que les Romains nommoient de la bonne Déeſſe. Sigonius le traite beaucoup plus mal, le taxant de legereté & d'omiſſions, ſans en donner néanmoins aucune preuve. Et Scaliger paſſe encore plus outre dans ſes Animadverſions ſur Euſebe, où il ne feint point de nommer Appien un vrai enfant dans l'Hiſtoire, ſi ce n'eſt, dit-il, qu'on ait ajouté une infinité de choſes à ſon traité des guerres de la Syrie. Ce que je penſe qu'on peut avec plus de raiſon remarquer de moins bien dans ſes ouvrages, comme aſſés de perſonnes l'ont fait, c'eſt d'avoir trop flatté les Romains, mettant toûjours le droit auſſi bien que l'avantage de leur côté, au préjudice de toutes

les autres nations de la terre, & de la ſienne même.

Il reſte un crime, qu'on lui objecte, & dont je crois qu'il eſt impoſſible de le bien defendre. On voit qu'il s'eſt attribué les travaux d'autrui par un grand nombre de textes, pris mot à mot de Polybe, de Plutarque & d'autres Auteurs plus anciens que lui, qu'il inſère dans ſes Livres, ſans citer perſonne, & ſans témoigner la reconnoiſſance, qui eſt duë en ſemblable occaſion à ceux, des veilles de qui nous nous prévalons. Il y en a qui aſſurent, qu'il a tranſcrit de la même façon la plûpart de ces Commentaires d'Auguſte, qui contenoient, à ce que nous apprenons de Suetone, les principales actions de ſa vie. Sans mentir, c'eſt commettre une eſpéce de larcin bien infame, *deprehendi in furto malle, quam mutuum reddere*, comme dit Pline à Veſpaſien ſur le même ſujet. Et je trouve que Scaliger n'a pas mal rencontré là deſſus, d'appeller Appien *alienorum laborum fucum*, puiſque c'eſt imiter cette ſorte de mouches, qui ſe nourriſſent du miel des autres, de s'approprier de la ſorte le travail de ceux, qui ont mis la main à la plume avant nous. Les Rhodiens, ainſi que j'ai lû quelque part, ne faiſoient rien autre choſe que changer la tête

des vieilles Statuës de leur ville, & leur en donner une nouvelle, autant de fois que pour honorer la mémoire de quelqu'un, ils ordonnoient que sa représentation seroit mise en lieu public. Ceux de qui nous parlons pratiquent à peu près la même chose, par une action encore plus ridicule. En mettant leur nom sur un travail étranger, ils croient se l'acquerir, & ne voient pas, qu'au lieu de cette acquisition & de l'immortalité où ils visent, ils ne retirent ordinairement que de la honte & du mépris d'une si lâche entreprise. Cela me fait encore souvenir du trait d'Alcibiade, envers Diomede son ami, qui lui avoit donné la charge des chevaux, qu'il envoioit aux Jeux Olympiques. Car en changeant l'inscription, qu'ils devoient avoir, & les faisant courir sous le nom d'Alcibiade, il s'attribua tout l'honneur de leur victoire, qui n'étoit pas de petite considération en ce temslà; & il fut même assés injuste pour les retenir, sans en vouloir faire restitution à Diomede qui les lui avoit confiés. N'est-ce pas user d'une semblable supercherie, quand nous debitons pour nôtres, les productions d'autrui, & qu'au lieu de rendre la gloire, que doivent recueillir ceux, des pensées de qui nous nous servons, nous voulons faire passer

ces mêmes penſées pour de pures inventions de nôtre eſprit? Le nom figuré de *Plagiaires*, qu'ont donné les Latins à ceux qui ſe laiſſent convaincre d'un crime ſi bas & ſi odieux, montre aſſés en quelle abomination ils l'avoient, l'aiant ainſi appellé *Plagium*, comme s'il ne ſe pouvoit expier que par le foüet & par les étriviéres. Et cela me fait ſouvenir de ce que j'ai appris de Vitruve, dans la Préface du ſeptiéme livre de ſon Architecture. Après avoir ſoutenu, que ceux de qui nous parlons, doivent être punis comme impies, il rapporte avec quelle ſévérité le Roi Ptolomée traita ignominieuſement de certains Poëtes, qui avoient été ſi impudens que de réciter dans Alexandrie des vers pris de différens Auteurs, de même que s'ils euſſent été de leur propre veine. Cependant ils emportoient le prix que ce Prince avoit propoſé, par les ſuffrages de ſix Juges, & de tout le Peuple, ſi le ſeptiéme qui ſe nommoit Ariſtophane, & qui avoit plus de lecture que les autres, n'eût fait voir le larcin de ces impoſteurs, leur préférant le Poete de tous, qui avoit été écouté avec le moins d'applaudiſſement, mais qui pour le moins n'avoit rien prononcé qui ne fût de ſa façon. En vérité, Theocrite a bonne grace de ſe vanter

dans un de ſes Epigrammes, de n'avoir jamais été du nombre de ceux, qui dérobent les vers des autres, pour les faire paſſer ſous leur nom. Je ſai bien ce qu'ont accoûtumé de répondre des perſonnes, qui ſont obligées quelquefois de s'excuſer là-deſſus. Elles diſent, que Clement Alexandrin a fait voir dans ſes Tapiſſeries, & Euſebe de même dans ſa Préparation Evangelique, comme les Grecs ont butiné ce qu'ils ont de meilleur ſur les Hébreux, & ſe ſont même ôté leurs ouvrages les uns aux autres, dont ces deux Auteurs donnent des exemples ſans nombre. L'on peut ajoûter à cela le jugement, que fait Strabon, des écrits d'Eudorus & d'Ariſton Péripateticiens, qui avoient fait des Commentaires du Nil de telle conformité, que l'Oracle ſeul de Jupiter Hammon pouvoit découvrir qui étoit le voleur d'eux deux, qui s'entre-accuſoient du même larcin. Marcianus Héracleota témoigne, qu'Eratoſthène tranſcrivit d'un bout à l'autre un Epitome des Iles de la compoſition de Timoſthène, & le publia pour être de la ſienne. Athenée diffame Platon ſur la fin de l'onziéme livre de ſes Deipnoſophiſtes, comme s'il avoit ſoutrait la plûpart de ſes Dialogues à Byrſon, à Ariſtipe, & à Antiſthène. Et quoique nous connoiſſions tous le vol de

Lib. 5. & 6. Strom.

Lib. 9. c. 2. & 3.

Lib. 17. Geogr.

l'Ane d'or d'Apulée, perſonne ne ſait, ſi c'eſt ſur Lucius Patrenſis, ou ſur Lucien qu'il l'a fait, tant l'un ou l'autre de ces deux derniers a ſçû ingénieuſement faire paſſer ſa copie pour un parfait original. Mais tous ces exemples avec une infinité d'autres ne peuvent pas produire l'effet qu'on s'en eſt promis. Ce n'eſt pas bien excuſer une faute, que de montrer ſimplement, qu'elle eſt ordinaire, & commune à beaucoup d'autres. Si cela ſuffiſoit, il n'y en a point, qui ne devint aiſément pardonnable. Et pour moi j'aime mieux ſouffrir, qu'on taxe Appien d'avoir été plagiaire, que de pallier en ſa faveur un crime, duquel j'ai déjà témoigné plus d'une fois, en d'autres ouvrages que celui-ci, que j'avois une extrême averſion.

Il n'a pas ſeulement vécu du tems des Empereurs Trajan & Adrien, il a prolongé ſes jours jusques ſous celui des Antonins, (*a*) comme il le témoigne lui même. L'on peut voir auſſi dans ſa Préface ſon extraction d'une des bonnes maiſons d'Alexandrie; d'où étant venu à Rome, il ſe rendit ſi conſidérable dans la charge d'Avocat, plaidant pour les parties, qu'on le choiſit au Barreau pour l'en-

(*a*) vers l'an de J.C. 140.

roller au nombre de ceux, qu'on nommoit Procureurs de César, & lui commettre, dit Photius, l'adminiſtration d'une Province. Sigonius & quelques autres le nomment Sophiſte Alexandrin & Egyptien. Son Hiſtoire étoit partagée en trois volumes, qui contenoient vint quatre livres ſelon le même Photius, & vint deux ſeulement, ſi nous en croions Charles Etienne, Volaterran, & Sigonius. Elle commençoit par l'embraſement d'*Ilium*, & s'étendoit au delà de l'Empire d'Auguſte, aiant fait des ſaillies ou excurſions, & donné quelquefois jusques dans le tems de Trajan. Quant au ſtyle dont il s'eſt ſervi, ce Patriarche de Conſtantinople, qui juge de tous, obſerve que comme ſa façon de parler eſt ſimple, auſſi n'a-t-elle rien d'enflé ni de ſuperflu. Le même donne cette prérogative à Appien, d'être non ſeulement véritable, comme nous avons dit dès le commencement, mais encore l'un de ceux, qui ont le plus fait paroitre leur grande connoiſſance dans l'art de la guerre & dans la discipline militaire. On ne croit pas lire les combats qu'il décrit, on penſe les voir, & être ſouvent au milieu de la mêlée. Son grand talent, ajoûte-t-il, eſt dans ſes oraiſons, où il manie & remuë comme il veut toutes les af-

fections, soit pour redonner du courage aux soldats languissans, soit pour reprimer la trop grande ardeur de ceux, qui ont besoin de retenuë. Or de ce grand nombre de livres, qu'il avoit donnés au public, nous n'en avons aujourd'hui que la moindre partie, qui sont ceux des guerres Puniques, Syriaques, Parthiques, contre Mithridate, contre les Espagnols, contre Annibal, avec les civiles, & celles d'Illyrie ; car pour les Celtiques ou Gauloises, il ne nous en reste qu'un petit échantillon ou fragment, plus propre à nous faire regretter ce qui manque, qu'à nous contenter de ce qu'il contient. (*)

(*) Le Traducteur Anglois blame nôtre auteur, sur ce qu'il reproche à Appien d'avoir emprunté dans son ouvrage quelques passages de Polybe & de Plutarque sans le citer. Tout ce qu'il dit, n'étant pas de consequence, seroit comme deplacé ici, & ne feroit que rendre cette note trop longue.



DION CASSIUS.

DION Caſſius, qui eſt encore connu par les ſurnoms de Cocceius, & Cocceianus, étoit né dans Nicée, ville de Bithynie, où il ſe retira ſur le déclin de ſa vie, pour y paſſer en repos ce qui lui en reſtoit, à l'exemple de ces animaux, qu'on dit, qui reviennent toûjours mourir au gite. L'infirmité de ſes jambes le convioit à faire cette retraite, & il dit, que ſon Génie la lui avoit prédite long tems auparavant par un vers de l'Iliade d'Homere, rapporté par Photius. En effet, comme l'on attribuë à Socrate un Démon familier & Directeur de ſa vie, Dion ſe vante d'avoir été averti par le ſien, d'éviter en ſe retirant les embûches que lui préparoit la milice Prétorienne. Il ajoûte, que ce fut le même Démon ou la même Déeſſe, pour uſer des termes de ſon ſoixante & douziéme livre, qui lui fit écrire l'Hiſtoire, ne ſe mêlant auparavant que de ſujets philoſophiques, tel qu'eſt celui des ſonges divins, & de leur interprétation, dont il avoit compoſé un Livre. Son pere Apronianus, homme Conſulaire, ſelon qu'on parloit alors, fut Gouverneur de la Dalmatie, & en ſuite Proconſul de Cilicie.

Pour lui, il reçût deux fois l'honneur du Consulat, qu'il exerça conjointement avec l'Empereur Alexandre, fils de Mammée, après avoir passé par diverses charges sous les Empereurs précédens. Car Macrinus l'avoit établi Préfect ou Gouverneur de Pergame, & de Smyrne. Il commanda depuis en Afrique. Et on lui commit en suite l'administration de l'Autriche & de la Hongrie appellées en ce tems-là Pannonies. Ces choses ne sont pas inutiles à savoir avant que de parler de son Histoire, parce qu'elles la recommandent & l'autorisent grandement. Elle étoit autrefois de quatre-vints livres, divisés en huit Decades, dont fort peu se sont sauvés d'une perte fatale, comme nous avons déja remarqué aux plus beaux ouvrages de cette nature, que les siécles d'ignorance & de barbarie nous ont enviés. A présent le trente-cinquiéme livre est le premier de ceux qui nous restent, & nous n'avons que quelques éclogues ou petits fragmens des trente-quatre précédens. Ce qui suit jusqu'au soixantiéme est assés entier. Mais au regard des vint derniers, il faut se contenter de ce que Xiphilin, Moine de Constantinople, nous en a donné par Epitome ou Abregé, le texte de Dion ne se trouvant plus en son entier, par un mal-

heur qui a presque toûjours ſuivi les livres raccourcis. Photius obſerve qu'il avoit pris ſon Hiſtoire Romaine, auſſi bien que les autres, non ſeulement dès la fondation de Rome, mais même dès l'arrivée d'Enée dans l'Italie, la pourſuivant jusqu'à ce monſtre d'Héliogabale, avec quelque ſuite du regne d'Alexandre Severe ſon ſucceſſeur. Ce que nous en poſſédons aujourd'hui, qui comprend les évenemens de trois cens ans pour le moins, ne commence qu'au tems des grands commandemens, qu'eût Lucullus, (*a*) & finit par la mort de l'Empereur Claude, le ſurplus étant de Xiphilin.

Or quoique tout ce que nous avons perdu de ce rare homme ſoit fort à regretter, je crois que rien ne l'eſt en comparaiſon des quarante années dernieres, dont il parloit comme témoin oculaire, & comme aiant eu part au gouvernement de l'Etat. Car pour ce qui avoit précédé l'Empire de Commode, il n'en pouvoit écrire que ſur des rélations étrangères, & conformément à ce que d'autres avoient déja publié. Mais depuis cet Empereur jusqu'à celui, dont il eût l'honneur d'ê-tre

(*a*) Lucullus vivoit environ 71. ans avant J. C.

tre collegue au Consulat, ce n'est plus sur la foi d'autrui, qu'il appuie ses narrations, c'est pour avoir vû lui même ce qu'il débite par l'organe de Xiphilin, & pour ce qu'il est intervenu souvent dans les principales actions qu'il représente. Certes, nous pouvons tirer une preuve bien claire de la prudente conduite de Dion, d'avoir sçû passer tant de mauvais tems sous les dominations tyranniques d'un Commode, d'un Caracalla, d'un Macrin, & d'un Héliogable, sans perdre ni la vie, ni les biens, ni la réputation, qui courent toûjours fortune sous de tels Princes, si l'on n'use d'une merveilleuse dextérité d'esprit. La sienne fut si loüable, qu'après avoir écoulé ces saisons d'orages & de tempêtes, où sa qualité d'étranger & ses richesses l'exposoient à beaucoup d'envie, il parvint heureusement comme en un port assuré, au regne d'Alexandre, très grand ami de la Justice, & puissant protecteur des hommes de Vertu.

Ce fut donc sous lui, qu'il publia l'Histoire Romaine, qu'outre son génie Septimius Severus lui avoit commandé d'écrire. Il avoue lui même qu'il fut dix ans à ramasser les matériaux nécessaires à l'édification de ce grand bâtiment, il en emploia douze autres à l'élever, & à lui donner cette majesté, qui fait

que nous en admirons encore aujourd'hui les piéces démembrées & les ruines. Un homme de grande naiſſance, comme lui, qui avoit paſſé toute ſa vie dans le maniement des affaires; & joint aux ſciences contemplatives la connoiſſance du monde, avec l'experience de ſa conduite, ne pouvoit pas reüſſir autre, que très conſidérable Hiſtorien. Et véritablement il n'y en a point eu, qui nous aient ſi bien revelé que lui ces ſecrets d'Etat que Tacite nomme *arcana Imperii*, & dont il fait de ſi hauts myſteres. Il eſt tellement exact à décrire l'ordre des *comices*, l'établiſſement des Magiſtrats, & l'uſage du droit public des Romains, que ces choſes là ne s'apprennent point plus diſtinctement ailleurs. Et pour ce qui concerne la conſécration des Empereurs, leur apothéoſe, ou enrollement au nombre des Dieux, nous pouvons dire, qu'il eſt le ſeul Hiſtorien, qui nous en ait fait voir une belle forme, ſinon qu'Hérodien l'a voulu depuis imiter ſur le même ſujet. C'eſt particulierement dans le cinquante ſixiéme livre où Dion repréſente la pompe des funerailles d'Auguſte, ſon lit de parade, ſon effigie de cire, & ſon oraiſon funèbre que Tibere recita par écrit devant le peuple. Il expoſe en ſuite de quelle façon ſon corps fut

brûlé, comme Livia recueillit & mit ses os à part, bref avec quelle adresse on fit partir l'Aigle du haut du bûcher, d'où il sembloit, que cet oiseau de Jupiter emportât au Ciel l'ame de l'Empereur.

L'oraison funebre, dont je viens de parler, m'oblige à remarquer, comme Dion s'est librement servi non seulement des obliques, mais même des directes dans le corps de son Histoire. Celles de Pompée au peuple Romain, & de Gabinius en suite, dans son trente sixiéme livre, sont des dernieres. Le discours philosophique de Philiscus à Ciceron, qu'on voit au trente huitiéme, pour lui faire souffrir constamment son exil en Macedoine, est aussi en forme de Prosopopée, après un très considérable Dialogue entre eux deux. Les harangues d'Agrippa & de Mécénas, dont le premier portoit Auguste à quitter l'Empire, & le second au contraire à le retenir, sont encore du même genre, & contiennent tout le cinquante deuxiéme livre. Et Xiphilin ne s'est pas contenté dans son abregé du soixante deuxiéme, de faire reciter à Paulinus Gouverneur de la Grande Brétagne une oraison directe à ses troupes prêtes de choquer les Angloises; après les avoir divisées en trois corps differens, il lui fait prononcer trois ha-

rangues séparées, sur le même sujet de bien combattre, pour obtenir la victoire. L'on peut voir par là, que ceux, qui croient, que toutes sortes de harangues sont messéantes dans l'Histoire, ne trouveront pas leur compte avec Dion, puisqu'il ne s'est pas abstenu des plus rudes à souffrir qui sont les directes; & qu'il a même emploié le Dialogue, beaucoup plus contraire à leurs regles.

S'il faut remarquer ses défauts, il y en a d'autres dont je pense qu'on a bien plus de sujet de se plaindre. On l'accuse d'avoir trop soutenu le parti de César contre celui de Pompée, pour s'accommoder au cours de la Fortune. Il ne paroit pas plus équitable à l'égard de la faction d'Antoine, qu'il favorise toûjours au préjudice de celle de Ciceron. Et quiconque lira dans le quarante sixiéme livre l'invective de Q. Fusius Calenus contre cet incomparable Orateur, aura bien de la peine à souffrir toutes les injures, dont il semble que Dion ait voulu noircir sa réputation. Non content de lui faire réprocher, qu'il étoit fils d'un Foulon ou Teinturier, le plus souvent reduit à travailler aux vignes, ou à la culture des Oliviers; il attaque sa personne, & touche son honneur par toutes les parties les plus sensibles. Les manquemens de sa

mémoire lui ſont imputés à crime, ſa timidité eſt renduë ridicule, & on lui ſoutient, que de toutes les oraiſons, qui ſe voioient de lui, il n'en avoit pas prononcé une ſeule de la façon, qu'elles étoient rédigées par écrit. Mais Calenus n'en demeure pas là. Il lui dit effrontement, qu'il ſe fût bien paſſé de porter une robe longue, s'il n'eût eu beſoin de cacher ſes vilains pieds, & de couvrir ſes jambes mal faites. Il découvre ſon lit conjugal, pour mettre en évidence ce que ſes femmes pouvoient avoir de vicieux, de l'une deſquelles il veut qu'il ait lui-même proſtitué l'honneur. Et deſcendant jusqu'à ſes enfans, il lui fait commettre des inceſtes avec ſa fille, repréſente ſon fils comme un infame débauché, qui étoit ivre jour & nuit. En vérité, c'eſt traiter en Satyrique plûtôt qu'en Hiſtorien l'un des plus grands perſonnages de la République Romaine, dont Dion ſemble avoir pris tellement à cœur la diffamation, que dans le livre ſuivant il reprend un nouveau ſujet de faire vomir mille opprobres contre ſa mémoire par Fulvia femme d'Antoine, qui lui perce la langue d'une infinité de coups d'aiguille.

Il n'a guéres été plus reſpectueux envers Séneque, ſi la conjecture de quelques uns n'eſt

véritable, que Xiphilin ait malicieusement debité les sentimens de Suillius, ou de quelque autre aussi méchant homme, pour ceux de Dion. Tant y a qu'on lit dans ce que Constantin avoit recueilli de lui, & dans l'Abregé de Xiphilin, que Séneque avoit mené une vie du tout contraire à ses écrits, & à sa
Lib. 60. profession philosophique. Les adultères avec Julie & Agrippine lui sont imputés, avec la mort de celle-ci. On lui fait faire des leçons de *pederastie* à Néron, & on l'accuse d'avoir monté avec ce Prince sur le theatre où il lui applaudissoit. Bref, son luxe & son avarice y sont exagerés à tel point, qu'on le jugeroit auteur des revoltes de l'Angleterre, qui ne pouvoit plus souffrir ses usures, non plus que Néron ses conjurations, dont il lui fut impossible de se garentir, qu'en faisant mourir ce mauvais précepteur. Et néanmoins Dion n'a pas laissé de parler fort honorablement de la sagesse de Séneque dans son cinquante-neuviéme livre, qui seroit une contradiction si formelle, que j'aime mieux attribuer à tout autre qu'à cet Historien les calomnies que nous venons de rapporter, puisque d'ailleurs aucun des anciens n'en a parlé que ses seuls abbréviateurs.

Nous pouvons ajoûter aux taches de

l'Hiſtoire, que nous examinons, quelques traits de ſuperſtition & de credulité, qui ſeroient capables de la décréditer, ſi l'on ne donnoit quelque choſe à l'humanité, & ſi nous ne ſavions, que les premiers Auteurs en ce genre d'écrire ſont presque toûjours tombés dans les mêmes inconveniens. Au quarante ſeptiéme livre le Soleil parût à Rome tantôt plus petit, & tantôt plus grand, que de coutume, avant cette ſanglante bataille donnée aux champs Philippiques, qui fut encore précédée d'une infinité d'autres prodiges. Ce qu'on a crû de l'étrange naturel dés Pſylles contre les venins, ſe lit dans le cinquante uniéme, au ſujet de la mort de Cleopatré, que ces hommes (puisqu'il n'y avoit point de femelle Pſylle, & qu'ils s'engendroient eux mêmes) tentèrent en vain de faire revivre. Dans le cinquante huitiéme un Phenix fut vû en Egypte, l'an de la fondation de Rome ſept cens quatre vints dix. Ailleurs Veſpaſien guérit un aveugle en lui crachant ſur les yeux, & fit un ſemblable miracle ſur la main d'un, qui en étoit eſtropié, laquelle il remit en vigueur & redreſſa en marchant deſſus, après que l'un & l'autre eûrent été avertis en ſonge, qu'ils recevroient ce bien-fait de l'Empereur. En un autre en- *Lib. 66.* *Lib. 67.*

droit le fameux Apollonius de Thyane vit, étant dans la ville d'Ephese, ce qui se passoit à la mort de Domitien dans Rome, au même instant qu'il la recevoit, de sorte qu'il s'écria, nommant l'assassin par son nom d'Etienne, que quelques Parélies ou Couronnes Solaires avoient désigné, qu'il frapât hardiment, & un peu après, que c'en étoit fait ; comme si Dion s'étoit voulu conformer à Philostrate, qui écrivoit au même tems la vie imaginaire de ce Philosophe; & qu'il n'y eût point de différence entre l'Histoire véritable & la fabuleuse.

V. lib. 8 de vita Apol. c. 10.

Ce que quelques-uns, & Baronius entre autres, trouvent à redire dans Dion, de n'avoir pas été favorable au Christianisme, ne me semble pas de grande considération, puisqu'on ne le doit considérer que comme un Auteur Paien, qui n'avoit garde par conséquent d'appuier une réligion contraire à celle, dont il faisoit profession. Il est vrai, qu'en parlant des victoires de Marc Aurele, il attribuë à l'art Magique d'un Arnuphis Egyptien, plûtôt qu'aux prieres des Chrêtiens, les pluies miraculeuses, qui tombèrent en faveur des Romains, & les tempêtes étranges qui affligèrent l'armée des Quades, que le docte Cluverius prend pour les Moraves d'aujourd'hui.

Ad an. Chr. 176.

Mais faut-il s'étonner, qu'en des choses sujettes à diverses interprétations, comme le sont ordinairement de semblables prodiges, un Historien Idolatre, tel que Dion, ne fasse pas le même jugement, que feroit un Fidele? & qu'il en ait parlé d'autre sorte, que Tertullien, Eusebe, Paul Diacre, & quelques autres n'ont fait?

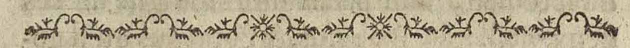
Il nous reste à observer quel a été son style, que Photius met entre les plus relevés, la hauteur des pensées où il est emploié, l'enflant extraordinairement. Son discours, dit-il, est rempli de façons de parler, qui tiennent de l'ancienne construction ou syntaxe, & de termes, qui répondent à la grandeur des matiéres, qu'il traite. Souvent ses periodes sont entrecoupées de parenthèses, & il use de beaucoup de *hyperbates*, ou transgressions, qui sont fort importunes, si l'on ne s'en sert à propos comme lui. Mais ce qui est fort rémarquable, c'est, qu'encore que son oraison soit très nombreuse & très ajustée selon l'art, il ne paroit pas néanmoins, & le Lecteur ne s'apperçoit aucunement du soin qu'on y a pris, à cause qu'elle est d'ailleurs si claire & si intelligible, que chacun présuppose autant de facilité dans la composition, qu'il y en a dans la lecture. Au surplus, il s'étoit

proposé Thucydide à imiter, qu'il suit, sur tout dans ses narrations & dans ses harangues. Mais il a cet avantage sur lui, qu'on ne lui peut pas reprocher l'obscurité. Pour tout le reste, c'est un modéle qu'il copie avec toute sorte de curiosité. Voilà le jugement, à peu près, qu'en fait Photius, bien plus croiable en cela que Sigonius, qui pour dire quelque chose du sien, s'est avisé depuis peu d'accuser Dion, d'avoir été trop Asiatique, & de s'être étendu dans ses harangues jusqu'à l'importunité. Il faut laisser à tout le monde la liberté d'opiner, suivant la loi des Romains, *populo libera sunto suffragia.* Je pense pourtant qu'en ce qui touche le langage, le plus sûr est de s'en rapporter toûjours aux naturels, & à ceux, qui l'ont succé avec le lait, plûtôt qu'aux étrangers, qui sont bien plus sujets à se méprendre.

Outre l'Histoire de Dion, & ses petits traités, dont nous avons déja parlé: il semble que Suidas lui attribuë quelques autres compositions, comme la Vie du Philosophe Arrien, les Gestes de Trajan, & de certains Itineraires. Raphaël Volaterran le fait encore Auteur de trois livres intitulés du Prince, & de quelques petits traitez de Morale.

Il faut aussi remarquer, qu'il y a eu plu-

ſieurs Dions de grande conſidération, & un entre autres, qui vivoit un ſiécle avant Dion Caſſius, au tems de ce même Empereur Trajan. C'eſt celui, que l'Eloquence fit ſurnommer Chryſoſtome, qui étoit de Pruſſe, & par conſequent de Bithynie comme l'autre, & que Trajan aimoit ſi particulierement, qu'il l'a ſouvent honoré d'une place auprès de lui dans ſon carroſſe. Ces deux Dions ſe diſtinguent par leurs profeſſions auſſi bien que par leurs ſurnoms. Le premier ſelon le tems étoit Orateur & Philoſophe, le ſecond Hiſtorien & homme d'Etat, tel que nous l'avons repréſenté dans cette Section.



HERODIEN.

L'HISTOIRE d'Hérodien reçoit ſa principale recommandation, comme la plûpart de celles, dont nous avons déja parlé, du mérite de ſon Auteur. Il declare dès l'entrée de ſon premier livre, qu'il n'écrira que les choſes de ſon tems, & ce qu'il a vû lui même, ou entendu de perſonnes croiables; mais qu'il en dira beaucoup où il a été emploié, à cauſe des offices publics par lui exercés, ſe pouvant vanter d'avoir paſſé par les

principales charges de l'Etat. Sur la fin du ſecond il fait une autre déclaration aſſés conforme, avant que d'entamer le regne de Septimius Severus, qui contient tout le troiſiéme livre, avec cette particularité, qu'en géneral ſon Hiſtoire ſera de ſoixante dix ans, & comprendra le gouvernement de tous les Empereurs, qui ont ſuccedé les uns aux autres, durant ce tems-là, c'eſt à dire depuis Marc Aurele, ou Antonin le Philoſophe, juſqu'au jeune Gordien petit fils du premier, & que quelques-uns, comme Jules Capitolin, comptent pour le troiſiéme du nom. En effet, le huitiéme livre, qui eſt le dernier de ceux d'Hérodien, finit par la mort indigne de ces deux vieillards, Balbinus, & Pupienus qu'il appelle Maximus, dont la milice Prétorienne fit un maſſacre infame, pour élever tumultuairement au thrône Imperial le jeune Gordien.

Quant au ſtyle d'Hérodien, Photius rend ce témoignage de lui, qu'il a écrit d'un air d'autant plus clair & plus agréable, que ſans affecter trop les termes Attiques, il en emploie, qui relevent de beaucoup ſon discours au deſſus du plus bas genre d'oraiſon. Il ajoûte, que comme on ne voit rien de ſuperflu dans ſes ouvrages auſſi ne peut-on pas dire qu'il ait omis les choſes néceſſaires, ou qui devoient être ſçûes.

Et pour comble d'éloge, Photius ne feint point de dire, qu'eu égard à toutes les vertus de l'Hiſtoire, il y a fort peu d'Auteurs à qui Hérodien doive ceder.

Nous avons remarqué dans la Section précédente, comme il s'eſt plû à nous faire connoitre, auſſi bien que Dion Caſſius, les cérémonies Paiennes, dont on uſoit à la conſécration des Empereurs Romains. C'eſt au commencement de ſon quatriéme livre, où il repréſente ſi bien tous les honneurs funebres rendus aux cendres de Severus, que ſes enfans avoient transportées d'Angleterre à Rome dans un vaſe d'albâtre, qu'il eſt difficile de rien voir de plus inſtructif, ni de plus exact. Il montre, comme elles furent reçûës avec adoration de tout le peuple & du Senat, dans ce vaiſſeau qu'ils nommoient *Urne*, & que les Conſuls portèrent jusqu'au Temple où étoient les ſacrés monumens des Empereurs, pour nous ſervir de ſes propres termes. De là paſſant à la pompe des funerailles & de l'Apothéoſe de Severe, il fait mettre ſon effigie de cire à la porte du Palais, dans un lit d'ivoire fort haut élevé & magnifiquement paré; où ſept jours durant les Senateurs vétus d'un noir de dueil, & les Dames Romaines habillées de blanc ſans aucun

ornement, lui venoient rendre leurs respects, prenant séance les uns à la droite, les autres à la gauche de ce lit, avec une contenance fort triste. Il observe même, comme tous les jours de cette cérémonie les Médecins venoient visiter la même figure de représentation, en s'approchant du lit, & déclarant tout haut, que le mal alloit de pis en pis, tant il est vrai, que ce Monde est une continuelle Comédie. Ce tems passé, les plus considérables de la jeunesse, du Senat & des Chevaliers, portoient le même lit sur leurs épaules, premierement au marché vieil, où tous les Magistrats de Rome avoient accoutumé d'être destitués de leurs charges, & où divers chœurs de jeunes hommes d'un côté, & de filles de l'autre, chantoient des hymnes composés à la loüange du defunt. De là l'on alloit avec le même ordre dans le Champ de Mars, qui étoit hors de la ville, où le lit & l'effigie étoient posés dans un tabernacle de face quarrée, & élevé en forme de Phare maritime, dont nôtre Historien fait la description si naïve, soit pour l'ornement extérieur, soit pour les différens étages & départemens du dedans, qu'il n'y a personne, qui n'en comprenne facilement la structure. Les Chevaliers Romains faisoient en suite courir leurs che-

Univerſus mundus exercet histrioniam *Sen.*

vaux autour de cette grande machine, par des mouvemens reglés qu'on nommoit alors Pyrrhiques, & par des évolutions, qu'on appelle aujourd'hui caracols. Il y avoit même un certain nombre de chariots chargés de personnes, qui représentoient les premiers hommes de ce grand Etat, qu'on faisoit encore retourner à l'entour du même édifice, ou Bucher mortuaire, jusqu'à ce que le successeur du defunt au gouvernement de l'Empire, prenoit le premier une torche, dont il mettoit le feu à des matiéres disposées par le bas à le recevoir. Elles embrasoient bientôt tout ce superbe bâtiment, parce qu'il n'étoit composé que de bois, & l'on voioit au même tems partir de son plus haut étage l'Aigle, que la superstition Paienne croioit servir de vehicule à l'ame de l'Empereur.

Au surplus, Hérodien emploie librement par toute son Histoire les harangues directes. Vous avez dans le premier livre, celle de Marc Antonin à ses amis, qu'il leur fit un peu avant que de mourir ; avec une autre que recita Commode encore fort jeune devant sa milice, pour gagner le cœur des soldats. Et le huitiéme livre qui est le dernier, finit presque par l'oraison, que prononça Maximus au milieu de son armée, un peu auparavant que

de la ramener à Rome. Tous les autres livres ſont remplis de ſemblables discours, qui tiennent de la déclamation. Et comment eût-il fait difficulté d'en uſer, s'il a crû pouvoir mettre tout au long dans ſon Hiſtoire, ſans lui faire tort, la lettre que Macrinus écrivit d'Antioche au Senat, & au Peuple Romain, qu'on voit au commencement de ſon cinquiéme livre?

Il ne s'eſt pas abſtenu non plus des Digreſſions. Il y en a une dans le premier livre, au ſujet de cette Idole de la Mere des Dieux, que les Romains firent venir de Phrygie. Après avoir conté, comme la pierre toute taillée étoit tombée du Ciel dans le champ de Peſinunte, il fait arrêter le vaiſſeau qui la portoit, comme s'il eût été immobile à l'embouchûre du Tibre, jusqu'à ce qu'une Veſtale l'eût tiré avec ſa ceinture, pour preuve de ſa pudicité. Et ſans ſe taire des Orgies, que célébroient les Eunuches d'une telle Divinité, & beaucoup d'autres fables, qui en dépendent, il ne rend point d'autre raiſon de ſa ſaillie ou diverſion, ſinon, qu'écrivant en Grec, il a crû obliger ceux de ſon païs de leur faire ſavoir ce que portoit la Théologie Latine à cet égard, parce que fort peu d'entre eux en avoient connoiſſance.

Jules

Jules Capitolin cite Hérodien dans la vie de Clodius Albinus, comme un Historien très digne de Foi; & néanmoins il ne laisse pas de l'accuser dans ses deux Maximins, d'en avoir favorisé l'un en haine d'Alexandre Severe, dont la mémoire lui étoit odieuse. Si est-ce qu'Hérodien louë ce Prince de clémence, & de grande douceur d'esprit, qui le firent regner quatorze ans sans verser de sang, & sans faire mourir personne hors des termes de la Justice ordinaire; ce qu'il remarque pour une vertu bien rare, & sans exemple depuis Antonin le Philosophe. Mais à la vérité, il a merveilleusement décrié le gouvernement de l'Imperatrice Mammée, que d'autres proposent pour modele à toutes celles qui doivent avoir soin de l'éducation des Souverains, qu'elles ont mis au Monde. Tantôt il la dépeint comme une avaricieuse infame, qui pilloit les successions de plusieurs personnes par de mauvais & frauduleux moiens, & que son fils même haïssoit pour cela. Tantot il la représente si orgueilleuse, qu'elle ne pût jamais souffrir, qu'on nommât sa Belle Fille Auguste, désirant posseder toute seule le titre d'Imperatrice. Il dit que ce fut là dessus qu'elle fit enfin releguer honteusement en Afrique, contre le gré d'Alexandre,

Lib. 6. Anaimaton imperium.

cette pauvre innocente; après avoir moienné la mort de ſon pere, qui n'avoit pû s'empêcher de ſe plaindre publiquement de tant d'injures, qu'ils recevoient, lui & ſa fille, de Mammée. Et quand il décrit la perte d'une armée Romaine, qui s'étoit avancée dans le païs des Parthes, n'en rejette-t-il pas toute la faute ſur la même femme? qui empêcha l'Empereur ſon fils d'aller au ſecours, étouffant autant qu'elle pouvoit tout ce qu'il avoit de généreux, & ſe ſervant de ce mauvais prétexte, qu'il ne devoit pas tant hazarder ſa perſonne. Bref, Hérodien ne donne point d'autre raiſon de la mort de l'un & de l'autre, lorsqu'ils furent aſſaſſinés par leurs propres ſoldats, que la haine, qu'ils portoient à la mere, à cauſe de ſon avarice inſatiable, & de ſes épargnes honteuſes, qui élevèrent enfin Maximin à l'Empire.

Or il n'eſt pas ſeul entre les Hiſtoriens, qui diffame cette Imperatrice d'un vice ſi ſordide. Lampridius, après l'avoir nommée une ſainte femme, ne laiſſe pas de lui reprocher enſuite cette grande convoitiſe, d'accumuler tout l'or & l'argent, qu'elle pouvoit attraper. Et lorsqu'il repréſente, comme Alexandre Severe fut aſſaſſiné par ſes gens de guerre, il dit, que cela ſe paſſa avec de grandes injures

de leur part contre l'avarice de sa mere. Sextus Aurelius Victor ne se contente pas de faire prononcer à ce Monarque dans le dernier moment de sa vie, que la même personne qui la lui avoit donnée étoit cause de sa mort; il ajoûte, que Mammée avoit reduit son fils à telle extrémité, par une humeur épargnante, qui la tenoit, que ce peu qu'on desservoit de leur table, qui étoit fort frugale, s'y voioit remis pour la seconde fois, au repas suivant, afin de la contenter.

Avec tout cela pourtant, le même Hérodien ne laisse pas d'estimer grandement le soin extraordinaire, que prit Mammée de l'instruction de son Pupille, éloignant de lui les hommes vicieux, & sur tout ces pestes de Cour, qui flattent les mauvaises inclinations des Princes, dont ils pervertissent le naturel, & débauchent incontinent l'esprit. Il assure, qu'elle ne laissoit approcher personne de lui, de qui la vie ne fut vertueuse, & les mœurs dans l'approbation commune; aiant d'ailleurs reglé & dispensé tout son tems de telle sorte, qu'il en donnoit la meilleure partie à l'action, & aux emplois dignes de sa naissance, sans permettre qu'il lui en restât, où il pût vaquer aux choses mauvaises, qui se plaisent & s'entretiennent dans l'oisiveté,

comme dans leur propre élement. Certes ce ſont des précautions, qu'on ne ſauroit aſſés priſer, & qui méritent bien les éloges, que cette Dame a reçûs de pluſieurs ; ſans que nous parlions de ſa vigilance, & de ſes peines infinies à préſerver ce cher fils, dès ſes plus tendres années, contre la violence d'un tel monſtre qu'Heliogabale, qui tenta toute ſorte de moiens pour le faire mourir, par le propre texte d'Hérodien. Nous ve-
Lib. 1. nons de voir, comme Lampridius attribuë à Mammée la ſainteté de vie. Il ajoûte, que jamais Souverain ne fut mieux élevé qu'Alexandre Severe dans tous les exercices de paix & de guerre, dont elle lui donna d'excellens maitres. Et il finit la vie de cet Empereur, en diſant qu'il étoit de très bonne nature, comme fils d'une très bonne
Lib. 1. mere. Zoſime montre que l'animoſité de la Milice contre eux deux, venoit de ce que Mammée avoit élevé ce fameux Juriſconſulte Ulpien, (*a*) au deſſus des Capitaines des Gardes de l'Empereur ; ce qui n'eſt pas une petite preuve du zèle, qu'elle avoit pour la

(*a*) Secretaire d'Etat de Theodore Roi d'Italie en 514. Il a beaucoup écrit. Il mourut en Calabre dans un Couvent, où il s'étoit retiré.

Juſtice. La Chronique de Caſſiodore témoigne, que le reſpect & la pieté (pour ne changer point ſes termes) d'Alexandre envers Mammée, le firent aimer de tout le monde. Mais Euſebe a paſſé tous les autres, *Lib. 6. Eccl. hiſt. cap. 15.* en ce qu'il a écrit d'elle à ſa recommandation. Il nous aſſure que c'étoit une femme auſſi remplie de vertu, & particulierement de pieté, priſe dans un autre ſens que celui de Caſſiodore, qu'il y en eût de ſon tems. Il dit, qu'elle paroiſſoit réligieuſe dans ſa façon de vivre & dans ſes mœurs. Bref, par le deſir qu'elle eût de voir Origene, le faiſant venir d'Antioche, pour l'ouïr parler, Euſebe fait aſſés comprendre la bonne opinion, qu'il avoit de Mammée. Que dirons-nous donc des mauvaiſes rélations qu'Hérodien nous a données d'elle? Croirons-nous avec Jules Capitolin qu'il n'étoit pas content du gouvernement d'Alexandre Severe, & que cela le faiſoit parler de la ſorte? Ou ſi nous jugerons, que dans un mélange des vices & des vertus de Mammée, cet Hiſtorien n'a voulu ſupprimer ni les uns ni les autres, afin de s'acquiter fidélement du devoir de ſa charge? En vérité, je penſe que c'eſt la plus équitable opinion qu'on puiſſe prendre là deſſus.

Encore que nous ne confidérions Hérodien ici, que dans fa profeffion d'Hiftorien, fi eft-ce que quand Suidas nous apprend, qu'il a écrit beaucoup de chofes, l'on peut préfumer, qu'outre les huit livres, que nous avons de fon Hiftoire, qui font fort brefs, il avoit fait beaucoup d'autres ouvrages, qui ne font pas venus jusqu'à nous. Surquoi il faut remarquer, qu'il étoit originairement Grammairien d'Alexandrie, auffi bien, que fon pere Apollonius furnommé le *Dyfcole* ou le Difficile. Et c'eft peutêtre pour cela qu'Ammien Marcellin l'appelle *artium minutiffimum fcifcitatorem.* Quoiqu'il en foit, il paffa la meilleure partie de fon âge dans Rome à la Cour des Empereurs, où il eût moien de s'informer avec la curiofité qui paroit dans fes livres, de mille belles chofes, que nous n'apprenons point ailleurs.

Lib. 22. *hift.*

ZOSIME.

CEUX qui ne mettent nulle diftinction, non plus que Sigonius, entre l'Hiftorien Zofime, & deux ou trois autres du même nom, commettent, il me femble, une faute notable. Car Suidas en nomme deux,

dont le premier étoit Alexandrin, qui avoit écrit entre autres ouvrages la vie de Platon; & le ſecond de Gaza, ou d'Aſcalon, qui fit des Commentaires ſur Demoſthene & ſur Lyſias, du tems de l'Empereur Anaſtaſe. Ce dernier Zoſime ne doit donc pas être confondu avec l'Hiſtorien, qu'Evagrius dit expreſſément dans l'invective, qu'il fait contre lui, avoir été ſous l'Empereur Theodoſe le Jeune. *Lib. 3. Eccl. hiſt. cap. 41.* Je ne vois pas non plus, pourquoi nous prendrions celui d'Alexandrie pour le même Hiſtorien; puiſque leurs écrits ſont tout à fait differens; & que la qualité de Comte & d'Avocat du Fiſc, que le dernier avoit euë, n'eſt point attribuée à l'autre par Suidas, qui lui donne ſimplement celle de Philoſophe. Balthaſar Boniface veut encore, que l'Hiſtorien Zoſime ait écrit un Livre Chymique de la transmutation des Métaux, qu'il avoit ouï dire qu'on gardoit dans cette précieuſe Bibliotheque Roiale de Paris. *L. de Rom. hiſt. ſcr.* L'erreur eſt double en cela, parce que le manuſcrit dont il parle, & que j'ai conſidéré, eſt d'un Zoſime qui ſe dit Panopolitain; & d'ailleurs, c'eſt une ſuppoſition de nom, qui eſt toute commune parmi les Chymiſtes, qui ſe plaiſent ainſi à s'entretromper par des écrits qu'ils attribuent fauſſement tantôt à Démocrite,

tantôt à Zoſime, tantôt à quelque autre pour les autoriſer. Tant y a que l'Hiſtoire de Zoſime n'a nul rapport avec de telles compoſitions. Elle en avoit bien plus, ſi nous en croions Photius, avec ce qu'Eunapius fit de l'Hiſtoire des Céſars, qu'il ſembloit, que Zoſime eût ſimplement abregée, tant l'une avoit de reſſemblance à l'autre, hors les endroits qui concernoient Stilichon, dont Zoſime ne diffamoit pas la réputation, comme faiſoit Eunapius. C'eſt dequoi nous pourrions mieux parler, ſi les Venitiens avoient donné au public le Manuſcrit qu'on aſſure, qu'ils ont de l'Hiſtoire de celui-ci. Cependant il eſt certain, que le premier des ſix livres de Zoſime, qui comprend la ſuite des Empereurs depuis Auguſte jusqu'à Probus, & qui alloit autrefois jusqu'à Diocletien, eſt ſi ſuccint & ſi abbregé, que rien ne le peut être davantage. Les cinq autres livres ſont plus étendus, ſur tout quand il vient au tems de Théodoſe le Grand, & de ſes enfans Arcadius & Honorius, parce qu'il parloit alors de ce qu'il avoit vû. Il ne paſſe guères le ſecond ſiége, que mit Alaric devant la ville de Rome, & les ſujets de diviſion qu'on fit naitre entre Honorius & lui. Auſſi n'avons nous que le commencement de ſon ſixiéme livre, la fin ne s'en trouvant plus. Mais je

ne ſai pas ſur quelle autorité Sigonius ſe fonde, pour ſoûtenir, qu'il y avoit un ſeptiéme livre de l'Hiſtoire de Zoſime, qui s'eſt auſſi perdu, vû que Photius n'a parlé que de ſix, & que je ne vois perſonne, qui ait fait mention de ce ſeptiéme.

Nous avons déja dit un mot de l'invective d'Evagrius contre Zoſime. On la peut voir encore plus au long dans Nicephore de Calliſte. Photius dit, qu'il abaie comme un chien après ceux de nôtre créance. Et il ſe trouve peu d'Auteurs Chrétiens, jusqu'à Leunclavius, qui a fait l'Apologie de ce Paien, où l'on ne voie les mêmes plaintes contre lui, à cauſe de ce qu'il écrit au deſavantage de nôtre Religion. Pour dire la vérité, quoique ce ſavant Alleman le defende fort pertinemment en beaucoup de choſes, faiſant voir, qu'on a eu tort de vouloir, qu'un Hiſtorien infidele, comme Zoſime, eût d'autres ſentimens que ceux, qu'il a fait paroitre; ou qu'il s'abſtint de dire les vices des premiers Empereurs Chrétiens, ne s'étant pas tû de leurs vertus: On ne ſauroit nier néanmoins, qu'en une infinité d'endroits il n'ait témoigné bien plus d'animoſité que les loix de l'Hiſtoire ne le permettent.

Lib. 16. Eccl. hiſt. cap. 41. & ſeq.

Car je veux qu'il ait eu raiſon de repro-

cher à Conſtantin cette impoſition du Chryſargyre, ou de l'or luſtral, qu'Anaſtaſe ôta depuis ; Que ſon devoir l'obligeât de taxer ſon luxe & ſes profuſions ; Et qu'il ait dû même l'accuſer, d'avoir fait étouffer ſa femme Fauſta dans une étuve trop chaude, après qu'il eût commandé par jalouſie la mort de ſon propre fils Criſpus : Peut être qu'Euſebe écrivant du tems de ce même Conſtantin, ou pour le plus tard de Conſtantius ſon fils, n'oſa pas dire des choſes ſi hardies, comme il arrive à tous ceux, qui publient de ſemblables ouvrages, où les Puiſſances, qui dominent, ſont intereſſées. On ſait d'ailleurs, que Conſtantin fit aſſés d'autres actions repréhenſibles. Il rappella d'exil, pour complaire à ſa ſœur Conſtance, l'héréſiarche Arrius ; Et il relegua S. Athanaſe dans Treves, au grand préjudice des Catholiques, Mais Zoſime ne peut être excuſé, d'avoir autant qu'il a pû, mal interpreté toutes les actions de ce Prince. Il ne ſe fit Chrétien, ſi vous l'en croiés, que ſur ce qu'on lui dit, que le Paganiſme n'avoit point de luſtrations qui le puſſent laver de tant de crimes ; ce qui le fit reſoudre par l'avis de je ne ſai quel Egyptien à prendre la Religion Chrétienne, qui promettoit l'abſolution de toute ſorte de fautes.

Comme ſi Zoſime avoit pénétré tous les mouvemens intérieurs de Conſtantin, & toutes les graces, dont ſon ame pouvoit être remplie par la liberalité du Ciel ? S'il parle des différens de cet Empereur contre ſon beau-frere Licinnius, tout le tort eſt du côté du premier, qui n'obſervoit pas une de ſes paroles. Et il ne ſe contente pas de dire, que Conſtantin le fit étrangler dans Theſſalonique, violant la foi donnée à la femme de ce miſérable; il ajoûte, que ce fut ſelon ſon ſtyle ordinaire, ne laiſſant paſſer aucune occaſion de le déchirer, qu'il n'en faſſe uſage. *Lib.* 2.

Or ce n'eſt pas au ſujet ſeul de Conſtantin que Zoſime fait voir ſa paſſion contre le Chriſtianisme. Il attribuë la chûte de l'Empire Romain au mépris de l'ancienne Réligion du Paganisme, & principalement à ce qu'on oublia du tems de Diocletien la célébration des Jeux Séculaires. Les malheurs, qui arrivérent à Gratien n'eurent point d'autre cauſe, que le refus qu'il fit comme Chrétien d'être Souverain Pontife des Gentils, ce que Conſtantin même, dit-il, n'avoit pas eu en averſion. Quand Théodoſe exhorta le Sénat Romain à quitter le culte des Idoles, lui declarant qu'il ne vouloit plus faire la dépenſe des Sacrifices; il met cette réponſe dans la *ib.* 2. *Lib.* 4.

bouche de tous les Sénateurs, Qu'il n'y avoit point d'apparence de leur vouloir faire abandonner une Réligion où ils avoient prosperé douze cens ans durant, pour suivre une Foi sans raison, à laquelle il sembloit qu'on eût intention de les contraindre. La description injurieuse de l'ordre Monachal, qu'il dit s'approprier presque tous les biens sous prétexte d'en faire part aux pauvres, n'est pas une petite preuve de son animosité. Il appelle hypocrite & méchant cet Olympius, qui fut cause de la ruïne de Stilichon, tant parce qu'il veut toûjours faire passer celui-ci pour innocent, que pource que l'autre étoit un Chrétien de grande estime, comme on peut voir par deux lettres, que S. Augustin lui écrit. Bref, personne à mon avis ne le croira, quand non content d'avoir représenté S. Jean Chrysostome comme un séducteur du peuple, il assure que le Pape Innocent Premier, qu'il nomme *πόλεως ἐπίσκοπον urbis episcopum*, permit qu'on fit des sacrifices Paiens pour le salut de Rome, pendant qu'Alaric la tenoit assiégée.

Lib. 5.

Ep. 124. & 129.

L'on s'étonnera moins de l'aversion de Zosime contre nous, quand on considérera, combien il déferoit à toutes les superstitions de l'Idolatrie, qui lui a fait faire mille contes,

que je nommerois indignes de l'Hiſtoire, ſi nous n'avions déja remarqué, comme il s'en trouve de ſemblables dans ceux mêmes, qui l'ont écrite avec le plus de réputation. Dès le premier livre, en ſuite de la priſe de Zénobie par Aurelien, il recite les Oracles, & montre les prodiges, qui précedèrent la ruïne des Palmyreniens ſes ſujets. Et dans une famine vers le Rhin il fait tomber aſſez de bled pour en cuire du pain, & rendre par ce moien les Legions de l'Empereur Probus victorieuſes. La fable de ce Valeſius, qui fut averti par une voix de ſacrifier à Céres & à Proſerpine ſe voit au ſecond livre. Dans le quatriéme, les ſacrifices faits à Achille par un Neſtorius, garantirent Athènes & tout le territoire Attique d'un grand tremblement de terre, après la mort de Valentinien. Au cinquiéme, la même ville fut encore ſauvée par le ſpectre de cet Heros & par celui de Minerve, qui pacifièrent l'eſprit d'Alaric, ce que je laiſſe à refuter au docte Baronius. Et deux Statuës, l'une de Jupiter, & l'autre de cette ſienne fille, furent miraculeuſement préſervées d'un incendie arrivé ſous Arcadius dans Conſtantinople. Enfin tous les malheurs, qui accablèrent la maiſon de Stilichon vinrent des imprecations d'une Veſtale, ſur

Ad ann. Chr. 395. art. 16.

ce que ſa femme Serene eût la témérité de ſe parer d'un des atours de Rhea ; & même parce que c'étoit un collier, qu'elle lui prit, l'impieté fut punie d'un cordeau, & Serene étant étranglée ſentit la mort au lieu qui ſembloit le plus coupable.

Il eſt donc raiſonnable d'avouër, que l'infidelité a fait écrire beaucoup de choſes à Zoſime, ſoit en faveur de ſes Autels, dont il voioit mal volontiers la deſtruction, ſoit contre les nôtres, qu'il ne pouvoit ſouffrir, au préjudice de ſon Hiſtoire, & qui ſeroient capables de nous la faire mépriſer, ſi elle ne contenoit d'ailleurs mille belles choſes, que nous n'apprenons point autre part. Auſſi eſt-il certain que hors l'excès d'aigreur, & ſans cette animoſité trop grande, qu'il a fait paroitre contre les premiers Empereurs Chrétiens, c'eſt une pure injuſtice de trouver mauvais, qu'il ait remarqué leurs defauts, n'aiant pas tenu leurs vertus cachées, comme on peut voir en ce qu'il a dit de Théodoſe, & de Conſtantin. N'étoit-il pas de ſon devoir de reprocher aux enfans de celui-ci, leurs cruautés étranges à répandre le ſang de leurs plus proches parens? Et pouvons nous trouver étrange, qu'il nous ait dépeint les ſucceſſeurs du premier ſelon leurs lineamens naturels ? Arcadius, pour

ſaire la même alluſion, dont Leunclavius s'eſt ſervi, étoit un vrai animal d'Arcadie. Son frére Honorius ne valoit pas mieux que lui: Et tous deux poſſedés miſerablement par des femmes & par des Eunuches, qui abuſoient de leur autorité, furent cauſe de tant de disgraces dans l'Empire Romain, que ſa ruine n'a point de plus certaine Epoque, que le tems de leur domination. Zoſime eût donc été blâmable, s'il ne nous eût inſtruits de tout cela, & ceux-là ont grand tort, qui lui ſavent mauvais gré de l'avoir fait.

Son ſtyle eſt recommandable, au jugement de Photius, par ſa pureté, & par cette agréable douceur, qui accompagne ordinairement ce qui eſt écrit intelligiblement. Sa diction eſt courte, & ſa phraſe conciſe, comme les devoit avoir celui, qui abregoit ce que d'autres avoient composé plus diffuſement avant lui. C'eſt encore pourquoi Photius obſerve, que ſon langage n'a presque point de figures, qui ne ſont pas propres au genre d'écrire dont il ſe ſervoit. Il s'eſt abſtenu de même des harangues, & de tous ces ornemens, qui ne conviennent qu'à la haute éloquence. Auſſi faut-il avouër, qu'il n'eſt nullement comparable aux premiers Hiſtoriens que nous avons déja examinés.



PROCOPE.

Quoique Procope ait emploié dans son Histoire (*) les harangues obliques & directes, avec tout ce qu'il a cru, qui le pouvoit approcher des anciens ; il est néanmoins demeuré aussi bien que Zosime, beaucoup au dessous d'eux. Ce qui m'oblige à le mettre au rang des précédens, c'est que j'ai cru, qu'il pouvoit passer, avec Agathias, qui le va suivre, pour les deux derniers des Historiens Payens, qui ont écrit en Grec, & dont il nous reste quelque chose de considérable.

(*a*) L'Histoire de Procope est divisée en huit livres, dont deux de la guerre de Perse, abregés par Photius dans le 63. chapitre de sa Bibliothéque; deux de la guerre de Vandales, & quatre de celle des Goths. L'on peut voir en racourci toute cette histoire dans une espece d'abregé qu'en a fait Agathias, dans la Préface de son histoire, qui commence où finit celle de Procope. Outre ces huit livres de Procope il y a encore un autre livre, qui rapporte des choses, qui n'avoient point été publiées précédemment ce qu'il appelle *anecdota* & qui n'est autre chose qu'un tas d'injures ou invectives contre l'Empereur Justinien & Théodore sa femme.

rable. Je sai bien, que plusieurs personnes le prennent pour un Auteur Chrétien, & qu'on trouve un grand nombre de passages dans ses œuvres, sur tout au Traité, qu'il a fait des édifices de Justinien, où il parle comme faisoient les Fideles de son tems. Mais il y a d'autres passages si contraires à cela, & l'opinion de ceux, qui le croient Ethnique est appuiée sur de si fortes considérations, que je suis contraint d'y déférer. Car sans s'arrêter à ce que Procope semble reconnoitre en beaucoup de lieux la Fortune pour une grande Déesse, & sans avoir égard à cette étrange animosité, qu'il a fait paroitre contre Justinien, qu'on fonde en partie sur l'interêt de la Réligion, le seul endroit du premier livre de la guerre des Gots, où il parle des Ambassadeurs qu'envoia ce Prince à l'Evêque de Rome, pour accommoder les différentes opinions des Chrétiens, n'est il pas capable de détromper ceux, qui ont voulu considérer Procope comme un Historien Catholique; *Je ne m'amuserai pas*, dit-il *à rapporter le sujet de telles controverses, encore qu'il ne me soit pas inconnu, parce que je tiens que c'est une pure folie de vouloir comprendre la Nature Divine, & savoir ce que c'est que Dieu. L'esprit humain ne connoit pas seulement les choses d'ici*

ἀπὸ νοίας μανιώδους.

bas, comment se pourroit-il satisfaire dans la recherche de la Divinité? Je laisse donc là de si vaines matieres, & que la crédulité seule des hommes fait respecter; me contentant d'avoüer, qu'il y a un Dieu plein de bonté, qui nous gouverne, & dont la puissance s'étend sur tout cet Univers. Que chacun croie là dessus ce que bon lui semblera, soit, qu'il se trouve Prêtre, & attaché au culte Divin, ou homme de condition privée & seculiere. En vérité il ne pouvoit pas se moquer plus nettement de toute notre Théologie, & du zèle des Peres de l'Eglise, qui s'occupoient pour lors à combattre l'hérésie des Arriens en ce qui touche la seconde personne de la Trinité. Son discours est celui d'un pur Deiste, qui pensoit comme assez de Philosophes ont fait, & ce Melissus entre autres dans Hesychius, qu'on ne pouvoit rien determiner de Dieu que témérairement, & qu'il étoit impossible d'en avoir nulle sorte de connoissance. Comment peut-on s'imaginer, qu'un homme fut Chrétien, qui fondoit sur de semblables maximes tout ce qu'il croioit du Ciel? Que si nous joignons à cela les marques de superstition Paienne, qui paroissent dans tous ses livres, nous aurons bien de la peine à le distinguer des plus profanes Gentils. Le conte qu'il fait au pre-

mier livre de la guerre Persique, de l'artifice dont se servirent des Mages pour faire confesser la vérité à un Arsace, est de cette nature. Ils couvrirent la moitié d'un plancher de terre de Perse, & l'autre de terre d'Armenie, toutes deux conjurées de sorte, que quand Arsace étoit sur celle-ci, qui étoit celle de son païs, il avoüoit tout ce qu'il avoit nié sur la premiere. Il veut au livre suivant que des *Signes* militaires (puisque nous n'avons point d'autre mot pour expliquer ce qui tenoit lieu d'enseignes aux gens de guerre de ce tems-là) se tournèrent d'eux-mêmes du Couchant au Levant, par un présage de la calamité où tombèrent ceux d'Antioche. Le Roi Genzerich reconnoit dans le premier livre de la guerre des Vandales, au vol, que fit un Aigle sur la tête de Martianus, qu'il seroit un jour Empereur. Attile, prêt de lever le siége, s'arrêta devant Aquilée, voiant une Cigogne, qui emportoit ses petits hors de la ville. Et il rapporte un de ses songes au même livre, qui témoigne assez, combien il y déféroit, puisqu'il confesse, que rien ne le fit résoudre à s'embarquer avec Belisaire, que ce même songe le plus vain qu'il pouvoit faire. Ce *Lib. 1.* qu'il écrit de la guerre des Gots n'est pas plus exemt de semblables superstitions. Un Juif

y prédit avec trente Pourceaux la ruïne des Gots en Italie. Et Conſtantin y fait enterrer dans le principal marché de la ville, qui porte ſon nom, ce fameux *Palladium* d'Enée, transporté là de Rome expreſſément. Y a-t-il rien en tous ces contes, qui ſe reſſente de la pureté du Chriſtianisme?

Puisque nous venons de dire un mot de la mauvaiſe volonté de Procope contre Juſtinien, qu'il a renduë ſi viſible dans ſes *Anecdotes*, il faut un peu examiner cet ouvrage, dautant que c'eſt le lieu, d'où ceux qui ont voulu diffamer le même Empereur, ont toûjours pris toutes leurs médiſances. Que ſi nous faiſons voir le tort qu'a eu Procope, d'écrire, pour contenter ſa paſſion, une ſi ſanglante ſatyre contre ſon Souverain, nous rendrons au même tems de nulle conſidération ce que les autres ont mis d'injurieux dans leurs livres contre ſa réputation. Le nom d'*Anecdotes* montre, que c'eſt un travail ſecret, & que ſon Auteur ne vouloit pas qui fût divulgué. L'on tient qu'il le compoſa l'an trente deuxiéme de l'Empire de Juſtinien, le laiſſant imparfait tant par le repentir, qui le prit de s'être laiſſé ſi fort transporter, que par la ſatisfaction qu'il reçût de ſes gages, qui lui furent paiés en ce tems-là. Car

il ſe plaint en plus d'un lieu, que les ſalaires des hommes de ſervice comme lui étoient retenus; & il lui fut inſupportable de ſe voir éloigné durant plus de trente ans des charges & des emplois honorables, que d'autres obtenoient, dont le mérite, ce lui ſembloit, n'égaloit nullement le ſien. Enfin, de Secretaire qu'il avoit été de Beliſaire pendant toutes les guerres de Perſe, d'Afrique, & d'Italie, il fut reçû au nombre des Sénateurs: Il obtint la qualité d'Illuſtre, qui ne ſe donnoit qu'à peu de perſonnes, & pour comble d'honneur l'Empereur le fit Préfect de la nouvelle Rome, où il n'y avoit point d'office, qui ne fût inferieur au ſien. Cependant ſes *Anecdotes* ſont demeurées, Suidas en fait mention, & ceux que diverſes conſidérations ont animés contre la mémoire de Juſtinien, s'en ſont prévalus, les ont alléguées, & depuis peu même les ont fait imprimer, avec des gloſes & des commentaires très dignes du texte qu'ils interprètent. D'autres que moi ſe ſont déja efforcés d'en refuter les abſurdités, il me ſuffira de montrer ici ſommairement, que tout ce que Procope nous a donné d'Hiſtorique eſt entiérement ridicule, ſi l'on défére tant ſoit peu aux calomnies de cette piéce.

Thomas Rivius & Gabr. Trivorius.

Car puisqu'il proteste dès le commencement du premier livre de la guerre Persique, qu'on ne lui sauroit raisonnablement reprocher d'avoir rien écrit par faveur, ou pour obliger ceux, qui ne le méritoient pas, non plus que de s'être abstenu de dire la vérité, afin d'épargner quelqu'un de ses amis : Et puisqu'il reconnoit au même endroit, que comme l'Eloquence est l'objet de la Rhétorique, aussi bien que la Fable celui de la Poësie ; la connoissance de la vérité est de même le seul but, où vise l'Histoire : Peut-on souffrir qu'après avoir représenté dans la sienne Justinien comme un très grand & très vertueux Prince, il le fasse voir le plus infame & le plus vicieux des hommes dans ses *Anecdotes ?* La crainte qu'on allégue là dessus d'offenser les Puissances Souveraines, ne peut pas excuser une si honteuse diversité, ni une contradiction si manifeste. Et Procope est au même tems convaincu d'avoir pèché contre les deux plus importantes loix de sa profession, dont la premiere oblige à n'écrire jamais un mensonge, & la seconde à ne taire aussi jamais une vérité qui doit être sçûë. Voions ce qui nous le peut faire plus particulierement reconnoitre.

Il eſt certain, que Procope a toûjours parlé fort honorablement de Juſtinien, & de ſa femme Théodore dans ſes livres d'Hiſtoire, quoiqu'il ne l'ait pas fait auſſi ſouvent qu'il pouvoit. On peut voir, comme au ſecond livre de la guerre contre les Perſes, il loue le premier d'une prévoiance jointe à une pieté ſinguliere, au ſujet de cette grande peſtilence, qui paſſa d'Egypte à Conſtantinople, où cet Empereur emploia tous les moiens poſſibles pour la combattre. Et dans ſes ſix narrations des édifices du même Juſtinien, il repréſente ſans ceſſe ſa grandeur de courage, ſa dévotion, ſa liberalité, ſa douceur, ou ſa magnificence. Ce Monaſtere des filles Pénitentes, que l'Imperatrice Théodore retira du vice, lui donne ſujet de priſer ſon zèle & ſa charité conjointement avec celle de ſon mari, bien qu'il recite autrement cette action dans ſes *Anecdotes*. Mais il s'eſt ſouvenu de cette Dame en beaucoup d'endroits avec de grands titres d'honneur. Quand il fut queſtion de reſiſter à l'entrepriſe d'Hipatius, qui s'étoit fait proclamer Empereur dans Conſtantinople, Procope la fait opiner ſi généreuſement, qu'il aſſure, que rien ne donna tant de courage à tous ceux du Conſeil Imperial, que

Lib. 1. de bello Perſ.

la resolution héroïque de Théodore. Et lorsqu'il dépeint les mauvaises conditions de ce Jean de Cappadoce, qui fut démis de sa charge de Préfect du Prétoire, il dit, qu'il étoit si fou & si témeraire, que de calomnier auprès de Justinien l'Imperatrice Théodore, qu'il nomme une très sage femme. S'il a parlé d'elle en d'autres lieux de son Histoire sans éloge, ç'a été aussi sans blâme. Il dit sa mort à la fin du second livre de la guerre Persique, mais il n'en médit point. Et au troisiéme de celle des Gots il se souvient encore de son decès arrivé au même tems que Belisaire envoioit sa femme Antonine en Cour, pour y avancer ses affaires par la faveur de l'Imperatrice, c'est néanmoins sans user de la moindre invective en son endroit. Voions maintenant le revers de la medaille, & de combien de différentes couleurs il fait le portrait de Justinien & de Théodore dans cette composition satyrique, dont nous nous plaignons.

Pag. 37. Déja pour rendre ce Prince plus odieux, il veut qu'il ressemblât quant à l'extérieur à Domitien, dont la mémoire étoit en telle horreur, que par Arrêt du Senat Romain ses statuës furent abatuës dans tout l Empire, & son nom raïé des inscriptions publiques.

Mais quoiqu'il ſoit contraint dans le rapport de ces deux perſonnes, d'avouër que celle de Juſtinien n'étoit pas deſagréable, il le compare néanmoins à un Ane, non ſeulement à cauſe de ſa peſanteur d'eſprit & bêtiſe, mais encore eu égard à ſes oreilles mobiles, qui le firent nommer en plein theatre γαύδαρε, c'eſt à dire mot pour mot *maitre Baudet*, par ceux de la faction Verte ou Praſine dont il étoit ennemi; ſelon la remarque de Nicolaus Alemannus, qui a fait imprimer depuis peu ces belles *Anecdotes*, avec des notes Hiſtoriques de même farine. Au ſurplus, c'étoit un Prince, qui condannoit ſur la premiere délation ſans ouïr perſonne, & qui mal informé ordonnoit froidement le raſement des places, le ſac des villes, & la déſolation des provinces. L'amour des femmes le transportoit au delà de toutes les bornes, & il étoit irréconciliable dans ſes inimitiés. Il faiſoit mine d'être Chrétien, mais dans ſon cœur il reſpectoit les Dieux du Paganisme. Ses profuſions, ſur tout à l'égard des bâtimens, le contraignoient d'uſer d'exactions étranges, ſi bien, qu'outre les impôts ordinaires, il tiroit du Préfect de ſon Prétoire un tribut, qu'il nomma lui même en ſe moquant Aërien, parce qu'il

Pag. 38.

Pag. 39. & 59.

Pag. 91.

n'avoit point d'autre fondement que son humeur avare & tyrannique. Son esprit leger étoit susceptible de toutes impressions, hors celle de l'humanité. Il ne garda jamais sa parole, s'il ne lui étoit avantageux de l'observer. La flatterie le ravissoit, & rien ne
Pag. 60. lui fit tant affectionner Tribonien, que de lui avoir ouï dire, qu'il craignoit que sa pieté extrême ne donnât envie au Ciel de le dérober à la Terre en un instant, & quand on y penseroit le moins. Bref, il sembloit, que la Nature eût pris plaisir à verser dans l'ame de ce Monarque tous les defauts, qui peuvent diffamer le reste des hommes. Pour les perdre plus facilement, sa femme & lui leur dresserent ce piége, qu'ils feignirent d'être toûjours en discorde, de sorte que l'un prit exprès pour cela le parti de ceux de la livrée bleuë, l'autre favorisant ouvertement la faction contraire de la couleur verte. Ils étoient tels tous deux, que plusieurs personnes, pour se mettre en leurs bonnes graces, faisoient mine d'être méchans, & d'avoir toutes leurs inclinations portées au
Pag. 56. vice. Aussi ne passoient-ils vers ceux, qui les connoissoient bien, comme Procope, que pour des Démons incarnés, & pour des vrais Furies, revétuës de nôtre humanité, afin

de travailler plus commodement le genre humain, animer les Nations l'une contre l'autre, & mettre plus facilement tout le Monde sans dessus dessous. De fait, la mere de Justinien avoüa souvent, qu'elle ne l'avoit pas eu de son mari Sabbatius, mais d'un Incube, qui couchoit avec elle. Et à l'égard de Théodore, ceux qui l'avoient aimée, lorsqu'elle étoit encore Comédienne, rapportoient, que souvent les Demons ou Esprits nocturnes les chassoient de chez elle pour prendre leur place dans son lit. L'on m'a envoié de Rome ce que la honte a fait retrancher de la page quarante & uniéme & quarante deuxiéme des *Anecdotes* imprimées, où Procope fait faire à cette femme des actions de lubricité si étranges, sur tout, quand des Oisons alloient en plein théatre chercher des grains de bled, où ils devoient le moins être, que je ne crois pas, que personne envie là dessus l'original entier à la Bibliothéque du Vatican, ni qu'on ait jamais ouï parler de semblables abominations. Mais contentons nous de ceci. C'est un craïon racourci, & une description sommaire de Justinien & de Théodore, selon les lineamens, dont Procope s'est servi pour les représenter dans cet infame ouvrage, qui décredite tout ce que nous avons de lui.

Pag. 57.
Pag. 58.

Je ne veux point me ſouvenir ici de ce que Juſtinien a été mis au rang des Saints, comme Nicephore, Barthole, Jean Faber, Gennadius, & aſſez d'autres l'ont écrit, aſſignant même les Calendes du mois d'Août pour le jour de ſa fète. Je dirai ſeulement, que quand lui & ſa femme auroient été les plus vicieuſes perſonnes du Monde, Procope n'a pas dû être ſi diſſemblable à ſoi-même, & ſi peu fidele à la vérité, que de parler d'eux comme nous avons vû qu'il a fait, ſoufflant le chaud & le froid, & renverſant la foi de ſon Hiſtoire dans ſes *Anecdotes*, auſſi bien que celle de ſes *Anecdotes* dans ſon traité des édifices, qui eſt le dernier de ſes ouvrages. Mais ſans entreprendre de refuter tant de calomnies, quelle apparence y a-t-il d'accuſer de cruauté cet Empereur, après avoir montré avec combien de clemence il traita, outre les Rois Vandales, Vitiges & Gilismer, ceux même de ſes ſujets, qui avoient conſpiré contre ſon Etat & contre ſa perſonne. Jean de Cappadoce ſon Préfect, & le vaillant Capitaine Artabane, convaincus de cette perfidie, en furent quittes pour la priſon, & le dernier ſe vit en peu de tems rétabli dans ſes charges, & dans les bonnes graces de celui auquel il avoit

voulu ôter la vie & l'Empire. Je ſai bien, qu'on lui reproche d'avoir uſé de trop de ſéverité envers Beliſaire. Nous ne liſons rien pourtant de cela dans Procope, qui vraiſemblablement ne s'en fût pas tû. Agathias écrit ſimplement, que les envieux de ce grand Capitaine furent cauſe, qu'il ne fut pas dignement reconnu de ſes ſervices, ſans dire un ſeul mot ni de condannation, ni de confiſcation de ſes biens. Nôtre Grégoire de Tours veut, que Juſtinien ait été contraint de lui ſubſtituer l'Eunuque Narſes en Italie, parce qu'il y étoit trop ſouvent battu par les François; ajoûtant que pour l'humilier, l'Empereur le remit à ſa premiere charge de Connétable, qui ne devoit pas être ſi conſidérable a Conſtantinople, qu'elle eſt à preſent en France. Et puiſqu'il n'y a que de petits Ecrivains de nulle autorité, qui lui ont fait demander l'aumône dans une extrême miſére, il faut tenir cela pour une fable, & tout au contraire reconnoitre en ſa perſonne la bonté de ſon Prince, qui l'aiant comblé de biens & d'honneurs, ne le traita jamais plus mal, quoiqu'on le lui eût voulu rendre ſuſpect juſqu'à trois diverſes fois, qu'il fut accuſé de s'être voulu emparer de l'Etat. C'eſt auſſi une choſe étrange, que celui-là repro-

Lib. 5. Hiſt. c. 32.

che à Justinien ses bâtimens, qui a fait un livre exprès à leur recommandation, & qui nous décrivant la superbe structure de tant d'Eglises, d'Hôpitaux, & de Monastères, n'y a pas moins admiré la Pieté que la magnificence de ce Monarque. Il est vrai qu'Evagrius lui attribuë la réparation ou le rétablissement entier de bien cent cinquante villes; mais je ne vois pas avec quelle couleur on peut tourner cela à son desavantage. L'amour des femmes, dont on le diffame, n'a pas plus de fondement. Car quoique nous le puissions blâmer de s'être engagé si avant dans l'affection de Théodore, que d'extorquer de son prédecesseur Justin de nouvelles loix en faveur des Comédiennes, afin de pouvoir épouser celle-ci, ce n'est pas à dire qu'on lui doive imputer, comme fait Procope, de s'être abandonné aux femmes, sans rien spécifier, & sans que son Histoire ni aucune autre ait jamais parlé des Dames dont il fut passionné, & qui se seroient sans doute prévaluës de son affection, s'il eût été aussi foible de ce côté-là que les *Anecdotes* voudroient le faire croire. Je n'ai pû m'empêcher de mettre en quelque évidence l'absurdité de ces deux ou trois chefs d'accusation, qui peuvent faire juger des autres, quand ils

ne se refuteroient pas, soit d'eux mêmes, soit parce que nous avions déja remarqué avant que de les proposer.

Il faut pourtant que j'ajoûte ce seul mot au sujet de la stupidité de Justinien, que quelque mouvement d'oreilles, qu'il ait eu, il n'a jamais été stupide, comme la satyre que nous examinons le représente. A la vérité, une faute survenuë dans l'impression de Suidas, faite sur le travail de Chalcondyle il y a près de cent cinquante ans, où le nom de Justinien passa pour celui de Justin, avec le surnom de ἀναλφάβητος, homme sans lettres, que Procope même n'attribuë qu'au dernier qui ne savoit pas seulement signer son nom, a fait errer de grands hommes. Alciat, Budée & Baronius sont de ce nombre, quand sur cette fausse autorité, que tous les manuscrits du Vatican contredisent, ils ont mis Justinien au nombre des plus ignorans Princes qui furent jamais. J'ai été curieux de voir dans la Bibliothéque du Roi trois autres Manuscrits de Suidas, qui y sont, pour m'assurer de l'erreur arrivée lorsqu'il fut imprimé, comme nous venons de dire. Les deux de la meilleure note sont corrects, & n'attribuent cette ignorance qu'à Justin, qu'on sait n'avoir été qu'un simple Bouvier

Anecd. pag. 28.

Ad ann. 528. & passim.

avant que de porter les armes, qui le firent parvenir à l'Empire. Mais le troisiéme a fait la faute, & nomme Justinien pour Justin; ce qui montre, que l'impression suivit vrai-semblablement un aussi vicieux exemplaire. Cependant, c'est une chose certaine, que Justinien avoit très bien étudié sous son Précepteur l'Abbé Théophile: Beaucoup de livres lui sont attribués par Isidore & par d'autres. Les lettres de Cassiodore le nomment très docte. Et l'on a fait cette observation, qu'on vit au même tems trois têtes couronnées, qui faisoient profession de la Philosophie, Chosroës en Perse, l'infortuné Théodahatus en Italie, & celui dont nous parlons dans Constantinople, ce qui montre bien le tort, qu'on lui fait, quand on le traite d'ignorant & de grossier.

Disons maintenant, qu'encore que Procope soit fort blâmable d'avoir tant donné à ses ressentimens particuliers contre Justinien, il ne laisse pas d'être d'une lecture très importante, à cause que nous ne pouvons apprendre d'autre que de lui ce qu'il debite comme témoin oculaire des guerres de cet Empereur en Perse, des Vandales en Afrique, & des Gots en Italie. C'est ce qui fit commettre le crime de *Plagiaire* (nous n'a-

vons

vons point d'autre terme pour signifier cette sorte de larcin) à Léonard Aretin, quand il voulut faire voir en Latin l'Histoire de ceux-ci. Car n'en pouvant presque rien apprendre d'ailleurs, il s'avisa de mettre en langage Romain les trois livres de Procope, les divisant en quatre par le partage du dernier en deux, retranchant en de certains lieux ce qu'il jugea être moins important à son païs, & ajoûtant quelque chose ailleurs, comme l'embrasement du Capitole par Totilas, à qui Procope ne fait pas allumer de si grands feux dans Rome, que sont ceux dont parle l'Aretin. Cependant, il se contente de dire dans sa Préface, qu'il s'est servi de quelques Commentaires étrangers ou rélations Grecques, sans nommer celui, dont il est le simple & assez mauvais traducteur, par un oubli affecté qu'on ne sauroit trop condanner. Nous avons déja declamé dans nos Sections précédentes contre ceux, qui supposent des livres, en les attribuant à des Auteurs, qui n'ont jamais songé à les faire. Et véritablement il y a de l'infidelité bien grande à tromper de la sorte, autant qu'on peut, tout le genre humain. Mais si ce vice est le plus méchant, je trouve celui de *Plagiaire*, qui lui est opposé, & qui ôte au lieu de donner, beau-

coup plus honteux, parce qu'il n'y a rien de plus vil ni de plus infame, que de dérober, & que ceux qui s'attribuent les travaux d'esprit des autres, font paroitre leur impuissance à produire quelque chose de valeur. Revenant à Procope, il avoit connoissance sous Belisaire de presque tous les secrets de l'Etat, ce qui rend son Histoire de grand poids. Mais on trouve mauvais le zèle excessif, dont il est porté pour ce Général, & Bodin entre autres soutient, qu'il s'est montré trop partial pour lui. C'est ainsi qu'on reprend Eginard d'avoir toûjours flatté Charles-Magne; Eusebe, Constantin; Paul Jove, Cosme de Medicis; Sandoval, Charles-Quint; & assez d'autres les Princes, qu'ils ont voulu obliger aux dépens de la Vérité. En effet, Procope ne parle jamais qu'à l'avantage de Belisaire; il enlumine toutes ses
Pag. 58. actions; & il supprime plûtôt une partie des succés, dont il fait le recit, que de rien écrire qui puisse faire tort à la réputation de son Heros. J'en produirai un endroit signalé, & tel que je ne pense pas, qu'on voie rien semblable dans pas un autre Historien. Cet endroit est du second livre de la guerre des Vandales, où aprés avoir mis la harangue de Belisaire à ses soldats, & deux autres de Stozas son adversaire, Procope dit, que les troupes du premier se re-

voltant, contraignirent leurs Chefs de se retirer dans un Temple, où ils furent tous tués. La raison vouloit, qu'il fit savoir là dessus ce que devint Belisaire, qu'on jugeroit avoir été massacré avec les autres. Mais parce que c'est un fâcheux évenement, sans dire de quelle façon il s'en tira, Procope ajoûte simplement, que Justinien dépêcha sur cette mauvaise nouvelle son neveu Germanus, qui vint prendre la souveraineté des armes en Afrique; & sans toucher le moindre mot de Belisaire, il estropie sa narration de telle sorte, que son lecteur ne sait, où il en est. A la vérité le texte Latin est ici un peu tronqué, n'aiant pas tout ce qui se lit dans le Grec; où néanmoins la faute, que nous disons ne laisse pas de paroitre. Cela me fait souvenir d'un autre lieu du second livre aussi de la guerre des Gots, où sur une simple lettre du même Belisaire, le Roi des François Théodebert quitte la pointe de ses victoires en Italie, & retourne fuiant en son païs. Il reconnût sa faute, dit-il, & sa témerité, aussitôt qu'il eût fait lecture de cette lettre, se retirant chez soi en toute diligence. Comme si ce puissant Monarque fût venu là en Ecolier, sans avoir bien pensé à ce qu'il faisoit; & que la rhétorique de Belisaire l'eût reduit avec tous ceux de son Conseil à s'absenter

faute de repartie? Certainement il y a bien du defaut de jugement en cela, & l'Aretin a eu raison de suppléer du sien en cet endroit, que la faim & le manquement de vivres firent retourner chez eux les François victorieux. Il eût pû ajouter les maladies, conformément au texte de Gregoire de Tours qui parle de cette retraite.

Lib. 3. Hist. c. 32.

Je trouve encore que nôtre Historien fait faire une action à Théodebert qui ne s'accorde pas avec ce qu'il avoit dit un peu auparavant, que les François étoient les hommes du Monde, qui gardoient le moins leur foi, puisque la lettre de Belisaire, qui ne reproche à ce Roi que l'inobservation des Traitez, eût néanmoins tant de pouvoir. Un Auteur plus sensé n'eût pas parlé de la sorte, ni offensé témerairement toute une Nation, par la même animosité, qui fit décrier aux Romains la Foi Grecque & la Foi Punique, au même tems qu'ils étoient eux mêmes les plus infideles qui furent jamais à tous les peuples de la Terre. Il faut avant que je quitte cet endroit, où Procope a si mal parlé de nous, que je tire encore ma raison de lui, en remarquant avec combien de malice & d'absurdité il fait au même lieu, que les François se rendent maitres du camp des Gots, & de celui des Grecs Romanisés, sans que ceux-ci sçûssent rien de la venuë des premiers, bien

qu'ils fussent plus de cent mille, comme si leur armée fût descenduë du Ciel au cœur de l'Italie, ainsi que des Sauterelles, qu'un tourbillon de vent transporte quelquefois d'une region dans une autre. Mais puisque nous le reprenons d'avoir été trop partial, arrètons ici le zèle, que nous avons pour nos ancètres, afin qu'on ne le juge pas excessif.

Pour conclusion, je crois que Procope mérite d'être lû attentivement, à cause sur tout des choses, dont il traite seul avec une exacte connoissance: Et qu'il faut d'ailleurs user d'une grande discretion dans sa lecture, afin de discerner le bien du mal, & les defauts, dont nous avons donné des exemples, de ce qu'il a écrit plus judicieusement. Il étoit de Césarée en Palestine, d'où il vint à Constantinople dès le tems de l'Empereur Anastase, de qui il se fit estimer, aussi bien que de Justin Premier & de Justinien. Suidas après lui avoir donné le surnom de *Illustrius*, le nomme Rhéteur & Sophiste, comme de vérité il semble, qu'il ne l'ait que trop été pour un Historien. Il est diffus, mais avec une abondance, qui est plus Asiatique qu'Athenienne, ou qui a souvent plus de superfluité que de vrai ornement. Photius n'a mis dans sa Bibliothéque au Chapitre soixante troisiéme que l'abregé des deux

livres de la guerre contre les Perſes, quoiqu'il
Cap. 160. ſe ſoit ſouvenu des autres. Il le diſtingue ailleurs d'avec un autre Procope ſurnommé Gazeus, qui vivoit au même tems de Juſtinien, &
M. Guiet. qui étoit auſſi Rhéteur de profeſſion. Que ſi j'oſois ſuivre le jugement d'un des hommes de ce Siécle qui a le plus de connoiſſance de la langue Grecque, je croirois volontiers avec lui que le livre des *Anecdotes* eſt un ouvrage ſuppoſé, & qu'on attribue fauſſement à l'Hiſtorien Procope. Ce qui eſt véritablement de lui ſe voit écrit d'un ſtyle beaucoup différent de celui de cette ſatyre, & qui a bien plus de l'air de l'ancienne Grece. Mais parce que ceux mêmes, qui ont travaillé contre les *Anecdotes*, ſemblent demeurer d'accord, qu'elles ſont de celui à qui on les donne, j'ai été contraint d'y faire les reflexions précedentes, & de traiter Procope ſur ce fondement plus deſavantageuſement, que je n'euſſe fait ſans cela. Il eſt vrai qu'au même tems que j'acheve cette Section, une Epitre de Balthaſar Boniface au Clariſſime Molini, dont je viens de faire lecture, m'empêche de me repentir d'en avoir uſé de la ſorte. Elle eſt imprimée à la fin de ſes jugemens ſur ceux qui ont écrit l'Hiſtoire Romaine. Et parce qu'ils n'avoient point parlé des *Anecdotes* au Chapitre de Procope, il prend ſujet d'en de-

clarer ſon ſentiment à ce Seigneur Venitien dans la lettre que je dis. Certes il n'a pas été moins touché que moi par une inſolente invective. Et il s'étonne, comme je viens de le faire, que Rivius & ceux qui ont entrepris d'y répondre, ne ſe ſoient point aviſés de la conſidérer comme une piéce ſuppoſée, bien qu'il ne determine rien à cet égard, ſe contentant de déclarer, combien elle lui eſt ſuſpecte.

AGATHIAS.

IL y a ſujet, ce me ſemble, de douter de la Religion d'Agathias, comme nous avons fait de celle de Procope. Car quand il parle dès le commencement de ſon Hiſtoire des François de ſon tems, il les loue entre autres choſes de ce qu'ils étoient tous Chrétiens, & de ce qu'ils avoient, ajoûte-t-il, de très bons ſentimens de Dieu. Mais lorſqu'il rend raiſon dans ſon troiſiéme livre, pourquoi la Fortreſſe d'Onogoris ſituée dans la Colchide, s'appelloit de ſon tems le Fort de Saint Etienne, il rapporte, comme ce Protomartyr fut lapidé en ce lieu-là, ſe ſervant du terme Φασίν, *à ce qu'ils diſent*, ou, *à ce qu'on dit*, d'où l'on tire une forte preuve de ſon infidelité. Auſſi la plus com-

mune opinion, fondée, tant ſur ce paſſage, que ſur quelques autres, le met au nombre des Gentils, quoiqu'il n'ait jamais uſé non plus que Procope d'invectives contre le Chriſtianisme, comme la plûpart des Hiſtoriens Ethniques ont fait à l'exemple de Zoſime. Le tems, où ces deux ont vécu, peu favorable au Paganisme en eſt peutêtre la ſeule cauſe. Il dit lui même dans ſa Préface, que le lieu de ſa naiſſance étoit la ville de Murine en Aſie, qu'il diſtingue d'une autre de Thrace du même nom. Son pere s'appelloit Memnonius, & ſa profeſſion étoit la Jurisprudence, ſuivant le Barreau de Smyrne en qualité d'Avocat, au rapport de Suidas; ce qui lui a fait donner le ſurnom de *Scholaſtique*, parce qu'on nommoit alors Ecoles, les lieux où le Droit Romain s'enſeignoit, comme on les appelle encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits. Il avouë que la Poëſie s'étoit renduë maitreſſe de ſes premieres affections, qui lui firent écrire pluſieurs petits Poëmes en vers Hexametres, qu'il donna au public ſous le nom de *Daphniques*. Et il ſe dit encore Auteur d'un recueil d'Epigrammes de diverſes mains, dont je penſe qu'on voit une grande partie dans l'Anthologie Grecque ſous ſon nom. C'eſt ce qui rend ſon ſtyle ſi agréable & ſi fleuri, aiant traité l'Hiſtoire, par l'avis

du premier Secretaire d'Etat Eutychianus, comme voisine pour ce regard, & selon qu'il parle, comme limitrophe de la Poësie. Je sai bien que Sigonius & Verderius ont été d'un autre avis bien différent touchant sa façon d'écrire, qu'ils veulent être des plus basses & des plus impures. Mais ce n'est pas en ce qui touche seulement le style d'Agathias, qu'ils se sont trompés; on les a repris d'assez d'autres téméraires jugemens; & j'ai été contraint plusieurs fois jusqu'ici d'en suivre de plus équitables que les leurs. Il ne mit la main à la plume, que depuis la mort de Justinien, sous l'Empire de Justin Second, comme il le declare lui même dans sa Préface, commençant son Histoire par la fin de celle de Procope. Et je ne doute point que ce grand homme d'affaires Eutychianus, qui l'avoit embarqué dans une si haute entreprise, & qui étoit son ami intime, ne lui ait fourni beaucoup de pieces rares, & d'importans mémoires, pour y reüssir comme il a fait. L'on voit des lettres & des harangues directes dans tous ses livres, comme celle de Narses dans les deux premiers, d'Aetes dans le troisiéme, des Deputés de Colchos dans le quatriéme, de Belisaire dans le cinquiéme. Et non content de pénétrer dans les conseils, pour découvrir les causes principales des éve-

nemens, il en juge le plus ſouvent, & contre l'uſage de Xénophon & de Céſar, qui ne font jamais voir ce qu'ils penſent des choſes, il dit ſon avis, & ſuit en cela de grands Auteurs, qui ont été contraires à ceux-ci.

Encore qu'Agathias donne de grandes loüanges à Procope, il ne laiſſe pas de ſuivre des ſentimens bien contraires aux ſiens, & même de le reprendre quelquefois pour avoir fait des jugemens peu raiſonnables. Nous en pouvons donner divers exemples, dont le plus illuſtre ſera pris de ce qu'il dit à nôtre avantage dans ſon premier livre, contre l'infame reproche, que Procope avoit fait à ceux de nôtre Nation, d'être les plus infideles des hommes. Agathias tout au rebours, après avoir montré que les François ſont très polis & civils, comme ceux qui ſe ſervoient déja presque en toutes choſes des loix Romaines, il ajoûte, qu'on ne les doit de rien tant eſtimer, que de l'exacte juſtice, qu'ils obſervent ſans exception, puiſque leurs Rois mêmes n'en étoient pas exemts; ce qui les faiſoit vivre dans une concorde pleine d'admiration. Certainement, outre que la Juſtice eſt une vertu tranſcendante, & qui comprenant en ſoi toutes les autres, ne peut par conſequent ſubſiſter ſans la fidelité; on peut dire encore qu'elle

n'a rien qui lui ſoit plus contraire que le manquement de parole ou de foi, & par conſequent qu'Agathias ne pouvoit pas mieux démentir Procope, ni reparer plus avantageuſement le tort, qu'il nous avoit fait.

Il faut que je remarque ici comme, nonobſtant que ces deux Hiſtoriens euſſent des penſées ſi oppoſées pour ce qui nous concerne, ils n'ont pas laiſſé de convenir en ce qui touchoit la grandeur & l'indépendance de nos Rois. Procope reconnoit dans le troiſiéme livre de la guerre Gotique, qu'il n'y avoit qu'eux de Monarques au Monde, avec les Empereurs Romains, qui euſſent le droit de faire empreindre leur image dans la monnoie d'or; de ſorte que le Roi même de Perſe, qui prenoit de ſi glorieux titres, n'eût oſé entreprendre d'en faire autant. Agathias auſſi parlant du Roi Théodebert, dit, qu'il fut tellement indigné de voir que l'Empereur Juſtinien prenoit entre autres qualités celle de *Francicus*, comme s'il eût domté les François, & qu'il eût poſſedé quelque droit de ſuperiorité ſur eux; que par cette ſeule conſidération il ſe reſolut d'aller ſubjuguer la Thrace, mettre le ſiége devant Conſtantinople, & renverſer l'Empire Romain, dont cette ville étoit pour lors la capitale. Je ſai bien que le même Aga-

thias appelle ce deſſein témeraire, préſuppoſant, que Théodebert fût péri dans une ſi hardie, ou, pour uſer de ſon terme, dans une ſi furieuſe entrepriſe. Il avoue pourtant, que ce Roi l'avoit conduite à tel point, que ſans ſa mort ſurvenuë dans la chaſſe d'un Taureau ſauvage, rien ne le pouvoit plus retarder; & Dieu ſait, ſi l'évenement eût été conforme aux conjectures de nôtre Hiſtorien. Tant y a que ce ſont des témoignages irreprochables du pouvoir abſolu de nôtre Monarchie, qui n'a jamais reconnu que Dieu pour ſuperieur, & ſelon le mot d'un bon Gaulois à Alexandre, que le Ciel ſeul au deſſus d'elle.

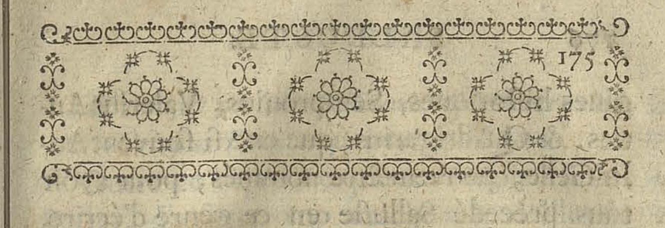
Pour revenir aux exemples des jugemens que fait Agathias, bien différens de ceux de Procope, & où la force du raiſonnement ſemble être toute du côté du premier, nous produirons un endroit fort notable de ſon quatriéme livre. Il n'y peut ſouffrir, que Procope, non content de dire qu'Arcadius laiſſa la Tutelle de ſon fils Théodoſe & de l'Empire, au Roi de Perſe Isdigerdes, (ce que pas un Auteur digne de foi n'avoit écrit avant lui) loue de plus cette action, comme pleine de prudence, & qu'il ajoûte, qu'encore qu'Arcadius n'eût pas au reſte beaucoup d'eſprit, il fit néanmoins paroitre en ceci, qu'il étoit

homme ſage, & qu'il ſe conduiſoit très prudemment. C'eſt, dit Agathias, juger des choſes par les évenemens, comme le peuple le pratique toûjours; mais à les examiner par la raiſon, il ſe trouvera, que jamais Souverain ne fit rien de plus repréhenſible, que fut la Déclaration d'Arcadius. N'étoit-ce pas donner la Brebis en garde au Loup, que de commettre ſon fils & ſon Etat entre les mains de leur plus grand ennemi, par une confiance, qui pour être quelquefois tolerable entre des particuliers, ne peut être ſoufferte, où il étoit queſtion du ſalut d'un jeune Monarque, & de la conſervation d'une Couronne, d'autant plus enviée, qu'elle vouloit donner la loi à toutes les autres? En vérité, il n'y a perſonne qui ne doive acquieſcer au ſentiment d'Agathias, & qui ne conclue probablement avec lui, que dans l'évenement de cette Tutelle, heureux comme chacun le ſait, il y a plus de ſujet d'admirer la bonté & l'integrité du Roi de Perſe, que la prudence de l'Empereur.

Entre pluſieurs choſes très remarquables qui ſe trouvent dans les cinq livres de l'Hiſtoire d'Agathias, il faut ſingulierement obſerver non ſeulement ce qu'il dit de la ſuite des Monarchies Orientales vers la fin du ſecond, mais principalement ce qu'il ajoûte

dans le quatriéme de la ſucceſſion des Rois de Perſe, depuis cet Artaxares, qui remit l'Empire entre leurs mains, d'où les Parthes l'avoient ôté, & ſe l'étoient approprié. Car outre le ſoin & l'induſtrie du même Agathias à bien traiter cette matiere, l'autorité d'un Sergius Truchement eſt de très-grand poids, qui tira des Annaliſtes & Bibliothécaires des Rois de Perſe, ce que cet Hiſtorien nous donne. Certes, il a raiſon de corriger le texte de Procope, par celui des mémoires, que lui avoit fourni cet interprete, & de les préferer à toute autre rélation, parce que chacun doit être plûtôt crû dans l'Hiſtoire de ſon païs, qu'un Etranger; ſur tout ſi l'on fonde ſon diſcours ſur des piéces authentiques, comme l'étoient celles des Archives publiques qui furent communiquées à Sergius. C'eſt par où nous finirons la premiere partie de nôtre entrepriſe, pour venir à la ſeconde, qui regarde les plus conſidérables Hiſtoriens Latins qui nous reſtent des anciens.





DES HISTORIENS LATINS.

SALLUSTE.

LA même raiſon, qui m'a fait mettre Hérodote le premier des Hiſtoriens Grecs, m'oblige à donner ici le même rang à Salluſte entre les Latins, quoiqu'il y en ait eu de beaucoup plus anciens que lui. Car nous ſavons qu'Ennius avoit écrit long tems auparavant dix huit livres d'Annales en vers Heroïques, & que Navius au même ſiécle, ſe plût à mettre la premiere guerre Punique en d'autres vers nommés Saturniens. Fabius Pictor fut celui des Romains, qui commença à faire une Hiſtoire en proſe Latine. Poſthumius Albinus, Caſſius Hemina, C. Fannius, à qui Salluſte donne le titre de véritable, vinrent en ſuite. Et Caton avec ſes Ori-

gines hiſtoriques, Sempronius, Valerius Antias, & Quadrigarius, que cite ſi ſouvent Aulu-Gelle, peuvent être nommés, pour avoir tous précedé Salluſte en ce genre d'écrire. Mais puisqu'il ne nous reſte rien de leurs ouvrages, que le regret de les avoir perdus, le Fabius, le Caton, & le Sempronius, que nous a donné Annius de Viterbe, étant toutes piéces ſuppoſées, par une impoſture, dont nous nous ſommes déja plaints plus d'une fois; n'eſt-il pas juſte de faire ouvrir cette ſeconde carriere à Salluſte, de qui nous avons des piéces d'Hiſtoire entieres, & d'autres fragmens, que tous les ſavans reſpectent? Je ſai bien, que Céſar eſt auſſi ancien que lui, & qu'on veut même, que Salluſte, quoique plus âgé, ſoit mort ſept ans depuis le meurtre de cet Empereur. Il ne me ſaura pas mauvais gré néanmoins, ſi je donne ici à un autre la préſéance, qu'il n'a jamais pû ſouffrir de perſonne durant ſa vie. Le nom de Commentaires plûtôt que d'Hiſtoire, que portent ſes œuvres, me porte à cela. Le langage de Salluſte, à qui l'on reproche l'air d'antiquité, avec l'affectation des vieux mots de Caton, m'y oblige encore; Et le jugement de Martial, que tout le monde allégue en ſa faveur, ſemble m'y forcer:

Hic

Hic erit, ut perhibent doctorum corda virorum,
Crispus Romana primus in Historia. *Mart. in apoph.*

Outre ce reproche que lui faisoit Asinius Pollio, de s'être trop attaché aux vieilles façons de parler des Origines de Caton, il est taxé d'un vice tout contraire, d'avoir trop fait de mots nouveaux, de translations audacieuses, comme les nomme Suetone, & de phrases purement Grecques, dont Quintilien donne cet exemple *vulgus amat fieri*. On lui impute encore d'être trop concis dans ses expressions, & d'avoir rendu par là son style obscur & difficile ; comme la briéveté est d'ordinaire voisine de l'obscurité. C'est pourquoi le même Quintilien ordonne aux jeunes gens, de s'attacher plus à la lecture de Tite-Live, qu'à celle de Salluste. Et il leur recommande ailleurs d'éviter soigneusement ce genre d'écrire, rompu & accourci, dont Salluste a fait une perfection, & qui véritablement est très agréable en lui, mais qu'on ne doit pourtant jamais se proposer pour modele, parce que son imitation nous peut rendre insensiblement moins intelligibles ; ce qui est très contraire à la vraie Eloquence. Nous apprenons aussi par plusieurs passages d'Aulu Gelle, combien il y avoit de personnes de son tems qui trouvoient à redire dans

A Gell. l. 1. cap. 15.
L. 9. inst. cap. 3.
L. 2. inst. c. 5. & l. 4. cap. 2.
L. 3. c. 1. l. 4. cap. 15. & lib. 10. cap. 20.

l'élocution de Salluſte, bien qu'on voie aſſés, qu'elle ne lui déplaiſoit pas, quand il le nomme en un lieu *ſubtiliſſimum brevitatis artificem*, & ailleurs *proprietatum in verbis retinentiſſimum*. Seneque de même, dont le ſtyle accommodé à ſa profeſſion Philoſophique eſt merveilleuſement court & briſé, ne laiſſe pas de faire une grande invective contre le *Cacozele* d'un certain Aruntius, qui avoit exceſſivement affecté dans ſon Hiſtoire des guerres Puniques, les termes de Salluſte. Il ſe moque de la trop fréquente repétition du mot *hyemare*, de celui de *famas* pour renommées au pluriel, & de quelques autres, qu'on liſoit dans cet Aruntius, après avoir remarqué, comme du tems de Salluſte l'obſcure briéveté, & les périodes coupées, qui laiſſoient à déviner, paſſoient pour un ornement de langage, *Salluſtio vigente, amputatæ ſententiæ, & verba ante expectatum cadentia, & obſcura brevitas, fuere pro cultu*. Et quoi ? ne voions-nous pas, qu'encore pluſieurs ſiécles depuis Macrobe, ſous l'autorité d'Euſebe l'un de ſes Convives, fait regner Salluſte dans le genre d'écrire concis, pour dire qu'il s'y étoit rendu ſi conſidérable, que perſonne ne lui pouvoit diſputer là deſſus le premier rang.

L. 11. ep. 114.

L. 5. Satur. c. 1.

Or parce que le mot de briéveté eſt équivoque, & que je vois une infinité de perſonnes, qui parlent de Tacite & de Sallufte comme d'Auteurs qui ſont également brefs, je juge à propos de dire, combien il importe de ne confondre pas de la ſorte ce qui eſt ſi différent. On ne ſauroit nier, que Tacite n'ait ſuivi Sallufte en cette façon d'écrire preſſée, dont l'un & l'autre ſe ſont ſervis; ce qui peut faire trouver de la reſſemblance entre eux. Tous ceux, qui ont conſidéré le ſtyle des anciens, s'accordent en cela, & Tacite a témoigné, combien il eſtimoit celui de Sallufte, quand il l'a nommé *rerum Romanarum florentiſſimum auctorem*, ce qui le lui a fait imiter. Mais ce n'eſt pas à dire pourtant, que cette expreſſion Laconique, qui leur eſt commune à tous deux, les égale au reſte, & les puiſſe faire paſſer pour Hiſtoriens auſſi brefs l'un que l'autre. Car, à proprement parler, ce n'eſt pas tant l'élocution conciſe, qui fait un Hiſtorien bref, que ce qu'il traite, quand il eſt tel, qu'on n'en ſauroit rien ôter ſans préjudicier à ſon ſujet, & ſans gâter ſon ouvrage. C'eſt juſtement par là, qu'on peut ſoutenir, que Tacite eſt un Auteur très bref, puiſqu'en retranchant le moindre mot de ſes compoſitions, vous diminuez ſes penſées, &

L. 3. hiſt.

vous faites neceſſairement un notable tort à ſa narration. Il n'en eſt pas de même de Sallufte, qui pour être fort ſerré dans ſa maniere d'écrire, ne laiſſe pas de mettre beaucoup de choſes dans ſon Hiſtoire, qui ne lui ſont pas eſſentielles, & qu'on en pourroit ſéparer ſans ruïner ſon deſſein, ni offenſer ſa conduite, ſelon l'obſervation de Jules Scaliger.

Lib. 4. de re Poët. cap. 24.

Nous n'avons que des lambeaux de la principale Hiſtoire de Salluſte, dont la fondation de Rome faiſoit le commencement. Mais il nous reſte deux piéces entieres de lui, la conjuration Catilinaire, & la guerre contre Jugurtha, d'où nous pouvons tirer des preuves ſuffiſantes de ce que je viens de propoſer. A l'égard de la premiere, toute petite qu'elle eſt, elle a deux Avant propos, dont celui qui précede & qui eſt une très belle déclamation contre l'oiſiveté, peut être néanmoins nommé une vraie ſelle à tous chevaux, parce que, comme Quintilien l'a fort bien obſervé, il n'a rien qui touche ſon Hiſtoire, ni qui le rende plus propre à cette compoſition qu'à toute autre. Il eſt ſuivi d'une deſcription des bonnes & des mauvaiſes conditions de Catilina en trois ou quatre périodes. Et de là Salluſte paſſe au ſecond Avant propos, ſe ſentant obligé, dit-il, par la débauche de cet homme, à parler

de la vertu des premiers Romains, & de ce qui les avoit fait dégénerer de ſon tems. Pour cet effet il ne prend pas ſon commencement de moins loin que de la fondation de Rome par les Troyens, lorſqu'Enée fugitif avec les autres vint conteſter cette partie de l'Italie, où elle eſt fondée, aux Aborigenes. Il fait voir en ſuite, comme elle fut gouvernée par des Rois, que l'orgueil fit dépoſer, & comme elle devint grande en peu de tems par la vertu de ceux, qui l'habitèrent. Il touche les guerres, qu'ils eûrent contre les Carthaginois; le relachement de la Discipline, qui arriva depuis; & les diſſenſions civiles de Marius & de Sylla, qui penſèrent deſoler la République. Tout cela pour venir enfin au tems de Catilina, le plus corrompu de tous, & qui ſembloit inviter ce mauvais Citoien à entreprendre ce qu'il tacha d'exécuter. Certes, on ne peut pas dire, que celui, qui ſe donne le loiſir de dire, quoique très bien, tant de choſes avant que d'entamer ſon principal propos, viſe à la briéveté. La Préface de la guerre Jugurthine n'eſt pas moins détachée de ſon ſujet. C'eſt une invective contre ceux, que le vice & la débauche empèche de prendre des occupations d'eſprit proportionnées aux forces, dont la Nature l'a pourvû. Il

dit, qu'il ne veut pas être du nombre de ceux-là, & que ne jugeant nullement à propos, vû la corruption du siécle, de se mêler du gouvernement de l'Etat, il tâchera de lui être utile par cet emploi, où il se porte d'écrire l'Histoire, & qu'il commencera par celle des guerres, qu'eûrent les Romains contre Jugurtha. Mais nous ne saurions mieux faire voir avec quelle liberté Salluste s'étend sur tout ce qu'il a crû, qui pouvoit rendre son travail plus agréable, que par la *Digression* de ces deux freres Carthaginois nommés les Philenes, que l'amour de la Patrie fit mourir si glorieusement. Sur le seul prétexte de quelques Deputés de la petite ville de Leptes, située entre les deux Syrtes, qui vinrent trouver Metellus après la prise de Thala, il dit, qu'il juge à propos de rapporter une action notable, arrivée dans cette même contrée, de deux jeunes hommes de Carthage, qui se firent enterrer tout vifs, pour accroître le territoire de leur païs. Et là dessus il fait une belle narration des différens d'Etat, & des guerres, qu'eûrent autrefois les Cyreniens contre les Carthaginois touchant leurs limites, comme ils convinrent d'un expedient, dans lequel les deux freres Philenes, après une diligence extréme, se portérent à la re-

ſolution, que nous venons de dire. Il eſt certain, que la guerre de Jugurtha n'eût pas été moins bien décrite ſans cette Digreſſion, & que ſi Salluſte eût affecté d'être bref dans ſon Hiſtoire, il s'en fût ſans doute abſtenu. C'eſt ce qui me fait ſoutenir, qu'encore qu'il ait eu l'élocution ou la phraſe fort conciſe, auſſi bien que Tacite, il ne laiſſe pas d'être étendu dans le corps de ſon Hiſtoire comme Tite Live, qui n'uſe pas d'une expreſſion ſerrée comme lui. Et peut-être que Servilius Nonianus ne vouloit dire autre choſe par cette façon de parler, dont Quintilien s'eſt voulu ſouvenir, que Salluſte & Tite Live étoient plûtôt pareils que ſemblables, *pares eos magis eſſe quam ſimiles*, parce que dans une façon d'écrire différente, ils ont tous deux traité leurs ſujets fort diffuſément.

Lib. 10. inſt. c. 1.

Je ſerois bien fâché, qu'on crût, qu'en remarquant cette Digreſſion de Salluſte, je la vouluſſe condanner. Elle me ſemble très belle, & je ne penſe pas, qu'on puiſſe blâmer aucune ſorte d'*Epiſodes*, ſi ce n'eſt, lorsqu'on s'en ſert mal à propos. Je fais la même déclaration pource que j'avois déja rapporté touchant ſa diction, & ſes termes, ou trop nouveaux, ou trop antiques, ne déſirant pas, qu'on ſe perſuade par là, que je ſois de ceux,

qui cenſurent tout un ouvrage pour un mot, qui ne les contente pas. Il eſt bon d'éviter autant qu'on peut les façons de parler, qui ne ſont plus, ou qui ne ſont pas encore aſſés en uſage, & je ne doute point, que Sallufte n'ait été juſtement repris là deſſus, vû l'autorité de ſes accuſateurs: Mais auſſi ne faut-il pas être trop ſcrupuleux en cela, & je prie ceux, qui ſont ſi délicats, qu'ils ne peuvent rien ſouffrir qui les choque tant ſoit peu dans le langage, de voir avec un peu d'attention ce que Dion Chryſoſtome, l'un des plus conſidérables Orateurs de la Grece, obſerve, quand il nous décrit l'éloquence incomparable d'Homere. Il dit, qu'il s'eſt librement ſervi de tous les Dialectes, & que comme un Peintre brouïlle ſes couleurs, il a mêlé agréablement le Dorien, l'Attique, & celui d'Ionie. Jamais il n'a fait difficulté d'emploier un terme ſignificatif, pour ancien qu'il fût & hors de l'approbation commune; c'eſt pourquoi Dion le compare à ceux, qui ont trouvé quelque tréſor, & qui débitent de vieilles piéces d'or & d'argent, dont on ne laiſſe pas d'eſtimer le prix, encore qu'elles n'aient plus de cours, à cauſe de leur valeur eſſentielle. Et à l'égard des mots nouveaux & barbares, où il trouvoit de l'énergie & de

Orat. 12.

la grace, il en composoit, dit-il, aussi librement que des vers, autant de fois, qu'il étoit question d'exprimer le son des eaux courantes, le murmure des vents, ou quelque autre chose semblable. Cependant, ajoûte ce grand Orateur, avec toute la liberté qu'Homere s'est donnée, il ne laisse pas d'être reconnu pour le plus éloquent de tous les Poëtes, & pour le Prince de ceux de sa profession. Nous devons faire le même jugement de l'Eloquence historique ou oratoire, que Dion fait de celle d'Homere; & parce que je me suis expliqué assés au long là dessus dans mes Considérations sur l'Eloquence Françoise de ce tems, je n'en dirai pas ici davantage.

Pour revenir à Salluste, ce n'est pas merveille, qu'il ait été repris dans son style, puisque Thucydide, qu'il s'étoit proposé pour regle & pour prototype, n'a pû s'exempter de censure. Cela n'a pas empèché pourtant que Zenobius Sophiste Grec qui vivoit du tems de l'Empereur Adrien, ne prît la peine de traduire en sa langue l'Histoire de Salluste, tant elle étoit de grande réputation entre ceux de sa Nation, aussi bien que parmi les Romains; ce que nous apprenons de Suidas. Mais le jugement de Seneque

Vell. Paterc.

in voce Zenobius.

Lib. 9.

cont. decl. 1. eſt fort conſidérable, quand il veut dans une de ſes déclamations, que Salluſte, égalé ſeulement par Quintilien à Thucydide, l'ait ſurmonté dans ſa façon d'écrire conciſe, & comme il dit dans ſon propre fort, & au lieu, où il ſembloit avoir le plus d'avantage, *cum ſit præcipua in Thucydide virtus brevitas, hac eum Salluſtius vicit, & in ſuis eum caſtris cæcidit.* Sa raiſon eſt, qu'on peut ôter quelque choſe d'une ſentence de Thucydide en l'intereſſant un peu, mais pourtant ſans la ruïner; là où il eſt impoſſible de faire la même choſe au texte de Salluſte, que vous ne le pervertiſſiés entierement. Seneque ſe plaint là deſſus de l'iniquité, avec laquelle Tite Live tâchoit de mettre tout au contraire Thucydide au deſſus de Salluſte. Ce n'eſt pas, dit-il, que Tite Live fût fort affectionné à Thucydide, mais il le loue, parce qu'il n'a point de jalouſie de lui, & il le préfére à Salluſte, dont le mérite le pènoit, afin de mettre plus facilement ce dernier au deſſous de ſoi, quand il l'aura rendu inferieur à Thucydide.

L'Empereur Adrien étoit porte d'une autre fantaiſie, quand il préferoit un certain Cæcilius à Salluſte, auſſi bien que Caton à Ciceron, & Ennius à Virgile. Mais le mê-

me Spartian, qui a remarqué le jugement *In Hadr.* capricieux de ce Prince, nous fait voir celui d'un autre auſſi avantageux à nôtre Hiſtorien, que le premier lui étoit préjudiciable. Il dit, que Septimius Severus envoia ſur la *In Sev.* fin de ſes jours, ſe ſentant accablé de maladie, à ſon fils ainé l'oraiſon divine, c'eſt le propre terme de Spartian, que Salluſte fait prononcer à Micipſa devant ſes enfans, pour les exhorter à la concorde étant prèt de mourir. L'on peut voir cette belle harangue dans le commencement de la guerre Jugurthine, & je m'aſſure, qu'elle fera toûjours préferer l'eſtime, que faiſoit de Salluſte l'Empereur Severe, au mépris d'Adrien, qui n'eſt ſuivi de perſonne.

Je ne parle point ici de cette déclamation ſuppoſée contre Ciceron, parce qu'outre que ce n'eſt pas un ouvrage hiſtorique, tout le monde tombe d'accord, que pour ancienne qu'elle ſoit, & nonobſtant que Quinti- *Lib. 4.* lien la cite, jamais pourtant Salluſte n'en *inſt. c. 1.* fut le véritable Auteur. Mais le conſentement n'eſt pas pareil entre les Critiques touchant les deux Oraiſons, ou plûtôt Epitres, adreſſées à Céſar du tems vraiſemblablement, qu'il faiſoit la guerre en Eſpagne, & qui traite de l'ordre, qui pouvoit être mis

au gouvernement de la République. Car Louïs Carrion ne se peut persuader, qu'elles soient de Salluste, vû même qu'aucun des anciens, qui ont souvent cité des passages de ses écrits, n'a jamais rien rapporté qui fût pris de ces deux Lettres. Jean Douza soutient au contraire, que leur style & la foi de tous les manuscrits nous obligent à les tenir pour être de la propre main de Salluste. Tant y a qu'on ne sauroit nier, qu'elles ne soient très anciennes, & même du tems de la belle Latinité.

Il est bien plus important d'observer, comme on peut tirer de Salluste un témoignage certain, que tous les jugemens, qui se font des mœurs des hommes par leurs écrits, ne sont pas toûjours recevables. Jamais personne n'a dit de plus belles sentences que lui en faveur de toutes les vertus, & même de la pudicité; ni fait de plus rudes invectives contre le luxe & l'avarice de son tems. Avec tout cela nous savons, que ses débauches le firent chasser du Sénat par les Censeurs, & qu'aiant été surpris en adultére par Milon, il ne pût éviter le foüet & l'amende, qu'on lui fit paier avant que de le laisser aller; ce que nous apprenons d'Au-
Lib. 17. lu Gelle sous l'autorité de Varron. Et pour

ce qui concerne le désir déreglé des richesses conjoint à la profusion, outre ce que lui reprochoit la Satyre de Lenéus illustre Grammairien & Libertin de Pompée, nous voions dans l'Oraison, qu'on fait prononcer à Ciceron contre lui, qu'il avoit dissipé son patrimoine, & que du vivant même de son pere, leur maison se décretoit à cause de ses dêtes. A la vérité, César le rétablit depuis dans sa dignité de Sénateur, lui fit obtenir la Préture, & l'aiant envoié en Numidie, lui donna le moien d'acquerir d'autres biens. Ce fut néanmoins avec tant de tyrannie, qu'après avoir pillé toute cétte Province, il trouva bien le moien de se faire absoudre par César, mais non pas d'éviter l'infamie, d'autant plus grande en sa personne, qu'on considéroit avec quelle rigueur il avoit parlé dans son Histoire contre ceux, qui étoient beaucoup moins coupables que lui, & contre Metellus entre autres, dont il taxoit le luxe & la dépense durant son sejour en Espagne. Cependant, il revint si riche d'Afrique, qu'il acquit incontinent après un des plus beaux logemens de Rome au mont Quirinal, avec des jardins spacieux, qu'on nomme encore aujourd'hui les Jardins de Salluste; outre sa maison des champs à Tivoli, dont Ci-

noct. Att. cap. 18.

Suet. de ill. Gram. cap. 15.

Aptd Dionem lib. 42. & 43.

ceron lui parle dans la même Oraiſon. Sa vie a donc été bien différente de ſes écrits, & ſon ſeul exemple ſuffit pour prouver, que comme de fort gens de bien peuvent faire de très mauvais livres, des perſonnes vicieuſes en compoſent quelquefois de bons; n'y aiant point d'inconvenient, qu'un Auteur ſoit en même tems excellent Hiſtorien, & méchant homme.

Entre les choſes qu'on remarque de lui, & qui vont le plus à la recommandation de ſon Hiſtoire, c'eſt de s'être embarqué une fois tout exprès pour aller reconnoitre en Afrique les places, dont il vouloit faire la deſcription, parce qu'elle étoit neceſſaire à l'intelligence de ce qu'il écrivoit. En vérité, c'eſt ainſi qu'en ont uſé les meilleurs Hiſtoriens, & le mot de Meſſenio dans Plaute montre aſſés, combien les Romains ont crû les voiages importans, & la vuë des lieux neceſſaire à un Hiſtorien. Ce ſerviteur dit à l'un des Menæchmes, qu'ils ont aſſés couru le Monde, & qu'il eſt tems de retourner chez eux, ſi ce n'eſt, qu'ils aient quelque Hiſtoire à écrire:

- - - - *quin nos hinc domum*

Redimus, niſi ſi hiſtoriam ſcripturi ſumus.

Tant on étoit perſuadé à Rome, où cela ſe

disoit, que pour être bon Historien, il faloit avoir été voiageur auparavant; ce que j'ai déja observé, il me semble, dans la Section de Polybe. L'on assure encore, que Salluste fit provision de beaucoup de livres écrits en langue Punique, dont il se faisoit donner l'interprétation très soigneusement au même dessein de s'en prévaloir dans son ouvrage Historique. Et dautant que personne n'ignore, combien les anciens ont estimé cet Auteur, dequoi nous avons déja produit quelques témoignages, j'ajoûterai seulement, que Lipse entre les modernes n'a point fait difficulté de le nommer le Prince des Historiens. Il le présére librement à César, à Tite Live, & au reste de ceux, qu'il nomme *minorum gentium historicos*. Bref, il ne loue de rien tant Corneille Tacite, que d'avoir excellemment imité Salluste. Turnebe a dit aussi, qu'il rémarquoit tant d'éloquence dans ce dernier, qu'à son avis il avoit approché plus près de Demosthene que Ciceron. Au surplus, je me suis tû exprès de ce que Trogus Pompeius trouvoit à reprendre aux harangues de Tite Live & de Tacite, quand ils les ont rendues directes, au lieu de les faire obliques, parce que c'est un sentiment de Trogus & de quelques autres, sujet

Præf. in Tac. & Not. in l. 1. Pol.

Lib. 28. advers. cap. 22. Iustiniis lib. 38.

à de grandes reparties, & ſur lequel nous nous ſommes expliqués ailleurs aſſés au long. Salluſte inſére même des lettres dans ſon texte, n'aiant pas craint, par exemple, que celle de Lentulus à Catilina, ni cette autre de Mithridate à Arſace, interrompiſſent le fil de ſes narrations. Ce ſont de petites choſes, qui méritent néanmoins d'être obſervées avec reſpect dans les grands Auteurs, pour ſervir d'exemple aux autres. Si Kekerman & quelques modernes euſſent été touchés d'une ſi raiſonnable conſidération, ils n'auroient pas condanné, comme ils ont fait, toute ſorte de blâme ou de loüange, qui ſe donnent par un Hiſtorien. La raiſon qu'ils rendent de leur avis n'eſt pas bonne, que c'eſt plus le fait d'un Orateur, que d'un Hiſtorien d'en uſer ainſi; outre qu'à leur dire la narration toute nuë porte aſſés un Lecteur judicieux, à faire état des actions qu'elle repréſente, ou à les cenſurer. Car ils n'ont pas pris garde, que l'Orateur & l'Hiſtorien ont aſſés d'autres choſes communes, qui font dire à Ciceron quelque part, que l'Hiſtoire eſt une des plus importantes parties de l'art Oratoire, *opus oratorium maximè.* Et d'ailleurs l'autorité de Salluſte, jointe à celle de Thucydide, de Tite Live, d'Agathias, & d'aſſés d'autres,

Lib. 1. de leg.

d'autres, dont nous lisons avec tant de satisfaction les sentimens contraires, ou aux personnes dont ils parlent, ou aux choses qu'ils rapportent, les devoit rendre plus retenus dans leur opinion.

CESAR.

Le nom de César est si illustre, qu'on ne peut rien ajoûter à la recommandation de ses ouvrages, de quelque nature qu'ils soient, après avoir dit, qu'il en est l'Auteur. Car il ne doit pas à ses seules actions militaires cette haute reputation qui le suit; les Lettres n'y ont guéres moins contribué que les Armes; & je le trouve aussi glorieux, couronné par les Muses sur le Parnasse, que triomphant aux côtés de Bellone dans le champ de Mars. C'est ce qui fait prononcer à Quintilien ces paroles hardies, que César parloit & écrivoit avec le même esprit, dont il combattoit; & que ce grand Génie, qui paroissoit dans toutes ses victoires, animoit encore ses harangues & ses compositions. Aussi est-il aisé d'observer, qu'entre les loüanges, que les anciens donnoient aux Orateurs de ce tems-là, ils prisoient bien les pointes de Sul-

Lib. 10. inst. cap. 1. Eodem animo dixisse quo bellavit.

pitius, la gravité de Brutus, la diligence de Pollion, le jugement de Calvus, & l'abondance de Ciceron, mais qu'ils admiroient ſur tout la force du ſtyle de Céſar, *vim Cæſaris :* comme ſi la même Vertu, qui lui faiſoit exécuter tant d'exploits guerriers, lui eût encore inſpiré cette ardeur & cette véhémence, par laquelle ils l'ont toujours diſtingué de tous les autres. Que ſi nous voulons porter un peu plus outre ce propos, & tirer de nouveaux paralleles entre l'éruditon & la valeur de ce Prince incomparable, il ſera fort facile de faire voir, que ſi toutes les parties du Monde qu'on connoiſſoit alors, l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, partagèrent ſes conquêtes, il n'a pas moins pénétré dans le globe intellectuel, n'aiant laiſſé presque aucune ſcience, qu'il n'ait cultivée, & où il n'ait reüſſi avec *Aſcon. Pedia* admiration. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il compoſa la loüange d'Hercule & fit la Tragedie d'Oedipe, outre quelques autres, qui furent nommées Julies, & dont Auguſte défendit depuis la publication. Nous ne pou- *In Cæſ. cap. 56.* vons pas dire, quel étoit ce Poeme nommé *Iter*, dont parle Suetone; mais quant à l'Epigramme, qu'on lui attribue, & quelques-uns à Germanicus, de ce jeune Thracien, qui tomba dans l'Hebre en ſe joüant ſur la glace,

c'eſt une des plus delicates piéces de toute la Poëſie Latine. Il n'a pas moins excellé, comme nous venons de voir, parmi les Orateurs, & ſes harangues pour les Bithyniens, pour la loi Plautie, pour Decius Samnite, pour Sextilius, avec aſſez d'autres, que nous n'avons plus, en rendoient autrefois des témoignages certains. A l'âge de vint & un ans il accuſa ſolemnellement Dolabella ; & n'étant encore que Queſteur il fit les Oraiſons funebres de ſa tante Julie, & de ſa femme Cornelie. Ses deux Anti-Catons montrerent ce qu'il pouvoit dans la Satyre ; & ſes deux autres livres de l'Analogie lui donnèrent place entre les premiers Grammairiens. Il compoſa quelques traités des Auſpices, d'autres des Augures ; & quelques-uns encore d'apophthegmes ou de propos mémorables. Mais ce qu'il donna au public du mouvement des Aſtres, qu'il avoit appris en Egypte, mérite d'autant plus de conſidération, qu'on y liſoit le prognoſtique de ſa mort aux Ides de Mars, ſi Pline l'ainé en doit être crû, & que ce travail fut ſuivi de la reformation du Calendrier. Je laiſſe à part les Ephemerides qu'il laiſſa, dont parle Servius, pour venir enfin à ſes Commentaires, qui eſt ſon ouvrage Hiſtorique, lequel nous devons exa-

Macr. 1. Satur. cap. 14.

In l. 11. Aen.

miner, & le seul qui nous reste aujourd'hui de tant de piéces différentes, dont il semble, qu'on pourroit faire une parfaite Encyclopedie.

Il paroit par le seul titre de ces Commentaires, que César n'avoit pas dessein d'écrire une Histoire parfaite. Ils sont si nuds, dit Ciceron, & si dépoüillés de tous les ornemens d'Oraison, qu'il étoit très capable de leur donner, qu'encore qu'ils soient fort agréables en cet état-là, on ne les doit prendre pourtant que pour des mémoires dressés de sa main pour ceux, qui se fussent voulus appliquer à faire l'Histoire de son tems. Cependant, comme des materiaux ainsi préparés eussent pû servir à quelques personnes assez temeraires pour entreprendre d'y ajoûter leur artifice, & de les enjoliver, tous les hommes de jugement se sont abstenus de le faire, croiant que c'étoit une chose du tout au dessus de leurs forces, & qu'il n'y avoit point d'honneur à acquerir pour ceux, qui mettroient la main à un ouvrage, où avoit passé celle d'un si grand ouvrier. Sa façon d'écrire élegante & pure est ordinairement comparée à celle de Xenophon. Encore qu'il soit bref, il n'a rien d'obscur, qui lui doive être imputé, parce que les lieux, où

In Bruto.

il semble un peu difficile ont été sans doute corrompus. Et nous savons, qu'il étoit si éloigné de tomber dans ce vice d'obscurité, que c'est de lui que nous tenons l'important précepte, de suir comme un dangereux écueil toutes les dictions, qui ne sont pas dans le frequent usage, ce qui les rend moins propres à nous expliquer nettement & avec clarté. Quant aux choses que traite César dans ses Commentaires, ce sont ses propres actions, qu'il décrit, & il ne nous dit guéres d'évenemens, qu'il n'ait vûs. Suetone néanmoins l'accuse par la bouche d'Asinius Pollio de n'avoir pas été assez exact, & même de s'être éloigné assez souvent de la vérité, soit par crédulité, lors qu'il déferoit à de faux rapports, soit à escient, ou encore par defaut de mémoire; de sorte qu'Asinius ne doutoit point, que si César eût vécû, il n'eût remis la main à ces mêmes Commentaires, & qu'il ne les eût corrigés en beaucoup d'endroits. A n'en point mentir, sa narration est fort différente en beaucoup de choses, qui le touchent, de ce que nous lisons dans d'autres Auteurs, tels que Dion, & Plutarque sur le même sujet. Il n'en faut point d'autre exemple, que ce qu'il écrit touchant le Trésor de la République, qu'elle conser-

A. Gell. l. 1. noct. Att. c. 10. & Macr. l. 1. Satur. cap. 5.

In Cæs. ar. 56.

voit depuis le tems de la priſe de Rome par les Gaulois, pour s'en prévaloir dans quelque extrème néceſſité. Car il veut, que Lentulus, qui avoit ordre de l'envoier à Pompée, l'ait laiſſé à l'abandon par ſa fuite à la premiere nouvelle, que les troupes de Céſar commençoient à ſe rendre maitreſſes de la ville, quoique cette nouvelle fût fauſſe. Cependant on tient pour certain, que Metellus, aiant voulu comme Tribun empècher Céſar de s'emparer de ce même Tréſor, le premier fut contraint de quitter Rome, intimidé par les ménaces de l'autre, qui fit ouvrir de force les portes du lieu, où ce nerf de la guerre & de l'Etat ſe conſervoit, ce qui lui fut un merveilleux avantage. Cela montre, qu'il n'eſt ſouvent pas moins difficile à un Hiſtorien, qu'à tout autre homme de dépouïller tout à fait l'humanité, & de traiter auſſi indifféremment les choſes qui le touchent, que celles où il n'a point d'interêt. Pour moi, je ne doute nullement, que Céſar n'ait dit beaucoup de choſes de nos anciens Gaulois, qui ſeroient contredites par leurs Hiſtoires, s'il en étoit venu quelqu'une juſqu'à nous.

Fr. Floridus Sabinus, &

Il s'eſt trouvé des Critiques aſſez ridicules pour ſoutenir, que ni les trois livres de la

guerre civile, ni les sept de celle des Gaules n'étoient point de César ; ce qui ne mérite pas, qu'on y fasse la moindre réflexion, leur opinion n'aiant ni fondement, ni suite. Mais à l'égard du huitiéme livre de ce dernier ouvrage, la plûpart du monde tombe d'accord, qu'il est de la façon d'un Hirtius, qui a fait aussi les Commentaires des guerres d'Alexandrie, d'Afrique, & d'Espagne. Quelques uns pourtant les attribuent à cet Oppius, l'un des amis intimes de César, qui écrivit encore un livre, pour prouver que le fils de Cléopatre, qu'elle disoit avoir eu de ce même César, n'étoit point de son fait. Quiconque soit l'Auteur du dernier livre de la guerre des Gaules, il témoigne assez, combien il étoit dans l'étroite amitié de ce Monarque, quand il dit, qu'encore que tous ceux, qui lisent les écrits de César les admirent aussi bien que lui, il a néanmoins plus de raison de le faire que personne, parce que les autres n'y considérent que la pureté de la diction, & l'excellence du stile, mais que lui, qui sait avec quelle facilité, & promptitude ce Prince mettoit la main à la plume, il a un nouveau & tout particulier sujet d'admiration. Surquoi nous nous devons souvenir du bel éloge que lui donne Pline, d'avoir passé en

Lud. Carrio.

Lib. 7

nat. hist. cap. 25. vigueur d'eſprit tout le reſte des hommes. Il dit, qu'on l'a vû en un même tems lire, écrire, dicter, & écouter ce qu'on lui diſoit. Il ajoûte, que ce lui étoit peu de choſes de dicter quatre lettres d'importance tout à la fois; & que quand il n'étoit point diſtrait ailleurs, il tenoit ordinairement occupés ſous lui ſept Secretaires. Certes, voilà une activité plus qu'humaine, & la grandeur du génie de Céſar ſeroit jugée tout à fait incomparable, ſi nous l'examinions dans l'étenduë de toutes ſes actions, au lieu que n'en étant pas ici l'endroit, nous nous reſtreignons à ce qui touche particulierement ſes Commentaires.

Encore qu'ils ſoient deſtitués de la plus grande part des ornemens de Rhétorique, comme nous l'avons déja remarqué, on ne laiſſe pas d'y lire des Oraiſons, ſoit obliques, ſoit directes: Et toutes les nations de la terre en ont fait tant de cas, qu'il y en a peu, qui ne les aient voulu avoir traduits en leur langue. Le grand Selim les fit mettre en Arabe, & l'on tient, que leur lecture qui ne lui étoit pas moins agréable, qu'ordinaire, contribua beaucoup aux conquêtes de tant de Provinces, dont il augmenta ſon Empire. Mais il ne faut pas oublier ſur tout, comme

nôtre Henri Quatre prit la peine de traduire en François ceux de la guerre des Gaules, qui n'aidèrent pas peu ſans doute à cette ardeur Héroïque, dont toute ſa vie fut animée. Ce fut ſous Florent Chrétien ſon Précepteur, qu'il entreprit un ouvrage ſi digne de lui. Et Caſaubon, qui nous aſſure de l'avoir vû écrit de la propre main de ce grand Roi, ajoûte que ſa Majeſté lui dit, qu'elle avoit auſſi travaillé à dreſſer d'autres Commentaires de ſes propres actions, qu'elle acheveroit auſſi-tôt, que le loiſir le lui permettroit. Il ne plût pas au Ciel de le lui donner; & ſa mort précipitée par une crime plus déteſtable que ne fut celui des aſſaſſins de Céſar, nous a privés de ces ſeconds Commentaires, qui eûſſent pû mettre encore plus de reſſemblance entre ces deux Princes qu'il n'y en a, quoique la clemence, la valeur, la diligence, & aſſés d'autres vertus où ils ont excellé tous deux, les aient rendus très conformes, ſans parler de l'égalité de leur fin.

TITE LIVE.

Il s'eſt trouvé des perſonnes, qui ont donné le même éloge à Tite Live, que Sene-

que le Rhéteur attribuë à Ciceron, d'avoir eu l'esprit égal à la grandeur de l'Empire Romain. Et quelques uns ne se sont pas contentés d'égaler l'éloquence de cet Historien à celle d'un si grand Orateur, ils ont passé jusques là, qu'ils se sont imaginés, que si Ciceron eût entrepris d'écrire l'Histoire, il fût demeuré inferieur de beaucoup à Tite Live. Sans faire en faveur de l'un des propositions si desavantageuses à l'autre, nous pouvons dire, qu'ils ont excellé tous deux de telle sorte dans leurs professions, que comme jamais personne n'a été ouï avec tant d'attention & de ravissement à Rome que Ciceron, nous n'avons point aussi d'exemple d'une réputation étenduë & glorieuse, comme étoit celle de Tite Live, si nous considérons ce que Pline le Jeune nous en a laissé par écrit dans une de ses Epitres. Il dit, que ses prédecesseurs virent venir en Italie des extremités de l'Espagne un homme de Seville ou des Gades, qu'on estimoit alors la derniere place de la Terre du côté de l'Occident, pour avoir le contentement d'envisager Tite Live, & de jouïr quelque tems de sa conversation. Cet Espagnol, ajoûte Pline, ne chercha point d'autre divertissement que celui de l'entretien, qu'il eût avec un si grand personnage, & dans la capi-

Lib. 2. ep. 3. ad nep.

tale du Monde où il le trouva, tant de raretés assemblées ne le pûrent plus arrêter, aussitot, qu'il eût vû celui dont la seule renommée lui avoit fait entreprendre un tel voiage, que fut le sien. Elle n'étoit pas simplement appuiée sur cette Histoire, qui est aujourd'hui l'unique sujet de l'estime, que nous faisons de Tite Live. Il avoit écrit avant que de venir à Rome sous l'heureuse domination d'Auguste, des Dialogues Philosophiques, qu'il lui dédia, & qui lui acquirent l'amour & la protection d'un Monarque le plus favorable aux Muses, qu'elles eûrent jamais. Outre ces Dialogues, dont parle Seneque, nous apprenons de Quintilien, qu'il avoit encore donné d'excellens préceptes de Rhétorique dans une lettre adressée à son fils, où il lui recommandoit sur tout la lecture de Demosthene & de Ciceron, sans se soucier d'une infinité d'autres Auteurs, s'il ne s'en trouvoit quelqu'un qui eût beaucoup de ressemblance à ces deux qu'il devoit avoir toûjours devant les yeux. Et l'on peut voir dans Suetone, comme Tite Live avoit été choisi entre les plus savans hommes de son siécle, pour avoir soin de l'instruction du jeune Claudius, qui fut depuis Empereur, puisque ce Prince n'entreprit d'écrire l'Histoire Romaine, dont il don-

Ep. 101.

L. 10. inst. c. 1.

In Claud. cap. 41.

na plusieurs volumes au public, qu'à la sollicitation & par le conseil de ce directeur de ses études. Mais le dernier & le plus considérable de ses ouvrages fut l'Histoire, que nous avons de lui, qui alloit depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus en Allemagne; & dont la belle contexture, les agréables narrations, & la douce facilité, le font comparer à Hérodote; ce qui semble lui adjuger le premier rang entre les Historiens Latins. Elle n'étoit pas au commencement divisée par Decades, comme nous la voions. C'est une distribution, ou distinction récente, dont on ne voit aucun vestige dans Florus son Abbreviateur, ni dans pas un des Anciens, & que Politien, Petrarque, avec Petrus Crinitus ont déja combattue. Des cent quarante, ou cent quarante deux livres qu'elle contenoit, il ne nous en reste plus que trente cinq, encore ne sont-ils pas d'une même suite, puisque toute la seconde Decade nous manque, & que nous n'avons que la premiere, la troisiéme, & la quatriéme, avec la moitié de la cinquiéme, qui fut trouvée dans Worms de la mémoire de nos peres, par Simon Grynéus. L'on a aussi recouvré depuis peu le commencement du quarante troisiéme livre, par le moien

Quint. l. 10. inst. cap. 1.

Ep. ad Io: B c. l. 7. de hon. disc. c. 12.

d'un manuſcrit de la Bibliothéque du Chapitre de Bamberg. Mais ce fragment n'a pas été reçû ſans conteſtation. François Bartholin, qui l'apporta d'Allemagne en Italie, Antoine Quærengus, & Gaspar Luſignan Auteur de la premiere impreſſion, le jugent authentique. Voſſius & quelques autres proteſtent au contraire, que c'eſt une piéce ſuppoſée, & qui ne peût tromper que ceux, diſent-ils, qui ont des oreilles de Midas. Pour le ſurplus des quatorze Decades, il faut ſe contenter par force du Sommaire ou Epitome que Florus nous a dreſſé, ſi tant eſt qu'il ſoit l'Auteur d'un travail, que tant de perſonnes condannent, comme aiant été cauſe de la perte des œuvres de Tite Live, que nous regrettons ſi fort. C'eſt l'opinion de Bodin, qui accuſe de même Juſtin d'avoir fait un pareil préjudice à Trogue Pompée, & Xiphilin, encore à Dion, en les abregeant. Caſaubon eſt auſſi de cet avis, croiant que le recueil fait par Conſtantin d'un corps Hiſtorique de cinquante trois parties, a donné lieu au mépris des auteurs, qui le compoſoient, & qui ſe ſont perdus en conſequence, parce qu'on s'eſt contenté de ces petits extraits. Quoiqu'il en ſoit, ſi les trois Decades & demie que nous avons de Tite Live, nous ſont pleu-

Lib. 8. c. 19. de hiſt. lat.

In Meth. hiſt. c. 2.

rer la perte du ſurplus, elles ſont d'ailleurs ſuffiſantes pour nous le faire eſtimer très digne de tous les éloges qu'il a reçûs des anciens. Certes, ils ne lui en ont point donné de plus glorieux, que celui, qui lui fut déferé, il y a juſtement deux cens ans, par Alphonſe Roi d'Arragon, quand il fit demander par ſon Ambaſſadeur aux Citoiens de Padouë, & obtint d'eux comme une précieuſe relique, l'os du bras dont ce fameux compatriote avoit écrit ſon Hiſtoire, le faiſant transporter avec toute ſorte d'honneurs à Naples, où il le reçût de même. Auſſi dit-on, que ce Prince avoit recouvré ſa ſanté par le plaiſir charmant que lui donna la lecture de cette même Hiſtoire.

Anno 1451.

Mais c'eſt une choſe étrange à conſidérer, avec combien de paſſion d'autres ſe ſont portés à diffamer s'ils euſſent pû un perſonnage de ſi rare mérite. Dès le ſiécle auquel il vivoit, Aſinius Pollio lui reprocha je ne ſai quel air de Padoue, qu'il nommoit Patavinité. Auguſte le taxa d'avoir favoriſé le parti de Pompée, ſans néanmoins lui rien diminuer pour cela de ſa bien-veillance. Et Caligula le reprit fort peu de tems après de négligence d'une part, & d'ailleurs d'une exceſſive abondance de paroles, ôtant ſon image & ſes

écrits de toutes les Bibliothéques, où il sçût qu'on les conservoit curieusement. Mais ne sait-on pas, que l'humeur capricieuse & tyrannique de ce Prince, lui firent commettre le même excès contre les œuvres & les statuës de Virgile? Qu'il voulut supprimer les vers d'Homere, sur ce prétexte, que sa puissance ne devoit pas être moindre que celle de Platon, qui les avoit défendus dans sa République imaginaire? Et que ne pouvant souffrir Seneque, ni aucun homme d'éminente vertu, il lui prit même envie, d'abolir la Jurisprudence avec le nom de tous les Jurisconsultes, dont on respectoit les savantes décisions? La fantaisie d'un tel monstre ne sauroit préjudicier ni à Tite Live, ni aux autres, que nous venons de nommer, non plus que celle de Domitien, second prodige de la Nature, qui fit mourir par une semblable animosité Metius Pomposianus, pour cette raison entre autres, qu'il se plaisoit à faire voir quelques harangues de Rois & de Généraux d'armée, extraites de l'Histoire de Tite Live. Quant au témoignage d'Auguste si plein de moderation, il nous apprend que cette même Histoire, au lieu de flatter le parti victorieux, n'avoit pû condanner celui des gens de bien & des plus honnêtes hommes de la Républi-

Suet. in Calig. cap. 34. & in Domit. c. 10.

que, qu'on ſait qui s'étoit tous rangés du côté de Pompée; ce qui va plûtôt à la recommandation de Tite Live, qu'autrement. Mais à l'égard de ce que Pollion trouvoit à redire dans toutes ſes veilles, c'eſt une choſe, qui mérite bien, que nous y faſſions un peu plus réflexion.

La plus commune opinion eſt, que ce Seigneur Romain accoutumé à la délicateſſe du langage de la Cour d'Auguſte, ne pouvoit ſouffrir de certaines façons de parler provinciales, que les Grecs nomment idiomes, dont Tite Live, comme Padoüan, s'étoit ſervi en divers lieux de ſon Hiſtoire. Pignorius eſt d'un autre avis, & croit que cette Patavinité odieuſe regardoit ſeulement l'orthographe de certains mots, où Tite Live emploioit une lettre pour une autre à la mode de ſon païs, écrivant *ſibe*, & *quaſe*, pour *ſibi*, & *quaſi*; ce qu'il prouve par diverſes inſcriptions antiques. Quelques-uns penſent, qu'elle conſiſtoit ſimplement en une répétition, ou plûtôt multiplicité de pluſieurs dictions ſynonymes dans une même période, contre ce qui ſe pratiquoit à Rome, où l'on n'aimoit pas cette redondance, qui faiſoit remarquer les étrangers. D'autres ſoutiennent, que ceux de Padoüe aiant toûjours été du parti de Pom-

pée,

pée, qui étoit apparemment le plus juste, comme nous venons d'observer, Pollion, qui étoit Césarien se moquant de la Patavinité de Tite Live, l'accusoit par là d'avoir témoigné trop d'inclination pour la malheureuse faction des vaincus ; ce qui semble d'autant plus vrai-semblable, qu'il a de la conformité avec le sentiment d'Auguste, que nous avons déja rapporté. Il s'en trouve encore, qui veulent, que l'amour de Tite Live pour sa patrie ait trop paru dans ce grand nombre de livres, que nous n'avons plus, & où les matieres, qu'il traitoit, l'avoient porté à louer démesurément ceux de son païs. C'est le même defaut, que Polybe attribuoit à Philinus comme Carthaginois, & à Fabius comme Romain. On l'a depuis encore imputé à beaucoup d'Historiens modernes, & à Guicciardin entre autres, qui pour obliger les Florentins s'arrête de telle sorte aux moindres interêts de leur Etat, & amplifie tellement leurs plus petites actions, qu'il en est souvent importun, & quelquefois ridicule au jugement de plusieurs. Nous avons fait voir dans nôtre examen de l'Histoire de Sandoval, combien il est blâmable sur le même sujet. Et le gentil distique d'Actius Syncerus contre celle de Poggius la rend tout à fait méprisable,

Dum patriam laudat, damnat dum Poggius
hostem;
Nec malus est civis, nec bonus historicus.

Ceux, qui s'imaginent, plûtôt qu'ils ne prouvent, une passion aussi aveugle dans Tite Live, se font accroire, que c'étoit ce que Pollion y trouvoit à redire, quand il s'offensoit de ce qu'elle avoit trop de Patavinité. Pour moi, je me tiens au sens que lui donne Quintilien, qui vrai-semblablement savoit de son tems la vraie signification de ce mot. Il le cite au Chapitre des vertus & des vices de l'Oraison, où il remarque, qu'on reprochoit à un Vectius, d'avoir trop emploié de paroles Sabines, Toscanes, & Prénestines dans ses écrits, de façon, dit-il, que Lucilius se rioit là dessus du langage de cet homme, comme Pollion de la Patavinité de Tite Live. Après une interpretation si expresse d'un Auteur si considerable tel que l'est Quintilien, je ferois conscience d'étendre plus loin que le style & la diction, cet air de terroir de Padouë, que les courtisans de Rome reprénoient dans l'Histoire dont nous parlons.

Lib. 1. inst. c. 5.

Justin nous apprend, que Trogue Pompée en censuroit les harangues comme directes & comme trop longues, ce que beaucoup attribuent à quelque jalousie, qui pouvoit s'être

glissée entre deux Auteurs de même tems & de même profession. Quintilien a observé, que Tite Live commence son Histoire par un vers Hexametre, & Mascardi au cinquiéme traité de son Art Historique en rapporte plusieurs autres, qu'il y a trouvés; mais il n'y a point de prose où il ne s'en rencontre, quand on les y cherche avec trop de curiosité. Le même Mascardi lui impute ailleurs, d'avoir été défectueux en beaucoup de circonstances importantes, que nous lisons dans Appien, & qu'il ne devoit pas omettre. J'ai déja fait voir dans une Section précedente, comme Seneque le Rhéteur taxe Tite Live de s'être laissé emporter à l'envie, lorsqu'il donnoit à Thucydide la préference sur Salluste. J'ajoûte ici contre le sentiment de Vossius, qu'encore que Seneque le Philosophe ait donné le titre de très disert à Tite Live, il ne laisse pas de le réprendre au même endroit, d'avoir attribué à quelqu'un la grandeur d'esprit sans la bonté, parce qu'il croit, que ce sont deux qualités inséparables. Et dans un autre endroit il ne peut souffrir, qu'au sujet de cette grande Bibliothéque d'Alexandrie, Tite Live eût loüé le soin des Rois, qui l'avoient dressée, prétendant, que ç'avoit été plûtot par une vaine ostentation, que par une véritable

Lib. 9. inst. c. 4.
Cap. 6.
Tr. 1. c. 4.
Lib. 9. contr. decl. 1.
Lib. 1. de Ira c. ult.
Lib. de tranq. c. 9.

affection pour les livres. De ſemblables auſterités Stoiciennes ne bleſſent pas beaucoup la réputation d'un Hiſtorien, qui parle ſelon le ſens commun, & qui n'eſt pas obligé de ſuivre toutes les opinions des Philoſophes. Mais ſi l'Itineraire d'Antonin, tel qu'Annius de Viterbe l'a fait voir, étoit véritable, il ſeroit difficile d'excuſer Tite Live d'un grand crime, quand cet Empereur l'accuſe, en parlant de Volterre, d'avoir ſupprimé les plus belles actions des Toſcans, dont il leur envioit la gloire. L'importance eſt, que l'effrontée ſuppoſition d'Annius à cet égard paroit manifeſtement dans les bonnes éditions de cet Itineraire, que nous tenons de Simler & de Surita, où l'on ne lit rien de ſemblable, parce que c'eſt une addition calomnieuſe de l'impoſteur, qui a fait ce mauvais texte avec la gloſe, & duquel nous nous ſommes déja plaints tant de fois. Je me trouverois plus embaraſſé à répondre au zèle de Gregoire le Grand, qui ne pouvoit ſouffrir les œuvres de Tite Live dans pas une Bibliothéque Chrétienne, à cauſe de ſes ſuperſtitions Payennes; ce que je me ſouviens d'avoir lû dans la Préface de Caſaubon ſur Polybe. Et certainement on ne ſauroit nier, que ſon Hiſtoire ne ſoit remplie d'une infinité de prodiges, qui

témoignent un grand attachement à l'Idolatrie. Tantôt un bœuf a parlé; tantôt une mule a engendré; tantôt les hommes & les femmes, les coqs & les poules ont changé de ſexe. Ce ne ſont que pluies de cailloux, de chair, de craye, de ſang, & de lait. Les Statuës des Dieux ont parlé, ont pleuré, ont ſué le ſang tout pur. Combien y lit-on de ſpectres apparus? d'armées prêtes à ſe choquer au Ciel? de lacs & de fleuves de ſang? En vérité jamaïs Hiſtorien n'a tant rapporté de ces vaines créances du peuple, qu'on en voit dans celui-ci. Et néanmoins, outre qu'il faudroit condanner presque tous les livres des Gentils, ſi nôtre Réligion recevoit quelque préjudice de ſemblables bagatelles, on pouvoit encore repréſenter au Pape Gregoire, que Tite Live ne debite toutes celles, dont nous venons de faire mention & quelques autres de même nature, que comme de ſottes opinions du vulgaire, & des bruits incertains, dont il ſe moque le premier, proteſtant ſouvent, que bien qu'il ſoit obligé de les rapporter à cauſe de l'importante impreſſion qu'ils faiſoient ſur la plûpart des eſprits d'alors, ce qui donnoit quelque branle aux affaires: il n'y avoit néanmoins que de la vanité & de l'impoſture en tout cela. *Dec. 1. l. 5. & dec. 3. l. 1. & 4.*

Lib. 2. de consec. hist. Iul. Scal. l. 1. poët. c. 2. Il s'est trouvé des Auteurs modernes, tels que Bodin, Benius, & leurs semblables, qui ont osé reprendre à leur tour le style de Tite Live, comme trop Poëtique en un endroit, trop long en un autre, & souvent dissemblable à lui même. Ce sont des jugemens téméraires, & plus dignes de pitié mille fois que de considération, eu égard principalement à ceux qui les donnent. Il n'en est pas de même du reproche que lui ont fait Guillaume Budée, & Henri Glárean, d'avoir été injuste envers les Gaulois, dans toutes ses narrations, où il parle d'eux & de leurs guerres. Je sai bien que ceux, qui l'ont voulu defendre là dessus, répondent, que si la puissante considération d'Auguste son protecteur ne le pût empècher de parler honorablement non seulement de Pompée, mais de Cassius même, & de Brutus, par le témoignage de Cremutius Cordus dans Tacite; il n'y a guéres d'apparence, qu'il eût voulu s'abstenir de dire la vérité en ce qui concernoit ceux de nôtre nation, par animosité particuliere, ou pour plaire davantage au peuple Romain. Et néanmoins il est certain, qu'il s'est laissé emporter ici au courant des autres, & qu'il n'y a pas un Historien Latin de ce tems là, qui n'ait aussi bien que lui maltraité toutes les Nations pour

Lib. 4. annal.

obliger l'Italienne, ſoit par flaterie, ou par ignorance, n'écrivant que ſur les mémoires des victorieux, qui ont ſupprimé tout ce que portoient les rélations des autres.

Une faute ſi générale ne doit pas empêcher pourtant, que nous n'eſtimions Tite Live en particulier, comme un des premiers hommes de ſon païs. Il étoit de Padouë, & non pas d'Apone, ſelon que Sigonius ſe l'eſt imaginé, à cauſe d'un vers de Martial qui met un lieu pour l'autre par une figure aſſez ordinaire aux Poëtes. Son ſejour de Rome & la faveur d'Auguſte lui donnèrent le moien de prendre les inſtructions néceſſaires à la compoſition de ſon Hiſtoire. Il en fit une partie dans cette capitale de l'Empire, & l'autre à Naples, où il ſe retiroit quelquefois pour travailler avec moins de diſtraction à ſon ouvrage. Après la mort de cet Empereur il retourna au lieu de ſa naiſſance, où il fut reçû avec des honneurs & des applaudiſſemens nompareils de ceux de Padouë, y décedant l'an 4. du regne de Tibere, & le propre jour des Calendes de Janvier, qui fut auſſi le dernier de ceux d'Ovide, ſelon l'obſervation d'Euſebe dans ſes Chroniques. Sa vie nous a été donnée depuis peu par l'Evêque Jacques Philippe Tomaſin, qui a remarqué tout ce qu'un Pa-

doüan pouvoit dire à l'avantage de celui, qu'il considére comme la gloire de son païs. Il a mêlé dans tous les lieux de son Histoire des harangues obliques & directes, où paroit principalement son éloquence. Et il ne s'est pas abstenu des Digressions, encore qu'il s'excuse au neuviéme livre de sa premiere Decade, de ce que la renommée d'Alexandre l'obligeoit à se divertir sur le succès vrai semblable des armes de ce Prince contre les Romains, s'il les eût attaqués. La question étoit belle, mais il l'a traitée si desavangeusement d'un côté, & avec tant de flatterie de l'autre, quand il égale dix ou douze Capitaines Romains à cet invincible Monarque, que c'est l'endroit de tout son ouvrage qui contente le moins un Lecteur judicieux. N'est-il pas ridicule de dire sur un sujet si serieux, que le Sénat de Rome étoit composé d'autant de Rois, qu'il y avoit de Sénateurs? Et ne devoit-il pas considérer, qu'Alexandre menoit une vingtaine de Généraux sous lui, un Ptolomée, un Lysimache, un Cassander, un Leonatus, un Philotas, un Antigone, un Eumenes, un Parmenion, un Cleander, un Polipercon, un Perdicas, un Clitus, un Hephestion, & autres semblables, de plus de nom & d'experience militaire, s'il en faut croire

leurs belles actions, que tous ces chefs Romains, qu'il ose lui comparer? Pour n'en point mentir, cette Digression, examinée dans toutes ses parties, est plus digne d'un Déclamateur, que d'un Historien de la réputation de Tite Live.



VELLEIUS PATERCULUS.

Bien que les deux livres de Velleius Paterculus n'eussent pour but, que de donner un sommaire de l'Histoire Romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au tems auquel il vivoit, que l'on sait par lui même avoir été celui de l'Empire de Tibere: Si est-ce qu'il entamoit son ouvrage encore de plus haut, puisque le commencement du premier livre nous manquant, nous ne laissons pas d'y voir les antiquités de beaucoup de villes plus anciennes, que celle de Rome, de laquelle il ne parle qu'après avoir examiné l'origine des autres. Il étoit d'illustre naissance, comme il le montre par ceux de son nom qui s'étoient rendus rémarquables dans l'exercice des premieres charges de la Milice. Et lui même, aiant glorieusement reüssi dans cette profession, dit, que le souvenir des païs, qu'il avoit *Lib. 2.*

vû étant Tribun militaire, & voiageant par les Provinces de Thrace, de Macedoine, d'Achaïe, de l'Asie Mineure, & d'autres régions encore plus Orientales, sur tout de l'un & l'autre rivage du Pont Euxin, lui fournissoit de très agréables divertissemens d'esprit. L'on peut juger de là, que s'il eût écrit cette Histoire entiere & étenduë, qu'il promet si souvent, nous y aurions lû une infinité de choses très considérables, comme rapportées par celui, qui en auroit été témoin oculaire, & en partie exécuteur. Dans ce peu qui nous reste de celle-ci, où il ne représente rien que par abregé, l'on y remarque néanmoins beaucoup de particularités d'autant plus estimables, que c'est le seul lieu où elles s'apprennent, par le silence des autres Historiens, ou par la perte si ordinaire d'une partie de leurs travaux.

Le style de Velleius Paterculus est très digne de son siécle, qui est encore celui du beau langage. Il excelle sur tout, quand il blâme ou louë ceux, dont il parle; ce qu'il fait dans les plus beaux termes, & avec des expressions les plus délicates, qu'on voie dans aucun autre Historien ou Orateur. On le blâme ici néanmoins, & avec grand sujet, d'avoir trop flaté le parti avec la Maison d'Au-

guſte, & donné des éloges ridicules non ſeulement à Tibere, mais même à ſon Favori Sejan, dont il expoſe par deux fois le mérite, comme d'un des premiers & des plus vertueux perſonnages, qu'ait eu la République Romaine. Mais qu'a-t-il fait en cela qui n'arrive vrai-ſemblablement à tous ceux, qui mettront la main à la plume dans le deſſein de donner dès leur vivant au public l'Hiſtoire de leur tems? Quoiqu'il en ſoit, Lipſe s'eſt imaginé, que ces loüanges exceſſives le firent périr avec le reſte des amis de ce malheureux Favori, qu'on ſait, qui furent presque tous tués à cauſe de lui; ce qui ne peut paſſer néanmoins que pour une pure conjecture, puisque nous n'en apprenons rien d'ailleurs. La nature de ſon Epitome ne ſouffroit pas, il me ſemble, les harangues. Il s'y en voit pourtant une oblique dans le ſecond livre, qu'il fait prononcer au fils de Tigranes devant Pompée pour ſe le rendre favorable. Je trouve encore une choſe très remarquable dans ſon ſtyle. C'eſt qu'entre toutes les figures d'oraiſon, dont il ſe ſert, il emploie l'*Epiphonéme* avec tant de grace, que jamais peut être, il n'a été égalé par perſonne à cet égard. Qu'on obſerve tous les évenemens qu'il cite, il s'en trouvera fort peu, qu'il ne

concluë par une de ces réflexions ſententieuſes, que les Rhéteurs Latins n'ont pû nommer autrement que du mot Grec *Epiphonéme*, dont nous ſommes auſſi contraints de nous ſervir. Certes, outre la beauté de la figure, emploiée judicieuſement comme il le ſait faire, il n'y a rien qui inſtruiſe plus utilement un Lecteur, que cette ſorte de Corollaire, qu'on applique à la fin des principales actions de chaque narration. Il a montré ſon inclination extrème pour l'Eloquence dans l'invective, qu'il fait contre Marc-Antoine, au ſujet de la proſcription & de la mort de Ciceron, que perſonne n'a jamais élevé plus haut, qu'il le met en ce lieu-là, & dans un autre endroit du même livre, où il reconnoit, que ſans un tel perſonnage, la Gréce vaincuë par la voie des armes, auroit pû ſe vanter d'être victorieuſe par celle de l'eſprit. C'eſt après que le même zèle lui a fait ſoutenir dès le premier livre, que hors ceux, que cet Orateur a vûs, ou qui l'ont pû voir & entendre lui même, il n'y a point eu d'hommes parmi les Romains, qu'on doive admirer à cauſe de leur éloquence, tant il eſt vrai de dire, que cette faculté s'eſt tenuë comme renfermée dans le ſeul eſpace de la vie de Ciceron.

Outre les deux livres de l'Hiſtoire abregée de Velleius Paterculus, l'on a fait voir un fragment, qui lui eſt attribué touchant la défaite de quelques légions Romaines aux païs des Griſons, & de celle entre autres, que ce petit écrit nomme la Divine. L'on y lit, qu'il ne ſe ſauva de cette Legion que le ſeul Verres, lequel Ciceron dont nous venons de parler fit depuis condanner avec infamie, pour avoir, étant Proconſul de Sicile, uſé d'extorſions telles dans une ſi importante Province qu'elles la penſèrent déſoler. Mais la plûpart des ſavans hommes, & Velſerus avec Voſſius entre autres, reclament contre cette piéce, qu'ils ſoutiennent être ſuppoſée, tant par le ſtyle, qui paroit d'un ſiécle inferieur de beaucoup à celui de Paterculus, que par la matiere dont elle traite, & où ils trouvent de grandes abſurdités. Laiſſant à part le jugement douteux des Critiques, il demeure conſtant à l'égard du vrai texte de cet Auteur, que hors les fautes, qui viennent plûtôt de ſes copiſtes que de lui, & des copies que de l'original, nous n'avons rien de plus pur dans toute la Latinité, ni de plus digne des tems d'Auguſte & de Tibere.

QUINTE CURCE.

ALEXANDRE peut ſe conſoler de n'avoir pas eu comme Achille un Homere pour trompette de ſes loüanges, s'il faut ſe ſervir des propres termes que ſa jalouſie lui fit tenir, puiſqu'il a trouvé parmi les Latins un Hiſtorien de ſa vie tel que Quinte Curce. Certainement, c'eſt un des plus grands Auteurs qu'ils aient eu, & l'excellence de ſon ſtyle m'obligeroit à le croire plus ancien que Tite Live & Paterculus, le faiſant paſſer pour celui, dont parle Ciceron dans une de ſes Epitres, ſi la plus commune opinion de ceux, qui ſe ſont peinés ſur la recherche de ſon ſiécle, ne le mettoit du tems de Veſpaſien, & quelques uns mêmes de celui de Trajan. Je ne veux point m'arrèter là-deſſus aux paſſages de ſon quatriéme livre, où il parle de Tyr, ni à celui du dixiéme, où il fait une Digreſſion ſur la facilité de ſon ſiécle, parce que chacun les fait ſervir à ſon ſens. Je dirai ſeulement qu'aiant vécû un très grand âge, rien n'empèche qu'il ne ſoit encore le même, dont Suetone s'eſt ſouvenu comme d'un grand Rhéteur du vivant de Tibere; & Tacite, comme d'un Préteur & Proconſul d'Afrique auſſi ſous

Lib. 3. ad Q. fr. ep. 2.

Lib. 11. Ann.

cet Empereur, puisqu'il n'y a pas plus de trente deux ans de la derniere année de Tibere, jusqu'à la premiere de Vespasien. Ce que Pline le Jeune rapporte d'un spectre apparu en Afrique à un Curtius Rufus, ne peut être entendu non plus de celui-là même, dont nous venons de dire que Tacite fait mention. Mais il importe fort peu à mon dessein d'accorder la diversité de tant de sentimens à cet égard qu'on peut voir ramassés dans Vossius, & dans Raderus Commentateurs de Quinte Curce. Peutêtre est-il seulement fils de ceux, que nomment Ciceron ou Suetone. Et peutêtre n'a-t-il rien de commun avec tous les précedens, dont nous avons parlé, vû même que Quintilien, ni pas un des anciens, n'ont dit le moindre mot de lui ou de son Histoire; chose si étrange, qu'à mon avis le silence de Quintilien, qui n'a omis aucun Historien de considération dans le dixiéme livre de ses Institutions, écrites sous Domitien, ne sauroit être excusé, qu'en présuppofant, que de son tems l'ouvrage de Quinte Curce n'étoit pas encore publié.

Lib. 7. ep. 7. ad Suram.

Les impressions ordinaires de cet Auteur témoignent, que ses deux premiers livres sont perdus, avec la fin du cinquiéme, le commencement du sixiéme, & quelques petits

endroits du dernier, qui eſt le dixiéme, où il paroit manifeſtement du defaut. Ce n'a pas été Quintianus Stoa, mais Chriſtophle Bruno, qui a ſupplée les deux livres, qui manquoient au commencement, ſe ſervant de ce qu'Arrien, Diodore, Juſtin, & quelques autres nous ont laiſſé par écrit des geſtes d'Alexandre le Grand. Pour Quinte Curce, il a bien fait de s'abſtenir des rélations du faux Calliſthene, (le véritable, cité par Plutarque ne ſe trouvant plus) qui donne à ce Monarque un Nectanebus Magicien pour pere, au lieu de Philippe de Macedoine, & qui le repréſente mieux en Roland, ou en Amadis, qu'en véritable Conquerant. Au ſurplus Henri Glarean n'eſt ſuivi par perſonne dans ſa diſtribution de l'Hiſtoire de Quinte Curce en douze livres, rétabliſſant les deux premiers, & diviſant le reſte en dix autres au lieu des huit ordinaires. Mais en quelque façon qu'on la mette, elle ſera toûjours trouvée digne de ſon ſujet, & celui, qui l'a écrite, de l'éloge que s'attribuoit inſolemment & ſans mérite un Amyntianus, d'avoir en quelque façon égalé par ſon ſtyle les belles actions d'Alexandre.

Apud Photium, ſect. 131.

Si eſt ce qu'il ſe trouve des Cenſeurs par tout, & nous ſavons que Quinte Curce n'en

a pas

a pas manqué non plus que les autres. Le même Glarean que je viens de citer, le reprend d'avoir fait venir en fort mauvais Géographe le Gange du Midi, d'avoir confondu le mont Taurus avec le Caucase, & de s'être mépris prenant le Jaxartez de Pline pour le Tanaïs. L'on peut répondre en sa faveur, que ces dernieres équivoques ne sont pas de lui, qui comme Auteur Latin n'a rien fait que suivre les Grecs, dont il empruntoit son Histoire. En effet, Strabon a remarqué dans le quinziéme livre de sa Géographie, comme les Macedoniens appellèrent Caucase ce qui n'étoit qu'une partie du mont Taurus, parce que le premier leur fournissoit plus de sujets fabuleux que l'autre, dont ils prenoient plaisir à flatter l'ambition d'Alexandre, & la leur propre. Et quant au cours du Gange, bien qu'il soit vrai, que généralement parlant il descende du Septentrion au Midy, Strabon néanmoins ajoûte qu'il trouve des oppositions, qui l'obligent à des routes différentes, & qu'enfin il porte toutes ses eaux du côté du Levant. Mascardi attaque Quinte Curce d'un autre côté. Il trouve qu'il est excessif dans l'usage des Sentences, & bien qu'il soit contraint d'avouër, que toutes celles de cet Auteur sont très belles & très ingenieuses, il

T. 5. dell' arte hist. c. 2. ep. 3.

l'accuse de ne les avoir pas toûjours emploiées avec jugement, en faisant prononcer de disproportionnées à la condition de ceux, qui les disent, comme on le voit, à ce qu'il prétend, dans la harangue des Scythes à Alexandre, telle qu'elle se lit dans le septiéme livre. Je l'ai luë & reluë plus d'une fois à cause de cette imputatión, mais j'avouë que ç'a été avec des yeux bien différens de ceux de Mascardi. A peine me puis-je imaginer, que ce soit une piéce faite à plaisir, & je trouve toute cette oraison si ajustée à la personne des Ambassadeurs Scythes, qui la recitent, tant à l'égard des Sentences, que du reste de ses membres, qu'elle passe dans mon esprit pour une copie prise sur le véritable original de Ptolemée, d'Aristobule, de Callisthene, d'Onesicritus, ou de quelque autre, qui étoit présent comme eux, lorsqu'elle fut prononcée, & qui eût la curiosité de l'inserer dans l'Histoire de ce Monarque. Je laisse à part ce qu'on y lit de si approprié touchant le présent de ces Barbares, d'une paire de bœufs, d'une charruë, d'une tasse, & d'une fleche. Le proverbe Grec des solitudes de leur païs y est admirablement emploié; Et cette peinture Scythique de la Fortune sans pieds, dont on ne peut arrêter

les ailes, encore qu'elle donne les mains, a des graces inexprimables dans leur bouche. Mais quoique toutes ces choſes aient une merveilleuſe convenance avec ceux, qui les proferent, je trouve qu'il y en a encore davantage dans l'emploi des Sentences dont Maſcardi ſe plaint; & ſi jamais le *Decorum* des Latins fut conſidéré, ou cette bienſeance de leurs Rhéteurs curieuſement obſervée, je penſe qu'on peut dire que c'eſt ici, où Quinte Curce en a gardé les loix très religieuſement. Ceux qui ſavent avec quelle licence les Scythes & les T rtares emploient les fables dans tous leurs diſcours, & comme ils ne diſent presque rien non plus que le reſte des peuples Orientaux, ſans y mêler des paraboles, admireront le jugement de cet Auteur dans la plus ſententieuſe partie de la harangue dont nous parlons, & où vrai-ſemblablement ſon Cenſeur a tant trouvé à reprendre. Ignorés vous, diſent ces Ambaſſadeurs à Alexandre, que les plus grands arbres qui ſont ſi long tems à croitre, peuvent être abatus & déracinés en un inſtant? Ce n'eſt pas être ſage de regarder ſeulement le fruit qu'ils portent, ſans conſidérer leur élevation & le péril de la chûte. Prenés bien garde qu'en voulant monter jusqu'au plus haut,

leurs dernieres branches ne vous demeurent au poing, & que vous ne tombiés avec elles. Le Lion pour grand & féroce qu'il ſoit, ſert quelquefois de nourriture aux moindres oiſeaux, & le fer avec toute ſa dureté eſt ſouvent conſumé par la roüille. Enfin, il n'y a rien de ſi ſolide, ni de ſi fort dans la Nature, qui ne puiſſe être endommagé par les choſes du monde les plus foibles & qui paroiſſent avoir le moins de vigueur. Certainement voilà bien des propos ſententieux: Mais je ſoutiens, qu'au lieu d'être repris de meſſéance comme prononcés par des Scythes, on les doit ſur tout eſtimer à cauſe de l'air qu'ils ont de leur païs, & de cette rare façon de s'exprimer, qui n'a presque rien du Grec ni du Latin. Que ſi je voulois donner ma cenſure auſſi bien que les autres ſur cette Hiſtoire, ce ne ſeroit pas pour y trouver à redire aux choſes de Géographie, ou de Rhétorique; j'accuſerois bien plûtôt Quinte Curce en ce qui touche la Morale, où en vérité, on ne peut pas dire, qu'il ſoit excuſable. Aprés avoir reconnu en plus d'un lieu, comme Alexandre ſe ſervit de l'Eunuque Bagoas au même uſage, qui l'avoit rendu tout-puiſſant ſur les affections de Darius, (pour ne rien dire d'Hepheſtion, puisqu'il ne

Lib. 6. & lib. 10.

rend pas ſon amitié ſi honteuſe ni ſi criminelle que d'autres ont fait) c'eſt une choſe étrange, qu'il ait eu le front d'écrire enſuite, que les voluptés d'Alexandre étoient toutes naturelles & permiſes. C'eſt au lieu, où aiant repréſenté la mort de ce Prince, il examine enſuite ſes vertus & ſes vices, uſant de ces propres termes: *Veneris juxta naturale deſiderium uſus, nec ulla niſi ex permiſſo voluptas.* Quoi! cette paſſion infame qu'il avoit pour Bagoas n'étoit donc pas contre Nature? Si eſt-ce que long tems auparavant, nonobſtant les tenebres du Paganiſme, Phocylide avoit obſervé dans un de ſes vers, que les Brutes mêmes abhorroient naturellement cette ſorte de debauche. Et Platon, tout diffamé qu'il eſt à cet égard, avoit reconnu depuis au huitiéme livre de ſes loix, qu'avant même le ſiécle de Laius cet exemple des Bêtes fit nommer l'amour maſculin un pèché contre Nature. Certainement, la faute de Quinte Curce ne peut être palliée, quelque licence qu'on puiſſe alleguer des Gentils, tant Grecs que Latins ſur ce ſujet.

Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit dans la Section d'Arrien, de quelques petites erreurs de Quinte Curce, qui ſe reparent par le texte du premier; ou plûtôt de l'aide mu-

tuelle que ces deux Auteurs se rendent l'un à l'autre pour être plus intelligibles. Mais je remarquerai bien, que nonobstant la gloire que nous avons donnée au Grec, d'être des plus retenus au fait des prodiges, celui que nous examinons présentement l'est encore davantage. Il n'en faut point d'autre preuve, que ce qu'ils ont écrit d'une ou deux fontaines miraculeuses, qui sourdirent de nouveau aussitôt qu'Alexandre se fut campé auprès du fleuve Oxus. Arrien dit, que l'une étoit d'huile, & l'autre d'eau claire, sans faire naitre dans l'esprit de son Lecteur
Lib. 7. le moindre scrupule d'un tel conte. Quinte Curce, qui ne parle point de la source d'huile, rapporte qu'en creusant des puits, on trouva une fontaine dans la tente du Roi, & que n'aiant été apperçue qu'assez tard, on fit courir le bruit, qu'elle étoit toute nouvelle, Alexandre même étant bien-aise qu'on crût, que c'étoit une grace du Ciel, & un don que Dieu lui faisoit. Pour faire voir bien clairement avec quelle circonspection cet Historien a toûjours traité les choses, dont on se pouvoit défier, je mettrai ici les termes
Lib. 9. dont il accompagne la narration de ce chien, qui se laissa couper les membres piéce à piéce au Roiaume du Sophite, plûtôt que de dé-

mordre & lacher la prise du Lion. *Equidem*, dit-il, *plura transcribo, quam credo. Nam nec affirmare sustineo, de quibus dubito, nec subducere, quæ accepi.* Il faut appliquer ce passage à l'endroit du même livre, où sur la maladie de Ptolomée un serpent montra l'herbe, qui le devoit guerir, à Alexandre dans son plus profond sommeil. En effet, lorsqu'on témoigne par de semblables moderations, qu'on ne veut rien imposer à la crédulité d'un Lecteur, il n'y a rien qui ne se puisse écrire, comme nous l'avons tantôt montré au Chapitre de Tite Live.

Tant y a qu'entre les Historiens Latins, il n'y en a point qui soit plus dans l'approbation générale que Quinte Curce. Les uns sont pour le style de Tite Live, les autres pour celui de Tacite, mais tous conviennent, que Quinte Curce a très agréablement & très bien écrit. L'opinion de Lipse est, que les Princes particulierement ne doivent point avoir de lecture si ordinaire, que celle de cet Auteur, qu'ils feroient bien de tenir toûjours entre leurs mains. Et véritablement c'est une chose merveilleuse, qu'outre les avantages de l'esprit, il ait encore été si utile pour ceux du corps à quelques-uns de ces mêmes Princes. Nous avons déja rapporté je ne sai

quoi de ſemblable en parlant de Tite Live, & il me ſouvient d'avoir obſervé, qu'un Laurent de Médicis qui ſe faiſoit lire l'Hiſtoire des Empereurs, fut ſi touché d'un recit de quelque trait notable de Conrad Troiſiéme du nom, qu'il crût devoir ſa ſanté au contentement, qu'il reçût de cet entretien. Voici ce que diſent Antonius Panormitanus, & aſſez d'autres avec lui touchant Quinte Curce. Ce ſage Roi d'Arragon Alphonſe ſe trouvant accablé d'une maladie, dont tous les remedes de ſes Médecins ne l'avoient pû délivrer, chercha quelque divertiſſement dans l'Hiſtoire que nous examinons. Ce fut avec tant de ſatisfaction, & avec un tel ſuccès, que ſe trouvant tout à fait ſoulagé, il proteſta devant tout le monde, qu'Hippocrate ni Avicenne ne lui ſeroient jamais de conſidération comme Quinte Curce, à qui ſeul il étoit redévable de ſa guériſon. Sans me rendre garant de ſemblables évenemens, je me contenterai d'ajoûter, qu'il eſt excellent dans toutes ſes harangues, ſoit directes, ſoit obliques. Je n'ai vû qu'une ſeule lettre dans tout ſon ouvrage, qui eſt celle que récrivit Alexandre à Darius. Et je ne crois pas, qu'il s'y trouve non plus d'autre Digreſſion, qu'une du dixiéme livre, dont j'ai déja touché quelque

Lib. de reb. geſt. Alph.

mot, & qui regarde la ſelicité du peuple Romain, reüni du tems qu'écrivoit Quinte Curce ſous un grand Empereur, prenant ſujet de parler de cela, ſur les diviſions, qui ſe mirent entre les Macedoniens, après la mort de celui, qui les avoit rendus Monarques du Monde. Car il ne faut pas prendre pour une Digreſſion le Discours de la façon de vivre des Indiens, avec la déſcription de leurs païs, qui ſe voit dans le huitiémé livre, parce qu'il n'y a rien en tout cela, qui ne ſoit de l'eſſence du thème que s'étoit propoſé l'Hiſtorien, ne pouvant bien traiter les geſtes d'Alexandre dans l'Inde, ſans donner une ſommaire connoiſſance de cette Province comme il a fait.



TACITE.

TOUTES les impreſſions de Corneille Tacite mettent ſes Annales avant ſon Hiſtoire, à cauſe ſans doute que celles-là commencent de plus loin, traitant des derniers tems d'Auguſte jusqu'à la fin de l'Empire de Neron, dont néanmoins les deux dernieres années & une partie de la précédente nous manquent; là où ſes livres d'Hiſtoire ſemblent ſuivre depuis cette même Epoque de la

mort d'un tel Monſtre, jusqu'à celle de Domitien. Et pourtant l'on ne ſçauroit douter, que Tacite n'eût compoſé l'Hiſtoire la premiere, comme plus voiſine de ſon tems, puisqu'il la cite dans l'onziéme de ſes Annales, où il renvoie ſon Lecteur à ce qu'il avoit déja écrit des actions de Domitien, dont on ne peut dire, qu'il ait parlé ailleurs, que dans les livres de ſon Hiſtoire. Il ne nous en reſte que cinq, & la conjecture de Lipſe eſt qu'il y en a bien quinze de perdus. De fait, puisqu'ils s'étendoient depuis Galba jusqu'à la mort de Domitien, ce qui renferme une eſpace de vint huit ans pour le moins, il eſt vraiſemblable que la plus grande partie manque, vû que les cinq que nous avons ne comprennent guéres que ce qui ſe paſſa durant une année & quelques mois. Leur ſtyle eſt un peu plus étendu & plus fleuri que celui des Annales, qui ſont écrites d'une façon ſeche & preſſée, comme la raiſon le vouloit; quoique l'éloquence de Tacite paroiſſe par tout dans ſon genre d'écrire grave, & qui a *Muret. Or. de Tac.* je ne ſai quoi de cette δεινότης ou ſublimité, dont les Rhéteurs ont obſervé, que Demoſthene ne s'éloigne jamais.

Entre tant de Cenſeurs, qui trouvent chacun quelque choſe à redire dans les ouvra-

ges de cet Historien, il n'y en a point de plus excusables, que ceux, qui se plaignent simplement de son obscurité. Car parce qu'il laisse assez souvent ses narrations imparfaites, il est vrai qu'on l'en trouve quelquefois moins intelligible. Le vice d'ailleurs des exemplaires, & la depravation de son texte aide beaucoup à rendre son sens difficile à comprendre; ce qui paroit manifestement par les lieux entiers & non corrompus, où l'on n'a jamais de peine à deviner ce qu'il veut dire. Quoiqu'il en soit, l'on ne doit pas s'étonner, si Tacite aiant imité Thucydide, & suivi Demosthene dont nous venons de parler, le premier a retenu je ne sai quoi de l'âpreté ou austerité, qu'on a toûjours remarquées dans le style de ces deux Grecs, & dont tous les anciens ont fait une vertu, tant s'en faut, que cela doive être imputé comme un defaut à celui, qui se les est proposés pour exemple. En effet, comme il y a des vins, qu'un peu d'amertume recommande, & comme plusieurs personnes trouvent, que l'air sombre des temples contribuë quelque chose à la dévotion: Il y en a d'autres, qui croient, que l'obscurité d'un Auteur, & sa façon d'écrire un peu scabreuse, sont plûtôt à estimer qu'à blamer, parce qu'elles donnent de l'attention

à l'eſprit, l'élevent & le portent, en l'arrêtant, à des connoiſſances, qu'il ne prendroit pas dans une lecture plus facile.

Quant à ceux, qui ont été aſſez hardis pour prononcer, que Tacite ne parloit pas bien Latin, je les trouve plus dignes de pitié dans un tel delire, que de réponſe. Deux grands Juriſconſultes néanmoins ont été de cet avis; Alciat, qui ſoutenoit, que la diction de Paul Jove étoit beaucoup meilleure, que celle de cet ancien Hiſtorien, toute pleine, diſoit-il, d'épines; & Ferret, qui condannoit de même la phraſe de Tacite, comme n'étant pas aſſez Romaine à ſon jugement. S'il y en eût jamais un ridicule, c'eſt ſans doute celui-là; & j'oſe dire, plein que je ſuis d'indignation contre de ſi déraiſonnables ſentimens, qu'apparemment le moindre Cuiſinier ou Palfrenier de Tacite parloit mieux Latin que Ferret, ni Alciat, fort habiles hommes en Juriſprudence, mais très mauvais juges au fait dont nous parlons. Car quoique Tacite n'ait pas écrit comme Céſar ni comme Ciceron, ce n'eſt pas à dire qu'il s'en ſoit mal acquité pour cela. L'éloquence n'eſt pas uniforme; il y en a divers genres; & l'on ſait, que la Latine a fleuri dans tous différemment jusques ſous l'Empereur Adrien, moins ancien que nôtre

Tacite, à qui les premiers Orateurs de ſon tems ont librement déferé la palme de leur profeſſion. Pline le Jeune eſt un des plus conſidérables d'entre eux, qui témoigne par pluſieurs de ſes Epitres, qu'il le reſpectoit, comme l'un des plus diſerts de ſon âge. Dans la vintiéme du premier livre il le fait juge d'une conteſtation, qu'il avoit euë touchant l'éloquence du Barreau, contre un ſavant perſonnage, qui ſoûtenoit que la plus conciſe étoit toûjours la meilleure. Il décrit ailleurs à un de ſes amis la pompe des funerailles de Virginius Rufus, obſervant que ſon dernier & principal bonheur ſe remarquoit en ce qu'il avoit été loüé par le Conſul Corneille Tacite, dautant que cette oraiſon funebre ne pouvoit être faite par un plus éloquent que lui; *laudatus eſt a Cornelio Tacito. Nam hic ſupremus felicitati ejus cumulus acceſſit laudator eloquentiſſimus.* Quand il fait part à un autre nommé Arrien du ſuccès de cette grande cauſe contre un Proconſul d'Afrique accuſé de péculat, il dit que Corneille Tacite fit une replique à celui, qui le defendoit, où ſon éloquence, & ſa gravité inſéparable de ſon diſcours, furent admirées: *reſpondit Cornelius Tacitus eloquentiſſime; & quod eximium orationi ejus ineſt,* σεμνῶς. Et

Epiſt. 1 lib. 2.

Ib. ep. 11.

Lib. 4. ep. 13. lorsque le même Pline voulut pourvoir d'un Précepteur public la ville de Come sa patrie, il suplia Tacite, comme celui, que tous les beaux esprits de son tems venoient trouver, d'en arrêter un, & de le lui envoier pour exercer cette charge. Je laisse à part les descriptions, qu'il lui fait dans deux lettres différentes de la mort de Pline l'Ainé son oncle, Lib. 6. ep. 16. & 20. & de l'incendie du Vesuve, dont il désiroit de telle sorte que l'Histoire de Tacite fit mention, qu'il le conjure encore ailleurs de n'y pas ou- Lib. 7. ep. 33. blier son nom, declarant sa passion pour cela en des termes, que je juge à propos de rapporter ici: *Auguror, nec me fallit augurium, Historias tuas immortales futuras; quo magis illis, ingenue fatebor, inseri cupio. Nam si esse nobis curæ solet, ut facies nostra ab optimo quoque artifice exprimatur, nonne debemus optare, ut operibus nostris similis tui scriptor prædicatorque contingat?* Mais le lieu où Pline témoigne davantage l'estime, que lui Ib. ep. 20. & toute l'Italie faisoient de Tacite, est celui d'une autre lettre, où il declare, que dès sa plus tendre jeunesse il l'avoit choisi pour patron de l'éloquence, parmi cette grande multitude d'excellens Orateurs, qu'on sait qui étoient pour lors dans la ville de Rome. Et parce que nous apprenons fort précisément

de cet endroit l'âge de ces deux hommes, je le citerai encore fort volontiers en ſon propre langage : *Equidem adoleſcentulus cum tu jam fama gloriaque floreres, te ſequi, tibi longo, ſed proximus intervallo & eſſe & haberi concupiſcebam. Et erant multa clariſſima ingenia, ſed tu mihi (ita ſimilitudo naturæ ferebat) maxime imitabilis, maxime imitandus videbaris.* Il n'eſt pas beſoin de chercher d'autres preuves de la réputation de Tacite du tems même qu'il vivoit, qui a produit tant de grands perſonnages. Chacun ſait d'ailleurs, combien tous les ſiécles ſuivans ont honoré ſes veilles, dont nous rendrons encore quelques témoignages avant que de finir cette Section. Et cependant qui n'admirera, qu'il ſe trouve des barbares aujourd'hui, tels qu'Alciat & Ferret à l'égard des anciens Romains, qui ſont aſſez téméraires pour dire, qu'un Auteur de ſi grande conſidération, ne ſavoit pas ſeulement parler ſa langue maternelle? En vérité, il faut avoir un front d'airain, & une cervelle bien à l'eſſor, pour avancer de ſemblables propoſitions. Pour moi quand je verrois mille choſes dans Tacite qui ne me plairoient pas, j'accuſerois plûtôt ma foible connoiſſance, le vice des exemplaires, ou quelque autre defaut, qui ne lui pourroit être

imputé, que de donner le démenti à toute l'Antiquité, tombant dans une imagination pareille à celle, que nous refutons.

Il y a une troisiéme sorte d'accusateurs de Tacite, qui le chargent d'avoir dit des faussetés. Vopiscus est l'un de ceux-là. *In Aurel.* Mais parce qu'il ne l'accuse que pour s'excuser dans cette proposition générale, que les meilleurs Historiens du Monde ne sauroient éviter le mêlange du mensonge parmi leurs plus véritables narrations, il semble que la réputation de Tacite ne soit pas beaucoup interessée en cela. Nous avons montré ailleurs, qu'assez de personnes ont pris plaisir à soutenir cette these. Et je me souviens, que Dion Chysostome voulant prouver dans *Orat, 11.* une de ses Oraisons, qu'on ne sait jamais le vrai des choses, ne se contente pas de dire, que la prise de la ville de Troye par les Grecs est une pure fable, & que les Perses contoient bien autrement les guerres de Xerxes & de Darius contre la Gréce, que les mêmes Grecs; il ajoûte pour marque du peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire, qu'entre les plus célebres Ecrivains de la Gréce, les uns faisoient que la victoire navale de Salamine avoit précedé celle de Platée, & les autres tout au contraire. Il suffiroit

donc

donc de répondre, qu'il y a des mensonges que nôtre humanité tolere, parce qu'ils se peuvent dire de bonne foi, & comme parle l'Ecole, sans mentir. Mais quand Tertullien reproche l'imposture à Tacite, & que Budée le nomme l'un des plus scélerats & condannables Auteurs que nous aions, l'on voit bien, qu'ils ne le taxent pas simplement de cette sorte de faussetés que l'ignorance peut excuser, & qui se peuvent rejetter sur des erreurs, que la créance commune a autorisées. En effet ils le prennent à partie sur ce qu'il a dit avec impieté des Chrétiens, & en dérision de nôtre sainte Réligion, qu'il attaque même dans les fondemens du vieil Testament, se moquant des miracles de Moïse, & reprochant aux Juifs, qu'ils adoroient l'effigie d'un Ane sauvage. J'avouë, qu'on ne sauroit trop condanner tout ce qu'il dit là-dessus comme Payen qu'il étoit. Et néanmoins nous serons toûjours contraints d'avouër, que s'il le faut absolument rejetter à cause de ce qu'il a écrit contre le vrai Dieu & nos Autels, l'on sera obligé de brûler avec ces livres presque tous ceux des Gentils, n'y en aiant que fort peu, qui se soient abstenus de semblables calomnies. Je dis la même chose contre le jugement

qu'a donné Caſaubon dans ſa Préface ſur Polybe, où il ſoutient, que la lecture de Tacite eſt la plus dangereuſe, que puiſſent faire les Princes, à cauſe des mauvais exemples qui ſe voient dans ſes œuvres. C'eſt une mauvaiſe coutume qu'a ſuivie Caſaubon, de ne travailler jamais ſur un Auteur ſans blâmer tous les autres pour l'autoriſer, & nous ſavons, que lui même a loüé Tacite ailleurs autant que perſonne puiſſe le faire. Il eſt vrai, que ſon Hiſtoire nous a repréſenté les actions des plus méchans Princes, qui furent jamais, & que par malheur les livres qui contenoient le regne des meilleurs Empereurs, de Veſpaſien, de Tite, de Nerva, & de Trajan ſe trouvent perdus. Tant y a que c'eſt cenſurer tout ce que nous avons d'Hiſtoires au monde, ſans excepter même la Sacrée, que de rendre reſponſable celle de Tacite des mauvais exemples, qu'elle contient, ne s'en trouvant point, qui n'en ait de très dangereux, & où il ne faille diſtinguer avec jugement le bien & le mal de chaque narration. Peut être qu'autrefois, comme encore du tems de Tertullien, les invectives des Paiens contre nous pouvoient être apprehendées, parce que toute la terre n'étoit pas encore purgée de leurs erreurs, comme elle l'eſt à préſent par

la grace de Dieu. Mais je ne ſaurois m'imaginer, qu'il ſe trouvât aujourd'hui perſonne, qui fût pour ſe laiſſer ſéduire aux calomnies des Ethniques, ni à tout ce que l'Infidelité, où ils vivoient, leur a pû faire écrire contre nos vérités Evangeliques.

L'eſtime générale, où ſont les ouvrages de Tacite, pourroit ſuffire toute ſeule contre les autorités que nous venons de conſidérer, quand nous euſſions manqué de raiſon pour les refuter. Que s'il étoit beſoin de les affoiblir par d'autres autorités contraires, j'en puis produire deux, outre le conſentement univerſel des ſavans, qui ſont de tel poids qu'elles feront toûjours pencher la balance de leur côté. La premiere eſt celle de l'Empereur Tacite, qui dans cette ſuprême dignité du Monde où il ſe trouvoit, ne laiſſa pas, près de deux cens ans depuis la mort de l'Hiſtorien dont nous parlons, de ſe glorifier du nom qui leur étoit commun, s'eſtimant même honoré de l'avoir eu pour ancêtre, & d'être reconnu pour un de ſa poſterité. Il ordonna de mettre ſa ſtatuë dans toutes les Bibliothéques, & de faire décrire tous les ans dix fois ſes livres, afin qu'ils paſſaſſent de main en main, & de ſiécle en ſiécle. La ſeconde autorité ſera celle du

Vopiſc. in Tacito. cap. 10.

grand Duc Cosme de Médicis, dont la mémoire ne manquera jamais de véneration aussi long tems, que la science Politique ou de bon gouvernement, comme parlent ceux de son païs, sera cultivée. Ce Prince choisit Tacite entre tous les Historiens, pour celui duquel il pouvoit tirer le plus d'instruction, & de solide satisfaction d'esprit. Ajoûtons au témoignage des Princes & des Empereurs, que la traduction de cet Auteur en toutes Langues est une preuve certaine de l'état, qu'en ont fait toutes les Nations. Outre ses commentaires & son Histoire, il a écrit un traité des divers peuples, qui habitoient l'Allemagne de son tems, & de leurs mœurs différentes; avec un autre livre de la vie de son beau pere Agricola. Quelques uns lui attribuent encore celui des causes de la corruption de l'éloquence Latine, que d'autres donnent à Quintilien, & qui n'est peut-être ni de l'un ni de l'autre selon la vraisemblable conjecture de Lipse. Quant au recueil de Facéties ou de contes plaisans, que Fulgentius Planciades cite sous le nom de Tacite, c'est une pure supposition, qui n'a jamais trompé que ce pauvre Grammairien. Les véritables compositions de Tacite sont assez reconnoissables, soit en la for-

me, ſoit en la matiere, à prendre, comme fait Scaliger, la diction de l'Hiſtoire pour la matiere, & les choſes qu'elle explique pour la forme. Il mêle par tout des harangues, tantôt obliques & tantôt directes, ſelon que la condition du tems, du lieu, & des perſonnes les demandoit. Tout concis qu'il eſt dans ſon ſtyle, il ne laiſſe pas de faire en pluſieurs lieux des Digreſſions, témoin entre autres celle du Dieu Sérapis dans le quatriéme livre de ſon Hiſtoire, & cette autre merveilleuſe du cinquiéme, dont nous avons déja touché quelque choſe, de la Réligion des Juifs & de leur Législateur Moïſe. Son opinion étoit, que comme il n'y a point de voiageur, qui ne ſe puiſſe détourner quelquefois, pour voir un lieu mémorable, ou quelque ſingularité des païs, qu'il traverſe; les loix de l'Hiſtoire ne défendent pas non plus à celui qui l'écrit, de faire de ces petites excurſions, qui plaiſent & délaſſent l'eſprit plus qu'elles ne le divertiſſent, quand on n'en uſe qu'à propos. Il n'eſt pas moins ſententieux que Thucydide ou Salluſte, mais c'eſt avec ce merveilleux artifice, que toutes les maximes, qu'il poſe, s'engendrent de la nature des ſujets qu'il traite, de même que les étoiles ſont faites de la propre ſubſtance des Cieux.

Lib. 2. de re poëtica, cap. 1. & lib. 3. c. 1.

On n'y voit rien d'étranger, d'affecté, ni qui soit tiré de trop loin, ou superflu; chaque pensée tient un lieu qui lui convient si bien, qu'il ne lui peut être disputé. Au surplus vous n'apprénés pas de lui simplement l'évenement des choses passées. Il en découvre presque toûjours les causes, & les conseils précedens. Certainement on peut dire dans l'Hi-

Virg. 2. *Georg.* stoire la même chose, que le Poëte a prononcé au fait de l'Agriculture,

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Et s'il est vrai, ce que beaucoup de personnes assurent, que la Mer a ses eaux plus douces au fond, qu'au dessus & en sa superficie; il est encore plus assuré, qu'une narration Historique, qui ne nous fait connoitre que la surface des affaires, & la suite des évenemens, sans pénétrer jusqu'aux causes & aux avis qui ont précedé, n'a garde d'être utile ni plaisante, comme celle, qui nous en revèle tous les mysteres, & qui ne nous tient rien de caché du plus secret de ces mêmes affaires, dont on ne goute la douceur, qu'à proportion de ce qu'on les approfondit. Mais ce qui relève extraordinairement le mérite des œuvres de Tacite, c'est l'observation,

Lib. 1. *Hist.* que d'autres ont faite avant moi, qu'assez souvent l'on n'y apprend pas moins par ce qu'il a

laiſſé à dire, que par ce qu'il a dit, ſon ſilence étant auſſi inſtructif, que ſon langage, & ſes nulles (pour parler en terme de chiffre) auſſi conſidérables, que ſes plus importans caractéres, à cauſe que tout y eſt plein de conſideration, de juſteſſe, & de jugement. C'eſt ainſi qu'au rapport des anciens le Peintre Timante imprimoit dans ſes tableaux plus de choſes pour la penſée, qu'il n'en expoſoit à la vuë des ſpectateurs. Auſſi ſait-on, que Tacite avoit envie d'écrire dans ſa vieilleſſe, l'Empire de Nerva, & celui de Trajan, comme nous l'apprenons de lui même.

FLORUS.

CEUX, qui font vivre Florus ſous Trajan, ſont obligés de corriger l'endroit de ſon Prologue, où il dit qu'il n'y avoit guéres moins de deux cens ans depuis le tems d'Auguſte jusqu'au ſien. La plus vrai-ſemblable opinion porte, qu'il étoit un peu poſterieur, & l'on peut croire même, que le Poëte Florus, dont Spartien cite les vers dans la vie d'Adrien, eſt encore celui duquel nous parlons, qui a fait l'Abregé de l'Hiſtoire Romaine en quatre livres. Il avoit

écrit familierement à l'Empereur, en ces termes,

Ego nolo Cæsar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.

Ce bon Prince, qui se mêloit du métier des Muses, lui fit une réponse de raillerie, où il le nomme,

Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Calices pati rotundos.

Aussi voit-on, que le style de son Histoire est entierement Poëtique, & que l'amour du Parnasse lui a fait quelquefois emploier librement des hémistiches de Virgile. Mais quoiqu'il paroisse fort licentieux en cela, & que sa diction & ses phrases tiennent assez souvent plus du Déclamateur, que de l'Historien; si faut-il avouër, que Sigonius est tout-à-fait injuste, quand il passe jusqu'à cette extrémité de le nommer *inepte* ou impertinent. La façon dont Florus traite chaque guerre à part, ne méritoit pas une si rude censure. Et l'on sait d'ailleurs, qu'il a toûjours été reconnu pour un Auteur très disert, & plein d'élégance ou de fleurs d'oraison extrèmement agréables. Il est encore rempli de pointes fort in-

genieuſes, & de penſées qu'il débite avec force & vehemence. Que ſi vous exceptés quelques petits endroits, qui peuvent être nommés froids, les comparant aux autres, le reſte contient un nombre innombrable de ſentences & de préceptes, qui ne pouvoient être couchés en plus beaux termes.

Il eſt difficile de bien determiner, ſi c'eſt un même Florus, qui a fait les quatre livres, dont nous venons de parler, & qui a dreſſé les Argumens ſur tous ceux de Tite Live. Quoiqu'il en ſoit, l'on ſe tromperoit lourdement de croire, que l'intention de Florus eût été de reduire en Epitome dans ſes quatre livres l'Hiſtoire entiere de Tite Live, puisqu'il ne la ſuit pas en beaucoup de lieux, où il a des opinions tout à fait particulieres. Elles ſont telles, ſur tout à l'égard de la Chronologie, ou de la ſuite des tems, qu'il eſt très dangereux de le prendre pour guide en cela, à cauſe des grandes fautes qu'il y a commiſes par negligence ou autrement. Mais peutêtre que ceux, qui l'accuſent d'avoir fait perdre les œuvres de Tite Live, ſe fondent ſur les petits Sommaires ou Argumens, qu'il a donnés de chaque livre du même Tite Live. En ce cas là leur conjecture n'a pas beaucoup d'apparence, telle

ſorte de Sommaires ne pouvant pas raſſaſſier l'eſprit, ni lui faire mépriſer un ouvrage, dont ils ne donnent qu'une très ſuperficielle connoiſſance.

Quelques-uns font Seneque Auteur de l'Hiſtoire compendieuſe de Florus, à cauſe que Lactance rapporte dans le quinziéme chapitre du 7. livre de ſes Inſtitutions Divines, une diviſion de l'Empire Romain en quatre ſaiſons différentes, lui attribuant par metaphore l'enfance, la jeuneſſe, l'âge viril, & la vieilleſſe de nôtre humanité, ce qu'il dit être de l'invention de Seneque. Or parce que cette même diviſion ſe voit dans la Préface des livres de Florus, ils concluent, qu'ils ſont de Seneque, & que le nom de Florus n'y doit être conſidéré que comme ſuppoſé. Et néanmoins, quiconque prendra garde aux textes de ces deux Auteurs, y remarquera facilement de très grandes différences. Seneque, par exemple, fait aller la jeuneſſe de Rome, ou l'adoleſcence, comme il parle, jusqu'à la fin de la derniere guerre Punique; Florus ne l'étend que jusqu'à la premiere. Et Seneque commence la vieilleſſe de ce même Etat, du tems des guerres civiles excitées entre Jule Céſar & Pompée; là où Florus ne la prend que depuis l'établiſſement d'Auguſte dans le

pouvoir abſolu. N'eſt il donc pas plus vraiſemblable, que Florus a voulu ſe ſervir de la penſée de Seneque en la diverſifiant à ſa mode, & en la rendant ſienne de quelque façon par le changement qu'il y apporte? Je penſe d'ailleurs, qu'on pourroit plus tolerablement croire, que Lactance ſe ſeroit trompé, que de s'imaginer une erreur dans tant de manuſcrits, qui mettent toûjours *L. Annæus Florus* au titre des livres, dont nous parlons. Il ſe peut faire auſſi, que Florus & Seneque étans tous deux d'une même famille, qui eſt celle des Années, leurs noms aient été confondus par adoption ou autrement, & qu'ainſi Florus ait encore été nommé Seneque, comme on ne peut nier, qu'il ne le ſoit dans quelques vieux exemplaires, y en aiant même, qui lui ont donné le ſurnom de Jule. Surquoi nous obſerverons, que la maiſon des Héraclides n'eſt pas illuſtrée par la valeur de tant d'hommes magnanimes, qu'elle a donnés au Monde, que celle des Années, par le nombre qu'elle a produit de grands perſonnages en toute ſorte de literature. Seneque le Philoſophe, le Tragique, & le Rhéteur, s'il en faut faire trois, le témoignent aſſez, avec le Poëte Lucain, & nôtre Hiſtoriographe, dont le ſtyle retient je ne ſai quoi du

Génie de cette derniere famille, toute née à l'Eloquence & à la Poësie. Je ne veux pas oublier non plus, que les loüanges, qu'il a données en beaucoup de lieux à l'Espagne, lui sont reprochées par ceux, qui pensent, que l'amour de la Patrie l'a fait parler avec un peu d'excès au sixiéme, dix septiéme, & dix huitiéme chapitres du second livre, outre
Cap. 22. ce qu'il ajoûte dans le troisiéme, quand il traite des exploits guerriers de Sertorius en Espagne.

Il y a eu un autre Julius Florus plus ancien que l'Historiographe, puisqu'il vivoit sous l'Empire de Tibere. Seneque parle de lui dans ses Controverses, comme d'un homme instruit dans l'art de bien dire par l'Orateur
Lib. 1. instit. c. 3. Portius Latro. Et Quintilien lui donne cet éloge, d'avoir été le Prince de l'Eloquence, dont il faisoit profession dans les Gaules. Ceux qui se fondent sur le surnom de Jule, que quelques Manuscrits attribuent, comme nous avons dit, à celui de qui nous considérons l'Histoire, s'imaginent, qu'il peut être descendu de cet autre Florus, dont Seneque & Quintilien ont fait une si honorable mention. C'est une simple conjecture, & si légere, qu'elle ne mérite pas, que nous nous y arrêtions davantage.

J'ajoûterai ſeulement, qu'entre les licences qu'a priſes Florus, comme nous l'avons déja remarqué, il y en a une ſi Poëtique, & dont l'hyperbole eſt ſi étrange, que Scaliger *Pag.* 134. le blâme avec raiſon dans ſes Commentaires ſur Euſebe, d'avoir donné dans le *Cacozéle*, & de s'être laiſſé emporter au deſir bas & puerile de dire des choſes merveilleuſes au préjudice de la vérité. C'eſt où nôtre Hi- *Lib.* 2. ſtorien rapporte l'expedition de Decimus Bru- *cap.* 17. tus le long de la côte Celtique, de celle de Galice, & de Portugal. Il aſſure, que Brutus ne voulut jamais arrêter ſa courſe victorieuſe, qu'après avoir reconnu la chûte du Soleil dans l'Ocean, & entendu avec horreur l'extinction de ſon feu dans les eaux de la Mer; ce qui lui imprimoit une certaine appréhenſion d'être ſacrilége; & d'avoir plus fait, que ſa Réligion ne le permettoit. *Putida* καὶ κακόζηλα *ſunt hæc*, dit Scaliger, après avoir uſé de ces termes, *Florus* τερατολογία *Poëtica drama amplificat*. La même envie d'écrire quelque choſe d'étrange doit être encore obſervée, & condannée, où Florus parle de la défaite des Cimbres par Marius. Il veut qu'on croie, que deux jeunes hommes furent vûs dans Rome auprès du Temple de Caſtor & Pollux,

présentant au Préteur les lettres accompagnées du laurier, qui témoignoit cette victoire. Je répete là-dessus cette maxime que j'ai déja établie ailleurs, que si un Historien coule quelque chose de tel dans sa narration, ce doit toûjours être avec une marque du peu de créance qu'on y donne, & en protestant, qu'il rapporte simplement les bruits populaires, qui ont couru.

SUETONE.

J'AI dit dans la Préface de ce livre, que je n'aurois pas mis Suetone au rang des autres Historiens, si ce qu'il nous a donné des douze premiers Césars ne contenoit avec leurs vies une suite Historique de ce qui s'est passé durant un tems si considérable, qu'est celui de plus d'un siécle. Je vois d'ailleurs, que personne ne parle de l'Histoire Romaine, sans nommer Suetone, avec tant d'avantage, que Louïs Vives n'a pas feint de le préferer en diligence & en fidélité à tout ce que nous avons d'Ecrivains Grecs & Latins. Bodin dit de même, qu'aucun d'eux n'a rien fait de plus exact ni de mieux achevé, que ce qui nous reste de cet Historien. Pour

Lib. 5. de trad. disc.

moi, quoiqu'il mérite beaucoup, je ferois bien faché de lui tant attribuer au préjudice de ceux dont nous avons traité jusqu'ici. Et néanmoins il doit être reconnu pour un des principaux Auteurs de sa langue. Aussi étoit-il Secretaire de l'Empereur Adrien, ce qui témoigne qu'il possedoit, outre la connoissance des grandes affaires, un talent particulier pour les rendre en beaux termes, & pour bien coucher par écrit. On dit que cette charge lui fut ôtée à cause de quelques brusqueries dont on trouva mauvais qu'il eût usé envers l'Imperatrice Sabine, parce que le respect & la révérence duë à sa supréme dignité, sembloient avoir été violés par une trop grande liberté. Mais il se voit quelquefois, que de telles disgraces particulieres sont utiles au public, comme il est arrivé à son égard, sa chûte l'aiant plongé sans doute dans un loisir studieux & literaire, qui peutêtre nous a produit entre autres ouvrages celui, qui lui donne rang entre les premiers Historiens.

Magister Epistolarum.

Outre ce travail Historique, nous avons encore son livre des Grammairiens illustres, & celui des Rhéteurs, dont la meilleur partie nous manque; aussi bien que d'un autre, qui contenoit la vie des Poëtes. Car celle

de Térence eſt presque toute de la compoſition de Suetone, comme Donat l'avouë lui même y ajoûtant quelque choſe. Celles d'Horace, de Juvenal, de Lucain, & de Perſe ſont encore vraiſemblablement de la même main. Quoiqu'il en ſoit, on tient que Saint Jérôme le prit pour patron dans ce genre d'écrire, quand il dreſſa ſon catalogue des Ecrivains Eccleſiaſtiques. Mais il ne faut pas croire, que ce qu'on voit de la vie de Pline l'Ainé ſous le nom de Suetone, ſoit de ſa façon. Quand le ſtyle ne s'y opposeroit point, & la diction, qui paroit être d'une plume plus moderne, Suetone étoit trop ami de Pline le Jeune, ſelon le temoignage qu'en rendent ſes Epitres, pour parler ſi froidement, & dire ſi peu de choſe de ſon oncle, qui étoit un ſi grand perſonnage. Il y a pluſieurs de ces Epitres du neveu, qui s'adreſſent à Suetone, dont l'une fait voir, qu'il avoit prié Pline de différer pour quelques jours à plaider ſa cauſe, ſur l'occaſion d'un ſonge de mauvais augure, qui lui faiſoit appréhender pour lors l'évenement de ſon affaire. Cela montre d'une part, que Suetone étoit ſuperſtitieux, & ce que Pline lui répond, qu'on doit ſouvent interpréter les ſonges tout au rebours de ce qu'apparemment

Lib. 1. ep. 18.

ment ils ſignifient, témoigne d'ailleurs qu'il ne déferoit pas moins que ſon ami à cette ſorte de vanité. Dans une autre Epitre Pline ménace Suetone en riant, que s'il remet plus long tems à donner au public ſes écrits, il changera des hendecaſyllabes, qu'il avoit faits à leur loüange, en Scazons & en Vers, qui n'auront pour but que leur diffamation: Lui ajoûtant pour l'encourager à cela, que ſon ouvrage étoit arrivé à un tel point de perfection, qu'au lieu de l'éclaircir, la lime ne faiſoit plus rien que diminuer ſon prix en l'affoibliſſant. *Perfectum opus abſolutumque eſt, nec jam ſplendeſcit lima, ſed atteritur.* *Lib. 5. ep. 11.*

L'on voit les titres de pluſieurs autres compoſitions de Suetone, que nous avons perduës, dans Aulu Gelle, Servius, Tzetzez, & ſur tous dans Suidas, qui lui attribuë les livres: des jeux que pratiquoient les Grecs, des ſpectacles que repréſentoient les Romains, de la République de Ciceron, des habits, des paroles injurieuſes, de la ville de Rome, & quelques autres. Il ne lui donne que ſimplement la qualité de Grammairien Romain, auſſi étoit-elle de bien plus grande conſidération de ce tems-là qu'elle n'a été depuis. Auſone parle d'un autre Traité de Suetone touchant les Rois, qui étoit de trois livres, *Ep. 19.*

dont Pontius Paulinus avoit fait un Poëme en les abregeant. Au surplus, le surnom de Tranquille, qu'on donne à Suetone, est en effet le même par la signification que celui de son pere, qu'il appelle lui même dans la vie d'Othon *Suetonium Lenem*, rapportant comme sa charge de Tribun de la treiziéme Legion l'avoit obligé à se trouver aux combats des troupes de cet Empereur, contre celles de Vitellius. Ceux-là se mécomptent donc, qui ont crû, que l'Historien dont nous parlons, étoit fils de ce Suetone Paulin, dont parlent Tacite, Pline, & Dion dans Xiphilin. Sicco Polentonus & Muret ont fait cette faute, que Lipse & quelques autres relevent judicieusement, n'y aiant point d'apparence de confondre un Tribun militaire avec un Consul. Gerard Vossius montre aussi fort bien l'erreur de ceux, qui ont voulu lire dans le dixiéme chapitre du premier livre des Institutions divines de Lactance, *Tranquillus*, au lieu de *Tarquitius*, qui est un autre Auteur fort savant dans la réligion Païenne, & que vraisemblablement pour cela Lactance cite plûtôt en parlant d'Esculape, que Suetone.

Cap. 10.

In vita Suet. var. lect. lib. 5. cap. 11.

Pour revenir à son Histoire particuliere des douze premiers Empereurs, il se trou-

ve des Critiques qui aſſurent que le commencement du premier livre nous manque; ſe fondant ſur ce qu'il n'y a point d'apparence, que Suetone n'ait rien écrit de la naiſſance & des premieres années de Jule Céſar, puisqu'il a pris la peine de rechercher l'origine & l'éducation d'onze autres Monarques, qui ont ſuccedé à celui-là, & dont il nous a donné les vies. Il y a travaillé, ſelon le jugement de Saint Jerôme, avec la même liberté que des Souverains ſi abſolus s'attribuoient dans une condition exemte de toute ſorte de crainte. Je ſai bien, que Muret dans ſon oraiſon ſur Tacite tourne cela au deſavantage de Suetone, & maintient, que Saint Jerôme l'a plûtôt blâmé que loüé en parlant de la ſorte. Car il ſeroit à ſouhaiter, dit Muret, que nous n'euſſions point appris tant de débauches, & tant de vices honteux, qu'ont pratiqués les Tiberes, les Nerons, & les Caligules. Ce ſont des ordures, qui font presque rougir le papier ſur lequel Suetone nous les repréſente. Et ſi ce que dit un ancien, eſt véritable, qu'il n'y ait guéres de différence entre celui qui décrit de ſemblables infamies avec ſoin, & celui qui les enſeigne, à peine pourrons nous excuſer Suetone de s'en être ac-

Eadem libertate ſcripſit, qua ipſi vixerunt.

Parum abeſt à docente qui talia narrat.

In Ner. cap. 16. quité de la façon qu'il a fait. On l'accuſe encore d'avoir trop mal traité les Chrétiens, quand il les nomme un genre d'hommes d'une ſuperſtition nouvelle, & pleine de maléfices, qui les faiſoit perſécuter du tems de Néron. Mais comme nous avons déja répondu à de ſemblables objections dans d'autres Sections, que celle-ci, y a-t-il un ſeul de tous les Hiſtoriens de nom, qui ne ſoit coupable, s'il lui faut imputer à crime d'avoir repréſenté les méchantes actions qui ſont la plus grande, & ſouvent la plus conſidérable partie de ſa narration? L'Hiſtoire ſacrée même ne nous fait-elle pas voir des parricides, des inceſtes, des idolatries, & mille autres profanations, parmi ſes meilleurs exemples & ſes plus ſaintes inſtructions? Et ne ſavons nous pas qu'il faudroit jetter au feu tous les livres des Païens qui ont écrit depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, ſi ce qu'ils ont oſé dire contre nos Autels, nous obligeoit de les condanner abſolument.

JUSTIN.

QUELQUES-uns croient qu'on a tort de ſe plaindre des Abbreviateurs, parce que

ſans avoir été cauſe de la perte des ouvrages qu'ils ont abregés, il nous eſt demeuré par leur moien dequoi nous conſoler, nous aiant donné en ſommaire ce qu'avoient de plus remarquable beaucoup d'Auteurs, dont il ne nous reſte plus rien. Ceux qui ſont de cette opinion, ſe doivent reconnoitre infiniment obligés à Juſtin, qui a ſi heureuſement reduit en petit le grand travail de Trogue Pompée, que nous n'avons guéres de compoſitions Latines plus conſidérables que ſon Epitome, ſoit qu'on en conſidére le ſtyle, ou qu'on en examine les matieres. Mais c'eſt mal décharger, il me ſemble, les Abbreviateurs, quand on dit ſimplement, qu'ils ont laiſſé des piéces dignes d'une très grande eſtime, ſans faire voir, qu'ils n'ont rien contribué à la perte de nos originaux, puiſque c'eſt le crime, dont on les charge. En effet, je vois fort peu d'hommes doctes, qui ne les en aient rendus coupables, comme nous avons déja remarqué aux Chapitres d'Hérodote, de Dion, & de Tite Live. Les extraits ou recueils de ce ſavant Empereur Porphyrogenete ſont pris à partie làdeſſus. Tribonien eſt traité de même, pour avoir fait une compilation aſſez défectueuſe dans ſes Pandectes des textes, ou plûtôt des Oracles de tous ces Anciens Juriſconſultes,

que l'excellence du raisonnement & la beauté de la diction devoient préserver d'un si grand attentat. Et quand un Auteur moderne très speculatif parle des Epitomes, il ne feint point de les nommer les Teignes & les Vers rongeurs de l'Histoire, qui l'ont ruïnée de telle sorte, qu'il ne nous en reste souvent que de miserables lambeaux. Je ne comprens donc pas, comment on pense renverser une maxime si autorisée, par une simple negative, encore qu'il soit vrai, que les œuvres de la plûpart des Abbreviateurs, & celles de Justin entre autres, nous doivent être aujourd'hui très cheres, ne fût-ce qu'à cause que nous ne pouvons plus avoir recours ailleurs.

Verulam. de aug. scient. l. 2, cap. 6.

Il est aisé de juger à peu près en quel tems a vécu Trogue Pompée, par ce qu'il disoit dans son quarante troisiéme livre de ses parens venus de la Gaule Narbonnoise, & puisqu'il a declaré, que son ayeul fut fait Citoien Romain par la faveur du grand Pompée, dont il prit vraisamblablement le surnom, durant les guerres de Sertorius, & que son pere après avoir porté les armes sous Caius César (qu'on prend ici pour le premier des Empereurs, qui ont porté ce nom, plûtôt que pour Caligule) eût l'honneur d'être son Secretaire, & d'avoir conjointement la garde de son Sçeau. L'on

croit donc, que Trogue Pompée écrivit ſon Hiſtoire ſous Auguſte & Tibere, aiant parlé de celui-là ſur la fin de tout l'ouvrage. Il étoit diviſé en quarante quatre livres, dont Juſtin n'a point changé le nombre non plus que le titre d'Hiſtoire Philippique, fondé indubitablement ſur ce que depuis le ſeptiéme jusqu'au quarante & uniéme livre, c'étoit une narration continuë de l'Empire des Macedoniens, qui doit ſon commencement à Philippes pere d'Alexandre le Grand. C'eſt ainſi que Theopompe avoit déja écrit cinquante huit livres de Philippiques, qu'Athenée & Diodore citent, & qu'on veut qui aient ſervi de modele à l'inſcription de Trogue Pompée ; comme Ciceron, imitant Demoſthene, nomma ſes Oraiſons Philippiques avec beaucoup moins de ſujet. Au ſurplus les ſept premiers livres de cette Hiſtoire contenoient les origines du Monde, ou des Nations qui l'habitent, ſelon le même titre dont nous parlons, qui promet encore des déſcriptions de lieux & de païs, qu'apparemment Juſtin a retranchées, comme les prologues anciens ſur chaque livre de Trogue Pompée, qui ont été donnés au public par Bongars, le témoignent. Nous en euſſions été pleinement éclaircis, ſi cet ami d'Alde, qui ſe vantoit

d'avoir entre ſes mains toutes les œuvres de cet Hiſtorien, & même de leur faire voir bientôt le jour, eût été véritable.

Pour ce qui touche particulierement Juſtin, il fit ſon Epitome, ſelon la plus commune opinion, ſous Antonin ſurnommé le Pieux, à qui l'on croit même, qu'il le dédie dans ſa Préface. Je ſai bien, qu'on lit diverſement le paſſage, où cet Empereur eſt nommé, & que quelques uns ont été perſuadés, que Juſtin n'avoit écrit que depuis l'établiſſement de l'Empire Romain dans Conſtantinople, à cauſe d'un endroit du huitiéme livre, où il parle du ſouverain pouvoir de la Gréce. Mais cela reçoit aſſez d'autres interprétations, ſans qu'il ſoit beſoin de le faire vivre deux cens ans plus tard qu'il n'a fait, & dans un ſiécle, qui n'a rien produit de poli ni d'élegant, comme l'eſt tout ce que nous avons de cet Auteur. C'eſt encore une plus grande erreur de le confondre avec nôtre Juſtin Martyr, comme a fait un Martin Polonnois dans ſa Chronique. Car bien que ces deux Juſtins fuſſent d'un même tems, la façon dont l'Hiſtorien traite les Iſraëlites dans ſon trente ſixiéme livre, où il veut que Moïſe ait été fils de Joſeph, & celui-ci un très grand Magicien, montre bien, qu'il étoit de créance Païenne.

D'ailleurs, Saint Juſtin n'a jamais écrit qu'en Grec, & l'on ne voit point qu'Euſebe, Saint Jerôme, ni Photius aient mis entre ſes compoſitions l'Epitome de Trogue Pompée. Si eſt-ce que Saint Jerôme en cite quelque choſe dans ſon Avantpropos ſur Daniel, ſurquoi l'on doit obſerver, qu'il n'y a point de plus ancien Auteur que ce Pere de l'Egliſe, qui ait parlé de Juſtin l'Hiſtorien.

Il n'avoit garde d'emploier les oraiſons directes, puiſque celui qu'il abrege les avoit condannées dans Sallufte & dans Tite Live, comme nous l'avons déja dit ailleurs. Cela ſe voit dans le trente huitiéme livre, où il rapporte obliquement cette longue harangue de Mithridate à ſes ſoldats, pour les animer contre les Romains. Celle d'Agathocles du vint deuxiéme livre, prononcée à même fin auſſitôt qu'il fut arrivé en Afrique, à ſes troupes intimidées par l'obſcurité d'une Eclipſe de Soleil, n'eſt pas moins conſidérable, encore qu'elle ſoit plus courte, que celle de Mithridate. Mais il y a dequoi s'étonner, que dans un travail ſi preſſé & ſi racourci qu'eſt celui de Juſtin, il n'ait pas laiſſé d'y donner lieu à quelques Digreſſions. La premiere ſe trouve dès le commencement de ſon ſecond livre, où les Scythes & les Egyptiens

conteſtent ſur le point d'honneur en ce qui touche leur antiquité, chacun d'eux prétendans avoir des raiſons ſuffiſantes pour ſe dire les plus anciens peuples de la terre. La deuxiéme Digreſſion eſt du vintiéme livre, au ſujet de Pythagore, dont il décrit la naiſſance, les voiages, la doctrine, les vertus, la mort & l'apothéoſe, ſans oublier le malheur arrivé à ſes Diſciples, qui furent brulés dans Crotone au nombre de ſoixante, & le reſte envoïé en exil. On peut conclure de là, que toute ſorte de Digreſſions ne ſont pas à condanner, comme nous l'avons déja préſuppoſé plus d'une fois, puiſqu'un Auteur tel que celui-ci, qui a reduit en ſi peu d'eſpace l'Hiſtoire de deux mille ans, que l'on compte depuis Ninus Fondateur de la Monarchie des Aſſyriens, juſqu'à l'Empereur Auguſte, n'a pas fait difficulté d'en inſerer dans ſon ouvrage, & de ſe divertir quelque fois ſur quelque ſujet agréable.

Encore que la façon d'écrire de Juſtin ſoit ſi excellente, qu'on l'a jugée digne du ſiécle d'Auguſte plûtôt que de celui des Antonins; on ne laiſſe pas de le cenſurer en d'autres choſes, qui ſont de plus d'importance que ſon ſtyle. *Cap. 40.* Pererius l'a convaincu de beaucoup d'erreurs, pour ce qui touche les

Juifs, dans ses Commentaires sur Daniel. Vopiscus le met au rang des Historiens, qui n'ont pû éviter le mensonge: mais on peut dire, que la compagnie qu'il lui donne de Tite Live, de Salluste, & de Tacite, rend cette accusation fort legere. Ce dont on ne sauroit l'excuser, regarde la Chronologie, où il s'est si fort mépris, qu'on doit bien se garder de le suivre toûjours Et ce qui rend sa faute plus grande, c'est que la réputation de Trogue Pompée, & l'estime que tous les anciens ont faite de lui, obligent à croire, que ces mécomptes dans la suite des tems sont de la copie, & non pas de l'original, ou de l'Epitomateur plûtôt, que de l'Auteur primitif. C'est le jugement ordinaire de ceux, qui ont le plus travaillé aux meilleures éditions de Justin.

In Aurelio.

J'AUROIS sujet de finir ici selon mon premier dessein, ne trouvant depuis Justin & le tems des Antonins aucun Historien Latin d'entre les Anciens, dont on puisse tirer la moindre instruction pour composer l'Histoire, ni qui vaille la peine, qu'on fasse quelque réflexion sur son Ouvrage, si ce n'est pour condanner absolument son exposition

& ſa mauvaiſe conduite. Ceux qu'on appelle ordinairement les Ecrivains de l'Hiſtoire Auguſte, Spartien, Vulcatius Gallicanus, Trebellius Pollio, Jule Capitolin, Lampride, & Vopiſcus, n'ont rien de contraire à ma propoſition, ni de conſidérable, que par ce qu'ils nous apprennent de beaucoup d'Empereurs, dont nous ne ſavons presque rien d'ailleurs. Vopiſcus néanmoins eſt celui, où il y a le moins à reprendre. Trebellius Pollio doit être mis au ſecond rang. Spartien, Lampride, & Vulcatius ſont ſans comparaiſon plus fautifs & plus négligens; Jule Capitolin paſſe pour le pire de tous, par l'avis de ceux qui ont pris la peine de les examiner. Mais c'eſt une choſe bien étrange, qu'il ſe ſoit écoulé un ſiécle entier & plus, depuis celui des Antonins jusqu'à Diocletien, ſous qui tous ceux que nous venons de nommer ont écrit, ſans qu'il ait paru dans l'Empire Romain un ſeul Hiſtorien de nom, & dont l'ouvrage ait merité de venir jusqu'à nous. Sextus Aurelius Victor, qui eſt un peu poſterieur ne m'arrètera pas non plus, puisque ſon Hiſtoire abregée ne contient qu'un mot de la vie de chaque Empereur, depuis Auguſte jusqu'à Julien, ou, s'il faut confondre en un les trois qui ont porté le même

nom de Sextus Victor, jusqu'à Theodose le Grand. Et à l'égard d'Eutrope, qui dédie presque du même tems son Breviaire Historique à l'Empereur Valens, & que Suidas appelle un Sophiste Italien, je le laisserai de même, comme n'aiant rien de comparable aux grands hommes, que nous avons examinés. Il reste le seul Ammien Marcellin, que je ferois conscience d'omettre, aiant composé un juste corps Historique, & par qui je finirai ce Traité, puisque nous ne pouvons pas l'étendre jusqu' au siécle de Justinien, comme nous avons fait celui des Historiens Grecs; si nous ne produisions un Jornandes, & un Cassiodore, mêlant sans discretion la barbarie des Gots avec la pureté & l'adresse des meilleurs Auteurs de la langue Latine.

AMMIEN MARCELLIN.

J'AVOÜE pourtant, qu'Ammien Marcellin n'est pas considérable par la beauté de son langage. Aussi étoit-il Grec de Nation, selon qu'il le déclare lui même à la fin de son dernier livre. Et on sait par une Epitre que lui écrit Libanius, qu'il étoit Citoien d'Antioche, dont il parle aussi toûjours avec élo-

ges autant de fois, que l'occasion s'en préſente, l'excuſant même dans ſon vint deuxiéme livre au ſujet des invectives du Miſopogon de Julien, qu'il aſſure avoir été exceſſives, & contre ce qui pouvoit être dit avec vérité. Il ſe retira depuis la mort de l'Empereur Valens à Rome, où l'on tient, ſur de fort vraiſemblables conjectures, qu'il compoſa ſon Hiſtoire. Il eſt à préſumer qu'il ait paſſé par les plus honorables charges de la Milice, ſous divers Empereurs, aiant été dès ſa jeuneſſe du nombre de ceux, qu'on nommoit alors *Protectores Domeſticos*, comme qui diroit aujourd'hui parmi nous de la Garde du corps, d'où l'on paſſoit ordinairement aux premiers emplois de l'Etat. Des trente & un livres de ſon Hiſtoire, qu'il entamoit par la fin de Domitien, ou par le commencement de Nerva jusqu'à la mort de Valens, les treize premiers ſe trouvent perdus, & il ne nous en reſte plus, que les dix huit qui ſuivent, pleins d'imperfections, que l'injure du tems, & l'inſolente témérité des Critiques y ont cauſées, comme le ſavant Auteur de la derniere édition de cet ouvrage l'a très prudemment rémarqué. *Henr. Valeſius.*

Il eſt aiſé de juger, que les livres de l'Hiſtoire d'Ammien qui nous manquent, étoient

écrits beaucoup plus ſommairement, que ce que nous en avons, puiſqu'il avoit compris aux treize premiers le tems d'un ſi grand nombre de Céſars, qu'on en conte depuis Nerva juſqu'à Conſtantius, qui fait le commencement du quatorziéme livre, tout le reſte des autres ſuivans étant emploié à décrire ce qui ſe paſſa depuis ce dernier Empereur juſqu'à Gratien, ſous ſept Regnes ſeulement. Nous avons parlé dans la Section de Joſephe de ceux qui entreprenoient d'écrire en d'autres Langues que la leur naturelle. Je ne veux rien repéter ici de ce que j'y ai dit. J'ajoûterai ſeulement, que ſi l'Hiſtoire d'Ammien Marcellin reçoit quelque préjudice du côté de l'élocution Latine, qu'un homme Grec, & de profeſſion militaire comme lui, ne pouvoit pas avoir fort excellente, cela eſt tellement recompenſé par le mérite des penſées, & par tout le reſte de ſon ouvrage, qu'on ne lui peut refuſer un rang avantageux entre les premiers & principaux Hiſtoriens. Il eſt du nombre de ceux qui ont écrit les choſes qu'ils ont vuës, & où ſouvent ils ont eu grande part; ce qui lui donne quelque choſe de commun avec Céſar & Xénophon. Je ne penſe pas pourtant, comme d'autres ont fait, qu'il ſoit ce Prince libre de Dalma-

tie & d'Illyrie, dont parle Suidas, quoiqu'il portât le même nom, & qu'il fût grand ami du Philosophe Sallufte, qu'on ne doit pas confondre avec un autre Sallufte chef de la milice Prétorienne sous Valentinien. Mais nous devons sur tout priser Ammien Marcellin, de ce qu'étant Païen, il a eu cette réteuë, de ne rien publier, qui fût formellement contraire à nôtre Réligion, & de ce qu'il s'est abstenu d'un nombre d'invectives, dont ses semblables ont souvent usé en ce tems-là contre nos Autels. Car à l'égard des loüanges excessives, qu'il donne à Julien, nous avons fait voir ailleurs, que nonobstant, qu'on ne puisse trop détester cet Apostat à cause de son infidelité & de sa désertion, il ne laissoit pas de posseder, selon les definitions ordinaires de l'Ecole, des Vertus morales & intellectuelles de Chasteté, de Magnanimité, de Doctrine, de Sobrieté, & d'Intelligence, qui ne lui sauroient être disputées, si l'on ne veut revoquer en doute la foi de toutes les Histoires; sans qu'il en soit besoin dans le siécle auquel nous vivons, où il n'y a plus rien à craindre par la grace de Dieu du côté de l'Idolatrie des anciens. Que si l'opinion de Gesner se peut défendre, en ce qu'il soutient, que Marcellin l'Historien est le même

Liv. de la vertu des Païens.

me

me qui a écrit la vie de Thucydide, il y a moins dequoi s'étonner, qu'il ait usé de tant de moderation à nôtre égard. En effet, l'Auteur de cette vie ne louë de rien tant Thucydide, que d'avoir eu le pouvoir sur soi de ne mettre pas la moindre chose dans toute son Histoire par animosité contre Cléon, ni contre Brasidas, qui l'avoient fait bannir, s'étant bien empêché de témoigner dans pas un lieu le ressentiment d'une si grande injure, quoi qu'à dire la vérité il ne se soit pas entierement abstenu de représenter les mauvaises conditions du premier. Ce n'est donc pas merveille de voir, que le même Marcellin ait pratiqué ce qu'il estimoit si fort aux autres, ni qu'il soit dans l'usage d'une Vertu, qui lui a fait donner de si grands éloges à Thucydide.

Une des considérations, qui nous doit faire le plus estimer l'Histoire d'Ammien, est, que nous n'en avons point d'autre, qui nous donne la connoissance de beaucoup d'antiquités Gauloises, comme fait celle-là, ni qui nous explique si bien les origines des premiers François, Allemans, & Bourguignons, dont elle parle si souvent. L'on y voit d'ailleurs mille choses, qui ne se trouvent point autre part, & que tous les siécles ont approuvées depuis qu'elle est écrite, à cause de l'au-

torité de ſon Auteur, & de ſa fidelité reconnuë. Auſſi devons nous ajoûter à ce que nous avons déja dit de lui, & de ſes emplois, qu'il paſſa ſes dernieres années en très grande réputation ſous les Empereurs Gratien, Valentinien, & Théodoſe le Grand.

Cela n'empèche pas néanmoins, qu'on ne l'accuſe avec raiſon d'avoir ſouvent trop fait le Philoſophe, affectant de paroitre ſavant au delà de ce que le permettent les loix de l'Hiſtoire, qui ne ſouffrent pas des divertiſſemens de ſi grande oſtentation, qu'il les prend. C'eſt le defaut ordinaire de ceux, que la profeſſion diſtingue des hommes de lettres, & qui a grand rapport à ce vice que les Grecs ont nommé ὀψιμαθίαν ou d'une tardive érudition, parce que ceux, qui étudient dans un âge avancé, & hors les regles du cours accoutumé des Etudes, y ſont beaucoup plus ſujets que les autres. Quoiqu'il en ſoit, Ammien Marcellin ne ſauroit être excuſé dans une infinité d'endroits, où il a quité avec meſſéance le fil de ſa narration, pour entrer en des diſcours de Philoſophie, & d'autres ſciences qui n'ont preſque rien de commun avec les matieres qu'il traite. Pour rendre la choſe plus claire, & par conſequent de plus d'inſtruction, j'en donnerai ici deux ou trois exemples.

Dans le dix-ſeptiéme livre parlant des tremblemens de terre effroiables, qui arrivèrent ſous l'Empire de Conſtantius en Macédoine, dans la Province qu'on nommoit alors du Pont, & même par la plus grande partie de l'Aſie Mineure, il fait fort à propos une belle deſcription des ruïnes étranges, que ſouffrit par cet accident la ville de Nicomedie, capitale de Bithynie. Mais il faloit s'en tenir là, & ne pas prendre occaſion ſur ce ſujet de rechercher les cauſes phyſiques de ſemblables écroullemens dans la plus baſſe partie de l'Univers. Il conſidére d'abord ce qu'en diſoient les Pontifes de ſa Réligion. De là examinant les raiſons d'Ariſtote, d'Anaxagore, & d'Anaximandre, fortifiées du témoignage des Poetes & des Théologiens, il montre, qu'il y a quatre ſortes de tremblemens de terre. Et enſuite d'une longue énumeration des Isles, qui ont paru de nouveau en divers lieux aprés de telles ſécouſſes, il nomme celles, qui ont été englouties par des efforts tout contraires, & une entre autres qui étoit de plus grande étenduë, que toute l'Europe, & qui s'abima dans l'Ocean Atlantique; ce qu'on ne peut pas douter, qu'il n'ait pris du Timée de Platon, encore qu'il ne le nomme point. Enfin aprés avoir bien

philoſophé de la façon, il reprend ſa narration par le ſejour de Julien dans Paris, n'étant pour lors que Céſar ou Empereur deſigné ſeulement. Certes, il faudroit être un vrai & parfait ami Lecteur, pour prendre en bonne part des excurſions de cette nature.

Au commencement du vintiéme livre il remarque une Eclipſe de Soleil qui fut grande l'an que les Ecoſſois, & les Pictes ravagèrent l'Angleterre, qui fut çelui du dixiéme Conſulat de Conſtantius, & du troiſiéme de Julien. Or comme cette obſervation étoit bonne à faire, & très digne de ſon Hiſtoire, auſſi n'y a-t-il point d'apparence de ſe jetter là deſſus dans les plus ſecrets myſteres de l'Aſtronomie, non ſeulement pour ce qui concerne ces défaillances périodiques de la lumiere du Soleil, mais même en ce qui touche les travaux de la Lune, comme parlent les Poëtes, lorſque la terre l'obſcurcit de ſon ombre. Il expoſe ſur ce ſujet les opinions de Ptolomée avec les propres termes dont il s'eſt ſervi; & non content de traiter des Eclipſes, il recherche la cauſe des Parelies, quand nous croions voir plus d'un Soleil au Ciel; de ſorte qu'il n'y a perſonne qui ne crût, qu'il abandonne pour toûjours le fil de ſon Hiſtoire, afin de faire une importante leçon d'A-

ſtronomie. Il le reprend néanmoins par les préparatifs de Conſtantius contre les Perſes, & par les jalouſies qu'il avoit des belles actions de Julien; mais c'eſt après avoir fait ſouffrir ſon Lecteur au delà de toutes les bornes raiſonnables, dans une diſtraction entierement importune.

Je tirerai le troiſiéme & dernier exemple des vicieuſes Digreſſions d'Ammien de ſon trentiéme livre, où il obſerve auſſi utilement que curieuſement, comme l'Empereur Valens fut détourné par ſes Courtiſans d'ouïr les plaidoiries, & d'aſſiſter aux jugemens, tant afin d'y pouvoir faire leurs injuſtes monopoles, que parce qu'ils apprehendoient, vû ſon naturel rigide & ſevere, qu'il ne voulût, qu'on exerçat la juſtice auſſi légalement, qu'on avoit fait depuis peu ſous la domination de Julien. C'eſt de là qu'il prend l'occaſion d'invectiver contre la profeſſion des Avocats, qu'Epicure, dit-il, nommoit l'art des méchancetés *κακοτεχνίαν*. Et pour mieux repréſenter l'infame procédure de ceux de ſon tems, il exaggere le mérite d'un Demoſthene, qui faiſoit venir toute la Gréce dans Athénes, quand il devoit parler en public; d'un Calliſtrate, qui fit, que Demoſthene même pour l'aller entendre, abandonna Platon dans

ſon Academie; bref d'un Hypéride, d'un Cochine, d'un Androcide, d'un Dinarche, & d'un Antiphon, qui fut le premier de toute l'Antiquité, qu'on recompenſa, pour avoir plaidé dans une cauſe d'importance. Des Grecs il paſſe aux Romains, & nommant ces grands Orateurs Rutilius, Galba, Scaurus, Craſſus, Antoine, Philippe, & Scevola, il vient juſqu' au coryphée de tous Ciceron, pour prouver qu'autrefois ceux, qui avoient exercé les premiers charges de l'Etat, après avoir été Cenſeurs, Conſuls, Généraux d'armées, & Triomphans, ne dédaignoient pas de prendre place dans un Barreau, d'ajoûter à la gloire de leurs actions précédentes, comme pour corollaire, celle d'avoir eu en plaidant l'applaudiſſement de toute une Audience. Après avoir fait voir une ſi belle Scene, il tire le rideau, pour expoſer aux yeux d'un chacun la proſtitution honteuſe & criminelle des Avocats de ſon ſiécle, les diviſant en quatre genres, dont il particulariſe tellement par le menu & ſi au long toutes les impoſtures, les impertinences, & les chicanes, qu'on a bien de la peine à ſe tirer de là, & à ſe reconnoitre, quand il reprend ſa premiere piſte, & qu'il revient trouver Valentinien dans Trèves, où il l'avoit laiſſé.

En vérité, quoique ſa déclamation ſoit très morale & très belle conſidérée ſeparément, il n'eſt pas poſſible, qu'elle ne peine, & qu'on ne la condanne au lieu où elle eſt, à cauſe qu'elle interrompt trop notablement le cours de l'Hiſtoire. D'ailleurs, comme ceux qui veulent s'inſtruire de ce qui concerne la Phyſique, l'Aſtronomie, ou la Morale, n'en vont pas chercher des leçons dans un Hiſtorien; lors auſſi que quelqu'un a deſſein d'apprendre l'Hiſtoire, il n'y a rien qui lui ſoit plus importun, que de trouver au milieu d'une narration des diſcours étrangers, qui partagent ou égarent l'eſprit, & qui ne vont qu'à faire paroitre le ſavoir de celui qui les debite.

Outre cette vicieuſe oſtentation de doctrine, qu'on peut aiſément comprendre dans ces trois paſſages que je viens de produire, on réprend encore Ammien Marcellin d'avoir fait de certaines deſcriptions ſi Poëtiques, qu'il n'eſt pas poſſible de les ſouffrir, encore que comme nous avons obſervé ailleurs, l'Hiſtoire & la Poëſie ſoient aſſez bonnes amies, & qu'elles conviennent en beaucoup de choſes. Le Pere Cauſſin donne divers exemples de ce defaut dans ſon traité de l'Eloquence; & ils paroiſſent ſi fréquens dans l'original d'Ammien, qu'il eſt difficile de n'en

En la Section d'Agathias.

Lib. 2. c. 8.

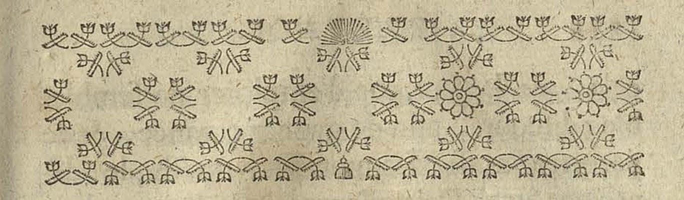
pas trouver à l'ouverture du livre. Cela n'empèche pas pourtant, qu'il ne mérite bien les loüanges, que nous lui avons données. Il y a, généralement parlant, de certaines choſes, qui ne plaiſent pas dans les livres, qu'il ne faut pas laiſſer d'y retenir ſans les approuver, parce qu'elles ſervent de baſe à d'autres meilleurs. Elles ſont comme la lie, qui ſoutient le vin & le conſerve dans ſa généroſité. D'un autre côté les imperfections de cet Hiſtorien, que nous venons de toucher, me ſemblent d'autant moins conſidérables, que les vertus de ſon ſiécle étoient rares. C'eſt ce qui m'oblige à finir ici mon travail ne trouvant depuis lui quaſi que des vices à reprendre dans le reſte des anciens, qui ſe ſont mêlés d'écrire une Hiſtoire Latine. Les modernes ne ſont pas de mon entrepriſe; & l'intervalle du tems, qui les diviſe des premiers, eſt un juſte ſujet de faire ici une pauſe.



PREFACE

POUR UN

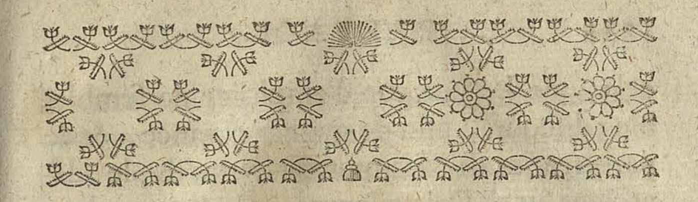
OUVRAGE HISTORIQUE.



PREFACE

D'UNE HISTOIRE.

C'EST une chose assez superfluë à ceux qui ont dessein d'écrire quelque Histoire, de commencer par ces protestations ordinaires que l'amour ni la haine de qui que ce soit ne leur feront rien dire de contraire à la vérité. Car comme en ce qui touche les complimens, tout le monde se sert de mêmes termes, & il est presque impossible de discerner une personne, qui parle franchement, d'avec une autre, qui dissimule, parce que tous deux usent d'égales protestations de service. Il n'est pas plus aisé de reconnoitre par de belles Préfaces, ni par les plus expresses assurances de probité qu'on puisse donner, celui qui est pour garder religieusement les loix de l'Histoire, & pour se laisser le moins aller à ses passions; dautant que ceux mêmes, qui pèchent davantage en



PREFACE

D'UNE HISTOIRE.

C'EST une chose assez superfluë à ceux qui ont dessein d'écrire quelque Histoire, de commencer par ces protestations ordinaires que l'amour ni la haine de qui que ce soit ne leur feront rien dire de contraire à la vérité. Car comme en ce qui touche les complimens, tout le monde se sert de mêmes termes, & il est presque impossible de discerner une personne, qui parle franchement, d'avec une autre, qui dissimule, parce que tous deux usent d'égales protestations de service. Il n'est pas plus aisé de reconnoitre par de belles Préfaces, ni par les plus expresses assurances de probité qu'on puisse donner, celui qui est pour garder religieusement les loix de l'Histoire, & pour se laisser le moins aller à ses passions; dautant que ceux mêmes, qui pèchent davantage en

cela, ne laiſſent pas d'emploier de ſemblables diſcours, afin de gagner créance, & de paroitre auſſi desintereſſés, qu'ils le devroient être. Cela m'empèchera d'entrer dans des juſtifications ſuperfluës, me contentant de donner parole au Lecteur de cette Hiſtoire, qu'il n'y verra rien que je ne ſois prêt de lui juſtifier par des titres irreprochables, & que je ne me puiſſe vanter d'avoir pris dans les plus curieux regitres, & les plus fideles mémoires de nôtre tems, puiſque ce ſont les originaux des Ambaſſadeurs, des Sécretaires d'Etat, & des premiers Miniſtres de cette Couronne.

Je ſai bien, que pluſieurs ont crû, qu'il n'appartenoit qu'à ceux-ci de mettre la main à la plume pour une ſi haute entrepriſe qu'eſt celle dont nous parlons. Polybe prend de là ſujet de ſe moquer de Timée, comme de celui qui n'aiant eu aucune connoiſſance des choſes, dont il traitoit, s'étoit laiſſé abuſer par de faux rapports, & par de mauvaiſes rélations, qui lui avoient été fournies. Et nous voions dans l'une des lettres de Sidonius Apollinaris, que ce grand Prélat ne voulut jamais entreprendre d'écrire l'Hiſtoire de ſon tems, à la priere d'un des principaux Conſeillers d'Euricus & d'Alaric Rois des Gots,

Lib. 12. Hiſt.

lui mandant, qu'il étoit plus capable de cela que personne, puisque les plus secretes & plus importantes affaires avoient passé par ses mains. Mais outre qu'il n'arrive guéres, que ceux, qui sont dans de si grands emplois, aient ni le loisir, ni la volonté de s'amuser à cette sorte d'étude, encore peut-on dire, que quand même leur Génie les y porteroit, & que leurs continuelles occupations pour le bien public ne s'y opposeroient point, il n'y a guéres d'apparence qu'ils reüssissent mieux que les autres dans une chose, où du moins ils ne peuvent éviter le soupçon de quelque partialité. Car il est bien difficile de ne pas s'imaginer, qu'ils aient pour but de faire valoir leurs propres négociations, & de justifier autant que faire se pourra toutes leurs procedures. Beaucoup de personnes mêmes se persuadent, que ce sont ceux des hommes, qui donnent le plus à leurs passions, & par consequent qui sont les moins propres de tous à faire un véritable recit des actions, où ils ont eu tant de part. Quant aux sécrets de l'Etat, dont on peut dire, qu'ils sont seuls capables de nous informer, ce seroit être trop simple de croire, qu'ils dûssent communiquer indifféremment au public tout ce qui est venu à leur connoissance. Tant s'en faut,

il n'y en a point, qui tiennent cachés avec plus de ſoin les myſteres politiques, qu'il n'eſt pas peut-être expédient de divulguer. Le Roi d'Eſpagne Philippe Second chargea Chriſtophle de Mora en mourant, de brûler tous les papiers de ſon gouvernement, qu'il jugeroit ne devoir pas venir en évidence; Et je crois, qu'il ne fit rien en cela, qui ne lui ſoit commun avec tous ceux, qui ont à ménager l'interêt de quelque Souveraineté. Ce n'eſt pas à dire, que ce ne ſoit le propre de l'Hiſtoire d'expliquer autant qu'il lui eſt permis les actions qu'elle repréſente. Ceux qui ſoûtiennent le contraire, comme François Patrice, qui reprend très mal Polybe, d'avoir plus fait en cela le Philoſophe que l'Hiſtorien, ſont d'autant plus ridicules, qu'outre l'uſage de tous les bons Auteurs, ils ont pû lire non ſeulement dans le ſecond livre de l'Orateur de Ciceron, mais encore dans Tacite cette importante loi de l'Hiſtoire, de ne rapporter pas ſimplement l'évenement des choſes; mais d'en dire toûjours les raiſons, & les conſeils, qui ont précédé. Denis d'Halicarnaſſe étoit ſi perſuadé de cela, qu'il ne priſe de rien tant l'Hiſtoire de Théopompe, que de ce qu'elle apprenoit les cauſes certaines, & les véritables motifs d'une infinité de

Dial. 10. *Lib. 1. hiſt.* non modo caſus eventuſque rerum, ſed ratio etiam cauſaque noſcantur. *Lib. 5. ant. Rom. & ep. ad Cn. Pomp.*

grandes entreprises. Il le compare là dessus à ces renommés Juges des Enfers, à qui les Poëtes font examiner les raisons de toutes choses. Et il observe que Théopompe s'étant trouvé présent en beaucoup d'expéditions militaires, qu'il décrivoit, & aiant contracté amitié avec les plus grands hommes de son tems, il lui avoit été plus facile qu'à un autre, de toucher les raisons essentielles des principales actions, que contenoit son Histoire. Surquoi l'on doit considérer, que si ces raisons peuvent être mises par écrit, comme personne n'en doute, elles se peuvent aussi fort bien apprendre par ceux, qui prennent la peine de rechercher tout ce qui est propre à leur en acquerir la connoissance. Thucydide ne mit la main à la plume pour nous décrire cette longue guerre Peloponnesiaque, qu'après avoir fait provision de tous les mémoires, qu'il en pût recouvrer, non seulement dans Athénes, de ceux de son parti, mais encore des Lacedemoniens, & du reste des Grecs; en quoi Marcellin, qui a dressé le discours de sa vie, nous assure, qu'il emploia de très grandes sommes d'argent. Il ne laissoit pas d'être lui même témoin de plusieurs actions, où il s'étoit trouvé. Mais aussi n'ignoroit-il pas l'impossibilité d'écrire une Hi-

ſtoire ſans l'aide d'autrui, & ſi l'on n'eſt aſſiſté de beaucoup de rélations différentes; n'y aiant point d'homme, qui ſe puiſſe vanter de connoitre toutes les circonſtances des affaires, où aſſez d'autres ont contribue. Un Général d'armée ne ſauroit rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé dans un fait d'armes, ſi ce n'eſt ſur le rapport d'autrui, parce qu'il n'a pas pû ſe rencontrer en perſonne dans tous les lieux du combat. Et celui qui veut en parler comme Hiſtorien, ne doit pas être moins informé du deſſein des ennemis, & de ce qu'ils ont fait, que de ce qu'il a pû apprendre touchant ceux de ſon côté.

Or comme je penſe, qu'il eſt obligé d'emploier toute ſorte de diligence à s'inſtruire, & à faire l'amas néceſſaire de ces beaux materiaux, qui compoſent le batiment d'une Hiſtoire: Auſſi ne ſuis-je pas de l'avis de ceux, qui ne peuvent ſouffrir, qu'on y commette la moindre faute, ſans condanner tout l'ouvrage, & qui croient, que la plus petite pierre hors d'œuvre eſt la ruine de tout l'édifice. Polybe & Timée ſe ſont ſervis d'une comparaiſon qui a donné lieu à cette opinion, lors qu'ils ont dit, qu'ainſi que la rectitude étoit de l'eſſence de la regle, la vérité devoit être conſidérée de même dans l'Hiſtoire. J'a-

vouë

vouë bien, que cette vérité eſt une qualité ſi requiſe en toute ſorte d'Hiſtoires, qu'il n'y en a point qui ne ſoit mépriſable ſans elle. Mais je nie, qu'elle ſoit tellement de leur eſſence, que le moindre mêlange du menſonge les détruiſe abſolument, comme l'entendent ceux, qui veulent qu'on prenne trop à la rigueur la ſimilitude de Polybe. En effet, s'il faloit l'interpréter de la façon, il ſeroit aiſé de prouver en ſuite, qu'il n'y auroit du tout point d'Hiſtoire au Monde, ſi l'on excepte la Sacrée, ne s'en trouvant aucune, ſelon le dire de Vopiſcus, où le defaut de nôtre humanité ne paroiſſe par le rencontre de quelque fauſſeté. *In Aureliano.* Hérodote eſt taxé d'avoir fait fuïr les Corinthiens à la bataille de Salamine, par un reſſentiment de ce qu'il avoit été mépriſé d'eux. On ſe moquoit de Timée, qui tournoit tout à l'avantage de Timoleon, pour reconnoitre les obligations, qu'il lui avoit. Philiſtus étoit démeſuré dans ſes invectives contre les adverſaires de Denys le Jeune. Et Xénophon n'a pas mieux traité Menon à cauſe qu'il étoit lié d'amitié avec Platon. Quant à Thucydide, quelques uns de ſes admirateurs mêmes ont reconnu, qu'il s'eſt plû à repréſenter Cléon dans toute ſon Hiſtoire comme un fou, pour ſe vanger de

ſes calomnies, qui avoient eu le pouvoir de le faire bannir d'Athénes. On y a encore obſervé, que pour ne pas bleſſer la mémoire d'Antiphon ſon Précepteur en Rhétorique, il ſupprime l'injure que lui firent les Athéniens après ſa mort, jettant ſon corps hors de leur ville, par une omiſſion, qui n'offenſe ſouvent pas moins la fidelité de l'Hiſtoire, que le menſonge. Polybe reprend Fabius & Philinus, qui en avoient écrit tous deux une même; le premier d'avoir mis injuſtement tout l'avantage du côté des Romains; l'autre au contraire de s'être déclaré trop partial des Carthaginois. Et l'on peut voir dans Aulu Gelle, que ce Polybe même qui n'épargnoit pas quelquefois ſon propre pere, ſemble avoir voulu flater les Romains en la perſonne de Scipion, lui faiſant exercer un acte de continence ſi merveilleuſe à la priſe de Carthagene, lorſque cette belle captive Eſpagnole lui fut préſentée: Car outre les vers de Cn. Nævius, qui rendent l'action fort ſuſpecte, Valerius Antias la démentoit expreſſément dans ſon Hiſtoire, aſſurant que Scipion retint cette fille, & qu'il ne la voulut jamais rendre à ſes parens. Mais il me ſouvient de deux exemples fort exprès que donne Ciceron, pour montrer,

Noct. Attic. l. 6. cap. 8.

Ep. 1. l. 6. ad Attic.

qu'il ſe trouve de certaines ſauſſetés dans les ouvrages, dont elles ne doivent pas pour cela ruiner la réputation. Le premier eſt de Duris Samien très exact Hiſtorien, qui avoit écrit, qu'Alcibiade paſſant de Gréce en Sicile jetta dans la mer le Poëte Eupolis, renommé parmi ceux de la vieille Comédie, ſurquoi il fut convaincu de menſonge par Eratoſthéne, qui fit voir des Comédies d'Eupolis poſterieures à cette navigation d'Alcibiade. Le ſecond exemple touche Théophraſte, en ce que, conformément à l'opinion la plus commune, il avoit nommé Zaleucus Legislateur des Locriens, dont il fut rudement repris par Timée. Eſt-ce à dire, pourſuit Ciceron, que Duris & Théophraſte doivent être abſolument rejettés pour cela; Non certes, c'eſt une choſe trop humaine que de ſe tromper, même en de telles rencontres, où l'on ne fait que ſuivre l'erreur des autres. Il y a eu des Auteurs ſans nombre, & d'ailleurs très approuvés, qui ont ſoutenu les uns aprés les autres, que les Rois de Sparte avoient double ſuffrage parmi les Ephores; Thucydide néanmoins nous aſſure, que c'eſt là une de ces choſes, qui ſont quelquefois auſſi univerſellement crûës, qu'elles ſont fauſſes, & qu'en effet la voix de ces Rois ne fut jamais

comptée que pour une dans toutes les Aſſemblées de Lacédemone. Je ne juge pas à propos de rapporter davantage d'exemples de l'antiquité, pour montrer qu'elle n'a point d'Hiſtoriens ſi renommés, dont on ne pût rebuter les travaux, ſi la maxime de Polybe étoit certaine, & que la vérité fût auſſi eſſentielle à l'Hiſtoire que la rectitude à la regle, qui perd ſon nom, & n'eſt plus bonne à rien, de l'heure qu'elle a ceſſé d'être droite. Quant aux Auteurs de ce tems, il me ſeroit aiſé de prouver par ceux mêmes de la premiere claſſe, qu'il n'y en a aucun à qui l'on n'ait voulu reprocher d'aſſez notables mécomptes, ſi je n'évitois de tout mon poſſible les choſes odieuſes, lorsque je puis bien me paſſer comme ici de les rapporter. On peut dire des uns & des autres, que comme un mauvais juge dans un fait particulier, ne laiſſe pas d'être juge, ils ne perdent pas non plus la qualité d'Hiſtoriens, quoiqu'ils ſe ſoient mépris en quelques endroits. En effet, il y a bien de la différence entre mentir, & dire un menſonge, le premier couvre d'infamie ceux, dont nous parlons, mais il n'y auroit point d'apparence de faire un crime irrémiſſible du ſecond. Pourvû qu'on n'avance rien contre ſa ſcience, ni contre ſa con-

ſcience, le reſte doit être donné à nôtre humanité. Auſſi n'eſt-il pas honteux de ſe retracter dans ce genre d'écrire, comme il l'eſt peutêtre dans d'autres profeſſions, qui dépendent de certains principes, & de quelques raiſonnemens, où l'on ne peut confeſſer d'avoir erré, qu'on n'accuſe le defaut de ſon jugement. Mais à l'égard de l'Hiſtoire, qui n'eſt qu'un regitre, ou un mémorial, appuïé le plus ſouvent ſur la fidelité des yeux & des oreilles d'autrui, ce n'eſt pas merveille, ſi on s'écarte quelque fois du but de la vérité. Il eſt même du devoir d'un Hiſtorien d'écrire aſſez ordinairement des choſes, qu'il ne croit point, ne fût-ce que pour remarquer ce qui a été tenu pour conſtant par le peuple. Tite Live en a uſé ainſi, rapportant une infinité de prodiges incroïables, qu'il proteſte au même lieu de ne vouloir pas garantir. Hérodote le plus licentieux de tous, ſe moque le premier de ce qu'il conte d'Abaris, & des Loups garoux de Scythie. Et Quinte Curce declare, qu'il couche beaucoup de choſes parmi les geſtes d'Alexandre le Grand, de la vérité deſquelles il n'eſt nullement perſuadé, n'oſant pas néanmoins ſe diſpenſer de rapporter les vaines créances du tems auquel il écrivoit.

Lib. 1. & 5.
Lib. 4.
Lib. 9.

Que si la séverité de quelque Critique a été trop grande en ce que nous avons dit jusqu'ici, bien qu'elle fût colorée du zèle de la vérité, nous pouvons faire voir qu'ils sont injustes tout à fait en beaûcoup de choses, où ils se mêlent de donner des loix à l'Histoire, contre tout ce qui a été pratiqué par ceux, dont nous avons les ouvrages en quelque consideration. Mon dessein n'est pas d'examiner présentement toutes les parties d'un bon Historien, c'est le travail d'un juste volume, & puisque nous nous en sommes déja aucunement acquités au discours, qui fut imprimé il y a quelques années sur l'Histoire de Sandoval, il me suffira d'observer dans cette Préface les points, qui importent davantage à ce que nous proposons maintenant au public, & dont ces Critiques disputent sans raison avec le plus d'animosité.

Leur premier caprice est de condanner absolument toute sorte de Digressions, comme si elles étoient inséparables de la confusion, & incompatibles avec cette claire & méthodique narration, que demande une légitime Histoire. C'est l'ancienne hérésie de Philistus, imitateur au reste de Thucydide, mais si ennemi de la Digression, qu'il n'en voulut jamais pratiquer aucune. A la vérité, il y

en a de fort vicieuſes, & qui troublent tellement la mémoire du Lecteur, quand elles ſont trop frequentes, d'une longueur exceſſive, ou tout à fait éloignées du ſujet principal, qu'il n'y a peut-être rien qui doive être plus ſoigneuſement évité en ce genre d'écrire. Le Sophiſte Théon reprend pour cela celles de Théopompe comme ennuieuſes, outre qu'elles n'avoient ſouvent rien de commun avec ſon thème, qui étoit principalement des actions du grand Philippe, & de ce qui concernoit les Macedoniens. Et Photius nous apprend, que leur penultiéme Roi, cet autre Philippe, qui prit la peine de retrancher les Digreſſions, dont nous parlons de l'Hiſtoire de Théopompe, reduiſit à ſeize les cinquante trois livres qu'il avoit compoſés. Mais il ne faut pas conclure pour cela, qu'elles ſoient toutes à blâmer. Il y a des Epiſodes, comme les nomment les Grecs, qui ſont très agréables, & qui ſervent même, ſelon la remarque de Théon, à repoſer doucement l'eſprit de celui, qui lit un grand ouvrage. Si l'Hiſtoire n'avoit que la ſimple narration, comme dit Agathias ſur une Digreſſion qu'il fait de la diverſité des Religions, elle ſeroit aſſez ſouvent mépriſable. Et en effet, nous voions, *Lib. 1.*

qu'il n'y a quaſi aucun Hiſtorien de nom, qui ne ſe ſoit donné la liberté d'uſer de ſemblables excurſions. Thucydide, Polybe, & Denis d'Halicarnaſſe, ſont les trois de tous les Grecs, qui ont écrit avec le plus de ſéverité, & néanmoins aucun d'eux ne s'en eſt voulu abſtenir. Le premier rapportant dans ſon ſixiéme livre le ſoupçon d'impieté & d'affectation de tyrannie où tomba Alcibiade, ce qui fit qu'on l'envoia chercher en Sicile, ajoûte, que le peuple d'Athénes reçût d'autant plus facilement cette accuſation, qu'il ſe ſouvenoit encore de la tyrannie de Piſiſtrate. Et là deſſus il entre librement dans la narration de ce fameux aſſaſſinat commis en la perſonne d'Hipparche par Harmodius, & Ariſtogiton, ne prenant point d'autre prétexte de ſa Digreſſion, ſinon, que cet Hipparche étoit frere d'Hippias, autre oppreſſeur de la liberté Athénienne, & tous deux fils de Piſiſtrate. Pour Polybe, il a tant fait de pareilles ſaillies, que c'eſt contre lui principalement que declament ceux, qui témoignent de les avoir ſi fort à contre-cœur. Ils ne peuvent ſouffrir, qu'il quitte le fil de ſon Hiſtoire, pour rechercher dans le ſecond livre les cauſes de la grandeur inopinée des Acheïens, dont la République étoit de ſon tems la plus puiſſan-

te, qui fût en Gréce; & dans le quatriéme, les raiſons du malheur déplorable, arrivé aux habitans de Cynethe, ville d'Arcadie. La déſcription d'un grand Empereur ou Général d'armée, qu'il fait dans ſon neuviéme livre, avec le diſcours du dixiéme touchant les *Pyrſies* ou ſignes qu'on peut donner par des feux allumés, leur ſont inſupportables. Et ils ne le traitent pas mieux à l'égard de ce beau raiſonnement militaire, dont il uſe en un autre endroit, pour contenter ceux, qui *Lib. 17.* s'étonnoient, que les Legions Romaines euſſent enfin ſurmonté la Phalange Macedonienne, qui s'étoit jusques là conſervée dans la réputation d'être invincible. Quant à Denis d'Halicarnaſſe, après avoir donné un ſi grand nombre de loix auſteres à l'Hiſtoire, il n'a pas laiſſé de mettre dans ſon ſeptiéme livre cette notable avanture d'Ariſtodeme Tyran de Cumes, ſans aucune nécesſité, & par cette ſeule conſidération, que les Romains avoient envoié vers lui pour avoir du bled en un tems de famine. Les Hiſtoriens Latins ne ſe ſont pas donné en cela moins de liberté que les Grecs. Tite Live s'eſt diverti *Dec. 1. lib. 9.* ſur cette curieuſe queſtion, de ce qui fut vraiſemblablement arrivé, ſi Alexandre le Grand eût converti ſon courage & ſes forces

contre les Romains. Sallufte rapporte dans ſa guerre Jugurthine l'Hiſtoire de ces deux freres Philenes, qui ſe ſacrifièrent ſi librement pour augmenter le territoire de Carthage au préjudice des Cyreniens, ſans autre fondement que d'avoir dit ſeulement un mot des Syrtes, proches du lieu où ſe fit cette belle action. Et Tacite aiant à parler du ſiége de Jeruſalem, prend de là occaſion de rapporter ce qu'il avoit appris de l'origine des Juifs, de leur Conducteur & Legislateur Moïſe, & de leurs façons de faire contraires à celles de toutes les autres Nations de la terre. Ce peu d'exemples ſuffit pour montrer, que toutes ſortes de Digreſſions ne ſont pas vicieuſes, & qu'il n'y a que les mauvaiſes, qui ſe font ſans diſcretion, qu'on doive rejetter.

Lib. 5. Hiſt.

Il ſemble, que les Critiques, dont nous parlons, ſoient mieux fondés en ce qu'ils ne peuvent ſouffrir dans l'Hiſtoire ce renverſement des tems, & cette tranſpoſition d'affaires, qui ſe fait par une figure à laquelle nos Ecoles ont laiſſé le nom Grec d'*Hyſterologie*, & de *Hyſteron Proteron*, quand on dit les choſes beaucoup avant, ou après qu'elles ſont arrivées. Et véritablement il n'y a ſouvent rien de plus contraire que cela à l'ordre, qui eſt l'ame des Hiſtoires; & pour peu qu'on ſe

donne trop de licence en cette partie, on ne peut éviter de tomber dans une obſcure confuſion. Il s'en voit de ſi embrouïllées par là, & dont les parties différentes ſont tellement hors de la ſuite du tems, qu'elles reſſemblent à ces coloſſes briſés, de qui l'on cherche la tête ou les pieds parmi les autres membres. Si eſt-ce qu'il ſe trouve des lieux, où les meilleurs Hiſtoriens ſont obligés de dire les choſes en une ſeule fois, qui ne ſont avenuës qu'en des ſaiſons différentes, afin de ne pas donner les matieres trop imparfaites, & pour contenter l'eſprit de ceux, qui ne pourroient autrement les voir ſans dégout ſéparées, & comme eſtropiées. C'eſt pourquoi Théon a obſervé, que non ſeulement *In progym.* Hérodote, mais Thucydide même a fait ſouvent des *Hyſteron Proteron* fort à propos, bien que celui-ci ſe fût donné la loi de diviſer toûjours la narration de chaque année en deux parties, l'une pour l'Eté, & l'autre pour l'Hiver, en quoi il a été repris par Denis d'Halicarnaſſe, comme d'une choſe qui l'obligeoit à couper les ſujets, qu'il traitoit en tant de portions, que l'eſprit du Lecteur n'en demeuroit pas ſatisfait. Le jugement doit regler ce différend, & nous faire avouër, qu'il y a de ces tranſpoſitions néceſſaires, & qui ne

peuvent être repriſes dans l'Hiſtoire ſans injuſtice.

Mais ceux qui cenſurent indifféremment toutes les harangues Hiſtoriques, tant les obliques que les directes, ne ſont-ils pas bien admirables de penſer réduire le reſte du monde à leur ſens particulier, qui a ce déſavantage d'être contraire à celui de tous les bons Auteurs. J'avouë qu'on voit quelque fois de ces Oraiſons auſſi importunes que ridicules, & que Plutarque s'eſt moqué de fort bonne grace de celles que Théopompe, Ephorus, & Anaximene font prononcer à des Généraux d'armée, n'y aiant nulle apparence, qu'ils ſe fuſſent amuſés à des diſcours ſi longs & ſi étudiés en préſence de l'ennemi, & lorſqu'il étoit queſtion de bien faire, plûtôt que de bien dire. Il ne faut pas pourtant conclure de là, que l'Hiſtoire rejette toute ſorte de harangues; je crois au contraire, qu'il n'y en a point qu'elle ne reçoive, quand elles ſont non ſeulement bien faites, mais encore à propos; & nous voions en effet, que Lucien, qui eſt ſi rigoureux ſur ce ſujet, n'en condanne aucune; avoüant que comme les obliques ont ſouvent meilleure grace, il y a des lieux auſſi qui demandent la Proſopopée, ou l'Oraiſon directe. Patrice & quelques autres moder-

Liv. des inſtruct. polit.

Dial. de l'Hiſt.

nes qui la voudroient abolir comme lui, se servent principalement de l'autorité de Diodore, de Justin & de Denis d'Halicarnasse. Quant au premier, comme il déclame au commencement de son vintiéme livre contre l'impertinence de quelques Historiens au fait des harangues; aussi confessé-t-il, que celles qui sont écrites judicieusement, doivent être estimées, & il en a inseré beaucoup lui-même dans ses Ouvrages. Justin, ou pour mieux dire, Trogue Pompée, dont il n'est que l'Abbréviateur, rapportant obliquement celle de Mithridate contre les Romains, reproche de vérité, à Sallufte & à Tite Live *Lib. 38.* d'avoir abusé des directes. Mais personne n'a pris cela que pour un trait d'envie contre ce dernier, comme il s'en glisse aisement entre des Ecrivains de même tems; ce qui n'a pas empèché, que Tacite, Q. Curce, & tous les Auteurs de l'Histoire Auguste, n'aient depuis couché beaucoup de discours en forme de Prosopopée dans ce que nous avons d'eux. Et pour ce qui touche Denis d'Halicarnasse, ses livres des Antiquités Romaines en sont si remplis, & il soûtient dans son septiéme, les Oraisons directes si particuliérement, rapportant toutes celles, qui furent prononcées en la cause de Coriolanus, qu'on

ſe pourroit étonner qu'il eût ſi fort pèché en ce qu'il reprenoit aux autres, ſi l'on ne ſavoit bien, que ſon Hiſtoire eſt le dernier de ſes travaux, où il s'eſt ainſi voulu retracter avec jugement des maximes qu'il avoit autrefois établies trop legérement contre Thucydide. Outre qu'on peut voir dans le jugement qu'il fait de cet Hiſtorien, comme il examine plûtôt avec rigueur ſes harangues, ſelon les ſentimens d'un Cratippus, qu'il ne les condanne tout à fait, & de ſon propre mouvement. Pluſieurs ont voulu alléguer auſſi le huitiéme livre du même Thucydide, parce qu'il n'a pas une des Oraiſons dont nous parlons, à cauſe qu'il ſe repentoit d'en avoir trop uſé aux précedens. Il eſt certain pourtant, que ſa mort y a laiſſé cette diſproportion avec aſſez d'autres imperfections, qui ont fait ſoutenir à beaucoup de perſonnes, que ce dernier livre n'étoit pas de lui. Quoiqu'il en ſoit, Hérodote, Xenophon, Polybe, & Céſar, avec ceux que nous avons déja cités, & quantité d'autres que nous pourrions ajoûter, s'il en étoit beſoin, montrent bien, que c'eſt un pur caprice de vouloir rejetter ainſi les harangues de l'Hiſtoire, puiſqu'ils n'ont jamais fait difficulté de les y admettre, & qu'au contraire ils en ont fait un de ſes principaux ornemens.

Polybe ſeul nous enſeigne, comment on doit emploïer les obliques, les directes, & les mixtes, qui commençant obliquement changent d'organe & finiſſent droitement: car il s'eſt ſervi de toutes les trois façons, ſelon que les lieux le requeroient.

Or non ſeulement les harangues ont été jugées telles, que nous diſons, par les meilleurs Auteurs, mais ils ont même donné place dans leurs Hiſtoires, aux Lettres Miſſives, & juſqu' aux Dialogues. Ainſi nous voions des Epitres de Mithridate dans Salluſte, de Tibere & de Druſus dans Tacite, & d'Alexandre le Grand dans Arrien. Pour ce qui régarde des Dialogues, il y en a grand nombre & de fort beaux dans Thucydide & ailleurs; mais quant à celui des Deputés d'Athénes & de Mélos, qui fait la fin de ſon cinquiéme livre, où les premiers s'efforcent de prouver aux autres qu'ils doivent s'aſſujettir aux Athéniens, il eſt tel, que je ne penſe pas qu'on le doive jamais imiter, à cauſe de ſa trop grande prolixité. La loi qu'il faut obſerver, à mon avis, tant aux Dialogues, qu'aux Lettres, & aux harangues de quelque nature qu'elles ſoient, c'eſt de ne les coucher jamais avec Proſopopée, & directement, que lorsque toutes les paroles en ſont ſi impor-

tantes, qu'on n'en peut rien perdre qu'avec dommage; autrement, il faut ſe contenter d'en rapporter obliquement la ſubſtance.

Que dirons-nous de quelques uns, comme Kekerman entre autres, qui croient, que la loüange ni le blâme, ne doivent, jamais ſe rencontrer dans l'Hiſtoire, parce que ce ſont des choſes ſuperfluës, & qu'il n'appartient, à leur avis, qu'aux Orateurs d'en uſer, non plus que d'émouvoir les paſſions, ce qu'ils deffendent encore très expreſſément à un Hiſtorien. Il ſemble, à les entendre parler de la ſorte, que l'art Oratoire ne puiſſe jamais avoir rien de commun avec celui des Hiſtoriens, contre ce qu'a dit ſi expreſſément le premier Rhéteur des Romains, qu'il ne ſavoit rien qui fût davantage du métier d'un Orateur, que de bien écrire une Hiſtoire. En vérité, c'eſt bien ſe moquer de tous ces grands hommes que nous venons de nommer, qui ont toûjours pratiqué le contraire de ce que voudroient établir ceux-ci. Et je m'étonne, qu'ils ne ſe ſouviennent au moins du temperament que Lucien apporte en cela, déſirant, que ſon Hiſtorien ſe contente de donner des loüanges moderées, & qui conſiſtent en peu de paroles, afin qu'il différe en ce point de l'Orateur qui les étend, & les amplifie

Opus Oratorium maximè. *Cic. lib. 1. de leg.*

amplifie selon les regles de son art. La même chose se doit dire des passions, car il n'y auroit point d'apparence qu'un Historien pratiquât tout ce que font Ciceron & Demosthene, pour exciter à la haine ou à la misericorde; mais il lui est permis d'être pathétique comme Tite Live dans l'expression des grandes actions, afin d'imprimer fortement l'amour de la Vertu, ou l'aversion du vice, qui sont les plus précieux fruits, qu'on puisse recueillir de l'Histoire.

C'est encore une fantaisie particuliere de certaines personnes, qui ne pensent pas qu'un Historien moderne doive jamais prendre la liberté de comparer les choses de ce tems aux anciennes. J'avouë qu'on voit peu de ces paralleles dans les Historiens Latins, & qu'ils ne se sont guéres amusés à montrer la ressemblance qu'avoient les actions Romaines, qu'ils décrivoient, avec celles des Grecs. Je tombe même d'accord, que nous avons vû depuis peu des Ecrivains ridicules en cette sotte recherche, montrant, qu'ils faisoient leur principal de l'accessoire, & qu'ils n'avoient point de plus grand soin, que de témoigner par ce rapport curieux, qu'ils étoient hommes de grande étude, la chose du monde la plus importune, quand on l'emploie mal à propos.

Mais encore que cette vaine oſtentation ſoit odieuſe, il n'en faut pas pourtant tirer cette conſequence, qu'on ne puiſſe jamais uſer d'aucune de ces comparaiſons, qu'elle ne ſoit vicieuſe. Elles ſe préſentent quelquefois d'elles-mêmes, & un Hiſtorien judicieux les ſçait emploier ſi à propos, qu'elles donnent de l'ornement à ſon Ouvrage ſans dégouter perſonne. Que ſi les Latins s'en ſont abſtenus, il y a des Grecs, tels que Polybe & Denis d'Halicarnaſſe, d'aſſez grande autorité pour nous aſſurer, qu'on s'en peut ſervir ſans crainte, à leur exemple. Appien aiant rapporté avec quel courage Scipion répondit à l'accuſation qu'on lui faiſoit d'avoir été corrompu par le Roi Antiochus, allant ſacrifier au Capitole, au lieu d'attendre le jugement du Peuple Romain; dit qu'il fit en cela plus ſagement qu' Ariſtide ou Socrate, qui ſe laiſſèrent condanner injuſtement dans Athénes; & plus généreuſement qu'Epaminondas, dont il recite le procedé en une cauſe auſſi capitale devant le Magiſtrat de Thebes. Famianus Strada a fait de ces ajuſtemens depuis peu de ſi bonne grace, & avec tant de ſuccès, qu'on le peut propoſer en ſuite, & renvoier à la Préface de ſon Hiſtoire des Païs-Bas, ceux qui feroient les difficiles ſur ce point.

Lib. de bell. Syr.

Il me reste à dire un mot touchant ma façon d'écrire. Pline le Jeune a soutenu dans une de ses Epitres, que l'Histoire étoit toûjours agréable, de quelque maniere qu'elle fût couchée. Il semble que son intention soit de donner à entendre par là, que toutes sortes de styles y peuvent être emploïés; & en effet, nous voions d'excellens Historiens en toutes Langues, qui ont eu des genres d'écrire très différens. Salluste & Tacite sont fort concis; Tite Live est plus étendu; Florus est si libre & si fleuri, qu'il se donne même la licence de citer des Hemistiches de Virgile, comme Thucydide, beaucoup plus sévere que lui, a rapporté plusieurs vers d'Homere au sujet des jeux de l'Isle de Délos. Or quand j'aurois été aussi curieux en cette partie, que je l'ai peutêtre negligée, n'aiant eu autre soin que de me rendre intelligible, & de chercher dans la clarté de l'expression la principale recommandation de mon style. Je crois, que je n'aurois pas pour cela contenté tout le monde. Les plus beaux visages ne plaisent pas à un chacun & les styles, qui ne sont pas moins différens, souffrent quelque fois des jugemens encore plus déraisonnables. Alciat a bien osé dire, que la diction de Tacite étoit tout à fait méprisable comparée à celle de Paul Jo-

Lib. 5. ep. 8.

Lib. 3. hist.

ve. Et Emilie Ferret n'a point rougi prononçant ce mot ridicule, que le même Tacite ne ſavoit pas bien le Latin. Je ſouffrirai patiemment après cela tout ce qu'on voudra dire de moi pour ce qui regarde mon François. Mais je ſerai bien-aiſe d'ajoûter ici une remarque à l'occaſion de Tacite, & de Salluſte, que beaucoup veulent, qu'on imite ſur tous les autres. à cauſe de leur briéveté. C'eſt que la plûpart prennent pour des Hiſtoriens fort brefs, ceux qui ont l'élocution conciſe, qui ſont néanmoins deux choſes fort différentes. Car Salluſte qui a la phraſe fort preſſée, & qui comprend beaucoup en peu de mots, n'eſt pas pourtant un Hiſtorien fort bref, au contraire on pourroit retrancher aſſez de choſes dans ſes Préfaces, & dans ſes Digreſſions, ſans alterer le corps de ſon Hiſtoire. Jule Capitolin reprend Iunius Codrus de s'être amuſé à particulariſer des affaires de peu d'importance; comme Guicciardin a été blâmé de s'être de même trop étendu aux choſes de ſa République, qui ne méritoient pas d'être expliquées ſi fort par le menu. Or, quoique le premier, des œuvres duquel il ne nous reſte rien, eût eu la diction la plus courte, qu'on ſe puiſſe imaginer, & bien que Guicciardin eût encore parlé plus laconiquement que lui, ſi eſt-ce

que ni l'un ni l'autre n'eussent jamais été bien nommés Historiens brefs ; & il n'y a que ceux comme Tacite, dont on ne peut rien ôter sans préjudicier à leurs compositions, qui doivent être appellés de la sorte.

Je laisse à la Posterité, pour qui j'ai mis la main à la plume, le jugement de mes veilles. De même que les Histoires ne doivent être écrites principalement, que pour elle, selon l'avis de Lucien, il n'y a qu'elle aussi, comme plus exemte de passion, qui les puisse mettre à leur juste prix. C'est pour cela, que les Anciens nommoient Saturne le Pere de l'Histoire, & qu'on voioit des Tritons avec des trompettes au haut de son Temple ; le tems seul, qui conserve la mémoire de toutes choses, pouvant donner à un chacun la réputation qui lui appartient. Et certes, j'ai toûjours crû qu'il étoit des Histoires comme des Statuës ; où l'on observe mille délicatesses, quand elles doivent être vuës de près, que l'art rejette, si elles sont faites pour être regardées de loin. Une narration aussi qui se fait plus pour le présent que pour l'avenir, a besoin de beaucoup de flatteries, comme d'autant de mignardises, qui ne seroient pas bonnes aux siécles suivans, où rien ne se lit plus volontiers qu'une vérité hardie, & s'il faut

ainſi dire, groſſiere, & ſans déguiſement. La plûpart des perſonnes, qui ſe ſervent de miroirs, ſont bien aiſes qu'ils les flattent, & il y en a fort peu qui ſe plaiſent à ſe voir dans l'Hiſtoire, ſi elles n'y ſont repréſentées avec avantage. Il eſt donc à propos de tenir couvertes pour quelque tems ces glaces, qui rendent les formes des choſes telles qu'elles ſont, attendant qu'une autre ſaiſon moins intereſſée, & moins ſujette à toute ſorte de paſſions, que les années ſeules peuvent moderer, ſouffre des jugemens plus équitables. Tout ce que je demanderai pour lors au public, c'eſt qu'on apporte à la lecture de cette Hiſtoire un eſprit autant indifférent, & auſſi peu partial, que je penſe l'avoir eu, quand je l'ai écrite.



DISCOURS
DE LA
CONTRARIETÉ
D'HUMEURS
QUI SE TROUVE
ENTRE CERTAINES
NATIONS,

ET

SINGULIEREMENT

ENTRE LA FRANÇOISE
ET L'ESPAGNOLE.

TRADUIT DE L'ITALIEN

DE FABRICIO CAMPOLINI

VERONOIS.



A MONSEIGNEUR
LE
CARDINAL DUC
DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Aussi-tôt que j'eus pris la resolution de donner du support à l'Ouvrage de ce Veronois, le dédiant à quelqu'un selon la coutume, je fis réflexion sur cette commune façon de parler, avec laquelle nous dédions les Livres, comme on dédie à Dieu ce qui lui est consacré dans nos Eglises. Cette considération me fit croire, que je devois user de beaucoup de circonspection, à faire choix d'un nom plein de grandeur & de sainteté, sur lequel je puisse, comme sur un Autel, poser ce petit présent. Et parce qu'il ne m'en a point paru dans le monde de plus considérable pour cela, que celui de Vôtre Eminence, j'ose la supplier très humblement de vouloir souffrir qu'il soit écrit au haut de ce Tableau votif, qui vous représentera les humeurs différentes des Nations. C'est la coutume des Grands de ne considérer guéres les présens des moindres, que par leur bonne volonté; & c'est le propre de Dieu de les agréer, quand ils lui sont offerts avec pureté & dévotion. Celle avec laquelle je prens la har-

dieſſe de vous préſenter cette Traduction, me fait eſperer, qu'elle ſera bien recûë de vôtre bonté, qui ſait bien qu'une peau de chevre n'étoit pas moins favorablement priſe dans le Temple de Jeruſalem, venant de la main d'un Paſteur, que l'or & l'argent de celle des plus grands Princes. Mais puiſqu'on ne porte rien aux lieux ſaints, ſans y chanter au moins quelque petite Hymne, Vôtre Eminence me permettra s'il lui plait, que je prononce foiblement, ſelon la portée de ma voix, la moindre partie de ce que je conçois de ſes heroïques vertus. Un Oracle de la Gréce dit autrefois à l'honneur de Lycurgue, qu'il ne ſavoit, s'il le devoit mettre au nombre des hommes, ou des Dieux: Si nous vivions encore dans la licence du Paganiſme, c'eſt ſans doute que la France feroit des ſacrifices à vôtre grand Génie, comme à ſon Dieu Tutelaire. Elle le contemple, comme le ſeul qu'elle a reconnu juſqu'à preſent égal à la grandeur de ſon Etat; comme un Soleil, d'où viennent ſes meilleures influences, l'éclairant même au milieu de ſes tempêtes; & comme l'Intelligence motrice de ſon corps, n'aiant rien au deſſus d'elle que le premier Ciel, où repoſe nôtre grand Roi. En effet, ceux qui ont paru le plus juſqu'ici dans le gouvernement des Etats, croïoient faire beaucoup de ſe prévaloir des occaſions, que vôtre prévoiance fait naitre & ſervir à ſes deſſeins; ils attendoient la bonne fortune, vous la faites ſuivre; ils dépendoient de je ne ſai quel-

les destinées, vous leur donnés la loi, & tout cède au pouvoir de vôtre conduite. Aussi la moindre partie de vos perfections les eût pû rendre la meilleure de leur Siécle, la Nature vous a choisi pour faire voir au nôtre, qu'elle met plus de graces, quand il lui plait, en un seul sujet, qu'en tous les autres ensemble, & Dieu, pour mieux dire, par la production de vôtre belle ame, semble avoir prononcé en faveur de ceux, qui ne les tiennent pas toutes égales, la comblant de si extraordinaires bénédictions. C'est ce qui fait, MONSEIGNEUR, *que comme vous étes au dessus des loüanges vulgaires, & que les plus rélevés titres d'honneur se trouvent de beaucoup au dessous de ce qui est dû à Vôtre Eminence: Aussi n'y a-t-il personne qui doive être si téméraire, que d'entreprendre le Paranymphe de vos immortelles actions, dont le craion seul se peut voir dans tout ce qu'on a écrit jusqu'ici des plus grands Ministres d'Etats, qui semble n'avoir été dit, que pour vous. Quand on les a figurés tels qu'ils devoient être, plûtôt que tels qu'ils étoient, on a fait sans fiction vôtre véritable portrait: On voit réellement en vous, ce qui n'étoit alors conçû qu'en idée: Vous étes ce grand simulacre que toute la terre respecte, selon le mot de l'Empereur Iulien: Et l'on ne se peut rien imaginer qui vous représente, sans donner jusques dans le prodige, puisque la mémoire des hommes n'a rien fourni jusqu'ici qui approchât si près du miracle, & qui tint*

*si fort de la Divinité, que fait la moindre copie tirée sur l'original de vôtre vie. Mais comme il est vrai, qu'on ne peut mieux reverer vos incomparables vertus qu'avec le silence & l'admiration, aussi ne devons nous jamais cesser de remercier la Bonté & la Providence Divine, d'avoir fait naitre parmi nous un si grand Personnage, qui devoit être nécessairement le second Fondateur de l'Empire sous lequel il vivroit, & d'avoir permis que la France ait possedé un esprit si sublime & si transcendant, qui ne pouvoit manquer d'établir une grande Monarchie par tout où il eût été. Après cette action de graces, nous n'aurons pas besoin de beaucoup importuner le Ciel de nos vœux; nous sommes si heureux, qu'en obtenant de lui la conservation d'*ARMAND DE RICHELIEU, *nous assurons tout ce qui nous peut être cher en ce monde, vûque le bien de cet Etat, l'avancement de la Réligion, le contentement de nôtre Prince, & la jouïssance de nos fortunes & de nos vies, dépend de la subsistence d'une si précieuse Personne. Ce seroit,* MONSEIGNEUR, *mal garder le respect qui lui est dû, & préjudicier trop notablement à l'interêt public auquel vous donnés tous vos soins, si je vous importunois d'un plus long discours: celui-ci suffira pour vous dévoüer avec cet écrit ma très humble servitude.*

D. L. M. L. V.

DISCOURS



DE LA CONTRARIETÉ D'HUMEURS, QUI SE TROUVE ENTRE CERTAINES NATIONS, ET SINGULIEREMENT ENTRE LA FRANÇOISE ET L'ESPAGNOLE.

Ce n'eſt pas ſeulement entre les hommes qu'on remarque de certaines convénances ou repugnances naturelles, elles ont été obſervées dans tous les ordres de la Nature. Parmi les pierres mêmes, le Diamant eſt en diſſenſion (pour uſer du propre mot de Pline) avec l'Aimant, & ſon Théamedes d'E- *Hiſt. Nat. l. ult. c. 4.*
thiopie rejette le fer avec autant d'animoſité *L. 36. c. 16.* que la Calamite l'attire. Entre les mineraux

& les métaux, il y en a qui ne peuvent s'allier; l'or & vif argent se cherchent & s'unissent au contraire avec ardeur. Les Plantes font voir les mêmes amitiés ou inimitiés entre elles. La Vigne s'accorde fort bien avec l'Orme; elle ne peut souffrir le Chou, & hait mortellement le Laurier. Le Roseau & la Fougere sont à bon droit un signe hiéroglyphe de guerre irréconciliable, puisque le Laboureur qui veut purger son champ des racines de la derniere, ne fait qu'attacher au soc de sa charrue un Roseau, qui acheve de faire périr ce que le feu n'avoit pû consumer. Bref, il y a divers Auteurs qui ont attribué aux Palmiers l'amour masculin & féminin; & ce Romain dit en son Histoire Naturelle, que le Chêne & l'Olivier exercent des inimitiés capitales; l'impieté rustique des Manichéens, comme l'appelle Saint Augustin, aiant bien passé outre, lorsqu'ils donnoient aux Plantes jusqu' à la vie raisonnable. Quant aux animaux, non seulement le bien ou le mal qu'ils se peuvent faire, & les interêts du boire & du manger, causent la concorde ou la discorde, que nous voions parmi eux, à les considérer de même ou de différente espece; mais il semble qu'outre cela il y ait quelque chose de plus caché à nôtre connoissance, qui produit les mêmes

Pier. in hierogl.

Lib. 24. cap. 1.

Lib. 2. de mor. Man. c. 17.

effets. Car il eſt aiſé de comprendre d'où procede, que la Brebis vit ſi bien avec la Chevre, & hait ſi fortement le Loup. L'aversion qu'a la Poule du Milan, le Cigne du Dragon, & le Dauphin de la Baleine, a ſes cauſes manifeſtes. Quand la Linote & le Serin perſécutent l'Ane, Ariſtote, Pline, AElien, & les autres Hiſtoriens des animaux aſſurent, que c'eſt, parce qu'il gâte leur nourriture en ſe frottant contre les buiſſons, dont il ſe repait encore à leur préjudice; auſſi que ſon ſeul braire fait périr leurs petits, & corrompt même les œufs de la Linote. Mais s'il faut rendre raiſon pourquoi l'Elephant fuit devant le Bélier; d'où vient que le Lion ne peut ſouffrir la ſeule voix du Coq; à cauſe dequoi le Cheval tremble à la vuë & à la ſeule odeur du Chameau, ce qui rendit Cyrus vainqueur de Crœſus, ainſi que le conte Herodote; comment il ſe peut faire, que le ſang de deux oiſeaux ennemis, la Linote & le Bruant (s'il eſt l'Anthus d'Ariſtote & de Pline) ne ſe peut mêler même après leur mort; c'eſt alors que les plus grands eſprits ſont contraints d'avoir recours à des proprietés occultes, & d'alléguer des ſympathies & antipathies naturelles, qui ne ſont, à l'égard de beaucoup, que de beaux termes inventés pour mettre à couvert

Sextus Pirrh. hyp. l. 1. c. 14.

Lib. 1.

nôtre insuffisance. Sans doute que c'est par là que Démocrite, l'un des plus grands Génies qu'ait eu la Philosophie, se démêloit de tant de merveilles qu'il attribuoit au Chaméleon dans ce Livre qu'il fit exprès pour les expliquer. Car comment pouvoit il autrement faire comprendre la vertu de ce petit animal, bien plus étrange que celle de la Remore, qu'on ne fait agir qu'en touchant, quand il assuroit, que les oiseaux de proie les plus forts d'aile, étoient contraints de tomber, s'ils voloient pardessus lui. Je sai bien que Pline l'a accusé de vanité Grecque sur ce sujet, & que Aulu Gelle, pour defendre un si grand personnage, nie que l'ouvrage fût de lui. Mais quoiqu'il en soit, la vérité n'étant pas toûjours requise en cette sorte d'exemples, on en peut au moins recueillir cette leçon, qu'il n'y a point de partie plus impure dans toute la Philosophie, comme l'a fort bien observé le Chancelier Bacon, que celle, qui traite des sympathies & antipathies, & qu'on a bâtisée du nom de Magie naturelle. Car de penser rendre raison de tant d'effets merveilleux par les simples qualités premieres des Elemens, comme on fait au reste de la Physique; c'est peut-être ainsi que dit Scaliger, avoir l'esprit trop grossier & trop Elementaire. De dire aussi

Plin. Nat. hist. l. 28. c. 8.

Noct. Att. l. 10. c. 12

aussi nuëment, que cela se fait par des vertus occultes, & par des proprietés de toute la substance des choses, c'est s'expliquer si peu philosophiquement, que si Fernel, Fracastor & quelques autres, qui ont traité ces matieres expressément, ont fait mine de s'en contenter, plusieurs au contraire ont nommé ces qualités secrettes des Asyles de l'ignorance humaine, & ont avoué ingenûment, que toutes ces conditions spécifiques, propriétés internes, & émanations des formes, sont autant d'ingénieuses paroles, & de mots inventés exprès pour se sauver des mauvais passages, & pour jetter du sable aux yeux de ceux, qu'on veut paier d'une fausse apparence de tout savoir. C'est en ce sens, qu'Aristote se moque d'Empedocle au troisiéme Livre de sa Metaphysique, de ce qu'il ne rendoit point d'autre raison de beaucoup de choses, que le bon plaisir de la Nature. Si est-ce que ce Prince des Dogmatiques de nôtre tems, n'a pas laissé de comparer à la vûë du Hibou la portée de nôtre esprit en beaucoup de rencontres: Et s'il a eu sujet de prononcer avec son disciple Théophraste, que c'étoit peutêtre faire contre raison, de vouloir rendre raison de toutes choses, on le peut bien dire en cette matiere de sympathies & antipathies de la Nature, où

Cap. 4.

ὁ ὄντως πέφυκεν.

nous ne voions rien de plus manifeste, sinon qu'elle a mieux aimé s'y faire admirer que connoitre, & nous instruire de sa volonté, que de sa façon d'operer.

Or s'il faut recourir à ces idiosyncrasies, & à ces qualités formelles, pour rendre raison de certaines bienveillances ou mauvaises inclinations, qui se voient entre le reste des animaux; j'estime que la néceßité ne se trouvera pas moindre de le faire à l'égard de celle des hommes, soit qu'on les considére dans le général ou dans le particulier, dans l'espece ou dans l'individu. Car c'est chose facile d'assigner les causes de la mauvaise intelligence, qui se trouve entre des mêmes Artisans, & généralement entre tous ceux dont les interêts aliénent manifestement les esprits. L'animosité, qui se voit entre des Nations voisines, qui ont tous les jours de nouveaux différens à démêler ensemble, n'a pas aussi son fondement plus obscur. Quand les Perses & les Grecs se sont faits des guerres mortelles, quand les Républiques de la Gréce se sont si furieusement acharnées les unes contre les autres, & que la Romaine a persecuté si longtems la Carthaginoise, tout le monde a reconnu, que les uns combattoient pour la liberté, & les autres pour l'Empire: De sorte

que c'étoit là le principe de toutes leurs mauvaiſes volontés; comme les bons offices & les mutuelles aſſiſtances, que ſe rendent d'autres peuples, engendrent la bienveillance qu'on y remarque quelquefois. Le même *Cap. 50.* ſujet qui fait dire à l'Eccleſiaſtique, que ſon ame hait ſeulement deux Nations, les Philiſtins & les Sichimiens, parce qu'ils étoient en des guerres perpetuelles avec les Iſraëlites, nous a fait autrefois abominer la fureur des Normans, & conſécutivement la rage des Anglois & des Bourguignons, lors que nous ne reconnoiſſions point de plus dangéreux voiſins que ceux-là. Mais de dire, pourquoi dès la premiere rencontre nous ſommes portés de bonne ou de mauvaiſe intention, contre des perſonnes tout à fait inconnuës, pourquoi, entrant dans un tripot, nous nous engageons auſſi tôt d'affection pour l'une ou pour l'autre des parties, que nous n'avions jamais vûës; pourquoi il y en a, qui ont des averſions mortelles de certaines choſes, qui ſont affectionnées par d'autres, comme quand le Roi de France Henri Troiſiéme ne pouvoit durer, où il y avoit quelque chat, encore qu'il ne ſçût pas qu'il y fût; c'eſt ce qui eſt bien plus difficile, les cauſes prochaines, & telles que les demandent les Philoſophes, man-

quant alors au besoin. Dom Juan Rol Palomeque, Chevalier d'Alcantara ou de Calatrava (je ne me souviens pas duquel des deux Ordres) ne pouvoit ouïr seulement prononcer le mot de *lana* sans tomber en syncope, bien qu'il pût manier & porter de la laine sans cet inconvenient; si le Marquis de Mirabel, qui étoit Ambassadeur en France il y a peu de tems, & qui disoit l'avoir connu, me peut être garant de cet exemple. Je sai bien, qu'il choque la plus commune opinion des Ecoles, qui ne veut pas, que des paroles toutes nuës puissent d'elles-mêmes produire aucun effet: mais aussi s'est-il trouvé assez de personnes, qui en ont pensé tout autrement. Pomponace a été depuis peu du dernier avis sans sortir de l'enclos de son Lycée; & nous pouvons dire, avec peut-être plus de raison, que Pline ne faisoit de son tems, que tout le monde suit ce sentiment & y défere à toute heure sans s'en appercevoir, *omnibus horis credit vita, nec sentit.* Or qui est ce qui peut rendre raison de tels & autres semblables effets qu'on rapporte à l'infini, sans donner dans ces qualités occultes & dans ces proprietés substantielles, dont nous avons parlé? ou sans avouër ingenument, que nous ne sommes pas plus clairvoians en ce qui nous touche à cet égard,

De Incant.

L. 28. c. 2.

qu'en ce qui concerne les autres animaux, que nous nommons déraisonnables? Certainement nous éprouvons tous les jours en nous mêmes de certaines ſympathies ou antipathies, qui nous dominent ſi puiſſamment, qu'il ne ſemble pas bien, que nôtre diſcours s'en puiſſe rendre le maitre, ni beaucoup moins en pénétrer la cauſe. C'eſt ce que j'ai été obligé d'avancer par forme d'avant-propos, parce que m'étant propoſé de parler de la contrarieté d'humeurs que nous voions entre les deux peuples de France & d'Eſpagne, & croiant la pouvoir repréſenter comme une auſſi parfaite antipathie qu'il y en ait dans la Nature; j'ai crû me devoir expliquer auparavant de ce que je penſe en général des ſympathies & antipathies naturelles, beaucoup plus aiſées à reconnoitre dans leurs effets que dans leurs cauſes.

La raiſon la plus générale de la concorde ou diſcorde des nations, ſe tire du temperament, dont la reſſemblance concilie par tout les amitiés, autant que ſa différence aliéne manifeſtement les eſprits. Or le temperament des hommes, conſidérés ainſi en gros, dépend principalement de celui des regions, qu'ils habitent, & celui des regions de leur poſition naturelle, ſelon qu'elles ſont pleines ou montueuſes, qu'elles ont quantité d'eaux, qui

les arrosent, ou qu'elles en manquent, qu'elles sont exposées à des vents contraires, & que le Ciel les régarde avec de différens aspects. Ainsi Strabon remarque, que les mœurs des Mèdes & des Arméniens étoient semblables, parce, dit il, que leur païs n'est en rien différent. Et Galien observant les diverses conditions des Asiatiques & des Européens, les fait dépendre de leur différente habitation; comme Hippocrate avoit auparavant attribué la grande ressemblance des Scythes entre eux, à l'égalité de leur demeure, & leur peu de rapport avec les autres hommes, à la diversité des climats. Que si nous considérons de même la différente assiette de la France & de l'Espagne, separées naturellement par de si hautes montagnes, que sont les Pyrenées; la premiere, à l'Orient & au Nord; la seconde, au Couchant & au Midi, en leur regard réciproque; l'Espagne chaude & seche, la France froide & arrosée de tant de rivieres; l'Espagne rarement battuë des vents, & cela reguliérement selon les saisons; la France perpetuellement agitée par eux; l'Espagne si peu mouïllée des eaux du Ciel, la France si sujette aux pluies en tout tems; & que nous allions ainsi remarquant toutes les diversités de l'une & de l'autre Province; nous ne nous étonnerons pas en suite, que des païs si diffé-

11. Geogr.
L. quod animi mores &c.
L. de aëre, locis, & aquis.

rens produiſent des hommes de temperament diſſemblable, qui cauſe à la fin cette repugnace d'eſprits, que nous voions entre eux. Auſſi tous ceux, qui ont parlé des mœurs de ces deux Nations, ont toûjours repréſenté la Françoiſe auſſi changeante que ſon air, & auſſi legère, que les vents, qui y dominent; l'autre auſſi conſtante, que ſon ciel & ſes ſaiſons. Les François froids & humides comme leur terre, d'où vient leur blancheur; les Eſpagnols chauds & ſecs comme la leur, ce qui les rend bazanés. Les François d'ailleurs gais, francs, hoſpitaliers, liberaux, réligieux, ſans cérémonies, bons cavaliers; mais volages, pleins de boutades, cauſeurs, médiſans de leurs compatriotes chez les étrangers, ne pouvans ſouffrir la faim ni les autres incommodités de la guerre, combattans plus de forces du corps que de l'eſprit, & avec plus de férocité que d'artifice & de conſeil. Les Eſpagnols tout au rebours mélancoliques, diſſimulés, inhoſpitaliers, avares, ſuperſtitieux, importuns en civilités; mais conſtans, poſés, taciturnes, ſe priſans les uns les autres hors de leur païs, bons à l'infanterie, endurans la faim, la ſoif, & toutes les fatigues de la guerre, exécutans plus de la tête que de la main, & faiſans plus par ruſes & par ſtra-

tagèmes, qu'à force ouverte. Je laisse à part si toutes ces qualités ont un parfait rapport au tempérament présupposé des uns & des autres. Mais il faut que je rapporte encore ici, ce que j'ai oui observer par tout. C'est que le Soldat François se fait toûjours craindre d'abord, jurant & pestant quand il entre quelque part; & néanmoins dès le lendemain il s'est accommodé avec tous les domestiques, & se trouve grand ami de la maison. L'Espagnol jouë un personnage tout différent, car il use de courtoisie en arrivant, se contentant de remarquer doucument ce qui est des commodités du lieu; mais il n'y a rien de plus rude que sa sortie, car c'est alors, qu'il fait son coup, pillant & desolant tout sans remission; d'où vient peut-être le proverbe qui dit, qu'on se garde de la furie Françoise, & de la retraite Espagnole. Ce n'est donc pas merveille, que des Génies si contraires s'accommodent si mal ensemble, puisque les amitiés n'ont de fondement plus naturel que la ressemblance, & que, selon l'observation de Sextus l'Empirique, les choses mêmes inanimées s'unissent, quand elles sont pareilles, comme le font voir les diverses sémences dans un crible, qui vont chacune à celle de son espece; & comme le montrent encore les petits pierres,

7. adversus Mathem.

que la mer jette ſur ſon rivage, dont les monceaux ſe font ſelon les figures, les rondes s'y voiant aſſemblées en un, & les longues de même. Mais ſi nous voulons porter encore plus avant nôtre conſidération, & examiner plus par le menu l'oppoſition du naturel de ces deux nations, peutêtre aurons-nous de la peine à rapporter tous les effets qui en dépendent aux ſeules qualités premieres, qui forment le tempérament; & peutêtre remarquerons-nous une ſi grande antipathie de corps & d'eſprit entre elles, que nous commencerons à douter avec un certain Eſpagnol, que ceux de ſon païs ſortent de même façon du ventre de leurs meres, que font les François; ou pour le moins, nous ſerons contraints de recourir à ces cauſes occultes dont nous avons parlé. Le François eſt grand de corps, l'Eſpagnol petit, le premier a le poil ordinairement blond, l'autre l'a noir; l'un porte les cheveux longs, l'autre courts; le François mange beaucoup & vite, l'Eſpagnol fort peu & lentement; le François ſe fait ſervir le bouïlli le premier, l'Eſpagnol le rôti; le François met l'eau ſur le vin, l'Eſpagnol le vin ſur l'eau; le François parle volontiers à table, l'Eſpagnol n'y dit mot; le François ſe promene après le repas, l'Eſpagnol s'aſſiet au moins

s'il ne dort; le François soit à pied soit à cheval va vite par les ruës (d'où vient que Boccalin, pour bien punir Ronsard, le monte sur un cheval n'allant que le pas, sans lui donner de gaule ni d'éperon,) l'Espagnol va toujours fort posément; Les laquais François suivent leurs Maitres, ceux des Espagnols vont devant; le François pour faire signe à quelqu'un de venir à lui, hausse la main & la ramene vers le visage, l'Espagnol pour le même sujet baisse la sienne & la rabat vers les pieds; le François donne un baiser aux Dames en les salüant, l'Espagnol ne peut souffrir cette privauté; le François n'estime les faveurs de sa Maitresse qu'autant qu'elles sont connuës pour le moins de ses amis, l'Espagnol ne trouve rien de plus doux en l'amour que le secret; le François ne raisonne que sur le présent, l'Espagnol que sur le passé; le François demande l'aumône avec mille soumissions de gestes & de paroles, l'Espagnol avec gravité & sans bassesse, pour le moins, s'il ne passe jusqu' à l'arrogance; le François reduit à la necessité, vend tout hormis sa chemise, c'est la premiere chose dont l'Espagnol se défait, gardant la fraize, l'épée & le manteau jusqu' à l'extrémité; le François porte ses habits d'une façon, l'Espagnol d'une autre, qui n'a rien

Cent. 1. rag. 98.

de ſemblable à les conſidérer de pied en cap; le François met le matin ſon pourpoint tout le dernier, l'Eſpagnol commence à s'habiller par là; le François pour ſe boutonner prend du collet vers la ceinture; l'Eſpagnol tout au rebours ferme le bas premierement & finit ſous le menton: le François met le pourpoint bas pour ſe battre en duel, l'Eſpagnol prend alors une jaque de maille s'il peut; le François croit, qu'il n'y a que des écroüellés en Eſpagne, & fait peur à ſes enfans d'un Eſpagnol comme d'un démon infernal, l'Eſpagnol tient tous les François auſſi gueux que ſes *aguadores* de Madrid, les trouve *gavaches*, & croit qu'il ne ſont nés que pour faire rire le monde; le François ſe voiant contraint d'eſtimer le vin d'Eſpagne, & d'avouër que les draps, les chevaux, les gans, & ſur tout les piſtoles y ſont très bonnes, ajoûtera auſſi-tôt, qu'il n'y a rien qui vaille en ce païs là que ce qui ne parle point; l'Eſpagnol obligé de reconnoitre qu'il ſe nourrit des bleds de France, & ſe ſert utilement de ſon ſel, de ſes toiles, de ſes cordages, & de mille manufactures, qui lui en viennent, aſſurera, que ce n'eſt que par le mépris, que font ceux de ſa nation, de cultiver leur terre, & de travailler aux arts méchaniques, n'eſtimans que le métier de la

guerre, ſans jamais donner aucune ſupériorité à la France. Qui ne dira, faiſant réflexion ſur toutes ces antithèſes & pluſieurs autres qu'on pourroit faire ſuivre, qu'un François ne peut être mieux defini, qu'en diſant qu'il eſt un Eſpagnol renverſé? Et qui ne croira qu'Héraclite a eu grande raiſon de mettre la contention & le debat pour un principe Phyſique? Car on ne peut pas attribuer une ſi grande contrarieté à la ſeule différence du ciel & de la terre, dont jouïſſent ces deux nations, puiſqu'on en voit de climat beaucoup plus diſſemblable, qui n'ont néanmoins rien de ſi ennemi. Je ſai bien que les Aſtrologues dreſſent les horoſcopes des peuples & des Monarchies, comme ceux des individus, & que comme ils donnent un merveilleux pouvoir à leurs *ſynaſtries* pour la conciliation des amitiés, ils ont auſſi d'autres conſtellations très puiſſantes, & de certains aſpects, dont ils font naitre les hoſtilités. Mais on ne trouvera point dans tout leur art dequoi nous ſatisfaire ici, ni de raiſon pour laquelle les François doivent avoir plus de convenance avec le Polonois ou le Perſan, qu'avec l'Eſpagnol. L'Italie eſt en même éloignement des Gaules que l'Eſpagne; elle a ſes eaux, ſon air & ſon ciel différens; la ſéparation des Alpes eſt plus

haute & plus difficile que celle des Pyrenées: & néanmoins les François n'éprouvent point une ſi grande antipathie avec les Italiens, que celle qu'ils ont avec les Eſpagnols. Il y a donc quelque cauſe plus cachée & vraiſemblablement plus puiſſante, qui opère ici, ou qui concourt pour le moins avec une merveilleuſe force à la production d'un ſi grand effet. Que ſi nous voulons laiſſer pour cette heure la recherche des cauſes occultes aux Philoſophes, une partie deſquels ſe contente de les avoir ainſi bâtiſées ſans paſſer plus outre, & l'autre s'en moque comme d'un maſque trompeur qui couvre nôtre ignorance; peutêtre trouverons-nous des raiſons mêlées de Phyſique & de Morale, qui nous donneront plus de ſatisfaction.

Ce n'eſt pas ſans ſujet, qu'Epicure nommoit les bêtes, des miroirs de la Nature. Si nous y voulons jetter les yeux, nous reconnoitrons facilement, que comme ils ont leurs interêts, qui les unit ou les diviſe, ſelon que nous diſions tantôt, & qu'Ariſtote l'obſerve plus particulierement au neuviéme Livre de leur Hiſtoire; les hommes ont les mêmes ſentimens d'amour ou de haine, à proportion du bien ou du mal qu'ils ſe font les uns aux autres. Ceci nous peut ſervir comme d'un

paſſage pour conſidérer en ſuite, ſi ce n'eſt point de là que vient cette grande inimitié entre les François & les Eſpagnols; & s'il eſt ainſi, pourquoi ils ſont portés à s'entre-malfaire de la ſorte. Car de dire, que c'eſt à cauſe du voiſinage, qui fournit des ſujets de noiſe, cette raiſon ne ſatisferoit pas, puiſque les uns & les autres ont aſſez d'autres voiſins, avec qui ils n'exercent pas de ſi grandes animoſités. D'alleguer ſimplement les différens politiques de l'une & de l'autre Couronne, il n'y auroit pas non plus dequoi ſe contenter, parce que les méſintelligences d'Etat, qu'ont eu les François avec les Anglois, les Italiens & les Allemans, n'ont pas engendré les mêmes effêts. Tachons donc de pénétrer plus avant, & de trouver une cauſe particuliere, qui touche de plus près ſon effet. Chacun ſait, comme les deux Puiſſances de France & d'Eſpagne ſont celles aujourd'hui qui balancent les forces de l'Europe, & qui tiennent en équilibre tout le Chriſtianiſme. Quand il leur plait de ſe repoſer, elles font dormir les autres en toute ſûreté; s'il leur prend envie de faire battre la caiſſe, il faut que tout ce qui reſte de conſidérable dans le monde Chrétien, s'enrolle pour l'un ou pour l'autre parti. Ces deux Etats, comme deux Aſtres dominans, influent le bien &

le mal à tous les autres; ceux qui les gouvernent ſont les arbitres d'une paix, ou d'une guerre univerſelle; & la France & l'Eſpagne peuvent être conſidérées comme deux principes de concorde ou de diviſion. Or eſt-il que ſuivant la doctrine commune des Ecoles, les principes doivent naturellement être contraires; d'où il s'enſuit, que tant que ces deux Nations ſeront des principes politiques, elles auront néceſſairement une perpétuelle & formelle oppoſition. Il eſt aiſé à comprendre de là, pourquoi les différens, que ces Nations ont eu avec leurs autres voiſins, n'ont jamais cauſé de ſi grandes contrarietés, que celles, que nous venons de rémarquer; parce que n'étans pas de ſi grande importance, & les guerres des François contre les Anglois ou les Bourguignons, n'engageant pas le reſte des hommes, comme celle de France & d'Eſpagne, elles ne doivent pas produire de ſi notables effets, la contrarieté n'y étant pas eſſentielle, & n'y aiant pas une oppoſition de principes comme en celle-ci. Car puiſque les polices ont leur fondement en la nature, comme le reſte des choſes du monde, on ſe peut facilement imaginer dans la ſubordination des cauſes, & dans cet enchainement des unes avec les autres, ſelon qu'elles ſont con-

ſidérées des Philoſophes, que les mêmes raiſons naturelles, & les mêmes cauſes ſuperieures, qui ont rendu la France & l'Eſpagne des principes politiques, tels que nous les venons de conſidérer, n'ont pas manqué de leur donner la contrarieté formelle, qui doit néceſſairement accompagner tous principes. C'eſt une raiſon Phyſique & Morale, qui nous fait voir aſſez clairement, à mon avis, que ce puiſſant inſtinct de repugnance entre le François & l'Eſpagnol eſt ſi naturel, qu'après Dieu il n'y a que la ceſſation de la cauſe, que nous avons touchée, qui puiſſe empêcher un tel effet. Et parce que pendant qu'il dure, chacun mettant la Juſtice de ſon côté, donne le tort à ſon compagnon, & lui impute les calamités du tems, qui ne ſont pas petites; examinons un peu ce qui ſe dit de part & d'autre, & jugeons ſans paſſion, ſi faire ſe peut, du droit des parties. Je ſai aſſez, que pour le bien faire, il faudroit poſſeder beaucoup de connoiſſances, qui me manquent, & qu'il n'y a que les premiers Miniſtres, qui aient les lumieres requiſes pour connoitre ces grands différens des Etats. Mais puiſque leurs continuelles occupations au bien public ne ſouffrent pas qu'ils s'en expliquent par écrit ni qu'ils en parlent autrement, que par leurs belles

les & hautes actions; ne laissons pas d'y donner quelque atteinte sous leur bon plaisir, & de témoigner dans cette recherche nôtre zèle pour le repos commun de toute l'Europe. S'il n'est pas défendu aux hommes en général de parler du Ciel & du cours des Astres, quoique si éloignés de leurs sens, & par consequent de leur science, pourvû qu'ils le fassent probablement, en rendant quelque raison des apparences; puisqu'il y a beaucoup moins de disproportion de ma condition, telle qu'elle est, & de ma basse connoissance, au sujet que nous traiterons, il nous peut bien être permis, il me semble, de l'entreprendre, moiennant que nôtre Discours ait ses fondemens raisonnables. Et s'il faut poursuivre cette comparaison, peutêtre que comme les Etoiles s'observent beaucoup mieux des lieux bas, les personnes aussi de moindre élevation & de plus basse fortune, se trouveront quelquefois avoir plus d'habilité aux spéculations politiques, & à considérer de meilleur œil la révolution des Empires, que ceux, qui ont leur assiette beaucoup plus élevée dans le monde, dont il seroit aisé de rendre assez de raisons, si elles ne nous éloignoient un peu trop du thème, que nous nous sommes donné.

Les Espagnols, qui savent ce que vaut le

prétexte de la Réligion aux choſes temporelles, & combien ſon unité eſt importante à un Etat, font gloire aujourd'hui de n'avoir donné aucune entrée à l'héréſie chez eux, & de l'avoir non ſeulement perſécutée dans les païs de leur domination, mais même par tout au dehors, où l'on a voulu recevoir leur aſſiſtance. C'eſt ſur cela qu'ils reprochent aux François, qu'ils ſeroient tous Huguenots, ſans le ſecours que la Ligue Catholique reçût des Eſpagnols du tems de nos peres; & que c'eſt uſer d'une extrême ingratitude, non ſeulement de ne leur rendre pas la pareille contre les Hollandois, mais même d'aſſiſter contre eux ces Hérétiques rebelles. Et parce que les ainés de la Maiſon d'Autriche, qui dominent préſentement en Eſpagne, ont laiſſé l'Empire comme en partage à leurs cadets, les Eſpagnols s'attribuent l'honneur de tout ce qui s'eſt fait aux guerres d'Allemagne, pour y conſerver la Réligion Catholique, imputans aux François d'y avoir toûjours porté le parti contraire, juſqu' à traverſer de tout leur poſſible le Concile de Trente, qui doit toute ſa ſubſiſtance à l'Eſpagne. Ils ajoûtent que le même Eſprit de contradiction & de jalouſie les a empèchés de ramener l'Angleterre à l'Egliſe, ſous le regne de la Reine

Marie, qu'ils n'avoient épousée, que sur cette esperance; qu'il sait, qu'on s'allie même des Infideles contre eux, & que depuis peu on a conjuré avec tous les Rois du Nord, qui sont venus les uns aprés les autres, pour empêcher l'extirpation, qu'ils vouloient faire de l'hérésie dans l'Empire. Bref, à leur dire, dans la guerre qui se voit à présent entre les deux Couronnes, l'interêt de la vraie Réligion est tellement joint à leur parti, qu'elle ne couroit pas moins de fortune qu'eux, s'ils avoient du pire. En suite de cela, suivant le génie de leur Nation, ils se vantent, que cette grande étenduë de leur Monarchie, pour laquelle le Soleil ne se couche point, est la recompense du zèle, avec lequel ils ont porté l'Evangile jusqu' au nouveau monde, & que le Ciel ne leur donne à succer les mammelles de l'une & l'autre Inde, qu'en reconnoissance de ce qu'ils y ont les premiers annoncé les mysteres de nôtre Foi. Surquoi prétendant, que le rang & les prérogatives des Couronnes se doivent regler par leur grandeur, qui varie selon le tems, & ce qu'il plait au Ciel d'en ordonner, ils émeuvent cette grande dispute de préséance entre les deux Rois, qui n'est pas un des moindres sujets d'animosité entre leurs peuples.

Les François répondent, que les Espagnols se servent de ce voile spécieux de la Réligion, qu'ils jettent devant les yeux des simples, lors qu'ils les veulent tromper, bien qu'en effet il n'y ait gens sous le Ciel, qui la considérent moins, quand elle heurte en quelque façon leurs interêts. Ils veulent, que les Espagnols n'estiment la Réligion, que comme un fard, dont ils embellissent leur visage, & qu'ils tiennent pour un poison au dedans, puisqu'en effet toutes leurs actions, bien pénétrées, démentent ces belles apparences, & font voir nuëment qu'ils épouseroient l'hérésie même, si elle leur apportoit en dot quelque Couronne. Ils ajoûtent, que quand en l'année mil six cens dix les Espagnols chassèrent neuf cens mille Morisques d'Espagne, où leurs prédecesseurs avoient habité plus de neuf cens ans continuellement, ils firent paroitre plus de crainte, d'avarice, d'inhumanité & de raison d'Etat, que de Réligion. En effet, Philippe Troisiéme se souvint alors avec apprehension de cette fameuse revolte des Alpuxarras du regne de son pere, où la foiblesse des Espagnols chez eux parut si évidemment, puisqu'aiant emploié toutes leurs forces du dedans & du dehors, contre un petit nombre de Morisques desarmés, ils n'en pûrent ve-

nir à bout en trois ans ſous ce grand Capitaine Jean d'Autriche, qu'en faiſant aſſaſſiner avec trahiſon les Chefs de la faction. Ce fut en cette occaſion que l'on reconnut, que la ſeule peur ou la néceſſité rendent les Eſpagnols ſages & vaillans chez autrui, n'étans pas moins que les autres dans le deſordre domeſtique; & qu'il faloit aller brûler la mouſtache de l'Eſpagnol chez lui, ſelon le dire de Drak, ce Cacus ne pouvant être mieux défait que dans ſon antre. Ces grandes & reïterées expulſions des Juifs au nombre de huit cens mille têtes pour une ſeule fois ſous Ferdinand & Iſabelle, ne pouvoient pas avoir d'autre fondement, que la conſidération d'Etat puiſqu' autrement ce ſeroit accuſer d'irréligion le Pape, & tant de Princes Chrêtiens, qui les laiſſent vivre impunément dans leurs païs. L'Inquiſition même, établie alors contre eux & les Mahometans ſeulement, doit être rapportée à ce ſeul principe, & c'eſt vouloir avec impieté prendre Dieu pour crédule auſſi bien que les hommes, de penſer mériter ces grandes recompenſes d'un zèle, qui ne fut jamais. Auſſi voit-on que les Eſpagnols ſe ſavent bien gouverner autrement avec les Hérétiques & les Infideles, quand la raiſon de bon gouvernement le requiert. Par toute l'Allemagne

les Sujets ſuivent la Réligion de leurs Princes, excepté ceux de la Maiſon d'Autriche, & tous les Hiſtoriens ont remarqué, que Charles Quint y laiſſa croitre l'héréſie pendant trente ans, pour profiter des diviſions qu'elle engendroit. Car il n'y a peutêtre pas ſujet de croire qu'il la favoriſât par inclination, quoique ſon Confeſſeur Conſtantin, qui gouverna ſa conſcience dans ſa retraite aux Hiéronymites jusqu' à la mort, & qui perit bientôt après lui empoiſonné pour cauſe d'héréſie, ait fait douter beaucoup de la pieté de ce Prince. Au fond, les plus moderés Théologiens condannent d'irréligion la violence au fait de la conſcience & de la Réligion, qui veut être encore plus libre que la volonté; d'où vient, que la volonté, forcée, demeure toûjours volonté, là où la Réligion forcée n'eſt plus du tout Réligion, *jam ſublata, jam nulla eſt*, dit Lactance. Juſtin Martyr n'eſtime rien de plus contraire à la Réligion, que la contrainte: Tertullien montre dans ſon Apologetique qu'il n'y a nulle apparence qu'un culte forcé pût être agréable à Dieu, puiſqu'il n'y a point d'homme, à qui il ne déplût de ſe voir ſervi & honoré par force, *nemo ab invito coli vellet, ne homo quidem*; Saint Martin fut interceſſeur vers Maximus pour les Hérétiques de ſon tems, à ce qu'on n'uſât point

Lib. 5. de Inſt. c. 20.

Sulp. Sev. lib. 2. ſ. hiſt.

d'extréme violence en leur endroit: & les Conciles de Nicée, de Conſtantinople, d'Ephèſe, & de Chalcedoine ſont pour ce ſentiment. Il n'y a donc pas beaucoup, dequoi les Eſpagnols ſe puiſſent vanter d'avoir tant exterminé de créatures humaines ſous un faux prétexte de Réligion, comme ils n'ont pas un plus grand ſujet de vouloir paſſer pour bien meilleurs Chrétiens que les autres, n'y aiant pas cent cinquante ans, que les Mahometiſme & l'infidelité poſſedoient encore les plus conſiderables parties de l'Eſpagne. Auſſi, que nonobſtant ce zèle conſidéré de nouveaux Chrétiens, ou plutôt cette précaution craintive & ordinaire aux Conquerans, chacun ſçait, qu'il n'y a pas moins de Maranes, d'*Alumbrados*, de Juifs, & de Mahometans ſecrets en Eſpagne, qu'il peut y avoir de Huguenots reconnus, & par conſequent moins à craindre dans la France.

Quant aux aſſiſtances pieuſes que les Eſpagnols diſent avoir donné à leurs voiſins, les François comparent celle, qu'ils ont reçûë d'eux durant leurs guerres civiles pour le fait de la Réligion, à l'obligation que peut avoir un furieux, qui ſe veut déſaire, à celui, qui lui fait préſent d'un couteau pendant ſa manie. Et tant s'en faut, que la conſervation de la

Réligion fût le motif des armées, que les Espagnols ont envoiées par diverses fois en France, qu'en le faisant ils savoient bien, qu'ils abandonnoient aux Hérétiques des Païs-Bas ces belles Provinces héréditaires, ce qui ne leur étoit d'aucune considération au prix de dominer la France, suivant le projet qu'en avoit fait Antoine Perrenot, depuis Cardinal Granvelle, dès l'an mil cinq cens cinquante huit, qu'il jetta les premieres semences de la Ligue de France à la Conference de Peronne, où il s'ajusta si bien avec le Cardinal de Lorraine. En effet, il est constant, que comme les Espagnols, par un gouvernement inexcusable, sont cause de la revolte temporelle & spirituelle des Hollandois, considérée dans son origine; rien aussi n'a tant contribué à former cette nouvelle République, à la mettre en vigueur, & à lui donner les forces, qui la font à présent subsister d'elle même, que la diversion de celles d'Espagne, qu'on jettoit en France pour tacher de s'y établir à la faveur des troubles de la Ligue, tandis qu'on laissoit en proie aux Hollandois, la plûpart du païs, qu'ils possedent aujourd'hui. Mais quand on tomberoit d'accord d'une véritable assistance, les François pensent l'avoir bien méritée & renduë en diverses rencontres, qui ont préce-

Thuan. hist. l. 20.

dé ou ſuivi. Le paſſage par la France que le Roi François Premier permit à l'Empereur Charles Quint, pour aller mettre les Gantois à la raiſon, lui ſauva toute cette contrée, qui s'engageoit dès lors dans une revolte générale. Et toute l'Europe a depuis peu reconnu, que l'Ambaſſade du Duc d'Angoulême vers les Princes d'Allemagne, & le Traité d'Ulm procuré par le Roi de France, ont conſervé l'Empire dans la Maiſon d'Autriche, & donné à l'Empereur les grands avantages, qu'il avoit, s'il en eût uſé avec plus de modération. Ce ſont quelques exemples pris de beaucoup, que les François alleguent, quand on les veut taxer d'ingratitude. Et pour l'aſſiſtance donnée par eux aux Hollandois, que les Eſpagnols veulent faire paroitre ſi criminelle, ils croient la rendre aſſez légitime, tant parce qu'ils ſont reconnus peuples libres & ſouverains, par ceux mêmes qui prétendoient ſur leur liberté, que parce qu'ils ne les aſſiſtent pas, comme hérétiques, & ne favoriſent pas l'héréſie, mais ſimplement leurs Alliés. C'eſt en ce ſens, que le Cardinal Cajetan, Tolet, & autres graves Théologiens, interpretent la Bulle *in Cœna Domini*, qui ne condanne, diſent-ils, les fauteurs d'hérétiques, que quand ils les ſecourent comme tels, & autoriſent

leur ſchiſme. Auſſi voions nous, que l'Egliſe, qui prie Dieu pour l'extirpation des héréſies, l'invoque ſeulement pour la converſion des Sectaires. Le bon eſt, que lors même, que les Eſpagnols crioient le plus haut contre cette diſtinction, ils s'en ſervoient en faveur des Huguenots de France armés contre leur Roi; & leur Conſeil de conſcience leur permettoit de traiter avec le Duc de Rohan pour maintenir ſa rébellion, comme ils avoient fait autrefois avec le Roi de Navarre, lors qu'il étoit Chef du même parti. Les exécutions faites à Toulouſe de Canredon, de Bernard Pels, & d'autres Négotiateurs du traité de ce Duc avec le Roi d'Eſpagne, dont on voit même les articles; & la paix de France en mil ſix cens vingt neuf, par laquelle on lui pardonne nommément ce traité, en ſont des témoignages aſſez authentiques, pour ne rien dire des inſtructions & dépoſitions de du Clauſel, arrêté enfin & exécuté à mort l'an mil ſix cens trente cinq dans la Valteline, où il étoit allé, pour un pareil & plus honteux deſſein, aiant été autrefois le principal entremetteur de ces belles affaires. Mais parce que nous entendrons tantôt, comme les François ſe juſtifient en général de tant d'autres alliances, qu'ils ont même avec les infideles; voions

premierement ce qu'ils repliquent aux Espagnols, ſur l'avantage, qu'ils prennent d'avoir tant fait pour la Réligion au reſte du monde.

Pour toucher d'abord ce qui eſt le plus éloigné, les inhumanités prodigieuſes par eux exercées aux Indes Occidentales, ont été une fort mauvaiſe préparation Evangelique; le maſſacre de huit cens mil hommes tués dans une ſeule Isle de Saint Dominique, n'étoit pas un trop bon moien pour apprivoiſer à la Foi ceux du Continent; & la defenſe expreſſe d'apprendre à lire & à écrire à ces pauvres Sauvages, qui ſe lit dans les propres Hiſtoriens Eſpagnols, montre bien, qu'autre choſe les menoit ſi loin, que la converſion des Infidelles, & que ſi l'on y portoit des Chapelets de verre, c'étoit pour les convertir en grains d'or. C'eſt une choſe étrange, qu'ils confeſſent eux mêmes, d'avoir reduit ces pauvres Ameriquains à un tel point de deſeſpoir, qu'ils ne vouloient plus uſer de leurs femmes naturellement, de peur de faire des eſclaves aux Eſpagnols. Et nous voions dans tous leurs livres, que le ſeul myſtere du Chriſtianiſme qu'on enſeignoit aux Neophytes du nouveau Monde, c'étoit de leur faire apporter tous leurs biens aux pieds de ces nouveaux

Cevallos.

Barth. de las Caſas.

Apôtres, qui les en dépouilloient avec toute ſorte de barbarie, & de la vie même, encore qu'ils n'euſſent rien retenu. De vouloir après cela ſe parer du zèle de la Réligion, c'eſt en vérité ſe moquer de Dieu & des hommes, parmi leſquels on peut même dire, qu'eu égard au Ciel il y a grande apparence, que ces pauvres Indiens ont encore empiré de condition, vû que ſelon les plus équitables Scholaſtiques, vivans, comme ils faiſoient la plûpart, dans l'innocence de la loi naturelle, ils s'y pouvoient ſauver; au lieu, qu'aiant reçû de ſi mauvaiſe main la lumiere de l'Evangile, s'ils l'éteignent comme il leur arrive tous les jours de deſeſpoir, ils tombent dans les maledictions de l'apoſtaſie.

On ne trouvera pas que ceux d'Orient, Idolâtres, ou Mahometans, aient plus profité au ſpirituel avec les Portugais, que ceux-là avec les Caſtillans. L'or de Soſala les a fait ſortir de Liſbonne pour doubler le cap de Bonne Eſperance; les perles d'Ormus les ont attirés juſqu' au Golfe Perſique: les pierreries de Bengala & du Pegu leur ont fait pénétrer le ſein Gangetique, & les épiceries des Moluques les ont portés au delà de la Cherſoneſe dorée de Malaca; ſans qu'on puiſſe rapporter avec vérité, ni la découverte de tant de cô-

tes, ni la continuation de ces voiages de long cours, à d'autres considérations, que purement humaines. Mais c'est une chose digne d'être considérée, de quel front, & avec combien d'injustice les Espagnols veulent bien, qu'il leur soit permis de contracter l'alliance, qu'ils ont avec tant de peuples mécréans, & tant de Rois infideles ou idolatres pour le seul respect d'un peu de poivre ou de gingembre, dont ils trafiquent avec eux, & qu'ils ne peuvent souffrir celle du Roi de France avec le Turc, qui a pour fondement, outre le commerce, la conservation des Lieux Saints, & le bien général de toute la Chrétienté.

Rentrant dans l'Europe, tant s'en faut, qu'à commencer par l'Angleterre on accorde aux Espagnols, qu'ils y aient fait quelque chose pour la Réligion Catholique, qu'on les taxe non seulement d'être cause en partie du schisme de ce beau Roiaume, par les violences dont ils usèrent à Rome, pour faire que Henri Huitiéme y fût traité avec toute rigueur en l'affaire de la dissolution de son mariage, (quoiqu'ils s'alliassent de lui depuis qu'il fut hérétique) mais de plus, de l'avoir achevé de perdre en suite sous la Reine Marie par leur mauvais gouvernement, & causé finalement les plus grandes persécutions qu'y souffrent les

Catholiques, par les intelligences odieuſes, qu'ils entretiennent avec eux. A la vérité, quand ils ont eu ſur ces côtes des armées, qu'ils nommoient invincibles, ils ont prétendu, y faiſant valoir les droits imaginaires de l'Infante, & ceux en vertu deſquels ils ont envahi la Navarre, d'y rétablir par même moien la Réligion Catholique. Mais d'autre côté, comme remarque fort bien Cambdenus, en beaucoup de lieux de ſon Hiſtoire, les Papes ont toûjours été empèchés par eux de le mettre en Interdit, quand ils ont crû les François capables d'en faire exécuter le ban, par le moien de l'Ecoſſe, dont ils diſpoſoient ſous le regne de Marie Stuart. Cela montre bien, ſi c'eſt par zèle de Réligion, ou d'Etat, qu'ils nourriſſent tant de pratiques en toutes ces Isles, & ſi les ſeminaires d'Anglois, d'Ecoſſois, & d'Irlandois, qu'ils ont établis en tant de lieux, n'ont autre but, que la gloire de Dieu. Pour le moins peut-on voir dans les Conſidérations Politiques du Chancelier Bacon, qui en parloit comme ſavant, que rien n'a tant augmenté le mauvais traitement, que reçoivent les Catholiques en Angleterre, & rien tant ſurchargé leurs miſéres, que de les voir venir de ces maiſons étrangeres, comme autant d'émiſſaires conjurés à la ruine de leur païs. Auſſi

n'eſt-ce pas ſeulement aux Anglois à qui ces liberalitésEſpagnoles ont été ſuſpectes. Quand par le Traité d'alliance du Roi d'Eſpagne avec les Suiſſes de l'an 1587. il s'obligea de païer la penſion de deux jeunes Ecoliers de chaque Canton en l'Univerſité de Milan ou de Pavie, chacun jugea bien, qu'au lieu de les y inſtruire aux ſciences libérales, le deſſein étoit de leur apprendre une leçon, qui leur fit perdre leur liberté. Et lorſque depuis en l'an 1634. il promit d'entretenir à chaque Canton deux autres Ecoliers en la Comté de Bourgogne, laquelle il fit entrer en ce ſecond Traité, perſonne ne douta, qu'ils ne fuſſent pour en ſortir plus inſtruits en l'art de ſervitude, qu'aux arts libéraux; & qu'au lieu du bonnet de Docteurs ils n'y priſſent celui des eſclaves. Or ſi de telles gratifications Eſpagnoles ont été ruineuſes aux Catholiques Anglois, les bons offices que les Eſpagnols ont feint de leur vouloir rendre depuis peu, pendant le traité de mariage du Prince de Gales avec leur Infante, ne leur ont pas été moins préjudiciables. Il eſt certain, que le Roi d'Eſpagne n'eût jamais intention d'exécuter ce mariage, lui même l'aiant depuis déclaré, & que ſon deſſein a toûjours été de ſuivre la deſtination de ſon pere, qui lui avoit recommandé en mourant,

de faire de sa sœur une Imperatrice. Aussi renvoia-t-on en Angleterre toutes les lettres du Prince écrites à sa maitresse encore cachetées, & tous ses présens de même, pour lui justifier clairement, qu'on s'étoit moqué de lui en lui faisant faire un voiage de Chevalier de la table ronde. Le mystere de toute cette négotiation, outre plusieurs avantages qu'en tiroient les Espagnols, regardoit principalement la conquête du Palatinat, qu'ils venoient d'envahir, & qu'ils se vouloient assurer en se joüant ainsi de l'humeur pacifique de ce bon Roi Jacques. Ils ne laissérent pas, pour faire bonne mine, de demander d'abord quelques gratifications mediocres pour les Catholiques en faveur du futur mariage, & puis tenant le Prince chez eux, ils en obtinrent de bien plus grandes, ne leur étant rien refusé, afin qu'il pût revenir. Or outre l'injure de la tromperie, puisque tout cela n'étoit qu'un jeu de Comédie, les Catholiques d'Angleterre jettérent de grands cris, quand ils sentirent leurs persécutions doublées en suite, & qu'il n'y avoit que les Espagnols, qui profitassent de toutes ces menées, qui avoient enfin augmenté leurs miséres. Le procédé du Roi de France se peut remarquer bien différent, & comme il fut plus sincere selon Dieu & les hom-

hommes, auſſi fut-il ſuivi de bien meilleur ſuccès. Voiant qu'il ne reſtoit plus de Princeſſe Catholique que ſa ſœur, qui pût procurer par un mariage l'avantage de la Réligion en Angleterre, & qu'à ſon defaut, s'il eût fait comme l'Eſpagnol, l'Anglois prenoit une femme Proteſtante, & la Réligion Catholique s'en alloit être du tout perduë en ce païs là, il ſacrifia franchement tous ſes interêts pour un ſi ſaint deſſein, effectua cet heureux mariage, & faiſant ceſſer la perſécution des Catholiques, leur fit ſentir plus de bien en effet, qu'ils n'en pouvoient eſpérer de l'alliance d'Eſpagne. Sans s'amuſer à demander, comme on avoit fait, des choſes, qui leur étoient plus perilleuſes qu'utiles dans la condition du tems; ſans ſtipuler, qu'ils pûſſent aller à une Egliſe publique de la Princeſſe, ce qui n'étoit bon, qu'à les faire tous aſſommer dans Londres; il leur procura une ſûre & douce liberté, fit donner un plus grand nombre d'Eccleſiaſtiques, & plus privilegiés, à Madame de France, qu'on n'en avoit accordé à l'Infante d'Eſpagne; obtint pour celle-là la nourriture de ſes enfans juſqu' à treize ans, qui ſont trois davantage que l'autre n'avoit eu, & fit paſſer cette promeſſe générale, & cette importante déclaration, au Roi d'Angleterre, &

au Prince de Galles, qu'ils feroient plus pour les Catholiques en contemplation de l'alliance Françoise, qu'ils n'eussent fait en vertu d'articles quelconques accordés par le Traité de mariage qui étoit auparavant intervenu avec l'Espagne. De dire que ç'ont été de vaines stipulations, auxquelles on renonçoit au même tems qu'on les exigeoit, & faire parler là dessus les Ambassadeurs de France, en des termes, dont un honnète crocheteur ne voudroit pas user, comme a fait depuis peu un auteur d'intrigues politiques, c'est ce me semble donner trop de liberté à son imagination, & je m'étonne, qu'un tel discours puisse sortir d'une personne sérieuse.

Si les Catholiques Anglois ont peu de sujet de se loüer du zèle des Espagnols, leurs voisins de terre ferme le detestent. Nous avons déja ouï les grandes causes de plaintes des Flamans, abandonnés en faveur de la Ligue de France aux Hollandois, que les mauvais ordres de Madrid ont plus que toute autre chose précipités dans l'hérésie, & dans une resistence temporelle, aussi admirable pour le moins, que celle de leurs digues contre l'Ocean. Dix huit mil hommes, que le seul Duc d'Albe se vantoit d'avoir fait mourir par la main du bourreau en six ans de son

gouvernement, faisoient une vilaine perspective à des peuples si jaloux de leur liberté, & qu'on vouloit rappeller à l'obéissance spirituelle & temporelle. Se plaindre de quelques Images de bois ou de pierres abatuës par des Schismatiques, tandis que sans aucune distinction d'âge, ni de sexe, on exterminoit par toutes sortes de cruautés les images vivantes de tout le païs; c'étoient des traits de la Politique Espagnole, que personne n'a pû comprendre, & dont l'hérésie seule a profité. En effet, les Espagnols seront justement blâmés de la posterité, de n'avoir fait aucune distinction du Génie des Nations, voulant gouverner de même façon ces peuples du Païs-Bas, que leurs Morisques d'Afrique. Et on leur reprochera peut-être avec raison, que comme avant eux on ne connoissoit pas seulement le mot de Mutinés dans la milice de Flandre, on ne sauroit point non plus dans toutes ces Provinces ce que c'est qu'un Arminien, un Anabaptiste, ou un Protestant, s'ils se fussent voulus abstenir d'y planter par force leur Inquisition. Quoiqu'il en soit, les Croix de Bourgogne n'ont pas reçû grand lustre dans leurs armes: & les Flamans, qui feront quelque jour une époque de ce tems de subjection, comme les Israëlites en faisoient une

de leur captivité Babylonique, reconnoiſſent bien, ſans l'oſer dire, que les Eſpagnols ne font état de leur Toiſon d'or, que parce qu'ils les traitent comme de ſimples moutons, & de vraies *pecores*, dont ils tondent la laine impitoiablement jusqu'à la peau & au ſang, ſans qu'il leur ſoit permis ſeulement de ſe plaindre.

Quant aux Allemans, leur Hiſtoire ne favoriſe guéres le deſſein des Eſpagnols & de la Maiſon d'Autriche ſur ce point de Réligion. Elle fait voir, comme Charles Quint, & le Roi Ferdinand ſon frere, pouvans chaſſer Soliman de la Hongrie, qui s'étoit déja retiré en grand deſordre vers Conſtantinople, le premier néanmoins aima mieux l'an 1532. paſſer en Italie pour ôter Milan & Gènes aux François. Comme le même Charles Quint penſa perdre Vienne, l'abandonnant aux Infideles pour courir ſus au Duc de Cleves, qui s'allioit avec le Roi de Navarre. Comme par la même animoſité il laiſſa miſérablement perir Rhodes pour faire du mal à la France. Comme il accorda aux Princes de l'Empire dans Ratisbone la liberté de conſcience à la charge de ſe departir de l'alliance de France, leur aiant refuſé cette même liberté, lors que pour l'avoir, ils s'offroient d'aller contre le Turc. Et finalement elle montre par une

ſuite de circonſtances ſemblables, que vraiſemblablement l'Europe ſeroit aujourd'hui exemte de Proteſtans, ſans l'ambition démeſurée de ce Prince, ſi grande en toutes choſes, qu'aprés ſes victoires, non content des piéces d'artillerie priſes ſur ſes ennemis, il en faiſoit encore fabriquer d'autres portant leurs armes qu'il diſtribuoit en divers lieux. Mais pour venir à nôtre tems, n'avons-nous pas vû en mil ſix cens vint quatre l'Empereur Ferdinand Second aimer mieux s'accorder avec Bethléem Gabor, & faire la paix avec les Turcs, qu'il pouvoit alors aiſément chaſſer, que de manquer à ſes deſſeins ſur le Palatinat & ſur la Valteline? Ne l'avons-nous pas vû depuis laiſſer entrer ce grand Roi de Suede dans l'Allemagne, regarder ſes progrès ſans s'émouvoir, & recevoir quaſi l'échec & mat, pendant que, comme a depuis reproché nôtre Saint Pere à ſes Ambaſſadeurs, il conſommoit toutes ſes forces & ſes finances contre un Duc de Mantouë, le plus Catholique & le plus injuſtement opprimé qui fut jamais, pour appuïer les interêts de ſa Maiſon, & pour ſatisfaire à la paſſion des Eſpagnols, qui ne pouvoient ſouffrir une ſi laide vûë que leur étoit, diſoient-ils, un Prince François Souverain dans le cœur de l'Italie. Ce fut

Thua. 10. hiſt.

une violence, dont le Ciel punit visiblement l'iniquité par la mort de trois Chefs d'armée, qui l'exécutoient, du Duc de Savoye, du Marquis Spinola, & du Comte Collalte. Or ce qui donne le plus de noirceur à ces actions, c'est qu'on en voit en même tems éclater de toutes contraires du côté de la France. On remarque Louïs Treize après avoir franchi les Alpes, commandé dans le Piémont une armée, qui n'avoit rien qui empéchât d'assujettir toute la Lombardie, arrêter néanmoins ses forces & son courage, pour retourner dans son Roiaume y achever d'ensevelir l'hérésie sous les ruines de la Rochelle. Certainement voilà une opposition de grand relief, & une contrarieté bien diamétrale. Aussi est-ce un avantage, que les François prétendent grand de la part de leurs Rois, d'avoir toûjours témoigné par de belles actions une vraie & essentielle dévotion, & de s'être toûjours montrés vrais fils ainés de l'Eglise. Ils n'ont jamais marchandé le passage des Alpes, quand ils ont jugé nécessaire d'aller en personne secourir les Papes, & conserver au Saint Siége ce qu'ils lui ont donné. Et s'il a fallu se croiser contre les Infideles, ils ne se sont pas contentés, d'envoier quelque bâtard de leur Maison en cette expedition, ils y sont

allés eux mêmes, exposant leurs vies & leurs Couronnes pour le bien commun de toute la Chrétienté. Leurs Ligues saintes n'ont point été feintes, & on ne leur a jamais oüi alleguer en un si bon dessein le defaut de leurs peuples, comme fit Charles Quint, que Vlloa, Historien Espagnol cautionne à cet égard, assurant, qu'il ne pût jamais faire consentir les Etats d'Espagne à aucune contribution pour la guerre contre le Turc. Leurs peuples y ont toûjours emploié leurs biens & leurs personnes, voians leurs Souverains, qui exposoient si franchement la leur. Saint Louïs y a laissé une fois la liberté, & l'autre fois la vie; & douze ans après le Roi d'Arragon, sous prétexte d'équipper une flotte à son imitation, prenoit l'argent de Philippe le Hardi son fils, & de Charles d'Anjou son frere, qu'il distribuoit à Jean Prochyte & à ses autres émissaires pour exécuter les Vèpres Siciliennes, & dépouïller Charles de son Etat, se moquant des excommunications du Pape Martin Quatriéme. Ne prirent-ils pas la même couverture d'armer contre le Turc en l'an mil cinq cens septante un, lors qu'ils surprirent Final, disant après pour toute raison, qu'ils avoient crainte qu'il ne fût pour les François? On n'a point vû les Rois de France vivre si bien avec les Mahometans, que de

Thuan. hist. l. 50.

Mariana

l. 7. c. 13. leur paier cent filles de tribut, comme ceux *Mariana l. 7. c. 16.* d'Eſpagne ont fait long tems à des Mores. On ne lira point, qu'ils aient laché des Taureaux irrités contre leurs Evèques, comme le Roi Ordonius fit contre Atulphe Evèque de Compoſtelle, qui l'étoit venu trouver en ſes habits Pontificaux; ni faire couper la langue à leurs Confeſſeurs, comme Jacques Roi *Mariana l. 13. c. 16.* d'Arragon fit à l'Evèque de Gerunde ou de Girona, pour avoir révelé quelque choſe de ſa confeſſion. On ne leur reprochera point d'avoir été en ſi bonne intelligence avec les ennemis de nôtre Foi, que de leur mettre en main des places importantes, comme Charles Quint remit Tunis à Muleaſſen, & ſon ſucceſſeur Arzilla au Roi de Maroc, pour l'empêcher de donner ſecours à Don Antoine, ſous ce prétexte ridicule, de ne pouvoir de- *Thuan. hiſt. l. 75. & 78.* fendre une place, qu'un petit Roi de Portugal defendoit bien. Et on ne remarquera point dans leur Hiſtoire, des abſolutions de deux milles Prètres & Moines maſſacrés, comme Philippe Second en prit, où ce nombre étoit ſpecifié après la conquête du Portugal, aiant toûjours excepté dans ſon pardon général les Prètres & les Moines, qu'il permettoit à un chacun de tuer impunément, au même tems, qu'il ſe moquoit des Théolo-

giens, les priant de mettre ſa conſcience en repos, pour ce qui étoit de ſes droits & prétentions ſur ce Roiaume.

Tout ce que les Eſpagnols mêmes imputent aux François de plus criminel ſur ce ſujet, c'eſt d'avoir fait venir Barberouſſe avec cent dix Galeres juſques dans la côte de Provence, pour la ſauver de leur invaſion. Comme ſi les Papes Paul Troiſiéme, Alexandre Sixiéme, & Jules Second, avoient fait difficulté de recourir à cette même aſſiſtance des Turcs, quand ils ſe ſont vûs reduits à l'extrémité. Comme ſi les Florentins ne s'étoient pas ſervis de Mahomet Second, contre Ferdinand Premier, Roi de Naples; & les Venitiens du Soudan d'Egypte, pour chaſſer les Portugais du Levant, où faiſant mine de planter la Foi, ils gâtoient tout leur commerce. Comme ſi on ne ſe ſervoit pas alors des Chevaux & des Eléphans, à plus forte raiſon des hommes, tels qu'ils ſoient, diſent les Caſuiſtes ſur ce ſujet. Et comme ſi le droit de nature ne rendoit pas légitimes tous les moïens deſquels dépend nôtre conſervation. L'alliance qu'a la France avec la Porte du Grand Seigneur, que l'Eſpagne tâche de rendre ſi odieuſe & ſi criminelle, reçoit encore plus de juſtification. Quiconque conſidérera l'utilité qui en re-

Camillo Portio l. 1.

Mariana l. 28. c. 10.

vient à tout le Christianisme, par le témoignage même des Papes, qui ont souvent fait des complimens là dessus aux Ambassadeurs des Rois Très Chrétiens; & qui pésera les exemples de tant de Patriarches, de David, de Salomon, des Machabées, & de tant d'autres, qui ont eu de pareilles alliances avec des Infideles, comme quantité de Livres faits exprès le montrent plus au long, s'étonnera sans doute, qu'on veuïlle blâmer une chose qui mérite plûtôt recommandation. Mais il s'émerveillera bien plus, que ce soient les Espagnols, qui s'efforcent de la diffamer, s'il sait, qu'eux mêmes sont alliés avec tant de Mahometans & d'Idolatres dans toutes les parties du Monde; que l'Empereur de Calecut est le plus grand ami, qu'ils aient aux Indes; que le Sophi de Perse le seroit encore sans la prise d'Ormus, & qu'eux-mêmes ont recherché avec toute sorte d'artifice, l'alliance qu'ils trouvent si mauvaise, pour ne l'avoir pû obtenir. Car ce n'est pas Sleidan seul qui a dit, que Ferdinand Premier offrit par ses Ambassadeurs, un tribut annuel au Turc, & demanda avec des soumissions indignes, l'investiture de la Hongrie à Soliman; l'Histoire de Paul Jove, & celle de Hongrie écrite par un Conseiller d'Etat des Empereurs

Ossat. l. 91.

Lib. 43.

Isthuanffi l. 14.

Maximilien & Rodolphe, ajoûtent, que les mêmes Ambassadeurs parlèrent pour Charles Quint, & que le Turc rebuta insolemment les propositions d'alliance, faites au nom des deux freres. Amurath Troisiéme se moquoit publiquement des mêmes recherches de Philippe Second, & on a vû trois ans durant un Nogerio Milanois à Raguse, & un Juif à Constantinople, dont parle le Cardinal d'Ossat, qui n'y étoient, que pour cela. L'Histoire d'Auguste de Thou porte, qu'il y eût enfin un traité pour trois ans entre eux; celle de Connestagio de la conquète de Portugal, remarque, que ce Philippe Second détourna quelque tems le Roi Sebastien de son expedition d'Afrique, afin qu'elle ne troublât cette paix, qu'il tramoit pour lors avec le Turc; & le Sieur de Breves écrit avoir empèché la résidence de son Ambassadeur à la Porte. Il n'y a pas douze ans, qu'un Antonio Barili, Réligieux Dominicain, traitoit à Constantinople cette grande affaire pour le Roi d'Espagne; & ceux, qui doivent savoir ce qui s'y passe, n'ignorent pas les offices qui s'y font encore présentement pour en venir à bout. Au moins les Espagnols ne peuvent-ils pas nier, que leurs plus proches parens, comme est l'Empereur & tant d'autres Princes Chrétiens,

Lib. 67.
Lib. 10.

n'y aient des Ambaſſadeurs auſſi bien que le Roi de France; que Ferdinand, qui a acquis le nom de Catholique à ſes ſucceſſeurs, n'ait envoïé Pierre Martyr en Ambaſſade vers le Soutan d'Egypte, dont il a écrit trois Livres; & que Frederic d'Arragon, Roi de Naples, n'en ait fait autant vers le Turc, à qui il deman-
Lib. 27. *c.* 8. & 9. doit du ſecours, puiſque le Jéſuite Mariana leur Hiſtorien le rapporte. Pourquoi donc imputer comme un crime à un ſeul Roi, ce qu'ils croient licite à tous les autres?

C'eſt avec la même injuſtice, qu'ils declament contre l'alliance des Hérétiques, à l'occaſion des Suédois & des Hollandois, pendant, qu'à la vûë de tout le monde, ils vivent étroitement unis avec l'Angleterre & le Danemarc, qu'ils viennent de faire une ligue particuliere avec le Duc de Saxe, & qu'ils offrent carte blanche à tous les Luthériens d'Allemagne, qui voudront y entrer. L'Egliſe primitive ſouffroit les mariages des Fideles avec les Infideles; elle en autoriſe tous les jours avec des Hérétiques, & la Bulle de Grégoire Treize permet aux Catholiques du Japon de contracter ce Sacrement aves des Idolatres. Combien doivent être plus permiſes les alliances des Etats de différente Réligion, qui ſe font ſans toucher à la Réligion, qui n'ont pour

objet que des confidérations temporelles, & qui ont pour fondement les droits de la Nature & des Gens, felon lefquels chacun peut chercher fa fubfiftance, où il la penfe trouver? Mais quoi, les Efpagnols, qui fe difent les premiers hommes du monde en la Théologie Scholaftique, trouvent dans leurs diftinctions, que tout ce qui eft défendu aux autres, leur peut être permis; & par de mêmes fubtilités, ce que le droit divin & humain fouffre, eft prohibé dans leur école, s'il heurte leurs interêts. Il n'y a de chemin pour aller au Ciel, fi on les en croit, que celui de S. Jacques; & la clef dorée de Caftille, fera bien plus néceffaire, à leur dire, pour y entrer, que celle de Saint Pierre.

Ils fe vantent avec même vanité, d'avoir donné à l'Eglife le Concile du Trente, pour l'avoir toûjours appuïé de leur autorité. Les François repondent, qu'encore qu'Henri Second eût fait faire fes proteftations contre l'affemblée partiale, qui étoit en certain tems à Trente, par l'Evèque Amiot, alors Abbé de Bellozane, rien néanmoins n'avança tant ce Concile, & ne reduifit le Pape Pie Quatriéme à le convoquer tout de bon, que les avis, que lui fit donner à Rome le Grand Duc Cofme, fon prétendu parent, que fans doute à

Thuan. 8. hift.

faute de Concile Oecumenique les François en tiendroient un National, comme il avoit été arrêté aux Etats d'Orleans sous François Second l'an mil cinq cens soixante, & continués sous Charles Neuf par l'avis de ce Grand Chancelier Michel de l'Hôpital. De sorte, qu'on peut dire, que cette resolution des Etats de France a plus contribué à la tenuë & conclusion de ce Concile, que toute autre chose: comme il se voit, que nonobstant l'opposition des Parlemens de France, en ce qui regarde les privilèges ou libertés de l'Eglise Gallicane, fondées sur le droit commun, & même sur celui de la nature, il ne laisse pas d'y être reçû aux choses de la Foi, & observé en beaucoup d'autres plus ponctuellement qu'il n'est en Castille, ni peut être dans l'Italie même.

En vérité, le Catholicon d'Espagne est aujourd'hui une drogue trop éventée par toute l'Europe, pour faire que les Espagnols s'en puissent promettre un grand effet, & vû qu'on y brûle les Sorciers, qui abusent du nom de Dieu, on peut admirer avec quel front ils mettent celui de la Réligion au devant de leurs interêts temporels. Car ils n'ont pas honte de dire, que l'étenduë de leur Empire n'est que le recompense de leur piété, & que le

ſeul zèle de l'Evangile a fait Madrid la Capitale du Monde, ſelon les termes de leurs rodomontades ordinaires; prétendant en conſequence la préſéance ſur toutes les Puiſſances de la Terre. Voions la replique des François à ces deux points.

Pour le premier, ils diſent que les Eſpagnols ſont dans la même inſolence des Romains, que Saint Auguſtin* & les autres Peres de la primitive Egliſe ont ſi bien ſçû reprimer, leur faiſant voir, qu'il n'y avoit point d'apparence, qu'une domination acquiſe par tant d'injuſtice & de mauvais moiens, pût être le ſalaire d'un vrai culte divin, comme ils prétendoient, puiſque le Ciel conſerve plûtôt à un chacun ce qui lui appartient. Quand on demandera aux Eſpagnols à quel titre ils tiennent les Roiaumes de Sicile & de Naples, avec le Duché de Milan, & la Navarre: de quel droit ils ont dépoſſedé les Empereurs de Cuſco & de Mexico, & pris aux proprietaires tout ce qu'ils occupent en cette longue côte d'Afrique & des Indes Orientales: avec quelle juſtice ils ont uſurpé tant d'Etats en Allemagne, & rendu l'Empire héréditaire en leur Maiſon, qui étoit électif par ſes loix fondamentales: peut être rougiront-ils de honte, d'attribuer au Ciel tant de ra-

*4. *de Civ. Dei.**

pines, & de le rendre complice de tant de crimes.

Quant à la préſéance, qu'ils croient leur être dûë en conſequence de cette grande Monarchie, les François oppoſent non ſeulement leur poſſeſſion immémoriale ſelon leur droit d'aineſſe, mais même les jugemens contradictoires intervenus en pleine Cour de Rome, (dont le Cérémonial regle toutes celles de la Chrétienté) & par tout où les Eſpagnols ont oſé remuer cette queſtion. L'aiant fait à Veniſe l'an mil cinq cens cinquante huit, & demandé le même rang ſous Philippe Second, qu'ils avoient du tems de Charles Quint, comme Empereur, ce ſage Sénat le leur refuſa, & donna l'avantage à François de Noailles Evêque d'Acqs, alors Ambaſſadeur de France; ce qui fit retirer pour quelque tems l'Eſpagnol. Aux Etats de Pologne l'an mil cinq cens ſeptante trois, les rangs aiant été balancés pour les audiences des Ambaſſadeurs, le premier fut adjugé au Cardinal Commendon, qui y étoit de la part du Pape, le ſecond à l'Ambaſſadeur de l'Empereur, le troiſiéme à Monluc Ambaſſadeur de France, & le quatriéme à celui d'Eſpagne. A la canoniſation de Saint Diego de Alcala d'Hénares, dont les Eſpagnols faiſoient la dépenſe, croïant que la

la considération de ce bon Saint, étant de leur païs, leur seroit avantageuse, ils demandèrent en grace l'exclusion de l'Ambassadeur de France; lequel n'y pouvant consentir, à cause des conséquences, il fut enfin determiné par la Cour de Rome, que celui d'Espagne ne s'y trouveroit point, s'il ne vouloit céder, comme il ne fit, mais bien le Cardinal Deza en sa place. Si ces exemples, & les raisons, qui les appuient, dont il y a des livres faits exprès, ne suffisent aux Espagnols, & que leurs conquêtes de l'une & de l'autre Inde les éblouïssent si fort, qu'ils ne se reconnoissent plus, au moins doivent-ils prendre garde à conserver leur avantage contre les Hollandois qui sont tantôt en état de leur disputer la primauté par leurs propres argumens, s'ils continuent leurs progrés en l'Amerique, & qu'ils les y traitent aussi mal, comme ils ont déja fait en Levant. Mais quoi, les Espagnols ne sont pas faits à prendre les raisons comme le bien d'autrui, & pour déferer aux Decrets des Papes, il faut qu'ils mettent en leur faveur des Roiaumes en Interdit, qu'ils leur adjugent de nouveaux Mondes, & que par une ligne imaginaire ils fassent des partages de toute la terre habitable à leur profit. En-

core ſi après cela leur Sainteté trouve mauvais, que les Rois d'Eſpagne les veuïllent rendre leurs Chapelains, comme ils ſe vantent d'avoir fait l'Empereur leur premier Miniſtre, on les menace auſſitôt d'un Concile, & de faire d'eux comme le Grand Seigneur de ſon Mouphti, qu'il depoſe quand il lui plait. C'eſt le ſens des paroles audacieuſes, que reçût Alexandre VI. du Grand Conſalve, qui lui dit nettement, que Ferdinand & Iſabelle ſauroient bien faire valoir les dereglemens de l'Egliſe, pour lui donner un autre Chef, s'il n'étoit plus reſpectueux en leur endroit, ſelon le propre texte de Mariana. Si comme Peres communs ils voient de mauvais œil, qu'un cadet veuïlle prendre la droite ſur le fils ainé de l'Egliſe; s'ils s'oppoſent tant ſoit peu à la violence de ces Turcs Occidentaux, qui veulent tout envahir, on leur fait apprehender un nouveau ſaccagement de Rome, & de mettre encore une fois Saint Pierre aux liens. En effet, toute la Chrétienté a remarqué, que les Eſpagnols ne baiſent les pieds des Papes, que pour leur lier les mains, au même tems, qu'ils ne les reſpectent comme Pontifes que pour faire un pont à leurs deſſeins, & qu'ils ne leur ont jamais rendu de

Lib. 26. c. 15.

véritable obédience, que quand leurs affaires ont été bien malades; comme ceux, qui ont seulement recours aux Saints, lorsque les autres remèdes ne leur servent plus de rien. Pie Quatriéme est un impie à Philippe Second, Clement Septiéme ne vaut pas mieux à Charles Quint, & les autres sont des fauteurs d'Hérétiques, s'ils ne manient pas le timon de Saint Pierre à leur fantaisie. Pour bien conduire la barque à leur gré, il faut, qu'elle n'ait de rafraichissemens ni de graces que pour eux, & que tous les Canons d'anathèmes fulminent sur leurs ennemis. Il faut que la Maison d'Autriche ait droit de faire assassiner les Cardinaux André Batthori, & George Martinuce, le premier quand elle se mécontentera de lui, le second lors qu'elle se voudra approprier son bien. Il faut qu'elle puisse enlever celui de Clesel, & faire prisonniers les Electeurs Catholiques de l'Empire, quand bon lui semblera, sans qu'on trouve rien à dire en toutes ses actions: Et que si Henri Trois est reduit, pour sauver sa vie & son Etat, à traiter de même le Cardinal de Guise avec son frere, on fulmine aussitôt une excommunication majeure sur sa tête, sans esperance d'absolution, & que son Roiaume soit aban-

donné au premier occupant. Autrement ils feront renaitre le siècle des Antipapes, qui sont les seuls, qui ont trouvé retraite chez eux; ils feront descendre en Italie tous les Luthériens d'Allemagne par le chemin, qu'ils leur ont marqué dans la Valteline, & ils rétabliront les droits de l'Empire dans Rome, tels qu'ils étoient du tems de l'Eglise Primitive. N'ont ils pas déja un autre S. Pere tout prêt en Sicile pour une telle occasion, quelque instance, & quelque plainte qu'aient pû faire de cette insolente dignité, je ne dirai pas les Nonces ni les Légats, car ils n'en reçoivent point là, mais les Papes mêmes à leurs Ambassadeurs? C'est ainsi que les Espagnols prétendent faire trembler sous eux le Chef & les membres du sacré College, & par eux le reste de l'Italie, qui n'attend sa liberté que de la France. Il n'y a sorte d'artifice, dont on n'ait usé pour lui ôter cette unique esperance & invention, dont on ne se soit servi pour fermer le passage à ce secours. Mais, graces à Dieu, comme l'Hercule Gaulois a surmonté les Alpes, franchi le Pas de Suse, & ouvert la porte de Pignerol, les Italiens aussi n'ont plus sujet de craindre, comme autrefois, que la licence & l'hérésie les viennent

troubler de ce côté là. Ce qui leur faisoit apprehender l'entrée des François en leur païs du vivant de Henri Quatre, & souhaiter aux plus simples l'échange du Marquisat de Salusses; c'étoit la crainte, qu'une contraire Réligion ne se glissât parmi eux, sous un Roi, qui en avoit fait profession, & qui étoit tout nouvellement converti. Il n'y a rien à présent à redouter de tel, du Regne d'un Monarque si juste & si pieux, qui vient de domter ce monstre d'hérésie, & de mettre si bas ceux, qui composoient autrefois un parti dans son Etat, sous le prétexte d'une Réligion reformée, qu'aujourd'hui ils n'y sont tolerés qu'en vertu des Edits & de la foi publique, qui laisse vivre les Juifs dans Rome, & les Grecs dans Venise. Il ne faut donc pas craindre, que des personnes se puissent étendre & accroitre, qui dépérissent & s'anéantisent à vuë d'œil, par les bons moiens que fait tenir sa Majesté Très Chrétienne, dont tous les étrangers, qui habitent dans ses Etats peuvent rendre par tout un témoignage assuré. Car il est certain, qu'il n'y a plus en France que l'ombre de ce qu'on nommoit autrefois le corps de ceux de la Réligion, & qu'on pourroit dire à toutes personnes, qui considéroient les Hu-

guenots d'à présent comme les premiers, qu'elles prendroient l'ombre pour le corps. Aussi est-ce une chose de considération à tous les Alliés des Fleurs de Lis, qu'outre l'impuissance où sont les Réligionnaires de plus nuire au bien de l'Etat, ils s'y trouvent dans un si grand repos, que hors peutêtre quelques factieux, qu'on saura toûjours bien reprimer, le reste s'estime heureux d'y jouïr de la liberté, qu'il a plû au Souverain de leur accorder, & d'y vivre en la même assurance, que font ses autres sujets.

Si l'Italie attend son secours de la France contre les invasions Espagnoles, l'Allemagne lui tend les bras d'un autre côté, ne pouvant plus souffrir le rude joug de ces étrangers, qui pour représenter les ainés de la Maison d'Habsbourg, ensevelissent sous la ruine des autres familles beaucoup plus anciennes, la liberté Germanique. Pour le faire avec plus de commodité, ils se servent de l'artifice ordinaire, de faire qu'elles se ruinent d'elles-mêmes, en les divisant & faisant en même tems, que l'un des partis prenne d'eux sa subsistence. Ainsi dans la Palatine ils ont transferé depuis peu l'Electorat de la souche des Electeurs, en celle des Ducs de Bavieres. Ainsi dans celle

de Saxe les cadets reçûrent ſous Charles Quint le même avantage, au préjudice de ceux de Weimar. Ainſi le Marquis de Dourlac fut dépouillé en mil ſix cens vint deux, du Marquiſat ſuperieur de Baden, en le donnant aux enfans du Marquis Edoüard. Ainſi l'année ſuivante ils adjugèrent au Landgrave de Heſſe de Darmſtad, la ſucceſſion de Louïs le vieil Landgrave de Heſſe de Marbourg, en privant Maurice Lantgrave de Heſſe de Caſſel. Par ce moien abaiſſant les plus élevés, & mettant les autres, qu'ils obligent dans la néceſſité de leur aſſiſtance, ils font que toute l'Allemagne plie ſous leurs injuſtes volontés. Que n'ont-ils point fait à même fin, dans la ſuceeſſion du Duc de Cléves, ſinon qu'en aſſiſtant le Duc de Neubourg contre l'Electeur de Brandebourg, ils ſe la fuſſent toute appropriée, ſi les Hollandois n'en euſſent pris leur parti? Quant aux Electeurs Eccleſiaſtiques, s'ils témoignent quelque générosité Allemande, s'ils font voir, qu'ils ne peuvent ſouffrir de ſourcil Eſpagnol, & que cette orgueilleuſe & ruineuſe domination leur déplait, on leur fait bientôt voir, qu'ils n'ont pas été canoniquement élus; au cas qu'ils ne ſoient

plus durement traités, & ils envoient incontinent un Comte d'Ognate Guevare, ou quelque autre Ambaſſadeur, qui dit hautement dans la Cour de l'Empereur, que les Evèques d'Allemagne ont de trop longues robes, & qu'il les leur faut accourcir. Bon Dieu, que l'injure accroit par la conſidération de celui qui la fait; & que l'indignité doit être ſenſible à ces bons Prélats, de voir que ceux-là viennent de quatre cens lieuës les menacer de reformation, chez qui l'on a vû dans une ſeule bataille trois Evèques Eſpagnols combattans pour les Mores! Que ceux-là ſe mêlent de les catéchiſer, qui font des Proceſſions dans Madrid pour le bien de l'Egliſe, au même tems qu'ils en prennent le Chef priſonnier, qu'ils ſaccagent Rome, pillent ſes Temples, & violent tous ſes lieux Saints. Et que des perſonnes leur veuïllent donner des loix de pieté, qui danſent la Sarabande avec leurs caſtagnetes devant les Autels; qui refuſent le Dais chez eux à un Legat neveu de Pape, venant de le donner à un Prince Hérétique, & qui nomment par dériſion le Succeſſeur de Saint Pierre leur Porte-manteau, parce que la Réli-

Mariana lib. 8. c. 10.

gion ſert de couverture à toutes leurs injuſtices.

C'eſt néanmoins en uſant de la ſorte, qu'ils prétendent aſſujettir tout le monde; aiant ſous leurs pieds l'Italie & l' Allemagne, il faut que le reſte de l'Europe plie le genouïl; & cette partie du Monde conquiſe, voilà le grand deſſein de la Monarchie univerſelle reüſſi, & tout le monde recevant les loix d'un Roi ſpirituellement & temporellement Catholique. Si eſt-ce, que contre l'opinion, qui prévaut en beaucoup d'eſprits, que les Eſpagnols ſoient aſſez bons Politiques pour arriver à ce point, il y en a qui tout au contraire les en eſtiment les plus incapables des hommes. Et véritablement, ſi on jette l'œil ſur les grands avantages qu'il ſemble que Dieu leur donnoit à cet égard, & qu'on confidére d'ailleurs le peu de profit, qu'ils en ont recueilli par la mauvaiſe correſpondance de leur part; on trouvera aſſez dequoi admirer cette grande reputation de prudence raffinée, qu'on leur a voulu donner, ou qu'ils ſe ſont attribuée. Il n'y a point de Maiſon dans le Monde, à qui les alliances aient apporté tant d'Etats ſans coup ferir, comme l'on dit,

qu'à celle d'Autriche, dont ils sont les ainés: Le tems & la Fortune l'a fait riche du bien d'autrui, leur convoitise achevant de rendre cette allusion parfaite. On a vû toutes les richesses des Indes Orientales & Occidentales tomber entre leurs mains, le seul nouveau Monde leur fournissant de l'or assez pour en acheter tout le vieil: La Ligue de France, l'Hérésie d'Angleterre, & la disposition des affaires quasi de toute l'Europe, leur donnoit les moiens d'agir sans recevoir que peu de contradiction: Et néanmoins qu'ont-ils fait avec tout cela, que de travailler toute la Chrétienté, acquerir la haine de tous les peuples, & donner à connoitre, qu'ils ont pris un dessein beaucoup au dessus de leur portée & de leurs forces? L'Histoire ancienne nous enseigne que Philippe fils d'Amyntas, comme le nomment les Grecs, & que nous connoissons beaucoup mieux pour avoir été le pere d'Alexandre, se servit de deux moïens avec lesquels il fonda l'Empire Macédonien, du prétexte de la Réligion, & de l'or de ses mines de Chrysite, aujourdhui Siderocapsa. Philippe Second Roi d'Espagne n'a pas emploié le premier avec moins d'artifice, &

il a eu les mines de Mozambique & de Potosi, l'or de Sofala & celui du Perou en telle abondance, qu'il n'y a nulle proportion; mais le succès a fait voir, que les Espagnols ne sont pas capables de former une grande Monarchie, comme firent les Macédoniens. C'est chose étrange que ce Roi a retiré si peu de profit d'une dépense de sept cens millions d'or, comme le porte la rélation de l'Ambassadeur Venitien Soranzo à ses Maitres. Une si grande somme ne sera pas trouvée incroiable, à qui saura que les Regitres de Seville font voir plus de seize cens millions d'or, dont l'Amerique a fait présent aux Espagnols; & qu'un seul équipage maritime de dix-sept mille ducats leur valût dès sa premiere découverte soixante millions d'or. N'étoit-ce pas là dequoi s'élever un thrône sur toute la terre, & dequoi faire des deux Mondes un seul Empire, à une main qui eût sçû emploier à propos de si prodigieuses richesses, & se prévaloir de la toute-puissance des métaux? Nous avons vû au contraire, qu'ils ont consumé tout cela en des guerres mal entreprises contre leurs propres sujets, & en des corruptions infames de ceux de leurs voisins. Nous

leur avons vû consumer toutes leurs forces à tyranniser les corps & les esprits des Flamans, comme s'il n'y eût eu aucune distinction de conduite & de gouvernement à faire, entre les peuples du Païs-Bas & ceux de la Mauritanie. Nous leur avons vû par diverses fois chasser le quart de leurs peuples sous prétexte de pieté, lorsqu'ils avoient le plus de besoin de sujets naturels, pour fournir à tant de guerres & de colonies nécessaires à repeupler les Mondes, que d'ailleurs ils desertoient. Nous leur avons vû tenir leurs Souverains toûjours dans l'enclos d'un Palais, pendant que de dignes têtes couronnées ont paru contre eux à la tête des armées sans que la leçon des Césars ou des Alexandres, ni l'exemple de tous les Conquérans (qui n'eûrent jamais tant de moiens externes, qui favorisassent leurs conquêtes) les ait pû porter à quelque généreuse démarche. Bref, nous leur avons vû généralement faire ce qui n'étoit bon, qu'à s'attirer la haine de tout le genre humain, par des cruautés si inhumaines, par une avarice si insatiable, & par un orgueil si ridicule & insupportable tout ensemble, que quiconque considérera bien la Politique des Espagnols depuis cent ans en çà, exami-

nant par le menu les choſes, qui ſe ſont paſſées, & que nous nous contentons de toucher du bout du doigt, ſera contraînt d'avoüer, qu'en ce qui leur a reüſſi ils ont été bien plus heureux que ſages. Il n'y eût peutêtre jamais d'hommes politiques ou ſtatiſtes, comme ils ſe diſent, qui ſçûſſent ſi mal ſe prévaloir des occurrences favorables, de la revolution des tems, & de la conjoncture ou du paſſage des affaires, bien que, comme c'eſt toûjours la coûtume, on ait ſouvent attribué à leur prudence & bonne conduite des ſuccés, qui dépendoient purement de leur bonne fortune, & qui n'étoient qu'une ſuite ordinaire de la révolution des Etats. Après quoi on peut conclure, que tant s'en faut, qu'ils ſoient ſi conſommés Politiques, qu'ils ſe publient eux-mêmes, il n'y a vraiſemblablement Nation ſous le Ciel moins née à commander les autres, que la leur, & qui avec les merveilleux avantages, dont nous venons de parler, n'eût aiſément acquis la gloire, d'avoir fondé chez ſoi la plus grande de toutes les Monarchies, dont il nous reſte quelque ſouvenir, rendant ſa principale ville la Capitale des deux Mondes. D'une choſe ne peut-on pas dou-

ter, qu'ils ne ſoient comme Chrétiens infiniment blâmés de la poſterité, d'avoir ſi mal uſé de tant de moïens, leſquels entre les mains de perſonnes, qui euſſent été portées d'un véritable zèle à la Réligion, étoient plus que ſuffiſans pour effacer de la terre tout ce qui lui eſt contraire, & ruïner tout ce qu'il y a d'infidelité dans le monde.

Juſqu' ici nous avons permis aux François de repliquer aux Eſpagnols avec toute ſorte de liberté, afin que nous reconnuſſions mieux dans cette franchiſe l'extrème antipathie de ces deux Nations, qui eſt le ſujet de nôtre diſcours. Et parce que cette contrarieté d'eſprits donne aux uns & aux autres beaucoup de licence de parler, non ſeulement de leurs adverſaires, mais mêmes des Puiſſances Souveraines, qui les dominent, & que nous reconnoiſſons mériter par tout un extrème reſpect, nous dirons pour marque de celui, que nous portons à cette très grande & très illuſtre Maiſon d'Autriche, que comme nous ne croions pas qu'on puiſſe jamais uſer de trop de révérence vers une famille en laquelle on compte pluſieurs Rois, & juſqu' à onze Empereurs: auſſi ne nous ſemble-t-il pas, qu'il y en eût en toute l'Eu-

rope, qui meritât mieux l'étroite alliance & consanguinité, où elle est avec celle de France. Le Ciel seul, qui est l'auteur d'une si nécessaire conjonction, peut encore par sa toute-puissance modérer cette merveilleuse contrarieté d'humeurs, qui se voit entre leurs peuples, ce que nous ne lui pouvons demander avec d'assez instantes prieres, puisque le bien de la Chrétienté est tellement attaché à leur reconciliation, que les Turcs ne cessent de l'importuner tous les jours dans leurs Mosquées, pour l'inimitié perpetuelle de la Nation Françoise & Espagnole. Et parce qu'il faut, que les hommes cooperent avec lui, nous prierons l'Espagne de se souvenir, qu'il n'y a point eu Etats qui aient plûtôt trouvé leur fin, que ceux, qui ont témoigné de n'en vouloir point avoir, & qu'à l'égard des Empires, aussi bien que des hommes, la santé est bien plus souhaitable dans une stature mediocre, qu'une complexion infirme dans un corps de Géant. Ce fut ce qui obligea l'un des Scipions étant Censeur, à faire changer le Rituel des priéres publiques, par lequel les Dieux immortels étoient invoqués pour l'agrandissement de la République Romaine, jugeant plus à propos de

leur en demander ſeulement la conſervation. S'il plait aux Eſpagnols de mettre un clou à la rouë, qui les a portés ſi haut, quiter cette inſatiable convoitiſe du bien d'autrui, & renoncer à cette charmante, mais diabolique imagination d'une Monarchie univerſelle, il y aura ſujet de commencer à bien eſperer. Leurs Hiſtoires diſent, qu'autrefois le Roi Henri de Caſtille recommanda en mourant à ſon fils Jean, ſur toutes choſes l'amitié des François; ils doivent croire, qu'encore à préſent elle ne leur peut être que très utile, s'ils ſe mettent aux termes de la contracter. La France de ſon côté contribuera, s'il lui plait, à un ſi grand bien, & conſidérera qu'elle n'a de puiſſant ami ou ennemi, que l'Eſpagnol, qui lui doit être par conſequent de très grande conſidération. Les vents du Nord ſont véritablement très impétueux quelquefois, mais auſſi s'appaiſent-ils quaſi en un inſtant. Ceux du Sud tout au contraire, excitent des tempêtes, qui durent ordinairement longtems, après même, qu'ils ont ceſſé de ſouffler. La poſition de l'Eſpagne eu égard à la France, m'oblige à faire cette remarque, ſelon laquelle l'Hiſtoire témoignera aſſez, que ce n'eſt pas pour les

les François qu'a été fait le Proverbe, que tout le mal vient du côté de l'Aquilon. Mais il faut que les uns & les autres se représentent, s'il leur plait, que comme il n'y a rien de plus agréable à ouïr, de plus souhaitable à désirer, ni de plus utile à posseder, selon le dire de Saint Augustin, que la paix; aussi n'y a-t-il rien de plus abominable entre les hommes que la guerre, d'où vient, que son nom Latin la rend le propre des Bêtes brutes. Parmi elles mêmes celles-là ont la haine de tout le monde, qu'on voit avoir toûjours les armes au poing, comme les Tigres & les Lions;

Lib. 19. de Civit. Dei cap. 11.

> *Odimus accipitrem, quia vivit semper in armis;*

Ovid. 2. de art. am.

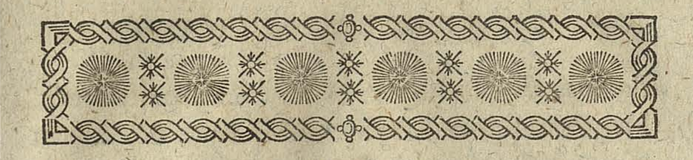
Et nous pouvons dire, que le soldat est la terreur & la haine de tout le genre humain. C'est pourquoi Polybe compare fort proprement la paix à la santé que tous les hommes désirent, & la guerre à une dangereuse maladie, qui doit être apprehendée d'un chacun. En effet, il n'y a vraisemblablement personne, qui n'aime mieux être éveillé par le chant du coq, que par le son de la trompette, & pour moi je ne feindrai point de dire après ce grand Capitaine An-

Hist. l. 12.

Tite Live decad. 3. lib. 10. nibal, qu'une paix certaine vaut bien mieux qu'une victoire esperée, puisque la premiere est la fin de la seconde, & qu'en toutes choses les moiens ne sont estimés qu'à cause de leur fin. Le Pere commun de tous les Fideles, sera sans doute le mediateur d'un si grand Ouvrage, il jettera son Caducée entre les deux Couronnes, fera revenir la belle Astrée du Ciel en Terre, & calmant les orages de l'Europe, rendra les jours de nôtre vie aussi tranquilles que ceux des Alcions.



EN QUOI
LA PIETÉ
DES FRANÇOIS
DIFFÉRE
DE CELLE
DES ESPAGNOLS
DANS UNE PROFESSION
DE MEME RELIGION.



EN QUOI LA PIETE DES François différe de celle des Espagnols, dans une profession de même Réligion.

C'EST une des plus certaines maximes de la Philosophie, que les mêmes causes produisent toûjours de mêmes effets. Elle n'est pourtant vraie, que sous cette condition, qu'il y ait une pareille disposition aux sujets sur qui ces causes agissent. Autrement nous voions, que la même chaleur du Soleil, qui fond la cire, durcit la bouë, est aussi la même cause, qui blanchit la toile, & qui noircit l'Ethiopien. Dieu même, qui est la cause de toutes les causes, n'agit ordinairement que de la sorte, & ses divines inspirations, qui amolissent le cœur des bons, endurcissent souvent celui des méchans par la resistance qui s'y trouve. Il n'y a donc pas dequoi s'étonner, si une même Réligion excite de divers mouvemens en ceux, qni ont des dispositions contraires, & par consequent s'il sort de la pieté

des uns & des autres des effets fort différens. Les François & les Espagnols font profession d'une même Foi Catholique Apostolique & Romaine; tous deux prétendent comme enfans de l'Eglise avoir ses interêts en singuliere récommandation; voions par leurs actions ce qu'on en peut penser, & remarquons la différence de leur zèle par ses effets, puisqu'il est comme impossible d'en juger autrement: J'avancerai peu de chose en cela comme François, que je ne prouve par des Historiens Espagnols; & pour être fort court, je reduirai ce petit Discours sous deux Chapitres, qui décident en effet la matiere proposée. Voici le premier.



LES BONS ET LES MAUVAIS traitemens que l'Eglise & les Papes ont reçû des François & des Espagnols.

CHAPITRE PREMIER.

AUTANT que la donation de Constantin le Grand au Pape Silvestre est difficile à prouver, vû principalement, qu'on doute qu'ils fussent de même tems, il est aisé de montrer par toutes les Histoires, que la gran-

deur temporelle des Papes doit ſon commencement aux Rois de France Pepin & Charlemagne ſon fils, qui en jettèrent les fondemens ſur les ruines de l'Empire des Lombards. Car Aſtolphe leur Roi, aiant conquis l'Exarchat de Ravenne, & voulant faire le même de Rome, le Pape Etienne Troiſiéme jugea, qu'il devoit faire comme ſes prédeceſſeurs Zacharie, & Gregoire Troiſiéme, recherchant plûtôt le ſecours des François, que des Grecs. Pour cet effet il vint jusqu' en France, où il fut ſi bien ouï de Pepin, qui fut couronné par lui à S. Denis, que ce Roi plein de pieté paſſa deux fois en Italie, & força Aſtolphe par les armes, d'abandonner l'Exarchat, composé de quantité de bonnes villes, comme Boulogne & Ferrare entre autres; le Pentapole, où étoit toute la Marche d'Ancone; & ce que les Hiſtoriens nomment les Juſtices de Saint Pierre. Tout cela fut donné à ce Prince des Apôtres, & à ſes ſucceſſeurs par Pepin, qui envoia ſon Chapelain Folrad préſenter au Pape les ôtages de toutes les villes conquiſes, & en mettre les clefs ſur l'Autel de la Confeſſion de Saint Pierre & de S. Paul. C'eſt ainſi que Sigonius parle de la premiere liberalité de nos Rois, conformément à toutes nos Chroniques & Annales;

Eginhardus ad an. 755. & 756.

In vita Steph. III. L. 1. Chr. cap. 7.

le Bibliothecaire Anaſtaſe y ajoûte toute l'Emilie, qui eſt un fort grand païs; & Leo Oſtienſis y comprend même l'Isle de Corſe.

Le Pape Adrien Premier ſe voiant prèt d'être opprimé par Didier ſucceſſeur d'Aſtolphe, reçût la même aſſiſtance de Charlemagne, que ſon pere & ſon aieul avoient donnée au Saint Siége. Il prit priſonnier dans Pavie l'an 774. le Roi Didier, & acquit par ce moien le Roiaume des Lombards, qui avoit duré plus de deux cens ans, au même lieu, où François Premier penſa perdre celui de France en 1525. par ſa priſon. Or non ſeulement Charlemagne approuva dans Rome la donation de Pepin, mais il y ajoûta les Isles de Sardaigne & de Sicile, avec celle de Corſe ſelon quelques uns, le territoire Sabin, & les Duchés de Spolette, & de Toſcane; ſauf la puiſſance Roiale ſur ces Duchés, qu'il retint, comme porte l'acte de la donation. Il faut rémarquer, que ſa liberalité étoit celle d'un Roi de France victorieux, & qui donnoit ce que lui & ſes prédeceſſeurs avoient juſtement acquis par les armes, car il ne reçût que depuis le titre d'Empereur.

Sigonius l. 3. de regno Ital. Anaſt. Bibl. in vita Hadr. I.

Ce fut Leon III, qui lui mit la Couronne Imperiale ſur la tête, apres avoir été rétabli

par la puissance Roiale des François dans son siége Pontifical, & que ceux, qui lui avoient crevé les yeux, & coupé la langue, eûrent été punis de la même autorité. *Eginhardus ad an. 800.*

Depuis Louïs le Debonnaire, confirmant ces donations, les augmenta de la proprieté de la ville de Rome, & de tout ce qu'on appelle la Campagne de Rome, qu'il accorda au Pape Paschal Premier & à ses successeurs; comme il fit aux Romains l'élection des Papes, obligeant seulement les nouveaux Pontifes à donner avis de leur consécration aux Rois de France, & à vivre en amitié avec eux. *Sigonius 4. hist. de regno Ital.*

Quelques-uns assurent de plus, que Charles le Chauve, étant à Rome, ratifia tous ces titres, & rendit encore plus grands les bienfaits de nos Rois envers le Saint Siége. *Contin. Eutrop. an. 875.*

C'est chose certaine, que les Papes en leurs plus grandes afflictions n'ont point cherché ni trouvé de protection plus présente, ni plus utile, que celle de nos Rois.

Jean VIII. maltraité des Allemans, eût son recours au Roi Louïs II. & vint en France, où il tint un Concile à Troies. *Platina passim l'an. 880.*

Paschal II. fait le même voiage, pour solliciter Philippe Premier & Louïs le Gros son fils, contre l'Empereur Henri Quatriéme. *L'an. 1100.*

L' a. 1112. Gélase II. & Calilte II. se retirèrent aussi en ce Roiaume, durant leur mauvaise intelligence avec Henri V. Empereur; & le dernier y tint un Concile à Rheims sous Louïs le Gros.

L'an. 1130. Innocent II. y présida à celui de Clermont en Auvergne du même regne: s'étant absenté d'Italie à cause de la puissance d'Anacletus Antipape.

L'an. 1160. Alexandre III. fût reçû par Louïs VII. dit le Jeune, qui le maintint contre un autre Victor Antipape, & contre l'Empereur Frideric Barberousse, duquel il eût si bien sa raison à Venise. Deux Conciles l'un à Clermont, & l'autre à Tours furent assemblés par ce Pape.

L'an 1227. Innocent IV. chassé par Frideric II. vint implorer l'aide de Saint Louïs, & tint un Concile à Lyon.

L'an 1264. Urbain IV. s'adressa au même Roi pour être maintenu contre le Tyran Mainfroi.

L'an 1305. Clement V. transporta sous Philippe le Bel le Saint Siége dans Avignon, où il demeura 70. ans sous ce Pape & six autres tous François comme lui: à savoir Jean XXIII. Benoit XII. Clement VI. Innocent VI. Urbain V. & Gregoire XI.

Clement VII. se retira encore dans Avignon *L'an 1384* sous le regne infortuné de Charles VI. parce que Urbain VI. étoit le plus fort dans Rome.

Enfin autant de fois, que les Papes ont eû besoin des Puissances temporelles, ils n'en ont point trouvé, comme nous avons dit, de plus avantageuse, ni de plus assurée, que celle des Rois de France; Leon X. le sçût bien dire du regne de François I. Paul. IV. de celui de Henri II. & s'il étoit besoin de parler de ces derniers tems, j'oserois soutenir, que les armes victorieuses de Louïs le Juste, n'ont pas moins assuré le patrimoine de Saint Pierre, que la succession des Ducs de Mantouë, contre ceux qui voudroient par la sujettion de l'Italie, former l'établissement de leur Monarchie universelle. Si ce n'est que quelqu'un doute encore, que la conservation de Cazal importe à celle du Vatican, & que la porte de Pignerol soit celle du secours de Rome, aussi bien que de Mantouë.

Or si les Papes & le Saint Siége ont reçû tant de témoignages du zèle des François, la Réligion n'a pas moins senti par tout ailleurs les effets de leur dévotion, autant de fois, qu'il a falu hazarder leurs biens & leurs personnes pour son avancement. Les Croisades faites en divers tems pour le recouvre-

ment des lieux Saints, occupés par les Infideles, en sont des preuves, qui ne sauroient être contredites, & le nom des Francs, qui désigne depuis ce tems-là par tout le Levant, tout ce qu'il y a de Chrétien dans l'Europe, est un titre glorieux de la réputation de leurs armes. Cette Croisade exécutée sous Philippe Premier par Pierre l'Hermite Gentilhomme François, & qui eût pour Chef Godefroi de Boullion, fut si mémorable, qu'elle n'a pas moins donné de véritables Héros à la Poësie, que le siége de Troie lui en a fourni de fabuleux. S. Bernard fût le promoteur de celle où Louïs VII. alla en personne jusques dans Jerusalem. Il y en eût une autre sous Philippe Auguste qui fit le même voiage, pour lequel on leva la dixme appellée Saladine; sans parler de la Croisade qui se fit alors sous le Comte de Montfort contre les Albigeois. Et nôtre glorieux Saint Louïs, non content d'avoir déja perdu la liberté en une semblable entreprise contre le Soudan d'Egypte, voulut hazarder sa vie dans un second voiage d'Afrique, où il la sacrifia au bien commun de toute la Chrétienté. Car on ne peut pas penser, que d'autres considérations, que celle du service de Dieu, puissent avoir obligé ces grands Rois de s'exposer & leurs Couronnes à tant

Environ l'an 1061.

1146.

1190.

1257.

de perils. Voilà donc des marques ſuffiſantes de la pieté des François, tant envers l'Egliſe, qu'envers la perſonne des Papes. Faiſons maintenant quelques réflexions ſur celle des Eſpagnols.

Tant s'en faut que les Rois d'Eſpagne aient jamais rien contribué au bien temporel du Saint Siége, qu'on peut voir, que la meilleure partie de ce, qu'il poſſedoit par la liberalité de nos Rois, eſt maintenant ſous la Couronne de Caſtille, & que ce qui étoit de la Juſtice de Saint Pierre, comme on parloit alors, eſt à préſent de celle de Saint Jacques, & de la Jurisdiction de Madrid. Je ne veux pas dire, que les Eſpagnols aient uſurpé cela immediatement ſur l'Etat Eccleſiaſtique. Je ſai bien, que ce qu'ils en tiennent a paſſé par d'autres mains avant que de venir aux leurs. Mais tant y a qu'il y eſt préſentement, & qu'au lieu d'en enrichir l'Egliſe, comme nous avons fait, à peine lui laiſſent-ils la jouïſſance libre du peu qui lui reſte. Pour le moins avons-nous vû ſouvent Rome ſaccagée par eux, & un Vicaire de Jeſus Chriſt, qu'ils ont tenu deux fois en un an priſonnier dans le Chateau Saint Ange. Sandoval produit une lettre de Don Diego de Mendoçe, Gouverneur pour lors de Siene, par laquelle il aſſure Charles

L. 25. C. 29.

Quint, que l'Etat Ecclesiastique lui appartient mieux qu'au Pape. Et bien que cet Historien soit un Evèque, il ne laisse pas de qualifier Mendoçe, qui avoit un tel sentiment, le plus sage & discret Cavalier de son tems. S'il étoit permis de juger des intentions, il y auroit lieu là-dessus de présumer celles des Espagnols assez mauvaises, & de croire, vû la façon dont ils ont traité Rome, que si Avignon étoit en Espagne, comme il est en France, nos Saints Peres ne le possederoient pas si paisiblement qu'ils font, & que les voies de droit, & de fait auroient été emploiées il y a longtems, contre la vendition de la Reine Jeanne.

Pour ce qui est de l'assistance particuliere des Papes, les Espagnols ne trouveront guéres dequoi se les rendre redévables dans toute l'Histoire, & vous n'y verrés point, que les Souverains Pontifes aient été chercher du secours en Espagne comme chez nous, quand ils en ont eu besoin. A peine un Benoit XIII. Schismatique, condanné par deux Conciles, se resolut d'aller trouver Alphonse Roi d'Arragon, qui non content de l'appuier, porta même aprés sa mort un autre Antipape, qui se faisoit nommer Clement VIII. contre Martin V. que toute la Chrétiente avoit reconnu.

Comment les Papes trouveroient-ils de la ſûreté parmi les Eſpagnols, s'ils ne les laiſſent vivre qu'avec inquietude chez eux? Clement VII. fut traité en 1526. par le Viceroi de Naples, & un an aprés par Charles de Bourbon, & ceux qui eûrent aprés lui le commandement des armes Eſpagnols, comme chacun ſait. On le menaça même de lui ôter ſa Tiare pour un defaut de naiſſance, & de prouver qu'il avoit été créé Cardinal ſur une fauſſe information, contre la Bulle qui exclud les bâtards de cette dignité. Paul III. vit aſſaſſiner Pierre Louïs ſon fils, & fut accuſé d'intelligence avec Barberouſſe. Paul IV. eſt nommé un hypocrite par Sandoval, qui dit, que ce vieillard de quatre vints ans trompoit tout le monde d'une feinte apparence de Sainteté; & Cabrera, qui a écrit la vie du Roi Philippe II. reconnoit franchement, que les Eſpagnols furent fort ſoupçonnés du poiſon, pour lequel le Cuiſinier de ce Pape fut pendu. Ces grands Scholaſtiques de Salamanque determinèrent en ſuite, qu'il lui faloit faire la guerre, & le Duc d'Albe fut l'exécuteur de leur décret. Le même Cabrera écrivant la conjuration des Acolti, qui devoient poignarder Pie IV. dans une audience, qu'ils lui demandoient, temoigne, qu'il fut toûjours depuis ennemi cou-

Sandoval. l. 15. c. 4. & 5.

Sandoval. l. 29. c. 26. & 27. & l. 25. c. 49.

L. 32. c. 29.

L. 2. c. 3. & c. 6.

Catholique d'Etat.

vert des Eſpagnols. Beaucoup de plumes ont écrit, que Sixte V. eût vécu davantage, ſi l'Ambaſſadeur d'Eſpagne eût voulu. Et ſi la mémoire de ſemblables exemples n'étoit fort odieuſe, on en pourroit bien rapporter davantage.

A la vérité, quand les Eſpagnols ont eu un Adrien VI. un Jules II. & quelques autres auſſi affectionnés à leurs interêts que ceux là; quand il s'eſt trouvé des Papes qui ont mis en leur faveur des Roiaumes en interdit, qui leur ont adjugé des Mondes nouveaux, & partagé d'une ligne imaginaire toute la terre à leur profit; ils leur ont rendu beaucoup de reſpect. Mais ſi comme Peres communs ils ont témoigné tant ſoit peu, qu'ils étoient pour s'oppoſer au deſſein de la Monarchie univerſelle; qu'ils ne jugeoient pas raiſonnable, que contre les Loix de l'Empire il demeurât dans la ſeule Maiſon d'Autriche; & qu'ils trouvoient mauvaiſe la cauſe d'un Cadet, qui eſt ſi témeraire que de diſputer la main droite au Fils ainé de l'Egliſe: ç'ont été alors des uſurpateurs, des fauteurs d'hérétiques, & des Corſaires indignes de gouverner le timon de Saint Pierre.

Les Eſpagnols ne ſe peuvent pas beaucoup vanter non plus de Croiſades, qu'ils ont entrepriſes

treprises en faveur de la Réligion. S'ils en ont fait qui lui aient été de quelque utilité, ç'a été chez eux mêmes, quand ils ont été contraints de défendre leurs foiers contre les Mores, qui leur ont tenu le pied sur la gorge, pendant près de huit cens ans. En quoi je ne pense pas qu'ils aient plus mérité que nos ancêtres, lorsqu'ils combattoient contre les Normans encore infideles, qui les vouloient chasser de la France. Chacun conserve naturellement une possession, qui lui est utile, & ce seroit être ridicule de rapporter à l'amour de Dieu ce que nous faisons à cause de nous mêmes, & pour nôtre propre conservation. Mais nous pouvons dire avec vérité, que les Espagnols ont souvent empèché le bon succès des Croisades Chrétiennes, pour en tirer leur avantage particulier, & que quand ils ont fait mine de s'y enroler, ç'a été quasi toûjours pour surprendre quelque Prince Chrétien, plûtôt que les ennemis de nôtre Foi.

Lorsque Simon Comte de Montfort Général de la Croisade publiée par Innocent Troisiéme, contre les Hérétiques Albigeois, faisoit de grands progrès dans leur païs, le Roi d'Arragon ne s'y opposa-t-il pas, en secourant le Comte Remond? Et Mariana n'avouë-t-il pas, que ce fut par une maxime d'Etat, *Hist. l. 21. c. 2.*

qui l'obligeoit d'empêcher l'établissement d'un Conquérant, capable de se faire redouter étant si voisin.

Un peu après la mort de Saint Louïs, Pierre d'Arragon publia qu'il équipoit une Flotte à son imitation. Il prit même de l'argent de Philippe le Hardi, & de Charles d'Anjou sur ce beau prétexte. Cependant toute sa Croisade aboutit aux Vêpres Siciliennes, où il emploia ses forces, & l'argent même de Charles, qu'il dépouïlla de son Etat, se moquant des censures du Pape Martin Quatriéme, qui avoit horreur, avec tout le monde Chrétien, d'une infidelité commise avec tant de barbarie & d'irréligion.

Et pour approcher plus près de nôtre tems, combien de fois l'Empereur Charles Quint a-t-il exigé des Allemans de grandes contributions, sous cette couverture specieuse d'armer contre le Turc, pour les emploier contre François Premier Roi Très Chrétien, & faire la guerre à la France Catholique, avec les nouveaux Luthériens, qu'il nommoit ses Bandes noires.

Les Venitiens étoient ligués avec lui en l'an 1538. mais ils l'accusérent d'avoir par ses ordres empèché André Doria son Général, de combattre tout de bon contre Barberousse à

la Journée de la Prévise, comme n'aiant voulu que les engager à la guerre contre le Turc.

Ils imputèrent semblablement à Philippe Second son fils, la perte de Nicosie en 1570. & de Famagouste avec le reste de l'Isle de Cypre en l'année suivante, parce que Dom Jean d'Autriche, & Jean André Doria se retirèrent de l'armée Chrétienne sans rien faire, celui-ci, qui avoit le secret de Madrid, aiant refusé d'obeïr à Marc Antoine Colonne, Général du Pape Pie Cinquiéme. *Cabrera l. 9. c. 17.*

Le même Philippe Second aiant pris la résolution de se rendre maitre de Final, n'eût point de meilleur expédient, que de faire ses préparatifs comme voulant aller attaquer le Grand Seigneur.

Avec cet artifice il surprit la place en 1571 & crût justifier assez son action, par l'appréhension qu'il disoit avoir euë, que les François ne le prévinssent. *Thuan. l. 50. hist.*

En effet, les Espagnols ont toûjours procedé avec autant d'artifice, & quasi toûjours de repugnance en toutes leurs Croisades contre les Infideles, que les François y ont témoigné d'ardeur & de franchise. Il y eût en 1519. une cessation des choses divines pendant quatre mois dans l'Espagne, à cause qu'on vouloit obliger les Ecclesiastiques à contribuer *Sandov. l. 3. c. 35.*

quelque dixme pour un armement contre les Infideles. Aux Etats de Valladolid en 1527. jamais, à ce que dit Sandoval, Charles Quint ne put obtenir un sol du Clergé, de la Noblesse, ni du Tiers Etat, pour s'opposer à Soliman, qui venoit d'envahir la Hongrie. Et Ulloa fait encore plus grande la dureté de sa Nation, pour justifier son Prince.

L. 16. c. 2.

Puisque lui & son successeur sont deux des plus grands Monarques qu'ait eu l'Espagne, & qui ont le plus fait profession d'affectionner les interêts de l'Eglise; voions sommairement par leurs plus importantes actions, si on peut dire que leur zèle ait égalé celui de nos Rois. Les Regnes plus éloignés ne sont pas si connus, & on ne parle guères de ceux, qui sont plus recens, avec assez de liberté.

Personne ne peut ignorer, que la prise de Belgrade par Soliman en 1521. n'ait été reprochée à Charles Quint, parce que sa qualité d'Empereur, son interêt comme voisin, & ce qu'il devoit au Roi d'Hongrie comme Beaufrere, l'obligeoient plus que tout autre à secourir cette place. Et cependant, au lieu de le faire, il occupoit toutes ses forces & celles de l'Empire contre son grand ennemi François Premier.

Cette perte fut ſuivie de celle de Rhodes l'année d'après, qui fit murmurer toute la Chrétienté contre le même Empereur & ſon Précepteur le Pape Hadrien, parce que le réſpect du Maitre vers l'Ecolier, empècha qu'il n'envoiât trois mille Eſpagnols au ſecours, qui furent emploiés contre les François dans la Lombardie, au rapport du même Sandoval. *L. 10. c. 30. & l. 10.*

La mort du Roi Loüis mit Bude entre les mains du Grand Seigneur en 1526. & cette chaine de malheurs ne peut être rapportée qu'à un ſeul principe.

Mais la retraite de Soliman en 1532. à la vuë d'un armée Chrétienne de trois cens mille combattans, ſans être ſuivi, quelque inſtance qu'en fit le Roi Ferdinand à Charles ſon ainé, qui n'avoit à cœur que les guerres d'Italie, fit bien une autre brèche à ſa reputation.

On vit en ſuite abandonner par les Eſpagnols en 1534. Coron échelle du Péloponneſe & de toute la Grèce, que le Pape, les Venitiens, & le reſte des Princes Chrétiens, regrettèrent hautement, comme celle qu'on pouvoit fort bien garder, ſi les forces qui étoient dedans n'euſſent été deſtinées ailleurs.

Tunis fut pris par nous en 1535. mais l'utilité n'en fut pas grande, pour deux raiſons. La premiere, que l'Empereur au lieu de la

rendre Chrétienne, la laiſſa entre les mains de Muley Hazem Mahometan. La ſeconde, qu' encore qu'il ne falût alors que ſe préſenter devant Argel pour la prendre, & même ce redoutable Corſaire Barberouſſe, ſelon les propres Hiſtoires d'Eſpagne, Charles Quint aima mieux repaſſer promptement aux gueres des Chrétiens.

Sandoval l. 22. c. 45.

La même conſidération penſa faire perdre Oran en 1534. & lui fit mépriſer toutes les ouvertures que lui propoſoit alors dans Naples le Roi de Tunis contre les Turcs, pour attaquer le Duc de Cleves à cauſe qu'il s'étoit allié de la France.

Enfin Tripoli de Barbarie fut enlevée aux Chevaliers de Malte en 1551. & la ville de Bugie en 1555. où Pierre de Navarre avoit arboré la Croix trente cinq ans auparavant, faute d'être ſecouruës par cet Empereur, qui ſembloit avoir laiſſé à Dieu le ſoin de tous ſes interêts, tant il paroiſſoit attaché à ceux de ſa Maiſon.

Il ne laiſſoit pas de vouloir être tenu pour grand perſecuteur de l'héréſie de Luther. Et néanmoins, comme a fort bien remarqué le Duc de Nevers, il n'eût jamais entrepris la guerre contre les Lutheriens, ſans l'intention qu'il avoit, de rendre héréditaire dans la Maiſon d'Autriche la Couronne Imperiale; à quoi

la ruine des Electeurs Protestans lui étoit très utile. Autrement, comme il dit, eût-il attendu depuis son élection en 1519. jusqu' en 1549. à prendre les armes contre eux? Quand il eût fait prisonnier l'Electeur Frederic, les conditions de sa liberté, très rigoureuses d'ailleurs, eûrent-elles un seul article en faveur de la Foi? Ne donna-t-il pas toute liberté de conscience aux Allemans, à la charge de se separer de l'alliance de France, la leur aiant refusée, lorsque pour l'acquerir ils lui offrirent de le servir contre les Infideles?

Ce n'est pas ainsi que nos Rois en ont usé. Ils ont d'abord persecuté l'hérésie par le fer & par le feu; c'est un monstre, qu'ils ont tâché d'étouffer dès sa naissance, & la seule nécessité du mal devenu trop grand, a extorqué d'eux des Edits d'accommodement, pour ne pas perdre les saints avec les malades. Pour le moins ne les ont-ils donnés qu'en rétablissant les Autels, aux lieux où ils avoient été abatus; au contraire que Charles Quint, chassa par le seul *Interim* la Messe de plus de quatre mille places, où elle se disoit auparavant.

Philippe Second vit prendre sur lui Tunis & la Goullette par Sinam Bacha, sans jamais détourner ses pensées des affaires de France, où il entretenoit les troubles de la Ligue. Il

Cabrera l. 10. c. 20.

armoit ce phantôme de Réligion, & faisoit mine de le vouloir obliger, comme ceux, qui prêtent à un furieux le couteau, dont il se veut défaire.

La Hollande fut abandonnée par un même zèle, & les armées qu'il en tira pour les faire entrer en France, donnèrent moin au Prince d'Orange de former un Etat, qui a toûjours augmenté depuis.

La crainte, que Marie Stuart Reine d'Ecosse affectionnée à la France, ne vint à la Couronne d'Angleterre, lui fit protéger Elisabeth, avant qu'elle fût montée sur le Thrône Roial, bien qu'apparemment la ruine de la Réligion Catholique en ce païs-là dût venir d'elle, comme Cabrera le reconnoit ingénument.

L. 1. c. 10.

Quand il entreprit la conquête du Portugal, sa plus grande crainte étoit du côté d'Afrique, de sorte que pour opprimer sans obstacle Don Antoine, il gagna le Roi de Maroc, en lui faisant présent d'Arzilla, & livrant par ce moien une place Chrétienne entre les mains d'un Infidele, pour dépouïller un Roi Catholique.

C'est ainsi que la raison d'Etat prévaloit dans l'esprit de ces Princes sur celle de la Réligion. Cela n'empêchoit pas pourtant, que

hors les considérations politiques, ils ne pussent avoir de très bons & très pieux sentimens. Mais tant y a qu'on ne peut pas nier, que le temporel ne l'ait emporté sur le spirituel, dans les principales actions de leur gouvernement.

Car de vouloir faire passer pour œuvres de piété des grandes expulsions, tantôt de Juifs, & tantôt de Morisques hors de l'Espagne, c'est se moquer de Dieu & du Monde, où personne n'a ignoré, qu'il n'y eût plus de crainte, d'avarice & d'inhumanité en tout cela, que de Réligion, qui souffre les Juifs dans Rome, & en assez d'autres lieux très Catholiques.

Les Espagnols ne sont pas moins ridicules, s'ils pensent avoir beaucoup mérité du Ciel & de la Terre, par leurs voiages de long cours, & par la découverte des mondes nouveaux. La façon, dont ils ont annoncé nôtre Foi, est trop différente de celle des Apôtres, & quand ils ont fait perdre l'Etat & la vie à un grand Monarque, pour avoir jetté par terre un bré- *Sandov. l.* viaire, qu'il ne connoissoit point, on peut dire *13. c. 30.* qu'ils n'avoient rien d'Evangelique. Les seules richesses des Indes Occidentales, comme les pierreries & les épiceries de l'Orient, leur ont fait exécuter ces grandes entreprises, & c'est commettre un pèché, pour lequel on brûle les Sorciers, quand ils abusent du nom

de Dieu, de le faire auteur des choſes, qui n'ont point d'autres principes que la convoitiſe humaine. Mais quoi, chaque Nation a ſes defauts, & ſemble être ſujette à de certains vices, qui lui ſont comme naturels. Les François pour la plûpart ſont legers, impatiens, & accompagnés d'une ſimplicité fort contraire à la prudence humaine. Les Eſpagnols ont leurs manquemens comme les autres, & il ſemble, que quelque conſtellation particuliere
L. 8. c. 16. leur influë cette humeur hypocrite, dont parle nôtre Philippe de Comines, qui leur fait prendre en toutes choſes le prétexte de la Religion, dont ils couvrent leurs plus violentes paſſions, & qu'ils font ſervir à leurs plus injuſtes deſſeins. Ceci ſuffira pour le premier Chapitre, paſſons au ſecond.



LES DIVERSES FINS DES ALliances, qu'ont euës les François & les Eſpagnols avec les Hérétiques & avec les Infideles.

CHAPITRE SECOND.

ENCORE que les Eſpagnols ne ceſſent jamais de nous reprocher les alliances des Hérétiques, & des Infideles, & bien que ce

ſoit le lieu commun où les Théologiens de Louvain ſe jettent le plus volontiers, nous imputant mille calomnies ſur ce ſujet: Si eſt-ce qu'autant de fois que la thèſe a été propoſée dans les Ecoles Chrétiennes, à ſavoir, ſi un Prince Catholique pouvoit ſans offenſer Dieu contracter de ces alliances; tous les Docteurs Italiens, Allemans & Eſpagnols même, ont été pour l'affirmative, Jean de Chartagena, Moine Eſpagnol, le Pere Molina Jeſuite, le Cardinal Cajetan, Bannes Profeſſeur à Salamanque, & généralement tous les plus renommés Scholaſtiques, n'y ont point fait de difficulté; & ils ont paſſé juſques-là, qu'un Prince Chrétien pouvoit ſecourir en guerre un Infidele, même contre un autre Prince Chrétien. Leur opinion s'appuie ſur l'autorité & ſur la raiſon. L'autorité eſt priſe de la Bible, où l'on voit, qu'Abraham a combatu pour le Roi de Sodome, & David pour Achis Philiſtin, contre les enfans d'Iſraël; pour ne rien dire des alliances de Salomon avec le Roi Hiram idolatre, des Machabées avec les Lacedémoniens & les Romains infideles, & de quantité d'autres ſemblables, qui ſe liſent dans l'Ecriture Sainte. La raiſon eſt fondée ſur ce que la Réligion ne détruiſant pas la Nature, puiſque Dieu eſt auteur de

l'une & de l'autre, on ne peut pas dire, que ce qui eſt naturellement juſte, ſoit injuſte dans la Réligion, ſi quelque précepte Divin ne nous oblige à le croire. Or eſt-il que le droit de la Nature rend honnêtes tous les moiens dont nôtre conſervation dépend; comme par celui des Gens chacun peut chercher ſa ſubſiſtence où il la penſe trouver. Par conſequent les alliances, dont nous parlons, n'étant faites, que pour nôtre conſervation, qui en dépend ordinairement, ne peuvent pas être condannées, vû même qu'au lieu d'être defenduës par la loi Divine, elles ſont autoriſées des exemples, que nous venons de rapporter.

Et à la vérité, ſi l'Eglise primitive ſouffroit bien le mariage des Fideles avec les Infideles; ſi elle en autoriſe tous les jours avec des Hérétiques, & ſi la Bulle de Gregoire Troiſiéme permet aux Catholiques du Japon de contracter ce Sacrement avec des Idolatres: Pourquoi eſt ce qu'elle defendroit les alliances des Etats de différente Réligion, qui ſe font ſans toucher à la Réligion, qui n'ont pour but que des fins Politiques, & qui ſont fondées ſur le droit des Gens & de la Nature.

P. Iovius l. 2. hiſt. Auſſi voions-nous dans l'Hiſtoire, que les Papes mêmes, ſi elle ne leur a rien impoſé,

n'ont pas fait difficulté de recourir à l'assistance des Infideles, contre des Princes Chrétiens, quand ils ont crû être reduits à la nécessité de le faire. Paul Trois, Alexandre Six, & Jules Second, se sont tirés de grandes extrémités en reclamant l'aide des Turcs.

Guichar. l. 2. histor. Gonç. de Illescas l. 6. hist. Pontif. Thuan. l. 6. hist.

On peut remarquer encore que tous les Empereurs Chrétiens ont eu des alliances avec des Nations barbares & mécréantes; & que les Républiques Chrétiennes n'ont pas été plus scrupuleuses en cela que les Monarques. Mahomet Second assista les Florentins qui l'en requirent instamment, contre Ferdinand Premier Roi de Naples. Et les Venitiens se servirent des forces du Soudan d'Egypte pour chasser les Portugais du Levant, où ils incommodoient leur trafic. Mais ce qui est fort considérable, c'est que les Docteurs Espagnols, que nous avons nommés, confirment leur opinion par l'autorité de Charles Quint, lequel, disent-ils, du conseil de beaucoup de très graves Théologiens, s'est aidé des Infideles contre les Fideles, c'est à savoir contre les François; ajoûtant, que plusieurs autres Princes Chrétiens ont fait le même. Ce sont les paroles formelles dont ils usent dans la Thèse générale; & néanmoins quand ils descendent à l'Hypothèse, & qu'il est question,

Camillo Portio histoir. des troubles de Naples l. 1. Mariana l. 28. c. 10.

si le Roi de France jouïra du même privilège contre la Maison d'Autriche, leur injustice est si grande, qu'ils lui imputent à grand crime ce qu'ils avoüent être licite à tous les autres Souverains.

C'est ainsi, que les Espagnols, qui se vantent d'être les premiers hommes du monde en la Théologie Scholastique, croient avoir d'assez subtiles distinctions, pour persuader à tout le monde, que ce qui est permis de droit Divin & humain, à parler généralement, doit être defendu en particulier, s'il choque tant soit peu leurs interêts.

Ils sont alliés dans toute l'Afrique & toute l'Asie avec des Rois Mahometans, Idolatres, & dont quelques uns n'adorent rien que le Diable. Ils tachent depuis cent ans avec des soins d'autant plus grands, qu'ils sont artificieux, de nouër quelque bonne intelligence avec le Grand Seigneur. Ils ne peuvent pas nier, que l'Empereur & assez d'autres Princes Chrétiens n'aient à sa Porte des Ambassadeurs aussi bien que nôtre Roi. Et avec tout cela il n'y a que lui, qui soit coupable, & qui commette, à leur dire, une impieté punissable devant Dieu, & détestable devant les hommes.

Certainement, il faut être bien aveuglé de passion, pour s'emporter de la sorte, & il faut

avoir bien mauvaiſe opinion du reſte des hommes de leur vouloir faire paſſer pour bons raiſonnemens les plus injuſtes fantaiſies du monde.

Elles n'empècheront pas pourtant, que la pieté de nôtre Grand Roi ne ſoit eſtimée par toute la terre, & qu'il ne reçoive les bénedictions d'une infinité de Chrétiens, qui recueillent tous les jours les fruits de cette alliance, que les Eſpagnols voudroient rendre ſi odieuſe.

Car au lieu, que la leur avec les Infideles n'a pour fondement que l'ambition ou l'avarice, le deſir de dominer, ou de s'enrichir, & que la ſeule conſidération de diſtribuer le poivre dans l'Europe, les fait vivre en ſocieté avec tous les Gentils du Levant. Celle du Roi avec le Turc n'a pour but, outre le commerce de quelques-uns de ſes ſujets, que le ſoulagement & le rachât des pauvres eſclaves Chrétiens, avec la conſervation des lieux Saints, où ſe ſont paſſés les ſacrés myſtères de nôtre Rédemtion. C'eſt pourquoi nos Ambaſſadeurs ont ſouvent reçû des remercimens dans Rome, de ce que leurs Collegues exécutoient de bon & d'avantageux pour la Religion dans Conſtantinople, & quand ceux-ci *Cardin.*
ont ſouffert quelque dégoût à la Porte Otto- *d'Oſſat. l.*
mane, comme il arrive quelquefois, les Pa- *91.*

pes ont toûjours prié le Roi de ne les point rappeller, & de ne pas rompre pour cela une alliance si utile à toute la Chrétienté.

Il ne tint pas à Ferdinand Premier, qu'il ne fût non seulement allié, mais feudataire, & tributaire de Soliman, à qui il demanda avec des soûmissions indignes l'investiture de la Hongrie. Charles Quint aprés avoir été beaucoup de fois refusé, obtint enfin de lui une trêve de cinq ans; & le grand désir qu'avoit cet Empereur de vivre en bonne intelligence avec les Turcs, paroit assez par l'instruction, qu'il donna à Philippe Second son fils, lui recommandant sur tout par le XII article d'observer réligieusement cette trêve. Cela n'empècha pas pourtant, qu'Amurath Troisiéme ne se moquât publiquement un peu après de la recherche de paix, que faisoit faire Philippe Second à sa Porte. Et on peut assez juger, combien il la souhaitoit, puisqu'il détourna quelque tems le Roi Sebastien de son entreprise d'Afrique, de peur, qu'elle n'apportât du trouble à ce Traité, comme l'a remarqué Conestaggio dans la conquête du Portugal.

P. Iove lib. 43. Isthuanff histoire de Hongrie l. 14. Sandoval l. 20. c. 5. & 7. & l. 30. c. 5.

Liv. 1.

Je ne dirai rien par respect des Rois qui ont suivi, mais ceux, qui doivent être informés de ce qui se passe, savent assez, que la seule

jalousie

jalousie de voir les François en possession d'une chose, que les Espagnols n'ont jamais pû obtenir, est ce qui fait crier si haut les Canonistes de Brabant; ne considérant pas, qu'on laisse jouïr ceux-ci paisiblement & sans envie de la bonne intelligence, où ils sont avec les Rois de Fez & de Maroc.

Car sans cela que pourroient-ils trouver d'étrange en nôtre alliance, puisque l'Histoire d'Espagne est pleine d'exemples de Rois Catholiques, qui se faisoient la guerre les uns aux autres à l'aide des Mores, dont ils ont acheté quelquefois l'amitié jusqu' au prix de cent filles de tribut. Alphonse surnommé le Grand leur livra même son fils Ordonius pour être élevé parmi eux. Et un autre Alphonse célebre tant par l'amour qu'il portoit aux Mathématiques, que par le mépris qu'il faisoit du grand & du petit Monde, où il trouvoit mille defauts, fut chassé par son fils Sanchés, assisté des Mahometans de Grénade. Si d'autres que des Espagnols rapportoient ces choses, leurs partisans les pourroient nier, aussi bien que le secours demandé au Turc par Frederic d'Arragon, que Mariana écrit si précisément.

Mariana l. 7. c. 6. 7. & 13.

L. 27. c. 8. & 9.

Mais parce que la condition de ces derniers tems les porte à former des instances parti-

culières ſur l'alliance, que nous avons avec des Hérétiques, prétendant, que nous ne les pouvons aider, ni recèvoir leur aſſiſtance, ſans faire un notable préjudice à la Réligion, examinons encore ce point, & leur montrons, qu'ils ne ſont pas moins injuſtes & ridicules à la fin qu'au commencement.

Les mêmes raiſons, qui m'ont obligé juſqu' ici de faire mes principales réflexions ſur les Regnes de Charles Quint, & de Philippe Second, ſeront cauſe que j'obſerverai encore la même choſe en ce lieu. Charles Quint faiſoit une profeſſion particulière de perſécuter les Hérétiques, parce que cela lui étoit avantageux au deſſein que nous avons déja remarqué, qu'il avoit de perpétuer l'Empire dans ſa Maiſon. Cela pourtant ne l'a jamais empèché, non ſeulement de traiter ſouvent avec les Princes Proteſtans de l'Empire, mais encore de s'allier très étroitement au dehors, avec ceux qui s'étoient ſeparés de la communion de l'Egliſe. Sur tout il étonna toute la Chrétienté, qui le ſavoit être cauſe plus que perſonne du ſchiſme de l'Angleterre, par les inſtances violentes, qui avoient été faites à Rome de ſapart contre Henri VIII. lorſqu'on vit, que ni l'égard de ſa Tante, qui venoit d'être deshonorée par ce Roi, ni la conſidéra-

tion d'une héréſie naiſſante, & par là beaucoup plus odieuſe, ne l'avoient pû divertir de faire une ligue offenſive & defenſive avec lui contre François Premier. Je demande aux plus paſſionnés pour l'Eſpagne, ſi ce n'eſt point là s'allier avec des Hérétiques contre les Catholiques.

Quant à Philippe Second, bien qu'il tint apparemment le parti de la Ligue, il ne laiſſoit pas d'avoir ſes intelligences avec le feu Roi, avant ſa converſion, lorſqu'il n'étoit encore que Roi de Navarre, lui fourniſſant & au parti Huguenot, les moiens de ſubſiſter, & d'entretenir les troubles de la France. C'eſt une choſe, qui a été ſi connuë, qu'un grand Prince n'a pas fait difficulté de l'écrire à un Pape. Et qu'y a-t-il en cela, qui ne vienne d'être pratiqué avec Monſieur de Rohan, pendant que comme Chef de ceux de la Réligion, il a été armé contre ſon Roi? Ce ſont des choſes à la vérité qui doivent être oubliées, puiſque la clemence du Roi les a miſes à couvert. Je ne les rapporte auſſi, que pour faire voir avec étonnement, de quel front les Eſpagnols nous peuvent reprocher l'aſſiſtance que reçoivent de nous des peuples, qu'ils ont reconnus pour Souverains, eux, qui la donnent aux Sujets du Roi, que le ſeul prétexte

Monſieur de Nevers au Pape Sixte V.

de la Réligion avoit jettés dans une manifeste rebellion. Ils disent, que les Hollandois ont été leurs Sujets. Nous en sommes d'accord, & qu'ils l'ont aussi été de la France. Mais les Suisses n'étoient pas moins autrefois Sujets de la Maison d'Autriche, que les Hollandois. Si est-ce que les Espagnols même reconnoissent les Suisses pour libres, par les Ambassadeurs, qu'ils tiennent auprès d'eux, & ceux de cette belliqueuse Nation furent reçûs comme les autres au Concile de Trente.

On ajoûte pour rendre nôtre crime bien plus grand, que les Hollandois & les Suédois sont hérétiques, & que dans la guerre, où ils sont joints avec nous, la Réligion souffre en beaucoup de lieux. Comme si le dernier Empereur Ferdinand Second venoit de faire quelque difficulté de couvrir de Lutheriens la Lombardie, de saccager Mantouë, profaner tous ses Temples, & en chasser le plus Catholique Prince du monde, pource qu'il étoit François. Et comme si les Cosaques & les Croates dont se sert la Maison d'Autriche, cédoient aux Hérétiques, aux Turcs, & à tous les Infideles, en toute sorte de cruautés & d'impietés. Les mauvais desseins, & le pire procédé des Espagnols, ont jetté le Roi dans une guerre avec tant de violence, & de néceſſité, qu'on peut

ſoutenir avec raiſon qu'elle eſt purement défenſive de ſa part. Sa Majeſté obligée à la conſervation de ſes Etats attaqués de tous côtés par la Maiſon d'Autriche, emploie le ſecours des Suédois, & des Hollandois, qu'elle conſidére ici comme ſes Alliés, & non pas comme Hérétiques. Que lui peut-on reprocher en cela avec juſtice devant Dieu ni devant les hommes? Quand Charles Quint, & ſes ſucceſſeurs, qui l'ont imité, ſe ſont ſervis, comme ils ſont encore préſentement, de toute ſorte d'hérétiques & de mécréans contre nous; leurs Caſuiſtes ont trouvé que c'étoit bien fait, & qu'on uſoit bien de chevaux & d'Elephans en ſemblable occaſion. En tout cas, que la Maiſon d'Autriche pouvoit emploier les Hérétiques & les Infideles, ſi non comme tels, pour le moins comme étant ſes Sujets. Mais ſi celle de France parle de la néceſſité, où elle eſt de chercher ſa ſubſiſtence où elle peut; ſi elle remontre que ſes interêts l'obligent à ſe tenir unie avec les Suédois, les Griſons, & les Hollandois, comme avec ſes anciens Alliés & non pas comme avec des Hérétiques; toutes les raiſons qu'elle allegue ne valent rien, & au cas que de petits Scholaſtiques deSalamanque & de Louvain en ſoient crûs, elle demeurera convaincuë d'impieté.

Infames calomniateurs que vous étes, vous parlés méchamment & insolemment, de la plus ancienne, la plus pieuse, & la plus illustre Famille de la Terre. Vous taxés l'honneur du plus grand & du plus juste Roi qui vive, sans considérer que le Ciel a beni jusqu'ici ses conseils & ses actions de telle sorte, qu'elles ont été plus heureuses, plus hautes, & plus utiles à la Réligion, que celles de tous ses prédecesseurs, dont nous venons de toucher la moindre partie. Et vous, qui approuvés les amitiés de vos Rois avec tant d'Infideles, pour la seule considération du trafic; qui trouvés bon que tous les Hérétiques d'Allemagne inondent l'Italie, & ravagent la France, pour établir une Monarchie imaginaire; & qui excuseriés les alliances avec l'hérésie même, si elles vous étoient avantageuses; vous osés bien condanner celles, qui ont des fondemens pleins d'équité, & qui outre les interêts de l'Etat, ont en singulière recommandation ceux de la Réligion.

Sachés, que les Grisons sont alliés de cette Couronne dès le tems de Louïs XII. avant la naissance du Lutheranisme. Que nos Rois ont été de tout tems reconnus pour Protecteurs de la Nation Germanique. Que Louïs le Juste ne fait rien qu'entretenir les Traités, faits

avec les Hollandois par Henri le Grand. Et que ceux où il eſt entré avec les Suédois ſont plus au profit de l'Egliſe, dont ils empêchent la totale ruine dans l'Empire, que tout ce que les Eſpagnols ſe peuvent vanter, d'avoir fait pour elle depuis cent cinquante ans, qu'ils achevèrent de purger leur païs du Mahométiſme.

Je proteſte, que je ſuis fort éloigné de toute animoſité contre eux, quand j'écris ceci. Je reconnois, qu'ils ont beaucoup de bonnes qualités, dont celle d'être très affectionnés à leur Roi & à leur patrie n'eſt pas des moindres. Et je les aime chez eux, & au delà des Pyrenées auſſi franchement & auſſi Chrétiennement, que Dieu & les loix de l'humanité nous y obligent. Mais j'avouë auſſi, que je ne les puis voir que très mal volontiers gourmander les autres Nations, diſpoſer du fer d'Allemagne à leur fantaiſie, prendre tous nos dehors pour nous mettre à leur merci, & ſur tout ſe ſervir du prétexte de la Religion pour couvrir leur avarice, & leur ambition, comme s'ils ne commettoient le mal même, que pour l'amour de Dieu. Nous ſommes obligés d'honorer la Majeſté de leurs Rois avec tout le reſpect, qui eſt dû à leur ſacré caractère. Il eſt impoſſible pourtant d'apprendre

P. Iove l. 1. hist.

ſans indignation dans l'Hiſtoire, que Ferdinand & Iſabelle pour retirer Perpignan des mains de Charles Huit, par de faux ſcrupules de conſcience, aient corrompu juſqu'au Confeſſeur du Roi ſon Pere, avec des bouteilles pleines de monnoie d'or, au lieu de vin. Dieu ſoit loüé, qui a ſi bien diſpoſé juſqu'ici le cœur de nos Rois, qu'on ne leur peut rien reprocher de ſemblable. Et graces lui ſoient renduës à jamais, de ce que les premiers & plus fideles Miniſtres de nôtre grand Monarque ont des conſeils plus généreux, & tels, que les Ennemis de cet Etat ne les peuvent ſouffrir. La rage avec laquelle on déchire leur réputation dans tant de Satyres, eſt une marque indubitable de leur grande intégrité; & comme ils ne pourroient plaire à l'Eſpagne ſans être ſuſpects au Roi & à la France, ils ont cette ſatisfaction, que tout ce qui eſt dit pour les rendre odieux, tourne à leur récommandation. C'eſt ainſi que la vertu triomphe de l'envie, & qu'on peut facilement remarquer par ce petit Diſcours, en quoi la pieté des François différe de celle des Eſpagnols, dans une profeſſion de même Réligion.

Chez JEAN TOBIE SIEFARD.





